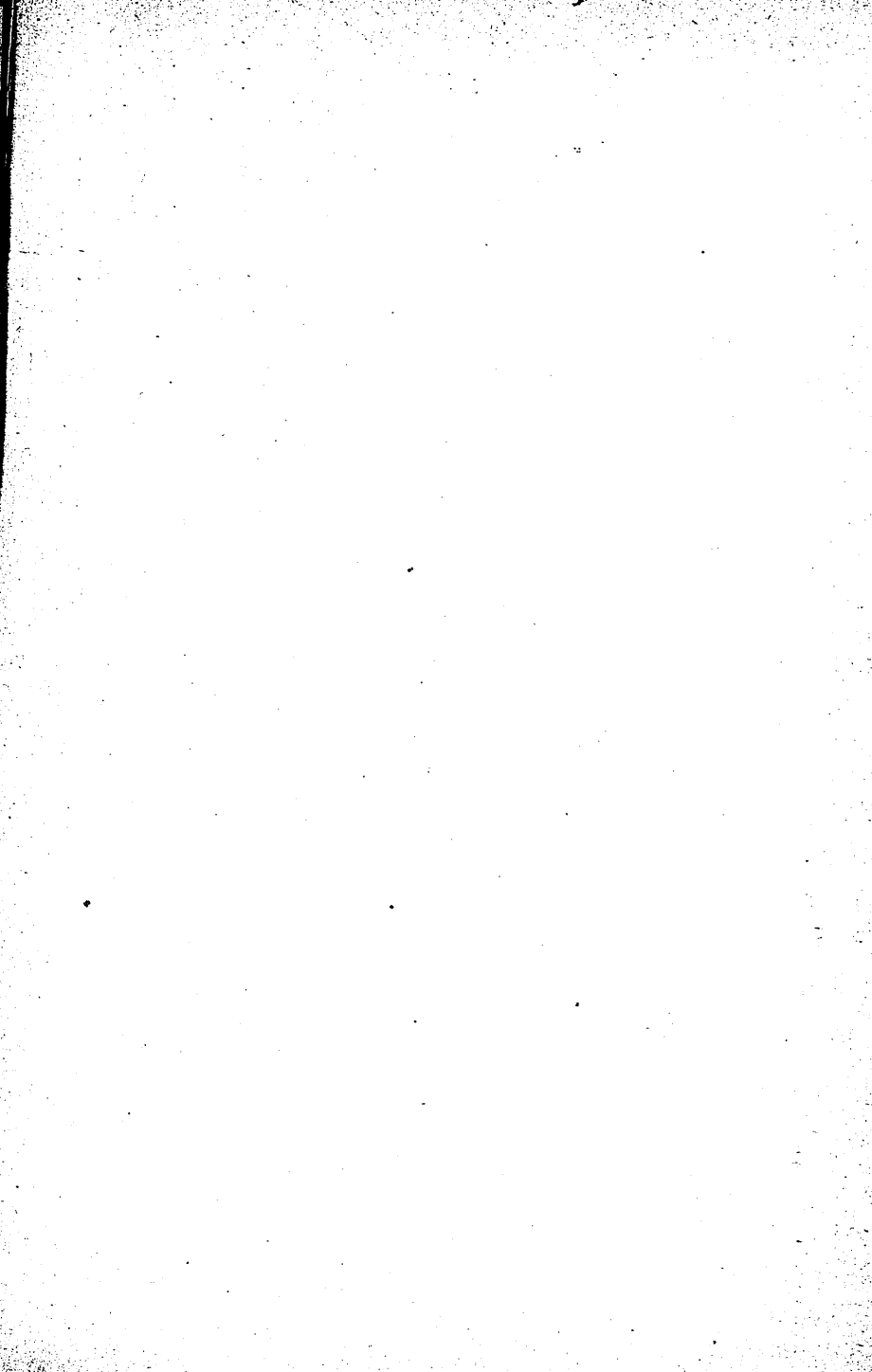


The University of Chicago
Libraries





François-Marie BRAUN, O. P.

OÙ EN EST LE PROBLÈME DE JÉSUS ?

LE PROBLÈME. — JÉSUS ET LE PROTESTANTISME LIBÉRAL. — LE MESSIANISME FICTIF. — LE MESSIANISME POLITIQUE. — LE MESSIANISME ESCHATOLOGIQUE. — LA LUTTE AUTOUR DE L'EXISTENCE DE JÉSUS. — NOUVELLES TENDANCES : LA « FORMGESCHICHTLICHE SCHULE ». — L'ÉCLECTISME DE M. GOGUEL. — LE TÉMOIGNAGE DE MARC. — LE TÉMOIGNAGE DE JÉSUS.

*Éditions
de la Cité Chrétienne
Bruxelles*

*Librairie Lecoffre
J. Gabalda et Fils, Éditeurs
Paris*



OÙ EN EST
LE PROBLÈME DE JÉSUS ?

Nihil obstat

FR. M.-M. TUYAERTS, S. T. M.

FR. L.-M. CHARLIER, S. T. L.

Lovanii, die 1 dec. 1931.

Imprimi potest

FR. M.-S. GILLET, O. P.

Magister Generalis.

Romae, die 3 déc. 1931.

Nihil obstat

A. CHARUE

Namurci, 15 jun. 1932.

Imprimatur

A. COLLARD, vic. gen.

Namurci, 15 jun. 1932.

Tous droits de traduction et de reproduction réservés pour tous
pays.

Copyright by les Éditions de la Cité Chrétienne, Bruxelles 1932.

François-Marie BRAUN, O. P.

OÙ EN EST LE PROBLÈME DE JÉSUS ?



*Éditions
de la Cité Chrétienne
Bruxelles*

*Librairie Lecoffre
J. Gabalda et Fils, Éditeurs
Paris*

1932

8/19

BS2422
Z7 B8



Dw

Jésus posa cette question à ses disciples : « Que dit-on qu'est le Fils de l'homme ? » — Ils répondirent : « Les uns disent que c'est Jean-Baptiste ; d'autres, Élie ; d'autres, Jérémie ou quelqu'un des prophètes. » — Il leur dit : « Et vous, qui dites-vous que je suis ? » — Simon-Pierre, prenant la parole répondit : « Tu es le Christ, le Fils du Dieu vivant. »

MATTH., XVI, 13-16.

A mes Parents

AVANT-PROPOS

Ce livre est un recueil de conférences prononcées à l'École des Sciences Philosophiques et Religieuses de Bruxelles, en janvier-février 1931. Le titre en indique le sujet. Mon intention était de répondre à la double question que le Christ pose d'âge en âge : Qui dit-on qu'est le Fils de l'homme ?... Et vous, qui dites-vous que je suis ?

L'attention et la confiance que mes auditeurs occasionnels ont bien voulu m'accorder témoignent de l'intérêt avec lequel ces recherches sont accueillies dans les milieux les plus variés.

*Le point de vue auquel je m'étais placé m'interdisait d'entrer dans toutes les considérations qui conviendraient à une étude complète du problème de Jésus. Le lecteur que pareille étude tenterait consultera avec profit les beaux ouvrages du R. P. L. de Grandmaison, *Jésus Christ*¹, et de M. M. Lepin, *Le Christ Jésus*², ou l'excellent abrégé de M. P. Buysse, *Jésus devant la critique*³.*

¹ LÉONCE DE GRANDMAISON, *Jésus Christ, sa personne, son message, ses preuves*, Paris, 1928.

² M. LEPIN, *Le Christ Jésus, son existence historique et sa divinité*, Paris, 1929.

³ P. BUYSSE, *Jésus devant la critique, son existence, sa mission, sa personnalité*, Bruges, 1925.

Dans les pages qui suivent, on s'est limité, pour ainsi dire, à l'exposé raisonné des principaux systèmes mis à l'ordre du jour de la critique évangélique depuis le début du siècle présent. L'examen du double témoignage dont la solution du problème dépend, — témoignage de l'Évangile sur Jésus et témoignage de Jésus sur lui-même, — n'a été abordé que dans la dernière partie.

Si, menant cette enquête dans la confusion des opinions contemporaines, il m'a été donné de faire un peu de lumière et d'ouvrir la route qui conduit au Christ de la foi, c'est au maître vénéré de Jérusalem, le R. P. Lagrange, que j'en suis redevable. Trop nombreux pour être cités sont les passages où je devrais m'avouer tributaire de son enseignement et de ses travaux.

LOUVAIN, décembre 1931.

Le Problème

LE PROBLÈME

1. Le problème tel qu'il se pose. - 2. Solutions surannées.

(I)

Pour peu que nous lisions les Évangiles avec attention, nous y discernons, de prime abord, une double série de faits.

D'une part, Jésus apparaît dans la vérité d'une humanité semblable à la nôtre. Il naît, grandit, se développe à tous égards, acquiert un tour d'esprit marqué à l'empreinte de son temps et de son pays. Après trente ans de vie obscure, passée à Nazareth en Galilée, il commence, *sous la poussée de l'Esprit*, un ministère de prédication itinérante et enseigne une doctrine dont la beauté inégalée charme encore aujourd'hui un grand nombre de croyants et d'incroyants. Des disciples choisis se groupent autour du prédicateur et deviennent l'objet de ses soins les plus attentifs. Puis, comme l'évangile annoncé de Galilée en Judée heurte durement la tradition jalousement gardée par les pharisiens et les

princes du peuple, une réaction de plus en plus accentuée se dessine. Bientôt, tout le judaïsme officiel est ameuté. Des tentatives pour perdre le jeune maître sont faites, mais sournoisement, de crainte d'irriter l'opinion populaire. La catastrophe cependant devient inévitable. Jésus, qui la prévoit, ne fait rien pour l'empêcher. Bien plus, il l'affronte de plein gré, confiant en la valeur de son sacrifice. La nuit du 14 nisan de l'an 30, son arrestation a lieu dans un verger du mont des Oliviers, bientôt suivie du pseudo-procès devant le *sanhédrin* et de la condamnation à mort arrachée à la timidité de Pilate.

D'autre part, ce même Jésus, que nous avons vu agir et entendu parler d'une façon si parfaitement humaine, est situé, — je ne dis pas encore, pour ne rien préjuger, dans l'histoire, mais dans la littérature évangélique, — manifestement au-dessus du niveau commun. Même en faisant commencer le récit de sa vie au début de son ministère public, comme MARC, ce que l'on relève à son compte trahit un personnage surhumain. Faire l'inventaire de tous ces indices nous mènerait loin. Il suffit de rappeler les miracles de l'Évangile et l'ultime déclaration du Sauveur en réponse à la sommation du grand prêtre : *Es-tu le Christ, le Fils du Dieu béni ?*

Le problème de Jésus, que nous sommes sur le point d'aborder, n'est pas celui qui se pose au nom d'une certaine philosophie par la difficulté

de comprendre comment une seule et même personne puisse appartenir à la fois aux catégories du divin et de l'humain, ou, plus simplement comment un Homme-Dieu a pu exister ¹. Il vise uniquement une question de fait. Le fait attesté par les Évangiles est-il historique ? A-t-on le droit d'attribuer à l'homme Jésus, contemporain de Tibère, de Pilate, d'Hérode Antipas, des grands prêtres Anne et Caïphe, les noms de *Christ* et de *Seigneur*, signifiant respectivement : « Messie » et « Dieu » ?

La question est d'importance. Auguste Sabatier l'a noté naguère en très bons termes : « Entre toutes les questions agitées parmi nous, écrit-il, la plus grave, la question vraiment décisive est celle qui concerne la personne de Jésus-Christ. Jésus n'est-il qu'un homme ? Alors, quel que grand qu'on le fasse, le christianisme perd son caractère d'absolue vérité et devient une philosophie. Si Jésus est le Fils de Dieu, le christianisme reste une révélation ². » Selon la solution à laquelle on s'arrêtera, la vie humaine changera de sens. Si Jésus mérite à bon droit d'être reconnu tel que le présente l'Évangile, ses préceptes moraux acquerront de ce chef une valeur obliga-

¹ Au sujet de cette difficulté, voir plus bas, p. 174 les remarques vraiment typiques de M. le Dr P.-L. Couchoud.

² A. SABATIER, texte cité par M. le Pasteur E. Lachenmann, dans la *Realencyclopädie für protestantische Theologie und Kirche*, 3^e éd. (HERZOG-HAUCK) p. 278. Cf. L. DE GRANDMAISON, *Jésus Christ*, t. II, p. 186.

toire ; ses promesses auront pour appui une base inébranlable ; les assurances données aux requêtes les plus instantes de notre cœur, celles surtout concernant le mystère de l'au-delà, s'avèreront indubitables et capables de fonder les plus optimistes espérances. Enfin, la révélation de celui qui s'est dit « le Fils de Dieu » nous apparaîtra digne de foi. Nous y verrons le moyen providentiel de nous élever au-dessus de l'humaine connaissance et de l'humaine condition.

L'intérêt de l'enjeu est immense. Il ne saurait laisser aucun penseur indifférent. Pour ne pas s'en rendre compte il faudrait ne jamais avoir appliqué son esprit à ce qui, en premier lieu, nous sollicite. Sans doute est-ce pour cela que Sainte-Beuve a pu écrire : « Quiconque a méconnu complètement Jésus-Christ, regardez-y bien, dans l'esprit et dans le cœur il lui a manqué quelque chose ¹. »

Les préoccupations que le problème de Jésus soulève de nos jours, et qui passionnent les esprits les plus divers, à un degré que l'on n'a observé à aucune autre époque du christianisme, seraient alors de bon augure. Jamais la littérature qui lui est consacrée n'a été aussi abondante. La simple nomenclature des travaux publiés à ce sujet depuis ces dix dernières années, en France, en Angleterre, en Allemagne, nous retiendrait

¹ SAINTE-BEUVE, *Port Royal*, t. II (2^e éd. 1860), p. 381, n. 1.

jusqu'à la fin de cette leçon ¹. Tout le monde sent qu'un effort de compréhension s'impose. Il faut prendre position.

Mais est-ce chose facile ? « Si quelqu'un cherche à connaître avec rectitude ce que Jésus-Christ a été et ce qu'a été son message, et si l'on s'adresse pour cela à la littérature de nos jours, on se trouve aussitôt entouré du bourdonnement des voix contradictoires. D'aucuns soutiennent que le christianisme primitif était parent du bouddhisme et que, par conséquent, la sublimité et la profondeur de cette religion consistent dans l'éloignement du monde et dans le pessimisme. D'autres assurent au contraire que le christianisme est une religion optimiste qu'on doit regarder simplement comme un degré supérieur du judaïsme ; ils pensent avoir énoncé ainsi quelque chose de très profond. Certains affirment que le judaïsme a pris fin avec l'Évangile, qui est né lui-même sous l'action mystérieuse de la Grèce et doit être considéré comme la fleur de l'hellénisme. Les philosophes arrivent alors et déclarent que la métaphysique sortie de l'Évangile est son véritable fruit et donne l'explication de ses mystères... Enfin les plus jeunes critiques entrent en scène ; pour eux l'histoire de la religion, de la morale, de la philosophie, n'est qu'un voile, qu'une parure ;

¹ On peut s'en rendre compte facilement en parcourant la rubrique « Jésus » dans les tables bibliographiques publiées, ces dernières années, par la *Biblische Zeitschrift*, et *Biblica*.

au-dessous il y a eu, de tout temps, l'histoire de l'économie politique qui est la seule vérité et la seule force ; aussi le christianisme originel n'aurait pas été autre chose qu'un mouvement social, et le Christ, qu'un libérateur social, le libérateur des classes opprimées ¹. »

Ces lignes ont été écrites il y a trente ans. Depuis lors, nous le verrons, les contradictions et les divergences n'ont fait que se multiplier. Elles ont abouti à une véritable crise : la crise de la critique.

(2)

Plusieurs solutions proposées depuis que le problème de Jésus est à l'ordre du jour, semblent cependant avoir fait leur temps. Je dis avec intention « semblent », parce que la surprise nous est parfois réservée de voir ressusciter de l'oubli, où on la croyait définitivement enterrée, telle théorie rejetée depuis longtemps comme désuète ou arbitraire.

Parmi ces explications mises au rancart, il nous faut mentionner en premier lieu celle de l'imposture, proposée par Reimarus (1694-1768)².

¹ A. HARNACK, *L'essence du christianisme* (trad. française). Paris, 1902, p. 2.

² Sur Reimarus, cf. L.-C. FILLION, *Les étapes du rationalisme dans ses attaques contre les Évangiles et la vie de Jésus-Christ*. Paris, 1911, p. 344-370 ; M.-J. LAGRANGE, *Le sens du christianisme d'après l'exé-*

M. Robert Eisler vient de lui donner un regain d'actualité.

D'après Reimarus, l'origine du christianisme s'expliquerait par les fraudes de Jésus et des apôtres. A côté de ses préoccupations d'ordre moral, Jésus songeait à fonder un empire à son profit. A cet effet, il s'était entendu avec Jean-Baptiste, tout d'abord, et ensuite avec ses disciples. Un coup de main devait avoir lieu à l'occasion des fêtes pascales, à Jérusalem. Séduit par de faux miracles, le peuple le soutenait. Mais les mesures avaient été mal prises. Les chefs du peuple coupèrent court au commencement de révolution, en faisant arrêter le faux messie et en le livrant à la mort. Cependant les disciples de Jésus ne se tinrent pas pour battus. Ayant désappris le travail manuel, ils ne voulurent pas abandonner leur nouvelle profession de prédicateurs. Cinquante jours après la Crucifixion, ils s'emparèrent du cadavre de leur maître, et firent courir le bruit que celui-ci était ressuscité. Ensuite, ils se donnèrent pour tâche d'idéaliser sa vie, en lui prêtant encore plus de miracles qu'il ne s'en était attribué lui-même.

Ce court résumé donne l'essentiel du système. Ernest Renan ne craindra pas de s'en inspirer partiellement. Son interprétation de la résurrec-

gèse allemande, Paris, 1918, p. 79-96 ; A. SCHWEITZER, *Geschichte der Leben-Jesu-Forschung* (éd. fotogr. d'après l'éd. de 1913), Tübingen, 1926, p. 13-26.

tion de Lazare suffirait à le prouver ¹. La critique contemporaine a compris qu'en poursuivant cette voie elle ne tarderait pas à s'égarer.

Cette conviction fut déjà celle de Paulus (1761-1851) ². Adversaire déclaré des thèses odieuses

¹ Cette page mérite d'être citée pour l'édification du lecteur : « Fatigués du mauvais accueil que le royaume de Dieu trouvait dans la capitale, les amis de Jésus désiraient un grand miracle qui frappât vivement l'incrédulité hiérosolymite. La résurrection d'un homme connu à Jérusalem dut paraître ce qu'il y avait de plus convaincant... Nous pensons qu'il se passa à Béthanie quelque chose qui fut regardé comme une résurrection. — La renommée attribuait déjà à Jésus deux ou trois faits du genre. La famille de Béthanie put être amenée presque sans s'en douter à l'acte important qu'on désirait. Jésus y était adoré. Il semble que Lazare était malade, et que ce fut même sur un message de ses sœurs alarmées que Jésus quitta la Pérée. La joie de son arrivée put ramener Lazare à la vie. Peut-être aussi l'ardent désir de fermer la bouche à ceux qui niaient outrageusement la mission divine de leur ami entraîna-t-elle ces personnes passionnées au delà de toutes les bornes. Peut-être Lazare, pâle encore de sa maladie, se fit-il entourer de bandelettes comme un mort et enfermer dans son tombeau de famille. Ces tombeaux étaient de grandes chambres taillées dans le roc, où l'on pénétrait par une ouverture carrée, que fermait une dalle énorme. Marthe et Marie vinrent au-devant de Jésus, et, sans le laisser entrer dans Béthanie, le conduisirent à la grotte. L'émotion qu'éprouva Jésus près du tombeau de son ami, qu'il croyait mort, put être prise par les assistants pour ce trouble, ce frémissement qui accompagnait les miracles ; l'opinion populaire voulant que la vertu divine fût dans l'homme comme un principe épileptique et convulsif. Jésus (toujours dans l'hypothèse ci-dessus énoncée) désira voir encore une fois celui qu'il avait aimé, et, la pierre ayant été écartée, Lazare sortit avec ses bandelettes et la tête entourée d'un suaire. Cette apparition dut naturellement être regardée par tout le monde comme une résurrection. » E. RENAN, *Vie de Jésus*, Paris, 1863, p. 360-362. — On est littéralement aburi à la pensée que de telles élucubrations aient pu être prises au sérieux.

² Sur Paulus, cf. A. SCHWEITZER, *Geschichte der Leben-Jesu-Forschung*, p. 49-58 ; L.-C. FILLION, *Les étapes...*, p. 35-43 ; M.-J. LAGRANGE, *Le sens du christianisme*, p. III-127.

de Reimarus, Paulus met la bonne foi de Jésus hors de cause : les Évangiles sont des documents d'histoire ; Jésus doit être considéré comme le plus beau génie religieux de l'humanité. Seulement, rien de surnaturel. Les miracles évangéliques sur lesquels, quoi qu'il prétende, Paulus concentre son attention, s'expliqueraient de la façon la plus naturelle du monde. Voulez-vous des exemples ? Les guérisons opérées par Jésus furent l'effet de cures médicales. Le Maître employait des remèdes connus de lui seul, ou bien il faisait intervenir son pouvoir de suggestion. Quand il déclare que certaine espèce de démons ne peut être vaincue que par la prière et par le jeûne, il prescrit un traitement approprié à un cas d'épilepsie : d'abord une bienfaisante diète, ensuite la prière pour faire dériver les pensées du malade. La marche sur les eaux se comprend plus simplement encore. Jésus marchait sur le rivage, au milieu d'un épais brouillard. La multiplication des pains ? Ému de compassion au spectacle de la foule, le bon Maître partage ses pauvres provisions. Les riches de l'assistance comprennent la leçon et font de même. Et les résurrections ? Dans un pays où l'on a coutume d'enterrer les morts quelques heures seulement après leur décès, il fallait parer au danger de funérailles trop hâtives. Jésus intervint fort à propos pour empêcher des cataleptiques d'être inhumés vivants. Lui-même faillit partager ce sort. Il n'était pas mort

sur la croix. Le coup de lance n'avait occasionné qu'une saignée. La fraîcheur du tombeau et le parfum des aromates le réveillèrent de sa torpeur, et le tremblement de terre acheva de le ranimer.

Nous n'insisterons pas. Le système est abandonné ¹. Inutile de le réfuter. L'ironie serait vaine autant que facile.

L'œuvre de David-Frédéric Strauss, — nous avons surtout en vue *La Première Vie de Jésus*, parue en 1835, — mérite plus d'attention. Non qu'elle donne du problème de Jésus une explication jugée aujourd'hui plus satisfaisante. Mais l'influence qu'elle a exercée fut considérable, et ses effets continuent à se faire sentir encore aujourd'hui ².

On lui doit d'avoir écarté comme notoirement insuffisants les misérables expédients des naturalistes du genre de Paulus. Le problème, dès lors, consistait à rendre compte de l'histoire de Jésus en interprétant les documents évangéliques au lieu de s'arrêter à l'explication des faits qui y sont racontés.

Strauss propose comme principal élément de solution la théorie des *mythes*. Tout ce qui dans

¹ Pas entièrement cependant. On en retrouve l'inspiration dans un ouvrage tout récent : *Das Evangelion nach Markos psychologisch dargestellt* par F. VON EDELSHEIM, Leipzig, 1931.

² Sur Strauss, cf. A. SCHWEITZER, *Geschichte der Leben-Jesu-Forschung*, p. 79-97 ; A. LEVY, *D.-F. Strauss, la vie et l'œuvre*, Paris, 1910 ; L.-C. FILLION, *Les étapes...*, p. 55-85 ; M.-J. LAGRANGE, *Le sens du christianisme*, p. 128-162.

les Évangiles est estimé invraisemblable ou incroyable ne serait pas autre chose qu'un *mythe évangélique*, c'est-à-dire, — la définition est de lui, — l'expression non point d'un fait mais d'une idée. Reprenons, à titre d'exemple, le miracle de la résurrection de Jésus. « D'après la croyance de l'Église, écrit Strauss, Jésus est revenu miraculeusement à la vie. D'après l'opinion des déistes comme Reimarus, son cadavre a été dérobé par ses disciples. D'après l'exégèse des rationalistes, Jésus n'était mort qu'en apparence, et il est revenu naturellement à la vie. D'après nous, c'est l'imagination des disciples qui leur a présenté comme revenu à la vie le Maître qu'ils ne pouvaient se résoudre à croire mort ¹. » Pour justifier ses interprétations, l'auteur de la *Première-Vie de Jésus* fait appel aux finasseries de la critique textuelle. Mais ce n'est là qu'une espèce de plaidoyer *pro domo*, imaginé après coup pour le besoin de la cause. Il ne supprime pas le vice principal du système, qui est de ne pas reposer sur une étude approfondie des sources évangéliques.

Néanmoins, je le répète, le système de D.-F. Strauss a eu une influence énorme. En plaçant le problème de Jésus sur le plan de la critique littéraire, en faisant entrer en ligne de compte l'action déformatrice de la foi des fidèles, en reje-

¹ D.-F. STRAUSS, *Essais d'histoire religieuse*, trad. française, Paris, 1872, p. 74-75.

tant résolument le iv^e Évangile comme document d'histoire, il a orienté les recherches de ses successeurs. En outre, par le caractère purement négatif de sa théorie, il a profondément troublé le sentiment religieux de beaucoup d'âmes protestantes cordialement attachées au Christ, et provoqué le mouvement de réaction dont sortira l'école du protestantisme libéral.

Jésus et le protestantisme libéral



JÉSUS ET LE PROTESTANTISME LIBÉRAL¹.

I. — ESPRIT ET MÉTHODE. I. Esprit dans lequel le problème est abordé. - 2. La théorie des deux sources. - 3. Interprétation des miracles. - 4. Bases du système. — II. — L'ESSENCE DU CHRISTIANISME D'APRÈS HARNACK. I. Les trois points essentiels de l'Évangile. - 2. Les trois thèmes principaux de la prédication du Christ. - 3. La personne de Jésus. — III. — EXAMEN CRITIQUE DES IDÉES DE HARNACK. I. Ce qui mérite d'être retenu. - 2. Les défauts du système : a) lacunes de la théorie des deux sources ; b) critique de l'exposé du christianisme d'après les deux sources. — CONCLUSION.

C'est en effet, par opposition aux conclusions dissolvantes, — elles provoquèrent en Allemagne immédiatement après la publication de *La Vie de Jésus*, une véritable tempête, — qu'il faut essayer de comprendre l'effort tenté par les historiens qui, tout en professant la plus jalouse indépendance doctrinale, entendent conserver, quoique sous une forme atténuée, leur foi protestante, ou,

¹ Sur le protestantisme libéral, cf. G. GOYAU, *L'Allemagne religieuse*, Paris, p. 125-164 ; A. SCHWEITZER, *Geschichte der Leben-Jesu-Forschung*, p. 193-221 ; L.-C. FILLION, *Les étapes...*, p. 181-229 ; M.-J. LAGRANGE, *Le sens du christianisme*, p. 196-229.

plus exactement, leur confiance dans le Christ considéré comme Maître suprême de l'humanité¹.

Nous avons nommé l'école libérale à laquelle, entre beaucoup d'autres, se rattachent, à des titres divers, A. Réville, E. Reuss, A. Sabatier, E. Stapfer en France ; A. Robinson, A.-B. Bruce, C.-A. Briggs, W.-C. Allen, F.-C. Burkitt, J. Mackinson, en Angleterre ; D. Schenkel, B. Weiss, et surtout H.-J. Holtzmann et A. v. Harnack, en Allemagne. Ce dernier peut être considéré comme le représentant quasi officiel du groupe ; il en a vulgarisé les idées principales dans le petit livre, paru en 1900, sous le titre bien connu : *Das Wesen des Christentums* ou *L'essence du christianisme*, recueil de seize conférences données aux étudiants de toutes les Facultés de l'Université de Berlin, pendant le semestre d'hiver 1899-1900². C'est là que nous chercherons à nous documenter³.

¹ La dualité des principes qui sont à la base de la Réforme ; l'autorité de l'Écriture et le libre examen, explique bien la scission que l'on constate aujourd'hui chez les protestants. Les uns, qui constituent l'aile droite, ou le parti orthodoxe et conservateur, se montrent surtout attachés, à la lettre de l'Écriture, tandis que les autres, qui forment l'aile gauche ou le groupe libéral, pensent être plus fidèles à l'esprit de la Réforme en mettant en avant le principe du libre examen. Cf. A. DREWS, *Le mythe de Jésus*, trad. française, Paris, 1926, préface du traducteur, R. Stahl, p. 7.

² Voir plus haut p. 20.

³ Rien, écrivait le P. Lagrange, n'est plus propre que ce livre à faire connaître au lecteur français les théories du christianisme ra-

I

I. — ESPRIT ET MÉTHODE.

Remarquons, tout d'abord, dans quel esprit le problème est abordé. Peu de temps après la publication de *L'essence du christianisme*, le P. Lagrange écrivait dans la *Revue biblique* : « Ce n'est pas seulement la science du professeur qui donne de l'attrait à sa parole, c'est l'accent sincère d'une âme profondément religieuse. Nous nous représentons trop souvent le professeur d'Université en Allemagne sur le type du rationaliste d'il y a cinquante ans (1850) ; la Révélation ne méritait que l'ironie, le pur exercice de la raison était la source de tout progrès dans l'avenir. Aussi nettement que M. Brunetière, M. Harnack reconnaît que la science n'a pas tenu ses promesses, que l'âme est toujours vide sans la Religion... Sachons faire la distinction des milieux. Pour nous catholiques, ce livre n'est que l'engin d'une destruction presque radicale ; mais la pensée de l'auteur est certainement d'édifier. Il s'adresse à un auditoire saturé de critique, impressionné par les théories dissolvantes de Strauss et de Baur. Il tente résolument de lui prouver que l'exercice

dical (entendons « libéral »), sa position en critique et son attitude vis-à-vis du catholicisme et du protestantisme des églises ; rien n'est plus capable de nous éclairer sur ce que doit être la défense catholique sur ces points. » *Revue biblique*, t. X, 1901, p. 111.

de la critique historique la plus sévère n'empêche pas qu'il demeure de l'Évangile un résidu — son essence — suffisant pour le salut¹. »

Autant dire que l'auteur entend réagir vigoureusement contre les exagérations de l'hypercritique.

C'est avec *vénération* que nous le voyons s'approcher de Jésus. « Le grand philosophe Stuart Mill, — ainsi commence le livre, — a dit quelque part qu'on ne pouvait assez rappeler à l'humanité qu'elle avait possédé un homme du nom de Socrate. Il avait raison. Il est plus important de rappeler à l'humanité qu'un homme du nom de Jésus-Christ s'est élevé au milieu d'elle... Après avoir reçu un rayon de sa lumière, un homme ne reste jamais le même qu'auparavant². »

Il se met à l'œuvre avec *piété*, dans un but d'utilisation spirituelle. Son enquête va à restaurer une valeur de vie trop peu estimée. « Ce que nous sommes et ce que nous possédons, — au sens le plus élevé, — nous le possédons par l'histoire, dont les faits, par leurs conséquences, se perpétuent jusqu'à nos jours. Mais ce n'est pas seulement l'affaire ni la tâche de l'historien d'en tirer une science positive ; c'est celle de tout homme qui désire s'approprier la vigueur et la richesse de ce qu'il a ainsi gagné. Et que l'Évan-

¹ *Revue biblique*, t. X, p. 1901, p. 110.

² *L'essence du christianisme*, p. 1-2.

gile appartienne à l'histoire et qu'il ne puisse être remplacé par rien d'autre, c'est ce que les esprits les plus profonds ont sans cesse répété : *Que la culture spirituelle progresse, que l'esprit humain s'élargisse tant qu'il voudra, il ne dépassera pas la majesté et la culture morale du christianisme telles qu'elles brillent et luisent dans l'Évangile*, (Goethe). Dans ces paroles, Goethe, après beaucoup de tâtonnements, et par un travail incessant sur lui-même, a résumé son jugement moral et historique. Même à défaut d'un désir personnel, son témoignage seul nous engagerait à examiner ce qu'il estimait à un si haut prix ¹. »

Enfin, — dernier trait, — toutes les recherches de Harnack portent la marque d'une modération et d'une modestie que l'on ne trouve pas souvent à un même degré dans des travaux similaires. Il ne s'exalte pas dans la fièvre de son travail : « Le travail qui n'est que travail amène le dégoût... Quand on a achevé un ouvrage, on voudrait le refaire, et le chef-d'œuvre pèse lourdement sur l'âme et la conscience. » Sans doute, il y a le progrès, et il faut s'en réjouir. « Néanmoins, ce qui aujourd'hui est un progrès dont nous nous réjouissons sera demain quelque chose de mécanique qui nous laissera froids... Quand on est plus âgé et qu'on regarde plus profondément la vie, on trouve, surtout lorsqu'on possède un monde inté-

¹ *Ibid.*, p. 4.

rieur, que l'on avance peu dans la marche progressive des choses, ou dans la culture progressive. On se trouve bien plutôt à la place même où l'on était déjà et où l'on est en quête des mêmes forces qu'ont recherchées nos ancêtres. Il s'agit de se procurer son droit de cité dans le royaume de Dieu, dans le royaume de l'éternité et de l'amour ¹. »

Ce sont là de nobles paroles. Elles méritaient d'être citées. Mieux que n'importe quel commentaire, elles font saisir la différence radicale qui existe entre l'inspiration initiale de l'école libérale représentée par Harnack, et celle des rationalistes sectaires et haineux, à l'esprit et au cœur desquels, pour reprendre les paroles de Sainte-Beuve, il manquera toujours quelque chose.

(2)

L'enquête porte sur ce qui dans l'Évangile a une valeur permanente et immuable : « l'essentiel », « le pur Évangile », dégagé de tout élément étranger ou simplement accidentel. Elle est menée exclusivement sur le terrain de l'histoire.

On a souvent parlé d'une soi-disant distinction à établir entre le Jésus de l'histoire et le Jésus de la foi. La divinité du Christ et son caractère surnaturel appartiendraient au second. Du premier

¹ *Ibid.*, p. 129 ss.

relèveraient uniquement les actions et les paroles humaines que nous avons déjà sommairement indiquées plus haut. Poser cette distinction à priori, c'est préjuger tout le problème en cause.

Mais, sans rien préjuger, il est permis de faire abstraction des lumières spéciales de la foi pour demander exclusivement à l'histoire ce que celle-ci est capable de nous apprendre au sujet de Jésus. Je dis à dessein « histoire » et non « critique historique ». Ces mots sont loin d'être identiques¹. La critique a pour tâche d'éprouver les documents qui nous sont proposés, à l'effet de vérifier leur authenticité et de déterminer aussi rigoureusement que possible leur sens exact. L'histoire a un domaine plus étendu. Lorsque les documents sont mis à pied d'œuvre, on lui demande de bâtir, c'est-à-dire de reconstituer le passé dans sa complexité et son enchaînement. Le travail d'analyse préalable une fois terminé, c'est à l'histoire de faire la synthèse, en recherchant les rapports existant entre les faits enregistrés et dûment éprouvés.

Pour avoir négligé cette distinction, on ne s'est pas fait faute de taxer l'histoire d'impuissance à fournir des résultats positifs. D'où, en particulier, l'impasse à laquelle aboutit la critique néotestamentaire, et la suspicion, ou je ne sais quel dédain, dont les études positives sont parfois l'objet.

¹ Sur cette distinction trop souvent négligée, cf. M. COGUEL, *Critique et Histoire*, Paris, 1928.

Harnack n'a pas été victime de cette confusion. Il entend faire à la fois de la critique et de l'histoire.

En premier lieu, il procèdera à une vérification et à un classement de ses matériaux. A l'exception d'un petit nombre d'informations que nous trouvons dans les épîtres de s. Paul, ceux-ci, nous dit-il, proviennent des trois premiers Évangiles : MATTHIEU, MARC et LUC. Tout ce que nous connaissons sur la vie et la doctrine de Jésus en dehors des Évangiles est si peu considérable qu'une page le contiendrait. De plus, ajoute-t-il, le quatrième Évangile ne peut passer pour une source historique dans le sens habituel du mot. Il y a peu à recueillir chez lui, et encore faut-il le faire avec précaution ¹.

Sur ce dernier point, vous vous en rendez compte, Harnack partage les vues de Strauss. Elles seront communément professées dans l'école libérale, beaucoup moins, je crois, pour des motifs d'ordre strictement critique qu'en raison du caractère théologique et des développements considérés comme trop poussés et comme trop clairs qui figurent dans JEAN. Il y a là certainement un excès de défiance, dont nous aurons à reparler. Mais n'anticipons pas.

Harnack et les autres partisans de son école entendent donc faire état des trois premiers Évan-

¹ A. HARNACK, *L'essence du christianisme*, p. 21 s.

giles, qui portent habituellement le nom de « Synoptiques », parce que leur ressemblance est telle qu'elle permet de les disposer en colonnes parallèles. Tous trois remonteraient à une haute antiquité. Le plus récent d'entre eux, l'Évangile selon s. Luc, serait antérieur aux *Actes des apôtres*, œuvre du même auteur, terminée avant la fin du procès de s. Paul en 64. Cette démonstration, que je résume à l'excès, est le fruit d'études approfondies¹. Les conclusions auxquelles le savant berlinois est arrivé par voie de critique interne sont conformes aux données de la tradition.

Ce n'est point dire cependant qu'aux yeux de Harnack, les trois premiers Évangiles aient la même valeur, ni même que l'on soit autorisé à les considérer comme trois témoins indépendants. Car, dès qu'on les compare, on constate immédiatement qu'il existe entre eux des affinités qui, n'étant pas l'effet du hasard, exigent une explication. Tantôt les récits de s. Matthieu, de s. Marc et de s. Luc concordent presque mot à mot. Tantôt ils diffèrent. Tantôt, ce qui est plus curieux encore, ils sont disposés en séries identiques. Au surplus, toute la vie du Sauveur y est racontée suivant un même schéma, on

¹ Parmi les plus notables, signalons : *Lucas der Artz*, 1906 ; *Die Apostelgeschichte*, 1908 ; *Neue Untersuchungen zur Apostelgeschichte und zur Abfassungszeit der synoptischen Evangelien*, 1911. — Sur le retour à la tradition dans l'œuvre de Harnack, cf. G. BARDY, *Adolf von Harnack*, dans *La Vie Intellectuelle*, t. VIII, 1930, p. 198 ss.

dirait dans le cours d'une seule année. Commencée au baptême, elle traverse, pendant la prédication galiléenne, une période de succès, et aboutit à une crise, qui prépare elle-même la catastrophe de la Passion.

Comment rendre compte de cet accord ? On a allégué la *catéchèse primitive*, c'est-à-dire cet enseignement presque stéréotypé qui semble avoir servi de cadre à la première prédication apostolique¹. Il est incontestable que c'est là un élément de solution. Mais la dépendance des écrivains évangéliques par rapport à un enseignement *oral* suffirait-elle à expliquer leur affinité *littéraire* ? Harnack et la plupart des critiques modernes ne le pensent pas. D'autant que les similitudes existant entre MATTHIEU, et LUC sont les plus étroites lorsque ceux-ci se rencontrent avec MARC. S'il en est ainsi, se demande Harnack, MARC ne serait-il pas la source commune de MATHIEU et de LUC, et par conséquent, la forme la plus ancienne de l'Évangile ?

Mais on observe aussi dans MATTHIEU et dans LUC un certain nombre de morceaux, surtout des paroles du Seigneur, qui ne figurent pas dans MARC, et dont cependant il paraît difficile de comprendre la similitude sans recourir à un docu-

¹ Sur la catéchèse primitive, cf. l'excellente étude du Père Huby, dans *L'Évangile et les Évangiles*, Paris, 1929, p. 9, ss.

ment antérieur auquel MATTHIEU et LUC auraient emprunté. J'ai en vue les fameux *Logia*, désignés couramment par la lettre Q (initiale du mot allemand *Quelle* = source), ou soi-disant recueil de paroles de Jésus. Il aurait circulé dans la primitive Église, avant les Évangiles, sous une forme indépendante. La doctrine du Maître s'y trouverait inscrite assez fidèlement. A travers MATTHIEU et LUC, on pourrait y avoir recours en toute confiance.

Vous voyez que Harnack est loin de professer le scepticisme absolu auquel avait conduit la critique destructive de Strauss, et que sa pensée est singulièrement dépassée lorsqu'on prétend ne rien ou presque rien savoir au sujet de Jésus. La remarque vaut d'être faite. Il n'y a pas si longtemps, figuraient dans la « Tribune libre » du *Soir* ces réflexions d'un de nos écrivains les plus élégants, mais qui ici fait vraiment preuve d'une grande ignorance : « Que sait-on de Jésus ? A peu près rien... Pas un document, sauf ceux d'ordre religieux à n'accepter qu'avec la plus grande circonspection. D'abord, parce que les Évangiles, — les authentiques et ceux qu'on a rejetés, — ne furent écrits qu'un siècle après Jésus. En second lieu, parce que l'Église, maîtresse pendant tout le Moyen-âge des manuscrits, a pu, dans un zèle pieux, les accommoder à ses convenances... Enfin parce qu'une tradition très

prolongée et les traductions ont pu altérer la parole première¹. »

Non, à de telles critiques, Ad. v. Harnack n'aurait jamais consenti à souscrire. Plus volontiers en aurait-il souri. Les Évangiles écrits un siècle après Jésus, c'est-à-dire vers 130. Qui oserait encore soutenir cette opinion ? Et quant aux manipulations opérées par « l'Église du Moyen-âge » sur les textes authentiques — une telle boutade mérite-t-elle plus qu'un haussement d'épaules ? Le texte des Évangiles est conservé dans des manuscrits grecs et des versions appartenant à des familles distinctes, dont plusieurs remontent au IV^e siècle, sous une forme qui, — exception faite de quelques variantes sans importance, — correspond adéquatement au texte officiel d'aujourd'hui. Aucune œuvre de l'antiquité ne se présente dans d'aussi bonnes conditions².

Bref, MARC et les *Logia*, — entendez ce que MATTHIEU et LUC ont en commun et qui ne se lit pas dans MARC, — tels sont les documents dont se servira Harnack pour retracer l'histoire et les traits essentiels de la pensée de Jésus.

(3)

Ce n'est point dire toutefois que ces documents,

¹ *Jésus (Deux livres d'Henri Barbusse)*, par Jules Destrée, dans le journal *Le Soir*, 10 septembre, 1927.

² Cf. L. DE GRANDMAISON, *Jésus Christ*, t. I, p. 7 ss.

il les acceptera tels quels. Car il y a les miracles ! Or les protestants libéraux éprouvent une peine infinie, — c'est un signe des temps, — à accepter l'existence, voire même la possibilité des miracles. A leur avis, les miracles ne sont pas des arguments de crédibilité. Ils seraient bien plutôt des empêchements à croire, et, de toute façon, ce qu'on a justement appelé « des points gênants », dont il importe de se garder.

Comment s'y prendre ? Sans doute, on ne commettra plus, comme E. Renan, l'erreur de dénier toute valeur historique aux textes contenant la description de faits miraculeux. « C'est un grand progrès qu'a fait la science historique pendant la dernière génération, lorsqu'elle a appris à considérer ces documents avec plus de bienveillance et d'intelligence, et que, par suite, elle a pu apprécier les récits miraculeux et les employer comme sources historiques ¹. »

Mais on tentera néanmoins d'en rendre compte de façon à ne pas scandaliser l'esprit moderne. A cet effet, on fera observer : 1^o que les miracles sont nés dans un milieu pour ainsi dire saturé de croyance au merveilleux ; 2^o que, à beaucoup près, nous ne connaissons pas les forces de la nature, surtout les forces psychiques ; qui peut dire jusqu'où va l'influence des âmes sur les âmes et des âmes sur les corps ? Ensuite, à l'aide de

¹ A. HARNACK, *L'essence du christianisme*, p. 26.

ces observations, on s'efforcera de diminuer le nombre et l'importance des miracles évangéliques, en les répartissant dans les groupes suivants : a) miracles qui ne sont que l'effet d'une exagération de faits naturels, b) miracles inspirés par des paroles ou des phénomènes psychiques projetés dans le monde extérieur, c) miracles tirés de l'intérêt que l'on avait à voir se réaliser les prophéties de l'Ancien Testament, d) miracles provenant de l'influence spirituelle de Jésus, e) miracles impénétrables à notre compréhension ¹.

On ajoute que l'importance des miracles n'est pas aussi grande que les évangélistes l'ont pensé. Sur ce point ils n'ont pas compris leur Maître. Si les miracles scandalisent ou embarrassent, qu'on les laisse de côté. « Qu'est-ce que le miracle au prix de la question de savoir si nous sommes désespérément enserrés dans une fatalité immuable, ou s'il y a un Dieu qui gouverne le monde et à qui nous puissions demander, de qui nous puissions recevoir la puissance de dompter la nature²? »

(4)

Nous voici donc en possession de bases solides, encore que réduites, pour édifier notre système d'interprétation. Les premiers chapitres de MAT-

¹ *Ibid.*, p. 31.

² *Ibid.*, p. 33.

THIEU et de LUC, consacrés à l'enfance du Sauveur, sont exclus. Les récits miraculeux n'ont guère plus de valeur. Si on les estime gênants, on sera libre de ne pas s'y arrêter. Les témoignages concernant la Résurrection, eux-mêmes, mériteront à peine de retenir notre attention. Mais, à cela près, nous pourrions tabler sur MARC presque en entier, et sur une bonne partie de MATTHIEU et de LUC, notamment sur l'importante section du sermon sur la montagne.

II. — L'ESSENCE DU CHRISTIANISME.

(I)

A la lumière de ces documents, l'historien découvrira trois points principaux : 1° d'abord une image claire de la prédication du Christ, aussi bien dans ses traits fondamentaux que dans son application à l'individu ; 2° l'histoire de la Passion ; 3° l'impression que Jésus a faite sur ses disciples, et que ceux-ci ont communiquée à d'autres.

De ces trois points, c'est le premier sur lequel Harnack entend concentrer son attention. L'essence du christianisme, semble-t-il près de penser, pourrait être sauvée tout entière, abstraction faite du sacrifice rédempteur. C'est là assurément un écart considérable par rapport à la doctrine protestante officielle, et nous l'entendrons dénon-

cer avec force par la jeune école allemande, qui, sous la conduite de M. Karl Barth, tente aujourd'hui un si hardi retour vers la pure orthodoxie calviniste¹. Chose plus grave, c'est aussi une déviation par rapport à l'Église primitive, fondée sur la foi en la vertu de la mort et de la résurrection du Christ. N'importe, au jugement de Harnack, tout cela ne serait que partie négligeable. Ce qu'il faut s'attacher à connaître pour retrouver, par le moyen de MARC et des *Logia*, le pur Évangile, c'est avant tout l'enseignement de Jésus.

(2)

Cet enseignement évangélique se réduirait à trois thèmes principaux, s'impliquant l'un l'autre².

1. En premier lieu, il vise le *royaume ou le règne de Dieu*. Non pas dans le sens étroitement temporel où l'entendaient les Juifs : royaume politique ou eschatologique devant se réaliser d'une façon plus ou moins éclatante par la revanche du Messie sur toutes les puissances du mal. Jésus, nous dit-on, a partagé cette opinion commune à la plupart de ses contemporains. Il s'est vu lui-même, à la fin du drame, assis à la droite du Père, ses douze apôtres siégeant sur des trônes et jugeant les douze tribus d'Israël. Mais ne nous

¹ Voir plus loin, p. 227-230

² A. HARNACK, *L'essence du christianisme*, p. 56.

arrêtons pas à ces conceptions. « On se tromperait à l'égard des personnalités faisant époque, si l'on mettait en première ligne ce qu'elles ont de commun avec leurs contemporains, tandis qu'on rejetterait à l'arrière-plan ce qui leur est propre et ce qui est vraiment grand chez elles. » Ce qui dans la prédication de Jésus est traditionnel n'est que l'écorce. Il faut la dépouiller pour obtenir le noyau « essentiel » : *l'essence du christianisme*, à savoir : la notion d'un règne de Dieu spirituel et intérieur ; la domination de Dieu sur les âmes ; Dieu présent, avec sa lumière, son amour et sa force, dans le cœur des hommes ².

2. Comment Dieu est père et quelle est la valeur infinie de chaque âme humaine, ennoblie au point de pouvoir s'unir à Dieu en toute vérité, est le second thème qui ramène l'humanité jusqu'à ses racines, et qui institue non pas une forme nouvelle et quelconque de religion, mais la religion même, dont le domaine embrasse toutes les contradictions existant entre ce monde et le monde à venir, entre la raison et l'extase, le travail et la retraite, le Juif et le Grec, en un mot la religion universelle, parce que profondément humaine ².

3. Enfin, Jésus est venu nous apprendre une justice plus cordiale que celle des scribes et des pharisiens, une justice intérieure, désintéressée,

¹ *Ibid.*, p. 57 ss.

² *Ibid.*, p. 69 ss.

procédant d'une intention droite et entièrement inspirée par l'amour : l'amour du Père qui est dans les cieux, et l'amour du prochain, ces deux amours ne faisant qu'un et inspirant toute l'activité humaine ¹.

(3)

Assurément tout cela se trouve dans l'Évangile et tout cela est capable d'émouvoir nos âmes et de leur inspirer une tendre piété pour le prédicateur incomparable de qui nous tenons une si haute doctrine. Mais ce prédicateur lui-même, qui est-il au juste ? Il s'est imposé d'office à l'obéissance de l'humanité, conscient du message dont il était chargé et de la fonction exceptionnelle qui lui était confiée. Nous voudrions être renseignés sur sa personne. Il s'est cru le Messie. Comment cette idée lui est-elle venue ? Malgré sa grande sagesse, fut-il victime d'une illusion ? Ou a-t-il possédé des titres authentiques ? Toutes ces questions nous viennent à la fois, et nous sentons bien qu'elles sont décisives.

Harnack n'est pas de cet avis. A l'en croire, encore une fois, il serait beaucoup plus utile de s'approprier la doctrine de Jésus que de se mêler de christologie. Jésus lui-même n'aurait presque jamais parlé de lui. Son intention n'était pas de

¹ *Ibid.*, p. 77 ss.

se poser devant la conscience des hommes, mais de leur présenter son message, la bonne nouvelle, et de les inviter à refaire l'expérience dont il vivait. Les spéculations ayant trait directement à la personne du Maître seraient postérieures. Elles viendraient de ce que l'on a cru à la résurrection du crucifié. S. Paul en a été le théoricien de génie et l'Église, après lui, s'est ingéniée à développer sa théologie : entreprise au total malheureuse, puisqu'elle a eu pour résultat de déchirer l'humanité et de compromettre l'unité chrétienne ¹.

Pourtant Jésus s'est donné pour le *Fils de Dieu* ? Harnack ne le conteste pas. Toutefois, à son avis, ce n'est guère là qu'un titre symbolique. Jésus se disait *le Fils de Dieu*, — et j'insiste sur l'article qui se lit aussi dans le texte grec et qui donne à l'expression une force et une excellence particulières, — parce que, comme aucun autre, il avait compris que Dieu était son père. La sphère de sa connaissance coïncide exactement avec celle de sa filiation ². Tel serait le sens du fameux *logion* de s. Matthieu : *Personne ne connaît le Fils si ce n'est le Père, et personne ne connaît le Père si ce n'est le Fils et celui auquel le Fils l'a révélé* ³.

Jésus est donc Fils de Dieu, comme nous sommes

¹ *Ibid.*, p. 134 ss.

² *Ibid.*, p. 137 ss.

³ Mt., XI, 27 = Lc., X, 22.

tous appelés à le devenir quoique peut-être à un degré moindre, en prenant conscience de la paternité divine.

Mais il s'est aussi appelé *Fils de l'homme*, il s'est aussi donné pour le Messie. Et c'est plus embarrassant. Car ces désignations ne se diluent pas facilement dans une interprétation banale. Plusieurs auteurs libéraux et non des moindres, — Wellhausen est de leur nombre, — ont cherché à se tirer d'affaire en contestant que Jésus se soit effectivement présenté comme Messie. Harnack ne s'est pas cru en droit de partager cette opinion hasardeuse.

D'après lui, un moment vint, — quand fut-ce exactement, il n'est pas commode de le dire ; beaucoup parlent du baptême, — où Jésus commença à croire qu'il était l'envoyé de Dieu promis par les prophètes, et où, révélateur de la paternité divine, il ne considéra plus l'histoire de son peuple qu'à la lumière de sa propre mission. Nous appellerions cela une illusion. Harnack laisse entendre que ce fut tout au plus un glissement. Jésus, en fait, était le Messie, d'une certaine façon, puisqu'il devait servir de lumière à l'humanité entière. Mais il ne l'était pas, en un autre sens, puisqu'on ne peut lui reconnaître la totalité des attributs messianiques. Tout compte fait d'ailleurs, ce glissement fut heureux. Il permit au prédicateur du Royaume de s'éta-

blir sur le trône de l'humanité, en particulier parmi les croyants d'Israël¹.

Vous vous en êtes déjà aperçus, nous touchons au point faible de l'interprétation libérale. Si l'on consentait à parler net, on devrait conclure avec M. A. Loisy : « Le Christ de M. Harnack, le fils révélateur de la bonté divine, a l'air de prendre la qualité de Messie comme une sorte de costume ou de déguisement dont il a besoin pour traiter avec les Juifs². »

Reconnaissons que le Jésus dessiné par les protestants libéraux est défiguré par une tache bien fâcheuse.

* * *

Nous pouvons borner ici notre examen, considérablement simplifié, je le reconnais, mais néanmoins fidèle, de la solution libérale. Si sublime qu'on le suppose, Jésus n'est qu'un homme, doué d'un sentiment religieux jusqu'ici inégalé. Fils de Dieu, il l'est seulement en ce sens que sa conscience de la paternité divine l'emporte sur toute autre. Mieux que n'importe quel mortel, il a compris que nous étions tous appelés à regarder Dieu comme notre père. Prédicateur de ce message, il a créé la religion en esprit et en vérité, dégagée des formes extérieures, ayant pour effet de développer dans le cœur de l'homme le double amour

¹ A. HARNACK, *L'essence du christianisme*, p. 148 ss.

² A. LOISY, *L'Évangile et l'Église*, Paris, 1902, p. 49.

de Dieu et du prochain. L'Évangile ne comporte presque rien d'autre. Le devoir des chrétiens est de se mettre à l'école du Christ comme à celle d'un initiateur sublime, en qui le divin s'est montré aussi purement qu'il le peut sur la terre, et dont l'exemple et les paroles demeurent la force des âmes religieuses.

III. — EXAMEN CRITIQUE DES IDÉES DE HARNACK.

Le moment est venu de soumettre ces idées à un examen critique.

(I)

Nous avons déjà vu combien l'interprétation libérale des données évangéliques l'emporte sur celle du rationalisme sectaire : genre Reimarus ou Voltaire. On y trouve beaucoup de suggestions heureuses et une mise en lumière de certains aspects de l'Évangile, dont il serait injuste de contester l'éclat. Il est à l'honneur de Harnack d'avoir compris comment la doctrine du règne de Dieu, celle de la paternité divine et de la justice nouvelle, résumées dans le double précepte de l'amour de Dieu et du prochain, constituent une harmonieuse unité, et sont susceptibles d'applications bienfaisantes. Nous lui devons quelques

très belles pages sur le caractère moral du Sauveur, sa bonté, sa sérénité, la tranquille assurance de son âme, et plusieurs formules admirablement frappées et assurément très dignes de nos méditations, par exemple celle-ci : « Jésus a placé les créatures face à face avec les questions vitales pour elles, il leur a promis la grâce et la miséricorde de Dieu et leur a demandé de se décider entre Dieu et Mammon, la vie éternelle ou la vie terrestre, l'âme ou le corps, l'humilité ou la rigueur, l'amour ou l'égoïsme, la vérité ou le mensonge ¹. »

(2)

Mais ceci étant, et part faite à la louange, il nous faut signaler aussi les points faibles, disons même les défauts capitaux qui, après une période de très grand succès, ont eu pour résultat de ruiner le système libéral aux yeux des critiques les moins suspects de sympathie pour le dogme chrétien.

Le hasard m'a mis entre les mains un exemplaire de *L'essence du christianisme*, ayant appartenu à l'éminent fondateur de l'École d'histoire ecclésiastique de Louvain, le chanoine Cauchie, ancien directeur de l'Institut historique belge à Rome. Le volume est bourré de gloses crayonnées

¹ A. HARNACK, *L'essence du christianisme*, p. 153.

dans les marges, et qui le rendent particulièrement attachant ¹. Rien n'est captivant comme la lecture d'un livre de mérite annoté par un homme d'esprit. A l'endroit où Harnack expose sa thèse sur les trois préceptes constitutifs, selon lui, de l'essence du christianisme, M. Cauchie a inscrit ces simples mots : « Peut-on restreindre à ces trois traits toute la doctrine de Jésus-Christ ? » Cette question devra nous servir de pierre de touche.

Harnack procède au moyen d'une double réduction :

Réduction des documents évangéliques à MARC et aux *Logia* ;

Réduction de la doctrine contenue dans ces deux documents aux trois points : doctrine du Fils de Dieu, paternité divine, justice nouvelle.

C'est là une simplification intolérable.

a) Il nous faut protester tout d'abord contre le rejet du quatrième Évangile comme document d'histoire. Qu'il existe une question joannique posée par les différences, surtout de forme et de composition, qui distinguent l'Évangile de s. Jean et les trois Synoptiques, nous ne songeons pas à le contester. Mais il n'en est pas moins vrai que, simplement considéré du point de vue

¹ Ce précieux exemplaire de *L'essence du christianisme* se trouve à la bibliothèque de l'Université de Louvain, sous le sigle A. 36. 893.

critique, le quatrième Évangile se présente avec de bonnes garanties d'historicité. Il n'est plus permis de le négliger.

Depuis Harnack, on est bien revenu de l'opinion suivant laquelle s. Jean ne mériterait pas d'être pris en sérieuse considération historique. L'étude littéraire du quatrième Évangile, dont le caractère sémitique est aujourd'hui universellement reconnu ; les enquêtes menées au nom de l'archéologie, de la géographie et de la topographie bibliques ; les recherches éclairées qui se poursuivent dans le domaine des institutions politiques et sociales : tout cela manifeste un parfait accord entre l'Évangile de s. Jean et le milieu palestinien. Impossible d'en rendre compte sans supposer de la part de l'auteur une connaissance singulièrement informée des choses, des personnes et des usages de Palestine au 1^{er} siècle de notre ère¹.

Par ailleurs, — on nous en fait la remarque avec à-propos, — dans l'Évangile selon s. Jean, la famille de Zébédée est systématiquement passée sous silence. Pourquoi, sinon par discrétion de l'auteur touchant sa propre famille ? D'autre part encore, l'Évangile se donne, et il a été reçu, avant la fin du II^e siècle, dans toutes les Églises, comme venant de l'un des Douze, du *disciple que*

¹ Sur ces différents points, cf. E.-B. ALLO, *Aspects nouveaux du problème johannique*, dans la *Revue biblique*, t. XXXVII, 1928, p. 37-62, 198-220.

Jésus aimait, lequel ne peut être que Jean¹. C'est donc que partout il était tenu pour l'œuvre de l'Apôtre. On ne se débarrasse pas de tels témoignages en un tournemain. L'élimination pure et simple de JEAN est injustifiable.

La suppression pure et simple des premiers chapitres de MATTHIEU et de LUC, consacrés à l'enfance du Sauveur, l'est tout autant. Ces récits font bloc avec le reste. S. Luc, au jugement de Harnack composa son Évangile avant l'année 64. Il s'est informé soigneusement auprès de *ceux qui ont été dès le début témoins oculaires*², et notamment auprès de la mère de Jésus elle-même³.

Autres défauts de l'hypothèse des deux sources : elle laisse dans l'ombre un fait sérieusement attesté par l'antiquité chrétienne, à savoir la priorité de l'Évangile araméen selon s. Matthieu⁴, et elle recourt à des documents, — les fameux *Logia*, — dont l'existence en la forme que suppose Harnack est, pour le moins, très douteuse⁵.

¹ M.-J. LAGRANGE, *Évangile selon s. Jean*, Paris, 1925, p. XIII ss.

² Lc., I, 2.

³ « Il appert de Lc., II, 19-51 que les récits (de l'enfance) veulent être ramenés en définitive à des communications de Marie. » A. HARNACK, *Neue Untersuchungen...*, p. 108. — Sur ce sujet, cf. M.-J. LAGRANGE, *Évangile selon saint Luc*, Paris, 1921, p. LXXXIX.

⁴ Cf. M.-J. LAGRANGE, *Évangile selon saint Matthieu*, Paris, 1923, p. VI-XIX ; L. DE GRANDMAISON, *Jésus Christ*, t. I, p. 56-67 ; J. HUBY, *L'Évangile et les Évangiles*, p. 66-71.

⁵ Le P. Lagrange s'est expliqué à cet égard, à diverses reprises, dans les termes les plus nets. Cf. *Évangile selon saint Matthieu* (1^{re} éd.), p. CXXXIII-CXLII ; *Évangile selon saint Marc* (2^e éd. 1926),

L'examen de ces différents points nous engagerait dans des discussions aussi longues que broussailleuses. Mieux vaudra nous placer directement sur le terrain de l'école libérale, en nous contentant provisoirement de MARC et de ce que MATTHIEU et LUC ont en commun. Il n'en faut pas davantage pour constater que la seconde réduction de Harnack, celle de l'Évangile aux éléments que nous venons de mentionner, est encore plus arbitraire que la première.

a) D'abord les parties exclusivement communes à MATTHIEU et à LUC, ou les soi-disant *Logia*. Voici, en gros, ce que d'après les dires mêmes de Jésus, ils nous apprennent : le précurseur du Messie, doit être considéré comme supérieur à tous les prophètes des temps écoulés¹ ; Jésus l'emporte sur Jonas et sur Salomon² ; il est celui que les prophètes et les justes ont désiré voir³ ; refuser de le confesser courageusement devant les hommes, c'est encourir les justes ri-

p. II ; *Évangile selon saint Matthieu* (2^e éd. 1928), p. 547-550. En gros, la fameuse source de MATTHIEU grec et de LUC n'est pas un simple recueil de paroles du Seigneur, mais un Évangile complet, comportant des récits de la vie du Sauveur en même temps que des sentences. Selon toute apparence, cet Évangile ne serait autre que le MATTHIEU primitif araméen mentionné par la tradition, et reproduit en substance par le MATTHIEU grec.

¹ Mt., XI, 9-11 = Lc., VII, 26-28.

² Mt., XII, 41-42 = Lc., XI, 31-32.

³ Mt., XIII, 16-17 = Lc., X, 23-24.

gueurs de Dieu¹ ; tout homme est invité à l'aimer plus que son père et sa mère ou son enfant² ; vis-a-vis de Dieu, il se trouve dans un rapport transcendant, auquel seule pourrait être comparée la relation qui existe entre Dieu et son éternelle Sagesse³.

Interrogeons maintenant s. Marc. De prime abord, Jésus se pose en face de toutes les puissances du mal, qu'il domine de sa souveraine puissance⁴. Il se prétend en possession de pouvoirs proprement divins, comme de dispenser de la loi du sabbat ou de remettre les péchés par sa propre autorité⁵. S'il appelle Dieu « son Père », c'est en un sens unique et qui ne convient pas aux autres hommes. Jamais nous ne l'entendons dire en parlant du Tout-Puissant : « Notre Père ». En sa qualité de Fils, il est supérieur aux esprits angéliques, supérieur à tous les prophètes et à tous les messagers divins envoyés à Israël⁶. Il est enfin le Messie annoncé par les voyants, le Fils de l'homme préfiguré par Daniel, l'égal du dont parle le psalmiste⁷.

Et son œuvre ? Eh bien, son œuvre, nous l'admettons sans peine, avec Harnack, c'est la fonda-

¹ Mt., X, 32-33 = Lc., VI, 8-9.

² Mt., X, 37 = Lc., XIV, 26.

³ Mt., XI, 25-27 = Lc., X, 21-22.

⁴ Mc., III, 27.

⁵ Mc., II, 9-11 ; II, 28.

⁶ Mc., XIII, 32 ; XIII, 1-11.

⁷ Mc., XIV, 62.

tion du royaume ou du règne de Dieu. Seulement, nous contestons que ce royaume ou règne soit uniquement un règne intérieur.

Sans doute, il y a le petit texte de Luc, — notons en passant qu'il n'appartient pas aux deux sources, — : *Le royaume de Dieu est en vous (ou au milieu de vous)*¹, qui pourrait s'entendre, à la rigueur, de la souveraineté que Dieu veut exercer sur nos consciences. Mais, adressés à des pharisiens, dans l'âme desquels Dieu ne régnait pas, ces quelques mots n'indiquent-ils pas plutôt que l'œuvre du royaume est déjà en train de se réaliser au sein de la nation ?

Quoi qu'il en soit, quand bien même le petit texte de Luc signifierait le royaume intérieur de Dieu sur les âmes, il resterait vrai que la notion du « royaume » institué par le Christ comporte encore beaucoup d'autres aspects. C'est une notion extrêmement complexe. Nous devons, plus tard, l'examiner de près². Ne lui accorder que la seule acception du règne intérieur, sur la foi d'un petit bout de verset à sens douteux, est un abus manifeste. On n'a pas tardé à s'en rendre compte.

* * *

En résumé, par ses réductions successives :

¹ Lc., XVII, 21.

² Voir plus loin, p. 127-133.

réduction des documents aux deux sources : MARC et les *Logia* ; réduction de l'essence du christianisme aux thèmes signalés plus haut, Harnack nous propose comme l'essence totale de l'Évangile ce qui n'en est qu'un aspect partiel.

Ces vues dénoncées avec force par l'école eschatologique n'ont pas résisté à la critique.

A côté des trois thèmes développés dans le petit livre de Harnack, on est presque d'accord aujourd'hui pour reconnaître qu'il faut maintenir, à tout le moins, les points suivants :

1. La prétention du Christ au titre messianique ;

2. L'existence d'affirmations très nettes de Jésus concernant ses pouvoirs transcendants ;

3. La prédominance donnée dans la prédication évangélique à la doctrine du royaume extérieur, distinct de la simple royauté intérieure de Dieu sur les âmes.

On caractériserait donc assez justement le système de l'école libérale représentée par Harnack, en disant qu'il se fonde sur un petit nombre de textes soigneusement choisis, aux dépens de la masse des autres.

Les trois Messianismes

LES TROIS MESSIANISMES

1. Résumé de l'exposé précédent. - 2. Critiques dont le système de Harnack a été l'objet.

(I)

A en croire l'école libérale, Jésus serait un homme qui, plus que d'autres, eut clairement conscience des quelques vérités constitutives de la vraie religion. Ce que l'humanité lui doit avant tout, c'est un message, « le pur évangile » du royaume intérieur, de la paternité divine, de la grande loi d'amour. Tout le reste est accessoire, et, après tout, sans intérêt réel. S'il s'est appelé « Fils de Dieu », ce nom ne doit s'entendre que dans un sens métaphorique. Jésus était Fils de Dieu, à un titre éminent (*antonomastice*, diraient les scolastiques) parce qu'il avait compris, comme personne avant lui, que Dieu était son père, le père de tout homme. La sphère de sa filiation coïncide avec celle de sa connaissance. S'il s'est dit le Messie, l'affirmation, bien que plus gênante, n'en est pas moins susceptible d'explication. C'est une notion que le Maître avait reçue

de son milieu ; elle lui permit de s'établir sur le trône de l'humanité, devant les croyants de sa nation. Nul besoin de s'y arrêter. Ce qui, dans le message de Jésus, est traditionnel, n'en est que l'écorce. Il faut dépouiller l'écorce pour atteindre l'essentiel. Or l'essentiel de l'Évangile, ce qui appartient vraiment en propre à Jésus, ce qui est sorti de sa conscience, c'est la doctrine du royaume intérieur. Si haut qu'il ait été élevé par l'Église, Jésus apparaît au regard de l'historien comme un prédicateur humble et vertueux, annonciateur d'une admirable doctrine, directeur des consciences, merveilleux entraîneur des hommes dans la voie de l'universel amour.

Les vies de Jésus qui ont paru dans la seconde moitié du XIX^e siècle sont dominées par ces conceptions. Elles nous représentent un Jésus aussi proche que possible de l'homme moderne, incarnant en lui l'idéal religieux dont les âmes pieuses n'ont pas cessé, même au sein du protestantisme, d'éprouver l'attrait.

(2)

Les critiques cependant n'ont pas tardé à se faire entendre. On fit remarquer à l'envi que l'image proposée à la vénération des fidèles par l'école libérale, ne correspondait pas exactement à la vérité de l'histoire. Les auteurs des vies

libérales de Jésus, plus ou moins calquées sur le plan de *L'essence du christianisme*, n'avaient pris dans l'ensemble des documents évangéliques, même soigneusement critiqués, même réduits aux deux seules sources : MARC et les *Logia*, que ce qui convenait à leur système. Leurs conclusions étaient viciées par des partis pris antécédents à toute recherche. Soucieux de concilier leur foi protestante avec les exigences de la critique, ils avaient rejeté comme accidentel, ce qui leur avait paru simplement inconcevable. Encore un coup, — répétons-le, — leur construction ne reposait pas sur l'ensemble des textes dont il aurait fallu tenir compte, mais sur quelques-uns d'entre eux, on pourrait presque dire sur deux passages : *Nul ne connaît le Fils si ce n'est le Père, ni le Père si ce n'est le Fils*¹, et, *Le royaume de Dieu est en vous*². Malgré toutes les protestations de respect dont il avait été l'objet, MARC lui-même n'avait donc pas été pris au sérieux. En exagérant certains traits aux dépens des autres, on en avait modifié le sens. En un mot, le Jésus du protestantisme libéral était une création nouvelle, non la représentation d'un personnage réel appartenant au passé.

Ceux qui parlaient ainsi n'étaient pas en coquetterie avec l'orthodoxie catholique. Les solutions

¹ Mt., XI, 27.

² Lc., XVII, 21.

qu'ils se proposaient de donner, à leur tour, ne devaient pas s'inspirer davantage des idées traditionnelles. Mais ils lisaient les textes évangéliques avec attention, et ils y discernaient des éléments de première importance, que les historiens libéraux laissaient de côté.

W. Wrede, l'un des premiers en Allemagne, prit à cœur, un an à peine après la publication de *L'essence du christianisme*, de montrer, dans un livre, court lui aussi mais qui fit époque¹, que le Christ de MARC ne différait pas fondamentalement du Christ de JEAN, qu'avant tout il apparaissait comme un personnage surnaturel, et qu'entre sa mission et le rôle de pasteur protestant, auquel on s'était efforcé de réduire son ministère, il n'y avait aucune proportion.

De son côté, en France, M. Alfred Loisy, — on était alors à la veille de la crise moderniste, — opposait aux rares passages savamment utilisés par Harnack, les nombreux autres textes dans lesquels Jésus fait vraiment figure de Messie, fondateur d'un royaume irréductible au simple exercice de la souveraineté divine sur les âmes. « Les évangélistes, écrivait-il, ont résumé la prédication de Jésus au début de son ministère, dans

¹ *Das Messiasgeheimnis in den Evangelien*, Göttingen, 1901, 2^e éd. 1913. — L'importance de cet ouvrage parut assez grande pour inspirer à M. Schweitzer le titre de son histoire de la critique évangélique contemporaine : *Von Reimarus zu Wrede*, qui devait devenir, dans la suite la *Geschichte der Leben-Jesu-Forschung*.

les mots : *Faites pénitence parce que le royaume de Dieu est proche*. Ces paroles pourraient aussi bien représenter, en abrégé, tout l'enseignement du Sauveur en Galilée et à Jérusalem. Elles expriment la nécessité d'une conversion morale, d'un changement intérieur, de la rémission des péchés, mais en vue du royaume prêt à venir... L'idée dominante est visiblement celle du royaume qui vient... L'Évangile entier ne fait que développer cet avertissement. Les béatitudes au commencement du Discours sur la montagne, promettent le royaume aux pauvres, aux affligés, aux affamés, aux persécutés ; elles le leur promettent comme récompense future et ne le supposent pas réalisé en eux... La parabole des ouvriers de la vigne montre que le royaume est garanti à tous ceux qui auront travaillé pour Dieu, ne fût-ce qu'un peu de temps. Dans la parabole du Festin, le rapport du royaume à l'Évangile est celui d'un repas à l'invitation qui le précède. Il faut se tenir sur ses gardes, parce que le royaume arrivera comme un voleur ; il faut être à l'égard du royaume comme un serviteur vigilant qui attend le retour de son maître... il faut par un bon usage de la vie et des biens présents, s'assurer une part au royaume, comme l'intendant malhonnête a su se préparer un asile chez les débiteurs de son maître.» Et cette conclusion suivait : « L'idée du royaume céleste n'est donc pas autre chose qu'une grande espérance, et c'est dans cette

espérance que l'historien doit mettre l'essence de l'Évangile, ou bien il ne la mettra nulle part, aucune autre idée ne tenant autant de place et une place aussi souveraine dans l'enseignement de Jésus¹. »

Autant valait dire tout de suite que les vues de l'école libérale devaient être réformées complètement. Harnack pensait que la prédication de Jésus était dominée par la doctrine de la paternité divine et de la loi d'amour réalisant dès ici-bas le règne intérieur de Dieu. Au lieu d'un règne actuel et intérieur, il s'agirait d'un royaume, non pas présent mais futur, non pas intérieur mais objectif. Suivant *L'essence du christianisme*, Jésus se serait fait passer pour Messie, mais secondairement. En fait, l'affirmation que Jésus est le Messie chargé d'inaugurer le grand royaume de Dieu, exprimerait l'aspect premier de sa mission, celui que les évangélistes ont placé en évidence.

Mais ceci exige des explications. Celles que l'on nous propose ne sont pas toutes les mêmes. Elles diffèrent même si radicalement les unes des autres qu'elles suffisent à caractériser trois groupes d'historiens. A savoir :

I. Ceux qui cherchent l'origine des données

¹ A. LOISY, *L'Évangile et l'Église*, Paris, 1902, p. 4-7.

évangéliques dans la foi de la communauté primitive ;

2. Ceux qui réduisent l'histoire de Jésus à un moment du messianisme politique ;

3. Ceux enfin que l'on range sous l'appellation commune d'école eschatologique.

I. LE MESSIANISME DE LA COMMUNAUTÉ PRIMITIVE¹

I. — PRINCIPAL FONDEMENT DU SYSTÈME. L'ÉCONOMIE DU SECRET. 1. Le secret messianique. - 2. Explication du secret. — II. — DIFFICULTÉS DU SYSTÈME. 1. Il ne rend pas compte de la Genèse de la foi. - 2. Il est contredit par la sobriété de MARC. — CONCLUSION.

Nous avons entendu les critiques, aussi justes que sévères, adressées par Wrede aux historiens de l'école libérale. Ce n'est là que la partie négative de son ouvrage. Celui-ci, en ordre principal, va à montrer que l'Évangile selon s. Marc, pas plus que l'Évangile selon s. Jean, ne mérite la confiance à laquelle les libéraux assuraient qu'il avait droit. Il contiendrait une description du Christ très différente de *L'essence du christianisme*. Jésus y est représenté comme un être

¹ Sur le messianisme évangélique, considéré comme un produit de la communauté chrétienne primitive, d'après les théories de W. Wrede, cf. L. C. FILLION, *Les étapes...*, p. 165-170 ; M.-J. LAGRANGE, *Le sens du christianisme*, p. 228-229 ; L. DE GRANDMAISON, *Jésus Christ* t. I, p. 311, n. 7. — Nous verrons plus au long, dans la quatrième partie, la nouvelle forme que l'hypothèse revêt dans le système de la jeune école radicale allemande de la *formgeschichtliche Methode*.

suraturel, chargé d'une mission unique et transcendante : fonder le royaume de Dieu. Mais ce portrait ne serait pas conforme à la réalité. Il proviendrait d'une élaboration de la communauté chrétienne primitive, formant en quelque sorte l'objet de sa foi. De nouveau, nous retombons dans le scepticisme radical, dont les protestants libéraux s'étaient efforcés de nous libérer.

I. — PRINCIPAL FONDEMENT DU SYSTÈME :
L'ÉCONOMIE DU SECRET.

(I)

On ne peut pas prétendre que ces vues n'aient quelque semblant de raison. Le petit Évangile selon s. Marc est en effet, à première vue, assez déconcertant. Il présente un mélange d'éléments apparemment si disparates qu'on a tout d'abord une certaine peine à ne pas y voir des contradictions et des incohérences dénotant la fantaisie d'un auteur en mal d'invention.

Je m'explique. Vous avez tous certainement remarqué, en lisant le deuxième Évangile, combien la conduite de Jésus, pendant la première partie de sa vie publique, et, pour ainsi dire, jusqu'à la veille de la Passion, paraît étrange. Dès que sa qualité de Messie est sur le point de percer, il intervient habilement pour la dissimuler à la foule. Il guérit des possédés et aussitôt après il

interdit aux démons de révéler son identité. Il opère des miracles sensationnels et il défend aux miraculés de raconter leurs guérisons. Ceux-ci, il est vrai, ne se font pas faute de passer outre à la défense qui leur est signifiée. Il enseigne les foules, mais de préférence en paraboles, de façon à proposer sa doctrine sous une forme obscure, presque énigmatique. Ou bien, lorsque le succès couronne son ministère et que les multitudes accourent de toutes parts pour l'entendre, il se retire soudain avec ses disciples dans des régions désertes, où les plus hardis essaient de le relancer. Quand il consent à s'exprimer clairement, ce n'est généralement, dirions-nous, qu'« en petit comité », dans la *maison*, dans le *désert*, dans l'*intimité*, uniquement en présence de ses disciples. Ceux-ci même ne comprennent pas toujours ce qui leur est proposé¹.

Telle est la fameuse question du *secret messianique* à laquelle WILLIAM WREDE consacre la majeure partie de son livre. Il en tire son principal argument pour dénoncer le caractère artificiel et la non-historicité du second Évangile.

(2)

Qu'il y ait là un problème, c'est l'évidence

¹ Sur l'économie du secret dans MARC, cf. l'étude particulièrement fouillée de A. CHARUE, dans *L'incrédulité des Juifs dans le Nouveau Testament*, Gembloux, 1929, p. 86-119.

même, et l'on n'a pas attendu le livre de Wrede pour s'en apercevoir. Mais que les observations que nous venons de recueillir nous obligent à rejeter le deuxième Évangile comme document d'histoire, non.

A notre sens, les prétendues contradictions de MARC n'existent qu'en apparence. Nous nous estimons en mesure de les expliquer sans peine, par la nécessité où se trouvait le divin Maître de ne se manifester que lentement, progressivement, suivant les dispositions de ses imparfaits auditeurs.

Dans les milieux palestiniens et principalement en Galilée, où vivait Jésus, les idées ayant trait au royaume de Dieu et au Messie annoncé par les prophètes n'avaient pas conservé leur pureté originelle. D'après la tradition juive authentique, les temps messianiques devaient être caractérisés par l'adhésion des hommes au monothéisme, dans un organisme religieux destiné à la totalité des nations, sous le gouvernement et la protection du Messie envoyé par Dieu. Frappé surtout par l'imagerie dont s'étaient servis les voyants d'Israël, le peuple avait donné à ses espérances un tour matériel, étroitement nationaliste. La lettre avait prévalu sur l'esprit. On vivait d'ailleurs une époque troublée. Malgré un semblant d'indépendance accordé aux descendants d'Hérode, Hérode Antipas et Philippe, les Romains dominaient la Syrie et la Palestine. La Terre Promise était souillée par le contact impur

des incirconcis. Quand on a vécu sous une domination ennemie, on comprend les désirs de revanche qui peuvent fermenter dans le cœur d'une nation. Le peuple ne songeait qu'au jour où l'étranger serait chassé du pays et où la splendeur du royaume de David, restauré et agrandi, jetterait son éclat sur les pays environnants.

L'imagination orientale aidant, les temps attendus seraient une période de félicité qui dédommageraient amplement de toutes les épreuves : « Sur une terre renouvelée, plantureuse, paradisiaque, Israël triomphant serait heureux, servi par les Nations pendant un laps de quarante, de quatre cents, de mille ans. Sous un conseil de sages, ou plus souvent sous un roi, lieutenant de Jahvé, Jérusalem attirerait tout à elle ¹. »

On conçoit que dans ces conditions les déclarations de Jésus touchant sa qualité de Messie et la nature de son royaume risquaient d'être mal interprétées. On le vit bien dans une circonstance rapportée par s. Jean. A un moment où le succès de la prédication évangélique atteint son sommet, la foule hors d'elle-même cherche à s'emparer du jeune maître pour le proclamer roi ². L'idée d'un Messie dont le royaume ne devait pas être de ce monde ne venait pas à l'esprit des Galiléens.

¹ L. DE GRANDMAISON, *Jésus Christ*, t. I, p. 273 ss.

² JN., VI, 15.

Si, durant la première période d'enthousiasme populaire qui accompagne les débuts de son ministère, Jésus s'était donné clairement pour le Messie, sans aucun doute, ses déclarations auraient provoqué des troubles, des mouvements insurrectionnels, suivis d'impitoyables répressions. L'histoire est là pour appuyer ces conjectures. Au surplus, on ne l'aurait pas compris. Dans ces conditions, ne fallait-il pas user de discrétion ? Eût-il été sage de s'appeler ouvertement le Messie, alors que la notion même du messianisme avait encore tant besoin d'être épurée ?

Une sage pédagogie exigeait au contraire de prudentes réserves. « Il convenait que pendant tout un temps la vie du Christ fût un mélange de clarté et d'obscurité, de révélation et de secret, afin que d'une part il y eût des raisons de ne pas identifier Jésus de Nazareth au Messie belliqueux des scribes et au Messie extravagant de certaines apocalypses, et que d'autre part il y eût aussi des raisons de reconnaître en lui le Messie annoncé par les prophètes ¹. »

De fait, nous constatons dans toute la manière de faire et de parler du Sauveur une pénétrante « discrétion des esprits » ; il dévoile son mystère, peu à peu, dans la mesure où ses auditeurs sont disposés à le comprendre, réservant ses meilleures lumières au cercle relativement étroit de

¹ A. CHARUE, *L'incrédulité des Juifs...* p. 116.

ses disciples, et ne se prononçant catégoriquement qu'à la fin de sa vie, devant le double tribunal du sanhédrin et de Pilate.

D'autres explications encore ont été proposées. Celle que je viens de vous exposer sommairement est, je crois, pleinement satisfaisante. Elle suffit à écarter le reproche d'incohérence adressé à MARC.

De ce chef, le système de Wrede, tendant à nous montrer dans le messianisme des Évangiles le résultat de la spéculation pieuse de la communauté primitive, perd son principal argument.

Et, par ailleurs, il est mis en demeure de répondre à des objections fort graves.

II. — DIFFICULTÉS AUXQUELLES LE SYSTÈME DE M. WREDE NE RÉPOND PAS.

(I)

Si l'Évangile de Marc, — pour nous borner à celui-là, — était le fruit des spéculations de la communauté primitive, il conviendrait tout d'abord qu'on nous rendît compte de la genèse de cette foi elle-même.

Ne l'oublions pas, aux yeux des Juifs, le Messie devait être un roi puissant, glorieux, invincible. Au lieu de réaliser cet idéal, Jésus de Nazareth, le fils du charpentier, comme on disait en parlant de lui, avait échoué lamentablement. On

l'avait vu, condamné par ses ennemis, agonisant sur la croix, cloué par quatre clous au poteau de malédiction.

Pour qu'un Juif retrouvât les traits du Messie dans la personne de ce pauvre crucifié, il fallait des motifs singulièrement convaincants. Quels furent ces motifs ? La foi à la Résurrection ? Très bien. Mais si l'on refuse d'admettre que cette Résurrection fut un fait réel, appartenant à l'histoire, qui ne voit que c'est là simplement déplacer le problème ? Pourquoi les apôtres auraient-ils cru à la Résurrection ? A la suite de pseudo-visions, nous dit-on. Encore celles-ci eussent-elles dû avoir leur raison d'être. Or, cette raison, où la chercher, sinon dans la croyance que les disciples professaient touchant la messianité de leur Maître ?

C'est là ce que M. Loisy a bien compris : « Si Jésus a existé, ses disciples n'ont guère pu le croire, après sa mort, vivant et ressuscité que s'ils avaient cru préalablement à sa mission messianique ¹. » Et encore : « C'est cette foi antécédente qui explique comment les disciples du crucifié, après un moment de trouble, se raffermirent dans la persuasion que leur maître, prédestiné par Dieu à la fonction messianique, n'était pas resté dans la tombe et qu'il était prêt à revenir en ce monde pour l'accomplissement de

¹ Texte cité, malheureusement sans indication de référence, par P.-L. Couchoud, dans *Le Mystère de Jésus*, Paris, 1926, p. 70.

son œuvre... L'intensité de leur foi au prochain avènement de Dieu et à la messianité de Jésus peut seule expliquer l'attitude qu'ils ont prise après la mort de celui-ci. » « Les visions fortifièrent leur foi, mais... d'abord en furent le produit ¹. »

Je me garderai bien de me rallier à cette explication et je me réserve de prouver son insuffisance ². Si grande qu'ait été l'espérance des Douze, on ne voit pas comment elle serait parvenue à triompher de la crise de la Passion. Mais enfin, si l'on prétend assigner à la croyance à la Résurrection une origine psychologique, il faut supposer à tout le moins que les apôtres ont cru à la messianité de Jésus, avant sa Passion.

D'où leur vint alors cette conviction ? Vous le voyez, la question se pose de nouveau. Oserait-on soutenir que le Maître n'y fut pour rien ? S'il ne s'agissait que d'un sentiment fugitif, peut-être. Mais nous avons affaire à une assurance profondément enracinée, développée au cours de contacts prolongés avec Jésus ³, contrôlée par

¹ A. LOISY, *Les premières années du Christianisme*, dans la *Revue d'hist. et de litt. rel.*, 1920, p. 163-164. Cf. M. LEPIN, *Le Christ Jésus*, Paris, 1929, p. 149.

² Voir plus bas, p.

³ « Aucune intimité, note fort à propos le P. Lagrange, dans nos pays au climat rigoureux, avec la vie moderne où chacun vit chez soi, ne peut donner une idée de la vie commune menée par Jésus avec ses disciples, vivant sous le ciel bleu, dormant souvent aux étoiles, mangeant ensemble dans une barque ou dans les champs le pain préparé au foyer improvisé qui les groupait tous. La conversation était inin-

de multiples expériences, assez forte pour triompher victorieusement des plus décevantes épreuves. Prétendre qu'une telle certitude ait pu s'emparer du cœur des disciples, sans que le Maître ait rien dit ou fait pour l'autoriser et la sanctionner, est-ce sérieux ? Il n'est que de raisonner froidement pendant deux minutes pour se rendre compte qu'une seule explication demeure. Celle que M. Loisy a fort bien exprimée dans les termes suivants : « Si les disciples ont cru que Jésus serait le Christ, c'est que Jésus le leur a laissé croire, c'est que lui-même le croyait ¹. »

(2)

Autre difficulté. Dans l'hypothèse de Wrede, les faits évangéliques nous seraient représentés, par MARC comme par JEAN, déjà modelés et, en une certaine mesure, transformés par la foi des premiers fidèles, suivant un plan plus ou moins apologétique.

terrompue, si ce n'est quand le Maître s'écartait pour prier, échange incessant de questions et de réponses. avec des étonnements qui attireraient des reproches, des préjugés qui tombaient peu à peu, à mesure que les esprits s'ouvraient, après que les cœurs s'étaient donnés. L'image du Sauveur n'avait pas pénétré toute faite, créée par la renommée aux cent voix, elle s'était formée peu à peu dans les âmes de bonne volonté, mais constamment contrariées par un esprit si différent du leur. » Cf. M.-J. LAGRANGE, *La vie de Jésus d'après Renan*, Paris, 1923, p. 64.

¹ A. LOISY, *Kyrios Christos*, dans la *Revue d'hist. et de litt. rel.*, 1914, p. 387-388.

Mais, lorsqu'on cherche à reconstituer un ensemble de faits, de façon à prouver une thèse a priori, il est également difficile de ne pas se couper par quelque endroit et de se tenir à distance de toute invraisemblance. Les apocryphes suffisent à le prouver. La discrétion des évangélistes, et la cohérence interne et externe dont leurs récits font preuve, ne seraient-elles pas alors pour nous surprendre?

C'est là un argument que le P. Pinard de la Boullaye a parfaitement exposé dans son carême de 1930.

« Supposez, dit-il, que Jésus, d'après saint Matthieu, saint Marc, saint Luc, eût révélé, dès le début de sa carrière, toute sa pensée : l'abrogation de la loi mosaïque, le rejet d'Israël, la vocation des Gentils, sa renonciation au trône temporel de David, sa filiation divine. L'invraisemblance est palpable. Trois ou quatre semaines ne se fussent pas écoulées, qu'il eût été lapidé comme le diacre saint Etienne, aux premiers jours de l'Église. — Supposez que les évangélistes eussent réservé ces révélations aux seuls apôtres et nous eussent présenté ces gens grossiers comme entrant de suite pleinement dans la pensée de leur maître. Autre invraisemblance ! — Supposez que ces écrivains, dans un dessein d'apologie, aient décrit la prédication du Christ, même réduite à quelques idées moins choquantes pour ses auditeurs, comme reçue partout avec

enthousiasme, sans aucune contradiction. Invraisemblance encore ! — Supposez que les évangélistes aient réservé les révélations de Jésus aux semaines qui suivirent sa mort. Cette combinaison leur suffisait, puisque la doctrine qu'ils aimaient se trouvait encore rattachée au Sauveur ; elle présentait d'ailleurs l'avantage d'altérer la vérité de façon moins évidente. Par contre la passion du Christ ne se comprendrait plus. Pourquoi donc aurait-il été condamné¹ ? »

Dans les Évangiles, rien de tout cela. Nous l'avons vu à propos de la question du « secret », Jésus ne se révèle que lentement, progressivement, sans devancer son heure, en s'accommodant aux dispositions des différentes catégories de ses auditeurs, et en laissant au temps le soin de faire son œuvre.

Bien que, dès le début de son ministère, il ait nettement conscience de sa mission et qu'il en exerce les fonctions, il refuse longtemps de se laisser acclamer, et même simplement désigner sous le nom de Messie ou de Christ. Discrètement, il préfère le titre mystérieux et assez vague de « Fils de l'homme », dont nous constatons que les Juifs ne comprennent pas exactement la portée. C'est seulement dans la dernière partie de sa vie publique et surtout à la veille de sa mort, que ses revendications seront

¹ H. PINARD DE LA BOULLAYE, *Jésus Messie*, Paris, 1930, p. 94.

catégoriquement affirmées, en face du sanhédrin.

« Or, fait encore observer le P. Pinard de la Boullaye, un plan si prudent, si complexe, est le moins propre à flatter la vanité des fidèles, parce qu'il amène à confesser des calculs et des oppositions. En ce sens, c'est le dernier peut-être que des apologistes sans scrupules fussent portés à inventer, le seul par contre qui corresponde vraiment aux conditions générales du milieu, et le seul qui rende intelligibles les faits les mieux établis de l'histoire évangélique. Que Matthieu, Marc et Luc, malgré les desseins d'apologie qu'on leur prête, n'aient rien trouvé de mieux, c'est merveille ; disons plutôt : C'est un signe manifeste de leur sincérité ¹. »

De quelque côté qu'on l'examine, vous le voyez, le système de Wrede ne résiste pas à l'épreuve d'un examen sérieux. Manque de fondement, difficultés inexplicables et sans doute inexplicables, tel est le bilan de l'inventaire. Autant dire qu'on n'a pas le droit de considérer le messianisme de l'Évangile, comme un apport du dehors, étranger à la substance du message de Jésus. Si Jésus est tenu pour le Messie, c'est que lui-même s'est donné pour tel. Il reste seulement à savoir en quel sens. Sur ce dernier point deux essais

¹ *Ibid.*, p. 95.

d'interprétation du problème de Jésus s'offrent à nous renseigner : le messianisme politique et le messianisme eschatologique. Le moment est venu de leur accorder audience.

LE MESSIANISME POLITIQUE

I.— LA VIE DE JÉSUS D'APRÈS LES THÉORIES DE M. R. EISLER.

1. La vie romancée de Jésus d'après M. Eisler. - 2. Accueil fait à la théorie. — II. — EXAMEN DE LA THÉORIE DE M. R. EISLER.

1. Valeur du témoignage de Fl. Josèphe. - 2. Analyse des documents slaves. - 3. Origine de ces documents. - 4. Le soi-disant portrait de Jésus par Josèphe. — CONCLUSION.

Vous vous le rappelez sans doute, parmi les systèmes proposés autrefois au sujet du problème de Jésus, il en est un d'après lequel toute l'histoire évangélique serait le résultat d'une formidable imposture, machinée par Jésus et ses disciples, dans un but nettement intéressé. Jésus et les apôtres n'auraient eu en vue que d'accéder au pouvoir, en restaurant à leur profit l'ancienne royauté d'Israël.

Cette sinistre supposition semblait décidément avoir fait son temps. Plus aucun savant ne consentait à y souscrire. Elle vient d'être remise en question, sur la foi de quelques textes inédits figurant dans une version slave des œuvres de l'historien juif Flavius Josèphe. Connue en Russie depuis 1866, cette version avait

été signalée à l'attention des savants occidentaux par Alexandre Bérendts, en 1906. Un philologue viennois, M. Robert Eisler, s'est chargé de la faire sortir de l'ombre, à la faveur de toute une série de communications présentées, depuis six ou sept ans, dans des congrès et des sociétés savantes, notamment au congrès des philologues allemands tenu à Erlangen (septembre-octobre 1925), à la *Société des études juives* (17 janvier 1926), à la *Société Ernest Renan* (23 janvier 1926), à l'*Académie des Inscriptions et Belles Lettres de Paris* (28 juin 1926), et jusqu'en Sorbonne.

L'enquête menée entretemps fournit la matière de deux énormes in-4^o, — bourrés de notes, citations de textes slaves, hébreux, latins et grecs, extraits de papyrus, fac-similés de manuscrits, planches photographiques, — sortis de presse en 1930, sous le titre grec : *Jèsous basileus ou basileusas, le mouvement libertaire messianique, depuis l'apparition de Jean le Baptiseur jusqu'à la mort de Jacques le Juste, d'après « la Prise de Jérusalem » de Flavius Josèphe et les sources chrétiennes*¹. On y trouverait, paraît-

¹ R. EISLER, *ΙΗΣΟΥΣ ΒΑΣΙΛΕΥΣ ΟΥ ΒΑΣΙΛΕΥΣΑΣ. Die messianische Unabhängigkeitsbewegung vom Auftreten Johannes des Täufers bis zum Untergang Jakobs des Gerechten nach der neuerschlossenen Eroberung von Jerusalem des FLAVIUS JOSEPHUS und den christlichen Quellen, dargestellt von ROBERT EISLER mit Abbildungen einer Auswahl der unveröffentlichten altrussischen Handschriften und anderer Urkunden, einer Erstausgabe der wichtigsten slavischen Stellen nach Abschriften von † ALEXANDER BERENDTS und VASSILYI ISTRIN, sowie den Ueber-*

il, tous les matériaux nécessaires à la reconstruction d'une vie de Jésus sur le plan du messianisme politique.

I. — LA VIE DE JÉSUS D'APRÈS LES THÉORIES DE M. ROBERT EISLER.

(I)

A en croire M. Eisler, l'histoire évangélique devrait être considérée comme un épisode du mouvement insurrectionnel, d'inspiration politique, qui se développa en Palestine pendant de longues années en vue de secouer le joug de la domination étrangère.

Du vivant d'Hérode, l'autorité du prince avait maintenu dans le pays un état d'ordre provisoire. Mais sitôt que le vieux monarque eut expiré à Jéricho, la révolte qui grondait éclata sur plusieurs points à la fois. Jean le Baptiseur était l'apôtre des révoltés. Vêtu comme un sauvage et menant dans son désert une vie farouche, il exerçait sur les foules une irrésistible séduction. En l'écoutant, on apprenait que le Messie, le libérateur depuis si longtemps attendu, était sur le point de venir, que bientôt il prendrait la tête du

resten des rumänischen Josephus übersetzt von Moses Gaster. — Heidelberg, 1929-1930, 2 vol. in-8° de XLIX-542 et 884 p. — Trad. angl. : *The Messiah. Jesus and John the Baptist*, by ROBERT EISLER. English edition by ALEXANDER HAGGERTY KRAPPE, London, 1930.

parti révolutionnaire, qu'il purifierait sans retard le peuple saint de la présence des infidèles.

Tandis qu'il prêchait ainsi, tenant tous les cœurs en suspens, et accompagnant ses exhortations d'un baptême symbolique, Jésus vint à lui. Comme Jean, c'était un Rékhabite, appartenant à cette tribu d'ouvriers itinérants, faiseurs de pluie, jeteurs de mauvais sorts, qui se sont perpétués dans l'actuelle tribu des Slebs. Au surplus, il descendait du roi David.

Petit de taille, haut tout au plus de 157.2 centimètres, plus probablement de 144.7 centimètres, courbé, ayant un long nez, un long visage, des sourcils joints l'un à l'autre, — comme tant d'enfants malingres, il avait eu une jeunesse malheureuse.

Les Rékhabites, à la race desquels il appartenait, étaient tous petits. Sans doute, avait-il hérité d'eux sa mine chétive. Mais ses dehors débiles cachaient une âme ardente. Tel Platon, il avait dû voir dans son corps l'étroite prison dont, à tout prix, il fallait chercher à s'évader. Le messianisme offrait alors ses prestigieux mirages. Tout le monde s'en occupait. Le malheureux s'y était abandonné de son côté. Aussitôt, des rêves de revanche avaient commencé à miroiter devant ses yeux éblouis. Il oublia son triste état pour mieux fixer l'avenir. Finalement, il en arriva à croire qu'il était le Messie. Cette idée lui vint sans doute en méditant les oracles

d'Isaïe sur le Serviteur de Jahvé, *sans beauté pour attirer les regards*.

Jésus était donc venu se joindre au groupe des révoltés, réunis autour du Baptiste. Des événements récents surexcitaient justement les esprits. Pour se moquer des Juifs, le procurateur romain, Ponce-Pilate, venait d'introduire dans la Ville Sainte les étendards portant le médaillon des empereurs. Aux yeux des zélotes, c'était l'accomplissement de *l'abomination de la désolation* annoncée par le prophète Daniel. Il n'en fallait pas davantage pour donner le branle.

Jésus fit rapidement figure de chef. Mais c'était un chef, à la façon de Ghandi. Ayant horreur du sang, il voulait qu'on se contentât d'une politique de non-résistance. De nombreux disciples se joignirent à lui. Parmi ceux-ci, Pierre le barjonime, autrement dit le « révolté », figure au premier rang.

Un des premiers soins du nouveau Messie fut de se constituer des cadres. A cet effet, il nomma douze apôtres chargés de gouverner les douze tribus d'Israël, et soixante-douze disciples qui devaient être envoyés à la conquête des autres parties du monde. On se rendit vite compte de la difficulté de l'entreprise. Une autre méthode fut alors élaborée. La résistance au pouvoir se manifesterait par un exode général dans le désert. Les extrémistes ne se rallièrent toutefois à ce plan que malgré eux. Encore exigèrent-ils de

pouvoir emporter leurs armes, le double poignard des sicaires. Puis ils réussirent à persuader leur maître de tenter un coup de force contre Jérusalem.

Grossie en route, la petite troupe s'en vint alors camper sur le mont des Oliviers, face à la cité du Grand Roi. Toujours entraîné par les siens, Jésus fait dans la ville une entrée solennelle, qui aussitôt déclanche l'émeute. Divisés en deux bandes, les assaillants se rendent maîtres, les uns du Temple, les autres de la tour de Siloé, sans que les soldats romains, casernés dans la forteresse du palais d'Hérode, à l'occident, puissent s'opposer au coup de main.

Pilate séjournait à Césarée. Averti des événements, il ne tarda pas à se mettre en route. Comme d'habitude, la répression fut impitoyable. Réfugié avec un petit groupe de partisans sur le mont des Oliviers, Jésus est pris par ses ennemis, au moment où il célèbre le repas pascal, la Cène. La nuit même, il était sommairement jugé et exécuté entre les deux brigands qui avaient dirigé la double attaque. En revanche, Barabbas, le fils d'un prêtre de Jérusalem, appréhendé par mégarde dans la bagarre, bénéficiait d'un non-lieu.

Trois jours plus tard, le frère jumeau de Jésus fut aperçu par quelques disciples et quelques femmes. On s'imagina que c'était le Christ ressuscité d'entre les morts. Ainsi naquit la foi d'où sortit la primitive Église.

(2)

Ce véritable roman, — vous vous en êtes déjà aperçus, — nous ramène aux plus mauvais jours de la critique : *de Reimarus à Reimarus*. M. Eisler s'est lui-même donné la peine de nous le faire observer. Personne ne le prendrait au sérieux, s'il n'était défendu par quelque quinze cents pages de lourde érudition, qui donnent à toute la construction une apparence de solidité massive, accrue du fait qu'un savant distingué, quoique perpétuellement en quête d'aventures, s'est fait le champion de la nouvelle théorie¹.

« Le Paris mondain, lisions-nous dans la revue belge *Le Flambeau*, les salons de synthèse historique, les foyers de diathèse intellectuelle, les hellénisants, les slavissants, les théologiens eux-mêmes *volentes nolentes*, bref tous les milieux s'occupent plus que jamais des origines chrétiennes, depuis que M. Eisler a publié quinze cents pages intitulées *Jèsous basileus ou basileusas*².

Comment ne pas être saisi par la contagion ? C'est le propre des gros livres de critique allemande de faire tourner, même en France, plus d'une tête savante.

¹ S. REINACH, *Jean-Baptiste et Jésus suivant Josèphe*, dans la *Revue des études juives*, t. LXVII, 1929, p. 113-136. Article reproduit dans *Le Flambeau*, t. XIII, 1930, p. 298-318.

² *Le Jésus historique et les « révélations » du Josèphe Slave*, dans *Le Flambeau*, loc. cit. p. 298.

L'émotion des premiers jours est cependant déjà calmée. La discussion de la « question du Josèphe slave », annoncée dans *Le Flambeau* en tête d'un article conquérant de M. Reinach, se fait encore toujours attendre.

Par contre, de nombreuses études critiques n'ont pas tardé à se succéder, signées par des maîtres aussi distingués que Maurice Goguel, dans la *Revue historique de Paris*¹ et la *Revue d'Histoire et de Philosophie religieuses* de la Faculté de Théologie protestante de Strasbourg², le P. Lagrange, dans la *Revue biblique*³, René Draguet, dans la *Revue d'histoire ecclésiastique* de Louvain⁴, Henri Vogels, dans *Hochland* de Munich⁵, Walter Bauer, dans la *Theologische Literaturzeitung* de Berlin⁶, etc. Tous ont dénoncé avec une même sévérité les graves défauts de méthode dont M. R. Eisler s'est rendu coupable.

De fait, l'histoire de Jésus dont je viens de vous retracer les grandes lignes ne repose que sur un peu de sable mouvant.

¹ *Jésus et le messianisme politique*, examen de la théorie de M. Robert Eisler, extrait de la *Revue historique*, t. CLXII, 1929, Paris, 1930.

² *Les théories de M. Robert Eisler*, dans *Revue d'Histoire et de Philosophie religieuses*, t. X, 1930, p. 177-190.

³ *Jéân-Baptiste et Jésus d'après le texte slave du livre de la Guerre des Juifs de Josèphe*, dans *Revue biblique*, t. XXXIX, 1930, p. 29-46.

⁴ *Le juif Josèphe, témoin du Christ ?* dans *Revue d'histoire ecclésiastique*, t. XXVI, 1930, p. 833-879.

⁵ *Neue Bahnen in der Leben-Jesu-Forschung*, dans *Hochland*, t. XXVIII, 1930-31, p. 363-371.

⁶ *Theologische Literaturzeitung*, t. LV, 1930, p. 557-563.

II. — EXAMEN DES THÉORIES DE M. ROBERT EISLER.

Pour construire sa vie romancée de Jésus, M. Eisler fait surtout état de ses fameux textes slaves. On devrait y reconnaître, nous dit-il, des passages authentiques, quoique corrigés, d'une première forme de la *Guerre juive*, intitulée : *La prise de Jérusalem*, ou la *Halôsis*.

Quatre questions nous viennent aussitôt à l'esprit, auxquelles nous devons essayer de répondre :

1. Quelle est la valeur du témoignage de Josèphe ?

2. Que contiennent exactement les documents allégués ?

3. Ces documents sont-ils attribuables à Josèphe ou doit-on leur assigner une autre origine ?

4. Le soi-disant portrait de Jésus par Josèphe, provient-il réellement de l'historien juif ?

(1)

Commençons par fixer quelques points de repère dans la vie du juif Josèphe. Ce ne sera pas difficile. Car Josèphe a légué son histoire, en bonne et due forme, à la postérité.

37-38 : naissance à Jérusalem, d'une famille noble et sacerdotale. L'enfant est soigneuse-

ment instruit suivant les traditions de son peuple, surtout en fait de droit et de religion.

A seize ans, fuite au désert. Josèphe s'y soumet, durant trois ans, à la discipline d'un sage ermite, appelé Bannos.

A dix-neuf ans, retour à Jérusalem et enrôlement dans le parti des pharisiens.

64, mission à Rome, pour obtenir l'élargissement de quelques-uns de ses proches retenus en captivité. A son retour, premiers signes avant-coureurs de l'insurrection juive contre Rome. Il est placé à la tête de la province de Galilée, et il y entretient la résistance pendant trois ans.

67, fait prisonnier par Vespasien ; il lui prédit l'empire.

69, après l'élévation de Vespasien à la dignité impériale, mise en liberté. Josèphe commence à jouir de la faveur du maître de l'heure.

70, expédition de Titus contre Jérusalem. Siège de la ville. L'ancien insurgé réapparaît en Palestine du côté des Romains. Il assiste de leur camp à la destruction du Temple. Au retour du général victorieux, il figure dans le cortège triomphal. A partir de ce moment, nous le trouvons dans l'entourage de l'empereur, honoré du droit de cité, jouissant de la faveur du public. Ses loisirs sont occupés par la publication d'ouvrages ordonnés, en même temps, à sauvegarder le prestige du peuple juif dispersé dans la tourmente de 70, et à disculper les Romains de toute violence.

De tous ces ouvrages subsistent : a) *La Guerre juive* : 7 livres, écrits d'abord en hébreu puis traduits en grec, sur l'histoire du dernier soulèvement de la Judée et de la prise de Jérusalem par Titus (achevé en 64) ; b) *Les Antiquités judaïques* : 20 livres contenant l'histoire du peuple juif depuis la création du monde jusqu'en 66 après Jésus-Christ (terminé en 93-94) ; c) *L'Autobiographie* : un seul livre destiné à défendre la conduite de l'auteur (sans doute, avant le 18 septembre 96) ; d) *Contre Apion*, ou *De l'antiquité de la race juive* : deux livres de polémique contre les attaques des Grecs qui contestaient l'exactitude des récits contenus dans les *Antiquités* (avant janvier 98).

Tout le monde reconnaît que la valeur historique de ces différents ouvrages est très diverse. Elle varie suivant la nature des récits et l'autorité des sources utilisées. Lorsque, par exemple, Josèphe traite d'histoire ancienne, son témoignage vaut exactement ce que valent les documents qu'il se contente de citer, quand il ne les mélange pas au petit bonheur. S'agit-il de choses constatées *de visu*, son autorité évidemment se majore. Encore, dans ce cas, faut-il compter avec les préoccupations constantes de l'historien, qui sont moins de raconter les choses comme elles se sont passées que de glorifier son peuple et de se concilier les Romains.

Renan parle de Josèphe comme d'une âme

médiocre, « à la fois obséquieux pour les bourreaux de son pays, et vantard quand il s'agit de souvenirs nationaux »¹ : Maurice Croiset nous le montre à l'œuvre « appliqué manifestement à rejeter toute la responsabilité de la guerre et des destructions sur un seul parti, celui des zélotes ; et, par suite, faisant constamment l'apologie indirecte de sa propre politique, et disculpant Rome de toute violence... » « On sent trop dans son récit, nous dit-il, l'homme du sanhédrin, le pharisien doublé d'un historiographe officiel². » Th. Reinach note que Josèphe « ne professa qu'un respect insuffisant pour la vérité, dès qu'elle ne cadre pas avec ses convictions nationales, ou même son intérêt du moment³. » M. Eisler renchérit sur ces jugements en appelant Josèphe « un menteur éhonté et un imposteur indigne de confiance en tout ce qui concerne ses propres intérêts »⁴. De leur côté, Büchler⁵ et von Dobschütz⁶ ont montré les manipula-

¹ E. RENAN, *Les Évangiles*, Paris, 1877, p. 131.

² M. CROISSET, *Histoire de la littérature grecque*, Paris, t. V, 1901, p. 438.

³ *Flavius Josèphe contre Apion*, Texte établi et annoté par Théodore Reinach, Paris, 1930, p. V. (Texte cité par le Père Lagrange dans la *Revue biblique*, t. XL, 1931, p. 462.)

⁴ R. EISLER, *M. C. Bardy et le témoignage de Josèphe*, dans *La Vie Intellectuelle*, t. II, 1929, p. 1158.

⁵ A. BÜCHLER, *Les sources de Flavius Josèphe dans ses « Antiquités »*, dans *Revue des études juives*, t. XXXII, 1896, p. 179 ss. et t. XXXIV, 1897, p. 69 ss.

⁶ E. VON DOBSCHÜTZ, *Josephus*, dans *Dictionary of the apostolical Church*, Edinburgh, 1915, t. I, p. 651-653. — M. E. Jacquier a bien

tions tendancieuses que l'historien a fait subir à ses sources, et la liberté qu'il prend à l'égard des faits.

Imaginons à présent que les textes slaves utilisés par M. Eisler soient du Josèphe authentique. Dans ce cas, quelle en serait l'autorité? — De prime abord, il me paraît qu'elle serait minime.

Rappelons-le. Josèphe est né en 37-38, c'est-à-dire environ dix ans après la mort de Notre-Seigneur, seize ans suivant la chronologie adoptée dans le *Jèsous basileus*. Lorsqu'il fut en âge de se renseigner sur les événements de la vie du Christ, vingt-cinq années au moins s'étaient donc déjà écoulées. Par ailleurs, si le souvenir de la passion de Jésus lui fut transmis, ce ne put être que par l'intermédiaire du parti des sadducéens dont était sa famille, ou de celui des pharisiens auquel il s'était rattaché lui-même. De toute façon, ses premiers informateurs et probablement les seuls, — car il est tout à fait invraisemblable que le juif Josèphe ait tenté de se documenter auprès des chrétiens, — furent ces princes

résumé les conclusions de l'auteur, : « Étudiant la valeur historique des écrits de Josèphe, von Dobschütz observe que la méthode d'après laquelle l'historien juif a mélangé ses matériaux dans la texture de son récit occasionne des doutes fréquents. En chronologie, il se montre un guide très peu sûr. Il a mélangé des événements d'époque différente. Dans ces conditions, nous ne voyons pas pourquoi nous préfererions le témoignage de Josèphe à celui de Luc. » *Les Actes des Apôtres*, Paris, 1926, p. CCXXXIII.

du peuple, ces chefs des Juifs qui jouèrent un si grand rôle dans le procès de Jésus. Aux yeux de ces derniers, Jésus était un blasphémateur et un agitateur populaire. C'est pour le premier de ces motifs que le sanhédrin l'avait condamné, et pour le second qu'il fut accusé devant le procureur Pilate. Tel est certainement le jugement qui avait dû se transmettre dans les milieux bien pensants du judaïsme. Selon toute probabilité, telle fut donc aussi l'idée que Flavius Josèphe s'était habitué à se faire de Jésus.

Du moment que Josèphe entreprenait de raconter l'histoire du Christ, il était donc normal qu'il nous la représentât sous l'aspect d'un de ces mouvements messianiques, d'origine populaire, qui, au moment où il écrivait, avaient été cause pour la nation juive de si terribles représailles et de si cruelles déceptions.

Qu'attendre dès lors d'une telle relation ? Rien de plus qu'une opinion sur Jésus, émanant de milieux pharisiens et sacerdotaux de Palestine, naturellement portés à altérer à leur avantage la réalité des faits évangéliques : opinion accommodée elle-même aux fins apologétiques poursuivies par l'écrivain. Quand bien même ils proviendraient de Josèphe, les passages du texte slave relevés par M. R. Eisler resteraient donc dépourvus des garanties historiques les plus élémentaires. Bien imprudent serait-il de s'y fier.

(2)

Passons à l'examen de ces Documents. Ils sont au nombre de huit et ont trait, soit à Jean-Baptiste, soit au christianisme naissant, soit aux réactions des Juifs contre les premiers chrétiens. Je ne puis songer à vous en donner lecture *in extenso*. Mais voici le principal morceau sur lequel on peut dire que repose, en dernière analyse, tout le roman du *Jèsous basileus*.

Les débuts rappellent à s'y méprendre le commencement du passage, très probablement interpolé, que l'on relève, à propos de Jésus, au livre XVIII^e des *Antiquités*¹.

¹ « A cette époque parut Jésus, homme sage, s'il faut l'appeler homme. Car il accomplit des choses merveilleuses, fut le maître des hommes qui reçoivent avec plaisir la vérité, et il entraîna beaucoup de Juifs et aussi beaucoup d'Hellènes. Celui-là était le Christ. Sur la dénonciation des premiers de notre nation, Pilate le condamna à la croix ; mais ceux qui l'avaient aimé au début ne cessèrent pas de le révéler ; car il leur apparut le troisième jour, ressuscité comme l'avaient annoncé les prophètes. Encore aujourd'hui subsiste la secte qui d'après lui a reçu le nom de chrétiens. » *Antiquités*, l. XVIII, c. 3, trad. Th. Reinach. — Bien que l'authenticité de ce texte, si vivement critiqué aujourd'hui par M. Couchoud et les autres « mythologues », ait été admise par des savants de la valeur de Burkitt, Barnes, et Harnack, on est à peu près d'accord pour reconnaître qu'il comporte un certain nombre de traits de provenance chrétienne. D'où la double hypothèse, de l'interpolation totale de tout le passage, défendue par Schäfer, Norden, Bittfol, Lagrange, et celle de l'interpolation partielle, proposée par Corsen, Th. Reinach (*Revue des études juives*, t. XXXV, 1897, p. 1-18), Goguel, et reprise à son compte par R. Eisler, *Jèsous basileus*.... t. I, p. 18 ss.).

En ce temps là apparut un homme, si on peut l'appeler un homme. Car, si sa nature et sa forme étaient d'un homme, son aspect l'emportait sur celui des hommes. *Mais ses œuvres étaient divines* et il faisait des prodiges étonnants *et considérables, d'où il me paraît impossible de l'appeler un homme*. Et cependant, eu égard à la nature qu'il avait en partage avec nous, je ne l'appellerai pas un ange. Tout ce qu'il réalisait par une puissance cachée, il le faisait par la force de sa parole. — D'aucuns disaient de lui que notre premier législateur était ressuscité d'entre les morts et qu'il opérait nombre de guérisons et d'artifices. D'autres pensaient qu'il était envoyé de Dieu. Pourtant, en bien des choses, il s'opposait à la loi, et il n'observait pas le sabbat conformément à la tradition ancestrale.

Suivent quelques lignes sur l'influence de Jésus. Il ne faisait aucun tour magique. La parole lui servait d'unique instrument. Beaucoup espéraient qu'il les délivrerait du joug des Romains. Le mont des Oliviers était l'endroit de Jérusalem où il se tenait de préférence : autant de traits que nous croirions directement empruntés aux Évangiles.

Autour de lui vinrent se réunir cent cinquante disciples et une multitude populaire. Ceux-ci ayant vu sa puissance et que tout ce qu'il voulait, il le faisait par sa parole, insistèrent auprès de lui afin qu'il entrât dans la ville, massacrat la garnison romaine, et régât sur eux. Mais lui négligea cela (d'après Eisler : « Mais lui ne nous méprisa pas ! »)

A la nouvelle de cette agitation, les chefs des Juifs commencent à s'inquiéter. Ils se réunissent

en conciliabule, exactement comme dans JEAN, XI, 47 s.

Nous sommes, dirent-ils, trop faibles pour résister aux Romains, comme un arc détendu. Allons donc communiquer à Pilate ce que nous avons appris et dépêchons-nous, de peur qu'il ne soit informé par d'autres, que nous ne soyons dépouillés de nos biens et mis à mort, et que nos enfants ne soient dispersés.

Les Juifs s'en vont donc communiquer à Pilate ce qu'ils savent. Le procurateur romain envoie ses soldats contre les perturbateurs. Beaucoup sont massacrés. Jésus lui-même est appréhendé. Mais après enquête, Pilate le déclare innocent :

L'ayant interrogé, il connut que c'était un *bienfaiteur, et non un malfaiteur, ni un rebelle, ni un aspirant à la royauté, et il le laissa partir. Car il avait guéri sa femme mourante. Et étant retourné là où il se tenait d'habitude, (Jésus) faisait ses œuvres accoutumées. Et quand plus de gens encore se furent groupés autour de lui et qu'il était glorifié au-dessus de tous, en raison de ses œuvres, les docteurs de la Loi dévorés d'envie... donnèrent trente talents à Pilate pour qu'il le mît à mort. Et celui-ci prenant (ce qu'on lui offrait) leur permit d'accomplir leur volonté. Et ils s'en emparèrent et le crucifièrent en violation de la loi de leurs pères*¹.

Si ce texte est de Josèphe, nous dit-on, tous nos jugements sur le rôle joué par Jésus, et sur les

¹ La traduction adoptée est celle de M. R. Draguet, faite directement sur le texte slave. Cf. *Le juif Josèphe, témoin du Christ ?* p. 844-848. Les passages en italiques sont ceux que M. Eisler considère comme interpolés.

circonstances de son arrestation et de sa mise à mort, seraient à rectifier ? Jésus deviendrait le héros et la victime d'une insurrection politique contre Rome, durement mais justement réprimée par le procureur de Palestine. Les Juifs n'y seraient pour rien.

Après les remarques faites au sujet de l'autorité du témoignage de Josèphe, ces conclusions nous sembleront sûrement un peu sommaires. Mais tenons-nous en pour le moment à cette seule question : est-ce la thèse du messianisme politique qui se trouve indiquée ou seulement amorcée dans le passage que nous venons de lire ? Certainement non. Si Jésus est sollicité de tenter un coup de main contre Jérusalem, il refuse d'acquiescer à la suggestion de ses partisans. Traduit devant le tribunal de Pilate, il est reconnu innocent et remis en liberté. Il faut le complot des Juifs et la corruption du procureur pour réussir à le condamner, d'ailleurs en violation de la loi juive.

Non certes, telle n'est pas la thèse du messianisme politique. C'est pourquoi M. R. Eisler nous propose trois petites corrections.

1. A la fin du paragraphe où les disciples de Jésus invitent leur maître à tenter un coup de force contre Jérusalem, nous lisons dans un des seize manuscrits de la version slave : *il ne nous négligea pas*, autrement dit, explique M. Eisler : « il accéda à notre demande », — la

demande des révolutionnaires parmi lesquels, contrairement à son habitude constante, le juif Josèphe, grand ami des Romains, n'aurait pas craint de se placer. Mais cette leçon unique, « privée de tout élément adversatif » et sans lien avec le contexte, est contredite par les quinze premiers manuscrits, qui ont : *mais lui négligea*, ou *mais lui négligea cela*, c'est-à-dire « il n'accéda pas à nos désirs ». Dans le premier cas, Jésus est un rebelle, dans tous les autres, il résiste aux menées d'un certain nombre d'exaltés, comme dans l'épisode qui suit la multiplication des pains, d'après saint Jean. Or c'est la leçon unique, représentée par un seul manuscrit contre la masse des autres et critiquement insoutenable¹, que M. Eisler ne

¹ Que la leçon unique adoptée par M. Eisler soit critiquement insoutenable, c'est ce que M. R. Draguet a prouvé par les motifs suivants : 1. C'est la leçon d'un seul ms., opposé au sens de tous les autres ; 2. La petite phrase : *il ne nous méprisa pas*, privée du sens adversatif introduit dans la trad. de M. S. Reinach, est sans lien avec le contexte ; 3. D'après la leçon choisie par Eisler, l'auteur du fragment se placerait parmi les Juifs, cas unique, non seulement dans ce fragment, mais encore dans tous les autres ; 4. Enfin, bien que la leçon d'Eisler soit peu compromettante pour le Thaumaturge, elle serait cependant en désaccord avec le contexte, qui présente Jésus comme un homme paisible. Cf. R. DRAGUET, *Le Juif Josèphe*, p. 846-847, n. 4.

Par contre, pour justifier son choix, M. Eisler fait appel au témoignage des Évangiles, (en particulier de Mc., XI, 2 ; Mr., XXI, 2 ; et Lc., XIX, 30) qui nous apprennent que Jésus n'a nullement refusé de faire son entrée à Jérusalem, comme roi des Juifs. — Sans doute. Mais la demande des 150 disciples du texte slave avait en vue le massacre des Romains. Où voit-on dans les Évangiles le moindre indice permettant de penser que le Sauveur accéda à cette requête ? Et qu'y a-t-il de commun entre l'entrée de Jésus à Jérusalem dans son mystique équipage, et l'attaque de la ville à main armée ? Cf. R. EISLER, *op. cit.*, t. II, p. 441, n. 5.

craint pas de choisir *comme seule correcte* ! Dès lors, à l'en croire, ce serait un fait acquis, Jésus devrait prendre place dans la série des révolutionnaires juifs célèbres, à côté de Barkokéba et des autres zélotes de Palestine.

2. Aussitôt une autre modification du texte devient nécessaire. Nous l'avons vu, lorsque Jésus est amené devant Pilate, celui-ci conclut à un non-lieu. *C'est un bienfaiteur*, dit-il, *non un malfaiteur, ni un rebelle, ni un aspirant à la royauté*, ce qui, encore une fois, est parfaitement conforme aux Évangiles. M. Eisler, ayant déjà placé Jésus dans le groupe des rebelles, ne peut évidemment pas accepter telle quelle cette déclaration de Pilate. Sans doute, avance-t-il, est-ce le contraire qui se lisait primitivement. Les mots en italiques doivent donc être considérés comme des interpolations. Au lieu de : *C'est un bienfaiteur, non un malfaiteur, ni un rebelle, ni un aspirant à la royauté*, il faudrait lire ; *c'est un malfaiteur, un rebelle, un aspirant à la royauté*¹. Passez muscade. Le tour est joué.

3. Enfin, par un de ces traitements que M. Eisler inflige si volontiers à ses textes, la petite phrase qui termine le dernier passage : *Ils le crucifièrent en violation...* est changée en : *Ils le crucifièrent conformément à la loi de leurs pères*. Ce qui dans la traduction anglaise de Thackeray,

¹ R. EISLER, *Jèsous basileus*, t. II, p. 300 ss.

reproduite par M. Reinach, devient : *Ils mirent la main sur lui et le crucifièrent en accord avec la loi des empereurs*. En outre la section intermédiaire dans laquelle il est question du complot des Juifs est supprimée¹. Et ce sont les Romains qui deviennent les auteurs de la crucifixion, en accord avec les prescriptions de leur code criminel.

Ainsi tout devient clair. Le texte primitif attribué à Flavius Josèphe apparaît plus limpide que de l'eau de source : Jésus a eu le tort de s'être laissé emporter dans un mouvement insurrectionnel contre le pouvoir établi. Celui-ci, très légitimement, s'est défendu. Il a jugé le révolutionnaire et il l'a condamné au supplice de la croix, conformément aux prescriptions du droit pénal, *more majorum* ! Que souhaiter de plus ?

Oui, tout est clair comme de l'eau de source, tout est limpide comme du cristal, mais à la condition, ne l'oublions pas, moyennant trois retouches successives et également radicales, de faire dire au document slave exactement le contraire de ce qu'il signifie. Certes les conjectures de M. Eisler sont ingénieuses. Mais autorisent-elles un pareil chambardement ?

(3)

Poursuivons notre enquête. *Les huit morceaux*

¹ *Ibid.*, p. 305 ss.

inédits de la version slave sont-ils effectivement de Josèphe ?

La version dans laquelle ils figurent ne nous est connue que par des manuscrits dont le plus ancien est du XV^e siècle ¹. De l'avis de M. Eisler, elle ne serait elle-même pas antérieure au XIII^e siècle ². Avouons que dans ces conditions les documents en cause ne se présentent pas de façon à inspirer grande confiance. Il ne serait pas critique, conclut M. Goguel, de les utiliser avant d'en avoir dûment établi la valeur, et cette preuve incombe à ceux qui prétendent en faire état ³. On la chercherait en vain dans les quinze cents pages du *Jèsous basileus*.

Tout au contraire. En considérant les huit sections de la version dans leurs mutuels rapports, M. Draguet a observé qu'ils constituaient un ensemble bien lié, formant manifestement un tout cohérent. Dans ces huit textes, habilement dispersés en différents endroits de la version slave, nous ne trouvons ni plus ni moins qu'un exposé, sommaire et discret il est vrai, mais néanmoins complet du fait chrétien, conformé-

¹ R. EISLER, *Jèsous basileus*, t. I, p. 234 ss.

² *Ibid.* t. I, p. 367 ss.

³ « Peut-on d'emblée, se demande très opportunément M. Goguel, utiliser un document nouveau sans avoir, au préalable, établi quelle en est la valeur ? A qui la charge de la preuve incombe-t-elle : à ceux qui prétendent utiliser les fragments slaves ou à ceux pour qui ils ne constituent pas un document digne de confiance ? Il nous semble qu'en bonne justice, c'est aux premiers. » M. GOGUEL, *Jean-Baptiste*, Paris, 1929, p. 299.

ment aux données du Nouveau Testament : « Rien d'essentiel n'y manque : le Baptiste considéré comme précurseur, son austérité, sa prédication, sa mort ; le Christ : ses miracles qui s'imposent à l'attention, ses démêlés avec les Juifs sur la Loi, sa mort à l'intervention de Pilate et des Juifs ; la première propagande chrétienne dans les milieux juifs : elle s'accompagne de prodiges étonnants, elle prêche la résurrection de Jésus dont les adversaires fournissent des explications auxquelles on répond, et elle annonce des espoirs dont la réalisation est fondée sur la résurrection du Thaumaturge ; l'hostilité des Juifs auxquels le pouvoir romain prête main-forte, les persécutions qui aboutissent à la diffusion de la secte ; enfin, la prétention du christianisme à avoir l'avenir pour lui ¹. »

Tout cela en termes discrets, presque voilés, mais nettement favorables à la jeune religion. Jésus par exemple, est appelé le *Bienfaiteur*, le *Thaumaturge* ; on serait tenté de le mettre au rang des anges, n'était sa nature humaine qu'il a en partage avec nous ; il n'a fait aucune œuvre mauvaise ; sollicité par la foule des factieux, il s'est abstenu de se laisser entraîner dans une aventure politique. Pilate l'a reconnu innocent. Seul le machiavélisme des Juifs est venu à bout de la conscience du procureur romain.

¹ R. DRAGUET, *le juif Josèphe*, p. 873.

Chose plus remarquable encore, la description du christianisme contenue dans les passages slaves correspond, point par point, à la première prédication chrétienne, telle que les *Actes des Apôtres* permettent de s'en faire une idée. — « Le cadre général de celle-ci, — qui est d'ailleurs, qu'on veuille le noter, celui des Synoptiques, — a la même extension : du Baptiste dans le rôle de précurseur, à la résurrection de Jésus, laquelle fonde l'espoir d'un salut, d'une restauration pour les adeptes du ressuscité. Jésus est présenté aux Juifs dans les discours des *Actes* sous le même angle qu'ici ; c'est un bienfaiteur, un guérisseur, un thaumaturge aux œuvres qui commandent l'attention, mis à mort par l'iniquité des Juifs, mais maintenant revenu à la vie et, pour tout dire, un homme dont la vie entière et surtout la résurrection sont la preuve qu'on doit, de par Dieu, se rallier autour de son nom et mettre en lui son espoir ¹. »

Bref, ce serait trop peu dire que les huit fragments utilisés par M. Eisler sont favorables au christianisme (ce qui suffirait à rendre impossible leur attribution à l'historien juif, ennemi des chrétiens); il faut ajouter, n'en déplaise à M. Goguel, qu'ils sont nettement chrétiens et qu'ils ne figurent dans l'œuvre de Josèphe traduite en slave qu'à titre d'interpolations ², soit dans un but

¹ *Ibid.*, p. 875.

² *Ibid.*, p. 872-876.

de propagande chrétienne chez les Juifs auprès desquels Josèphe était accrédité, soit simplement dans l'intention inavouée et inavouable, *errare humanum est*, — d'obtenir en faveur de la foi nouvelle une déposition du grand historien.

(4)

Et le portrait de Jésus : petit, haut de trois coudées, courbé, avec un long visage, un long nez, des sourcils se rejoignant, etc. ?

Le portrait de Jésus par Josèphe ! Jamais rien de plus saugrenu n'a été inventé.

Tel que M. Eisler nous le trace, c'est-à-dire en poussant tout au noir de la façon la plus déplaisante, il ne se trouve ni dans le texte grec, ni dans la version slave de Josèphe, ni nulle part ailleurs. C'est le résultat d'une reconstitution. Mais quelle reconstitution ! On y fait intervenir des éléments ramassés un peu partout, dans le recueil des papyrus, la littérature apocryphe, l'historiographie byzantine, les écrits apocryphes, que sais-je encore ¹ ?

Si parmi ces éléments, il en est quelques-uns qui aient chance de remonter à une assez haute

¹ Surtout la *Lettre de Lentulus*, dont le plus ancien manuscrit n'est certainement pas antérieur au XIII^e siècle, et qui n'est probablement pas autre chose que l'œuvre composite et fantaisiste d'un moine du moyen âge. Cf. E. v. DOBSCHÜTZ, *Christusbilder*, (T. V.) Leipzig, 1899, p. 330**.

antiquité, c'est dans la littérature apocryphe, et selon toute probabilité dans le cycle des *Actes de Pierre et de Paul*, qu'il faudrait en chercher l'origine.

En tout cas, ils ne proviennent pas de Josèphe. Le silence unanime de toute la tradition, juive et chrétienne, est trop significatif à ce sujet. Et ce n'est pas le témoignage isolé d'un auteur byzantin du VII^e siècle, sans doute influencé par les besoins de sa polémique contre les iconoclastes, qui suffirait à établir le contraire¹.

¹ Le seul témoignage explicite que M. Eisler soit en mesure d'alléguer en faveur de l'existence d'un portrait du Sauveur par Josèphe est celui de l'archevêque de Gortyne, et métropolitain de Crète, s. André de Crète, dans un opuscule publié au cours de la polémique avec les iconoclastes (cf. P. G., t. XCVII, c. 1301-1304). On y lit ceci : « C'est aussi de cette façon (à savoir d'après le type des portraits de Jésus attribués à s. Luc) que le juif Josèphe raconte que Jésus a été vu : avec des sourcils se rejoignant, de beaux yeux, le visage allongé, le corps légèrement courbé, une bonne taille (ou l'aspect d'un jeune homme) » ; ce qui devient sous la plume de M. S. Reinach : « Le Juif Josèphe raconte que le Seigneur avait des sourcils se rejoignant, le visage allongé ; qu'il était voûté et de petite (? , sic) taille. » Il n'y a vraiment pas là de quoi nous émouvoir. Des portraits de personnages célèbres composés sur le type de celui que nous venons de signaler se rencontrent à satiété chez les historiens de Byzance, en particulier dans la *Chronographie* de Jean Malalas (P. G. t. XCVII, col. 367, 372, 376, 381, 393, etc.,) et, comme M. M.-R. James a eu l'amabilité de me le signaler, dans le fragment d'Elpios le Romain, édité par Tischendorf (*Anecdota Sacra et Profana*, Lipsiae, 1861, p. 129-130) d'après le Ms. de Paris, nr. 296, fol. 68 s., et les *Antehomerica*, *Homerica* et *Posthomerica* de Jean Tzétzès. Tout ce que l'on serait en droit de tirer du témoignage isolé de s. André de Crète, c'est qu'il y avait peut-être, au VIII^e siècle, une raison plus ou moins plausible de penser que Josèphe avait laissé une description de l'aspect physique de Jésus. Mais de là à prétendre, contre toute la tradition manuscrite de Jo-

* * *

Et voilà sur quoi M. Eisler se base pour édifier sa vie de Jésus à la lumière du messianisme politique : des textes après tout favorables au christianisme, mais auxquels, à force de corrections, d'omissions, d'additions, on parvient à faire dire à peu près tout ce qu'on veut leur faire signifier ; voilà ce qu'il prend comme critère pour interpréter les Évangiles ; voilà enfin ce qui, pendant toute une saison d'hiver, a ramené l'attention du « tout Paris » sur le problème des origines chrétiennes, et défraya les « salons de synthèse historique, et les foyers de diathèse intellectuelle ».

Est-il besoin d'ajouter encore une conclusion ? Les défauts de M. R. Eisler crèvent les yeux. Ils proviennent d'une imagination effrénée et d'une liberté impardonnable à l'égard des textes.

Écoutons plutôt M. Goguel : « Si par des procédés chirurgicaux, des amputations hardies et des reconstitutions non moins audacieuses il est permis de faire dire à un texte autre chose que ce qu'il dit, alors à quoi bon invoquer encore des textes ? Mieux vaudrait s'abandonner librement au jeu de son imagination. L'histoire ainsi conçue

sèphe, que l'historien juif doit être considéré comme l'auteur réel du morceau qui lui est attribué, il y a de la marge. — Sur toute cette question, cf. F.-M. BRAUN, *La description de l'aspect physique de Jésus par Josèphe, d'après les théories de M. Robert Eisler*, dans la *Revue biblique*, t. XL, 1931, p. 345-363, 519-543.

n'est plus que du roman. Disons-le franchement et sans réticences. Il y a dans l'ouvrage de M. Eisler une prodigieuse érudition, il y a des trésors de science, son œuvre révèle une somme peu commune de travail et il y a déployé infiniment d'ingéniosité et d'habileté dialectique, mais, faute d'une méthode assez rigoureuse, son livre est un livre manqué... M. Eisler est de ces esprits que l'on ne peut suivre, mais que l'on a grand profit à fréquenter. On l'admire même quand on a l'impression qu'il se trompe complètement. On regrette d'autant plus qu'une méthode dans laquelle l'imagination joue un rôle beaucoup trop considérable, stérilise dans une large mesure des dons si remarquables, que l'on regrette de voir employés à l'édification d'un château de cartes ¹. »

Bref, toute la science et toute l'habileté de M. Eisler n'ont apporté à la théorie du messianisme politique, je ne dis pas aucun argument nouveau, mais aucun argument recevable. Malgré certaines réflexions de détail dont on pourra profiter, nous en sommes sûrs, le monument élevé au prix de tant d'efforts ne tardera pas à rejoindre dans la poussière des bibliothèques les pamphlets de Reimarus : *Von Reimarus — bis Reimarus*.

¹ M. GOGUEL, *Les théories de M. Robert Eisler*, dans la *Revue d'Histoire et de Philosophie religieuses*, t. X, 1930, p. 190.

Au moins si la leçon devait servir à rappeler les droits de la prudence. Vain espoir ! Disons-le sans amertume, mais non sans mélancolie, c'est le sort des études bibliques de se trouver perpétuellement en butte à un esprit d'aventure incorrigible.

LE MESSIANISME ESCHATOLOGIQUE

I. — LE MESSIANISME ESCHATOLOGIQUE. 1. La grande illusion de Jésus. - 2. Conséquences qu'elle comporte. — II. — EXAMEN DU SYSTÈME. 1. Abus de la méthode comparative. - 1. Les idées messianiques au temps de Jésus. - 3. La doctrine du royaume de Dieu : a) le royaume de Dieu dans l'Évangile ; b) la fin du monde. - 4. Le Fils de l'homme. — CONCLUSION.

Jésus nous apparaît dans l'Évangile comme le Messie, le chargé de pouvoir divin envoyé à l'humanité pour jeter les fondements du royaume de Dieu, royaume non seulement intérieur, mais, sous certains de ses aspects tout au moins, extérieur et futur.

Wrede s'était efforcé de prouver que cette représentation de Jésus-Messie ne correspond en réalité qu'à la foi de la communauté chrétienne primitive, arbitrairement projetée dans l'histoire évangélique. A cet effet, il faisait appel aux apparentes incohérences de MARC, dont il voyait les indices dans l'économie du *secret*. Mais ces raisons ne sauraient nous convaincre, L'économie du *secret* s'explique au mieux par la nécessité dans laquelle se trouvait le Sauveur de dévoiler peu à peu,

selon les dispositions de ses auditeurs, le mystère de sa personne et de sa mission.

Par ailleurs, le système de Wrede présente deux graves défauts. Il ne nous renseigne pas sur l'origine de la foi chrétienne, dont, nous disait-on, tout le messianisme de l'Évangile serait issu. Ensuite, il est mis en échec par l'extrême sobriété de MARC, son défaut de préoccupations d'ordre doctrinal ou polémique, l'absence des invraisemblances que des apologistes sans scrupule n'auraient certainement pas manqué d'introduire dans une vie de Jésus.

Si Jésus fait figure de Messie dans l'Évangile, n'en doutons pas, c'est que lui-même s'est donné pour tel. Il n'est peut-être pas un fait du passé qui soit mieux assuré.

Mais comment entendre le messianisme revendiqué par le Sauveur ? Reimarus avait prononcé le mot de *politique*. Comme les aventuriers qui précipitèrent la ruine de leur pays, Jésus n'aurait eu en vue qu'un plan de restauration nationale, favorable à ses intérêts.

Cette explication des origines chrétiennes, périmée depuis longtemps, mais étayée de l'érudition d'un philologue averti, et défendue par deux volumes d'érudition massive, retrouvait hier l'oreille du « tout Paris » : succès inattendu et d'ailleurs éphémère. Pour la deuxième fois, le *Messianisme politique* est passé de saison.

I. — LE MESSIANISME ESCHATOLOGIQUE ¹.

On n'oserait pas en dire autant du *messianisme eschatologique*. La prodigieuse fortune dont il jouit entre les années 1890-1915, et surtout après 1900, c'est-à-dire à la suite des publications de J. Weiss ², A. Loisy ³, et A. Schweitzer ⁴, dure encore toujours. Elle atteste que nous avons affaire à un système fortement charpenté et non dépourvu, au premier regard, de certaines apparentes vérités. Raison de plus pour essayer d'y voir clair. En l'étudiant, nous serons heureusement amenés à reprendre contact avec l'Évangile, que les fragments slaves [de M. Eisler nous ont fait abandonner, à peu près, durant une leçon.

(I)

On appelle « eschatologique », — ce néologisme est formé de deux mots grecs : *eschatos*, fin, et *logos*, parole, connaissance, opinion, —

¹ Sur le messianisme eschatologique, cf. L.-C. FILLION, *Les étapes...*, p. 278-287 ; M.-J. LAGRANGE, *Le sens du christianisme*, p. 230-268 ; A. SCHWEITZER, *Geschichte der Leben-Jesu-Forschung*, p. 222-235 ; L. DE GRANDMAISON, *Jésus Christ*, t. II, p. 454-456.

² *Die Predigt Jesu vom Reiche Gottes*, 1892, 2^e éd. augm. 1900.

³ *L'Évangile et l'Église*, Paris, 1900 ; *Les Évangiles Synoptiques*, Ceffonds, 1907.

⁴ *Von Reimarus zu Wrede*, Tübingen, 1906, complètement refondu dans la *Geschichte der Leben-Jesu-Forschung*, Tübingen, 1913.

tout ce qui se rapporte à la fin des temps. C'est ainsi que l'on parle indifféremment de visions eschatologiques, de discours eschatologiques, d'idées eschatologiques, etc. Le *Messianisme eschatologique* est celui que l'on conçoit comme devant entrer en fonction à la fin des temps, lorsque le monde, cessant d'exister dans sa condition actuelle, fera place à des cieux nouveaux et à une terre nouvelle, où le règne de Dieu s'exercera souverainement, sans résistance, dans la justice et la vertu.

Ces idées, font remarquer les partisans de l'école, étaient dans l'air de la Palestine au moment où Jésus commençait son ministère. Homme de son temps et de son milieu, comment l'ouvrier de Nazareth n'en aurait-il pas partagé les illusions ? On vivait dans l'attente de l'événement final, qui devait se produire à très bref délai. Jean-Baptiste prêchait que le royaume était près de venir. Jésus amplifia cette prédication. Comme le Précurseur, il attendait l'intervention fulgurante de Dieu, qui inaugurerait, dans un avenir prochain, l'ère si impatiemment souhaitée de l'innocence et du bonheur. Toute la vie du Sauveur est inspirée par cette ardente espérance. Sa doctrine entière en dépend. Il faut la placer dans cette lumière pour en comprendre la signification exacte.

Mais Jésus, en outre, avait conscience d'être le Messie. Appartenant à la descendance de David,

il était arrivé facilement à cette persuasion. D'où le sentiment incoercible d'avoir à jouer un rôle prépondérant dans l'établissement du royaume céleste. Depuis Daniel, il était beaucoup question d'un Fils de l'homme, qui devait apparaître aux derniers temps, assis sur les nuées du ciel. Le Sauveur finit par se reconnaître dans cette figure mystérieuse. Pourtant, Fils de l'homme, il ne l'était pas encore dans son rôle définitif, mais dans une sorte de préexistence humaine, à laquelle convenait l'obscurité de la plus humble condition. Le jour viendrait où tout serait changé. Alors il se manifesterait dans sa gloire, au regard des Juifs et des nations. Rappelez-vous la confession solennelle devant le sanhédrin. A la question du grand prêtre : *Es-tu le Christ, le Fils du Dieu béni ?* Jésus répond sans hésiter : *Je le suis. Et vous verrez le Fils de l'Homme assis à la droite de la Puissance et venant avec les nuées du ciel*¹.

Ce royaume dont tout le monde s'occupait, quand arriverait-il ? Le Maître avait d'abord pensé qu'il se réaliserait de son vivant. Il devait avoir lieu avant la fin de la prédication des Douze dans les bourgs de Palestine : « *En vérité, je vous le dis, vous n'aurez pas achevé de parcourir les villes d'Israël, que le Fils de l'homme sera venu* »². Bientôt cependant, Jésus comprit que les temps

¹ Mc., XV, 62 = Mt., XXVI, 64 ; Lc., XXII, 69.

² Mt., X, 23.

nouveaux devaient être préparés par une période de pénitence, et qu'il lui faudrait offrir sa vie avant d'être assumé dans la gloire céleste. Il expiera donc pour tout le peuple. Toutefois, la revanche ne tarderait pas. Elle aurait lieu du vivant de la génération présente : *Cette génération ne passera pas que tout cela ne soit arrivé*¹.

A partir d'un certain moment Jésus ne pense donc plus qu'à sa mort. D'où les prophéties répétées concernant la Passion. Puis, toujours mû par les mêmes pensées, il s'en va provoquer ses adversaires, à Jérusalem, au centre officiel du judaïsme. Il expulse les vendeurs du Temple, et prononce contre les pharisiens des discours indignés. Les Juifs, naturellement, ne se tiennent pas pour battus. Ils réussissent à faire arrêter leur adversaire, à le mettre en demeure de se prononcer ouvertement sur ses prétentions et à lui arracher la déclaration, qui sera jugée blasphématoire, digne de mort.

Avec la crucifixion du Sauveur, tout néanmoins ne devait pas finir. Car l'impression laissée dans la conscience des disciples était trop forte pour disparaître du jour au lendemain. On conçoit que quelques enthousiastes aient cru à la Résurrection. Cette conviction, vite transmise de proche en proche, releva les espoirs déçus. Après avoir ému la petite communauté de Jérusalem, elle ne tarda pas à se communiquer aux juive-

¹ Mc., XIII, 30 = Mt., XXIV, 34 ; Lc., XXI, 32.

ries de la dispersion et même aux cercles païens. On y professait déjà de vagues doctrines prêtes à prendre corps. On y célébrait aussi, dans des chapelles fermées, des mystères consacrés aux soi-disant « dieux sauveurs » : Attis, Mithra, Dionysos-Zagreus, Osiris, sans compter les déesses, Cybèle et Isis. Ces doctrines et ces rites évoluèrent et furent mis en relation avec Jésus le Crucifié. Ainsi, peu à peu, de Messie, le Christ devint le Rédempteur appelé à sauver l'humanité par la vertu de sa mort et de sa résurrection.

Bref, la christologie de l'Évangile et celle des épîtres pauliniennes seraient le produit de facteurs divers : idées eschatologiques répandues en Palestine, mystères grecs du monde oriental et hellénistique. Quant à la fusion de ces éléments disparates, suivant les uns ce serait le fait de s. Paul, tandis que d'autres préfèrent y voir le travail anonyme et mystérieux des petits groupes hellénistes disséminés aux confins du monde juif et du monde gréco-oriental, surtout aux environs d'Antioche. Ces petites communautés auraient conquis s. Paul, qui à son tour se serait chargé de vulgariser leurs idées. Tout se serait opéré dans l'espace de vingt ans ¹.

(2)

Voilà, au premier abord, un système bien lié

¹ Voir là-dessus E.-B. ALLO, *Le scandale de Jésus*, Paris, 1927, p. 28.

et capable de séduire des esprits en quête de synthèse par son rigoureux enchaînement et je ne sais quel air de vraisemblance dont il est difficile de ne pas ressentir le charme. Seulement, prenez-y garde, rien n'est trompeur comme ces apparences-là.

L'image du Christ qui vient de nous être présentée est aussi différente que possible de celle du protestantisme libéral. Celui-ci nous montrait en Jésus un docteur du règne intérieur de Dieu, à peine touché par la contagion des erreurs du temps. On nous propose à présent un illuminé, obsédé par l'idée d'un rôle transcendant à remplir après la fin du monde, dédaignant l'économie présente, et concentrant toute son attention sur un avenir fantastique. Avouons que nous ne gagnons pas au change. Car, enfin, suivant les libéraux, nous avons au moins en Jésus un maître incomparable, à l'école duquel notre génération pouvait encore satisfaire certains besoins religieux, et recueillir les plus douces et les plus bienfaisantes des leçons.

D'autre part, les conséquences auxquelles nous serions entraînés ne sont pas de mince importance. Tout d'abord, le Christ se serait grossièrement illusionné. Ayant été dupe d'une aussi formidable erreur, mériterait-il encore la foi de nos âmes raisonnables, soucieuses de vérité ? De son côté, l'Église, qui se réclame de lui, ne ferait qu'émettre de sottes prétentions. Comment Jésus pourrait-

il être considéré comme son fondateur ? Quand il tenait si fermement que le monde allait disparaître prochainement dans le bouleversement cosmique des derniers jours, se serait-il préoccupé de fonder une société hiérarchique, destinée à perpétuer, de siècle en siècle, sa doctrine et son influence au sein de l'humanité ? L'Église, comme tant d'autres groupements religieux, ne serait qu'une société humaine. Elle aurait fait son apparition au moment où l'on commença à se rendre compte que le royaume annoncé tardait à venir. On connaît la boutade de M. Loisy : « Jésus annonçait le royaume, et c'est l'Église qui est venue ¹. »

Et, cependant, tout compte fait, nous préférons les interprétations des eschatologistes à celles des libéraux. Car, après tout, — ces réflexions sont du P. Lagrange, — « elles rendent leur portée véritable à ces textes où Jésus, d'ailleurs si humble et si doux, marque son rang à une hauteur surnaturelle, lorsqu'il trace les règles de la morale sur la montagne, lorsqu'il promet le royaume à ceux qui seront persécutés pour lui, lorsqu'il remet les péchés, lorsqu'il promet à ses disciples qu'ils régneront avec lui. Et tout cela dès le début, sans fluctuation dans la pensée, sans cette transformation psychologique que les libéraux avaient imaginée pour faire accepter

¹ A. LOISY, *L'Évangile et l'Église*, Paris, 1900, p. 111.

Jésus comme tout autre personnage de l'histoire. — Le témoignage que Jésus se rend lui-même n'est plus l'œuvre hasardeuse d'une réunion de fidèles créant l'objet de leur foi. Jésus parle avec fermeté, il se donne pour le roi du siècle futur. Qu'on ose dire ensuite qu'il s'est trompé. Nous aimons mieux que le dilemme soit posé aux âmes dans toute sa netteté, qu'on n'obscurcisse pas la clarté de ses paroles par une exégèse émolliente, inspirée par un faux respect ¹. »

II. — EXAMEN DU SYSTÈME.

La question soulevée par les eschatologistes mérite donc d'être examinée avec soin. Étant obligé de me limiter, je m'en tiendrai à l'examen du messianisme eschatologique proprement dit, sans m'étendre à l'étude des influences extérieures, dont on voudrait faire dépendre l'élaboration du dogme chrétien.

(I)

Qu'il me soit permis cependant de dénoncer en passant, la légèreté et l'engouement avec lesquels on est allé demander aux mystères païens la clef de nos mystères. A la faveur de comparaisons hâtives entre les rites chrétiens

¹ M.-J. LAGRANGE, *Le sens du christianisme...*, p. 241.

et les rites païens, manifestement inspirées par la préoccupation évidente d'établir la dépendance des premiers par rapport aux seconds, — quitte à exagérer de pâles analogies et à négliger des oppositions radicales, — des théories ébouriffantes ont été lancées dans le grand public, incapable de discernement. Ce que l'on a soutenu, par exemple, à propos des dieux sauveurs du paganisme est particulièrement odieux et arbitraire. Il ne vous sera pas difficile de vous former à ce sujet une opinion motivée, en prenant connaissance des études publiées, au cours de ces dernières années, par les PP. M.-J. Lagrange¹, L. de Grandmaison², H. Pinard de la Boullaye³, E.-B. Allo⁴, pour ne citer que les principaux.

Passons.

¹ *Les religions orientales et les origines du christianisme*, dans *Le Correspondant*, t. CCXL, 1910, p. 209-214 ; cet article a été reproduit dans *Mélanges d'histoire religieuse*, Paris, 1915, p. 69-130. *Attis et le christianisme*, dans *Revue biblique*, t. XXVIII, 1919, p. 419-480 ; *Les mystères païens et le mystère chrétien*, par ALFRED LOISY dans *Revue biblique*, t. XXIX, 1920, p. 420-446.

² *Jésus Christ*, t. II, Note P. *Dieux morts et ressuscités*, p. 510-532.

³ *L'étude comparée des religions : Son histoire, ses méthodes*, 2 vol. in-8° de XVI, 515 et XI, 522 p., Paris, 1925.

⁴ *Les dieux sauveurs du paganisme gréco-romain*, dans le compte-rendu de la *Semaine internationale d'ethnologie religieuse* de Milan, 17-25 sept. 1925, p. 290-304 ; *Le scandale de Jésus*, p. 15-56. Signalons aussi, malgré les réserves qu'il y aurait à faire, le bel ouvrage de M. F. CUMONT, *Les religions orientales dans le paganisme romain*, superbement réédité, et enrichi de quelque 800 notes renseignant le lecteur sur les travaux les plus récents, Paris, 1929. Sur ce livre, E.-B. ALLO, *L'asiatisme de nos « Pères »* (réflexions sur un livre de Cumont) dans *La Vie Intellectuelle*, t. IX, 1930, p. 420-447.

L'interprétation de l'Évangile d'après la théorie eschatologique repose, pour ainsi dire, sur deux fondements : la connaissance du milieu palestinien au temps de Jésus, et l'étude de l'Évangile.

(2)

On nous fait remarquer, en premier lieu, qu'il est logique d'expliquer les propos et les attitudes du Christ d'après les notions régnantes de Palestine à l'époque où le Maître exerçait son ministère. Or, ajoute-t-on aussitôt, les idées eschatologiques concernant l'avènement prochain d'un royaume transcendant de Dieu sur les ruines du monde actuel étaient alors dans tous les esprits. Une littérature, connue depuis relativement peu de temps, et que l'on désigne sous le nom collectif d'*apocalyptique*¹, en fait la preuve. Tout le monde, au temps du Christ, attendait le grand jour où devait apparaître sur les nuées du ciel le Fils de l'homme annoncé par Daniel.

Pour que cet argument fût probant, il faudrait tout d'abord que l'état d'esprit prêté par les

¹ Sur la littérature apocalyptique dans le judaïsme, cf. M.-J. LAGRANGE, *Le Messianisme chez les Juifs* (150 av. J.-C. à 200 ap. J.-C.), Paris, 1909, p. 37-59, et *Le Judaïsme avant Jésus Christ*, Paris, 1931, p. 109-130, 237-266. L. DE GRANDMAISON, *Jésus Christ*, t. I, p. 265-268, et surtout, J.-B. FREY, *Apocalyptique*, dans le *Supplément du Dictionnaire de la Bible*, Paris, 1926, col. 326-354.

eschatologistes aux contemporains de Notre-Seigneur correspondît à la réalité de l'histoire. Cette question est beaucoup plus complexe qu'elle ne paraît à première vue. Le P. Lagrange s'est appliqué à la tirer au clair. Permettez-moi de vous exposer brièvement ses principales conclusions.

Le règne de Dieu est une des idées fondamentales de l'Ancien Testament. Chaque nation avait son dieu. Mais Israël, par suite de sa foi monothéiste, avait en propre que son Dieu devait être le Dieu et le roi du monde entier, spécialement, le roi des cieux.

Au surplus, l'espérance que le peuple élu nourrissait en l'intervention divine n'était pas étrangère au souvenir des anciens bienfaits du Très-Haut. L'action toute-puissante de Dieu ne devait pas abandonner Israël. Elle s'exercerait même quelque jour plus vigoureusement que par le passé.

Ces idées générales, dans lesquelles tout le monde communiait, s'exprimaient en modalités diverses, que l'on peut ramener à deux principales, suivant que l'on se représentait l'intervention future de Dieu d'une façon plus ou moins éclatante et extérieure.

Dans le premier cas, Dieu fait tout, d'une manière soudaine et violente, en opérant un bouleversement complet de toutes les conditions de l'existence. Cette forme excessive est bien exprimée

dans un petit ouvrage des environs de l'an 10, intitulé *Assomption de Moïse*. Après le cataclysme des derniers jours, Israël se voit transporté au ciel, d'où il contemple avec allégresse la destruction de ses ennemis :

Alors Israël tu seras heureux,
 Et tu monteras sur la nuque et les ailes de l'aigle,
 Et elles seront enflées (pour voler)
 Et Dieu te haussera
 Et te fixera au ciel des étoiles...
 Au lieu où elles résident,
 Et tu regarderas d'en haut, et tu verras tes ennemis dans
 la terre,
 Et tu les reconnaitras, et tu te réjouiras,
 Et tu rendras grâces et hommage à ton Créateur ¹.

A l'opposé, suivant les conceptions du pharisaïsme rabbinique, autrement dit judaïsme orthodoxe, le règne de Dieu ou le règne des cieux, — les deux expressions sont exactement synonymes ², — se réalise surtout par la fidélité des hommes à l'égard de la Loi.

Telle est la doctrine du livre des *Jubilés* ³. On y lit qu'Abraham, le jour de sa vocation, accepta le règne de Dieu, que le sabbat est un

¹ *Assomption de Moïse*, X, 8-10, d'après R.-H. CHARLES, *The Apocrypha and Pseudepigrapha*, II, Oxford, 1913, p. 422. Cf. M.-J. LAGRANGE, *Le Judaïsme*, p. 241.

² Le mot « cieux » était employé à la place de « Jahvé » ou « Dieu » par respect pour le nom divin qu'il fallait éviter de prononcer.

³ *Le livre des Jubilés*, œuvre d'un pharisien, de la fin du II^e siècle av. J.-C.

jour de saint règne, que ceux qui l'observent font régner Dieu plus que d'ordinaire¹. Manifestement, l'auteur n'envisage pas l'inauguration de ce règne comme une catastrophe prochaine et instantanée, mais comme un progrès. Dieu règne déjà, mais à mesure que les hommes reconnaîtront mieux son souverain domaine, ils le feront régner davantage. Les temps messianiques coïncideront avec une plus grande fidélité :

Dans ces jours-là, les enfants commenceront à chercher les lois, et à poursuivre les commandements et à retourner dans les sentiers de la justice. Et les jours commenceront à se multiplier et à augmenter parmi ces fils des hommes, de génération en génération, et de jour en jour, jusqu'à ce que leurs jours approchent de mille ans et atteignent même un chiffre plus élevé que celui d'auparavant. Et il n'y aura pas de vieillards, ni personne qui ne soit satisfait de ses jours, car tous seront comme des enfants et des jeunes hommes².

Le bonheur qui doit accompagner l'avènement du règne de Dieu se manifestera donc insensiblement sur la terre. En un certain sens, il a commencé avec Abraham. C'est l'idée que nous retrouvons dans le Talmud : « Avant que notre père Abraham vint au monde, Dieu n'était roi que sur le ciel ; mais quand Abraham vint, il le fit roi sur le ciel et sur la terre³. »

En somme, la pensée du pharisaïsme officiel

¹ M.-J. LAGRANGE, *Le Messianisme*..., p. 149.

² M.-J. LAGRANGE, *Le Judaïsme*..., p. 118.

³ M.-J. LAGRANGE, *Le Messianisme*..., p. 152.

est claire. Dieu règne sur la terre lorsqu'Il est obéi et que la Loi est observée. Quiconque accepte son joug, le fait régner ; quiconque le rejette, rend le règne de Dieu en quelque sorte inutile et vain.

Au reste, que la fidélité envers la Loi ait pour effet une amélioration progressive de la vie présente, et que celle-ci soit décrite sous une forme imagée et brillante, cela va de soi. Néanmoins, ce qui aux yeux des pharisiens importe avant tout, c'est la fidélité, l'obéissance à Jahvé, cette « justice de la Loi » que s. Paul opposera si vivement à la « justice par la foi ».

On voit par ces simples réflexions que la notion du règne de Dieu reçue par les Juifs au temps de Jésus n'était pas aussi arrêtée que les eschatologistes essaient de nous le faire accroire¹. Il n'est pas exact, en particulier, que le règne de Dieu

¹ La distinction que nous venons de faire entre les opinions extrêmes du judaïsme touchant la notion du royaume de Dieu, est clairement indiquée dans l'intéressante étude de M. G. Hoelscher, professeur à l'Université de Bonn : *Problèmes de la littérature apocalyptique juive*, dans la *Revue d'Histoire et de Philosophie religieuses*, t. IX, 1929, p. 101-114. Voici comment l'auteur définit les rapports existant entre l'apocalyptique et le pharisaïsme : « Le rabbinisme, qui est sorti du Pharisaïsme primitif, a conservé toute sorte d'éléments apocalyptiques, mais ce n'est pas cela qui est caractéristique pour le Pharisaïsme. Ce qui est caractéristique, c'est le retour à la vraie tradition juive par opposition aux influences nouvelles et étrangères... Une (telle) eschatologie de l'au-delà dans laquelle l'attente d'un royaume terrestre habituelle à la prophétie canonique était tout à fait abandonnée ou seulement considérée comme provisoire, était très éloignée de l'eschatologie du Pharisaïsme et de celle des milieux populaires dominée par le Pharisaïsme. » *Op. cit.*, p. 110-112.

conçu à la manière forte, comme prêt à se réaliser instantanément dans le bouleversement du monde actuel, exprime l'opinion générale des Juifs de Palestine, au temps du Christ. Prétendre que cette notion, étant celle de tout le monde, dut être aussi celle de Jésus, c'est tout bonnement, s'engager sur une mauvaise piste.

(3)

Jésus cependant n'aurait-il pu partager une opinion, sinon commune, du moins assez répandue dans les milieux populaires galiléens, parmi lesquels se passe la plus grande partie de sa vie ? Humainement parlant, la conjecture est plausible. Mais elle doit être contrôlée par l'enseignement évangélique.

I. Prenons connaissance tout d'abord de la doctrine du ROYAUME DE DIEU.

Pour procéder sans parti pris, dans un esprit de parfaite objectivité, — le seul qui convienne à une enquête historique, — nous aurons à considérer, non point seulement quelques passages habilement sélectionnés selon les convenances d'une thèse a priori, mais l'ensemble des textes sûrs où intervient le mot *basileia*, dans le double sens de *royaume*, territoire, et de *règne*, pouvoir ou exercice du pouvoir royal.

a) Dans une première catégorie de textes, la *basileia* est considérée comme *présente*. Cette idée ressort en partie de l'importance exceptionnelle que Jésus assigne à sa propre personne, la personne du fondateur du royaume de Dieu : Il est plus grand que Jonas et que Salomon¹. Les temps anciens, — ou, si l'on préfère, l'économie de l'Ancien Testament, — sont terminés avec Jean-Baptiste, le dernier et le plus éminent des prophètes ; si grand qu'il soit, Jean-Baptiste est plus petit que le plus humble du royaume, celui-ci, comme aurait dit Pascal, étant d'un ordre à part : *La Loi et les prophètes vont jusqu'à Jean. Mais depuis Jean le royaume de Dieu est annoncé et chacun fait effort pour y entrer*².

Au moment où Jésus entre en scène, les puissances infernales sont réduites à l'impuissance : le « Fort » est lié, ses instruments sont pris ; or les victoires que le Sauveur remporte sur le démon sont pour les Juifs incrédules le signe que le règne est arrivé : *Si je chasse les démons par l'esprit de Dieu, c'est donc que le règne de Dieu est arrivé*³. Aux pharisiens qui lui demandent quand le règne de Dieu doit apparaître, il répond aussitôt, mettant au clair la nature spirituelle et cachée de la *basileia* : *le règne ne vient pas de façon observable : on ne pourra pas dire : « Il est*

¹ Mr., XII, 41-42 = Lc., XI, 31-32.

² Mr., XI, 11-13 = Lc., VII, 28 ; XVI, 16.

³ Mr., XII, 28-29 = Lc., XI, 20-21.

*ici » ou : « Il est là » car le règne (ou le royaume) de Dieu est au dedans de vous*¹. Passage rendu célèbre par l'usage qu'en a fait Harnack ! Il indique que le règne est déjà en activité, non pas, sans doute, uniquement dans les cœurs des fidèles, par une grâce de lumière, mais au sein de la nation juive, comme un germe encore latent, dont la poussée mystérieuse se fait pressentir. C'est pourquoi Jésus et ses apôtres s'en vont prêcher partout la bonne nouvelle : *le royaume de Dieu est proche*, mieux encore, s'il est permis d'interpréter le texte grec par son substrat sémitique : *le royaume attendu est arrivé*².

b) Cela n'empêche pas le royaume d'être également en pleine formation. Présent au milieu d'Israël, comme un germe enfoui dans la terre, il est appelé à se développer et à s'accroître. Sous un certain aspect, il est donc futur. Le fait que le règne de Dieu est déjà arrivé n'exclut pas qu'il doive venir, en se réalisant toujours davantage. Telle est la doctrine de maintes paraboles. Par exemple de la parabole du grain de sénévé, la plus petite de toutes les semences, destinée à devenir aussi grande qu'un arbre³,

¹ Lc., XVII, 20.

² Cf. M.-J. LAGRANGE, *Évangile selon s. Marc*, 1920, p. 15-16, et P. JOÜON, *Notes philologiques sur les Évangiles*, dans *Recherches de science religieuse*, t. XVII, 1927, p. 538.

³ Mr., XIII, 31-32 ; Mc., IV, 30-32 ; Lc., XIII, 18-19.

ou de celle du levain mêlé à trois mesures de farine, et qui doit, par une invisible et mystérieuse fermentation, faire lever toute la pâte¹, ou de celle-ci qui se lit uniquement dans Marc :

Il en est du règne de Dieu comme d'un homme qui aurait jeté une semence en terre ; qu'il dorme ou qu'il soit debout, de nuit et de jour, la semence pousse et grandit, sans qu'il sache lui-même comment. D'elle-même la terre produit d'abord l'herbe, puis l'épi, puis le blé plein l'épi. Et dès que le fruit le permet, il y met la faucille, parce que la moisson est à point².

c) La *basileia* apparaît comme future d'une autre façon encore. Dans plusieurs passages des Évangiles, elle s'identifie avec le lieu de félicité, opposé à la Géhenne, où seront admis, après leur mort, tous ceux qui auront fidèlement observé ici-bas la volonté de Dieu, tous ceux qui auront loyalement accompli leur service. La réalité ainsi désignée est ce que nous désignerions aujourd'hui par le mot « ciel ». Que Notre-Seigneur ait parlé de la *basileia*, considérée alors moins comme un règne que comme une sorte de territoire réservé aux bienheureux, c'est là un point qu'il n'est pas permis de mettre en doute³ ; souvenez-vous de la parabole du mauvais riche

¹ Mt., XIII, 33 = Lc., XIII, 20-21.

² Mc., IV, 26-29.

³ Cf. M.-J. LAGRANGE, *Évangile selon s. Matthieu*, Paris, 1923, p. CLVII s.

et du pauvre Lazare ¹. Il a indiqué les conditions requises pour y entrer, les ennemis qui y font opposition et contre lesquels il importe de se mettre en garde, les sacrifices auxquels il serait fou de ne pas consentir, la valeur des biens en présence, dans le temps présent et après la mort : *que sert-il à l'homme de gagner l'univers s'il vient à perdre son âme* ² ; enfin, sous le symbole d'un repas nuptial, l'intimité divine à laquelle tous les hommes sont conviés ³.

Jusqu'à présent pas d'eschatologie, sinon dans un sens large, si l'on veut, par rapport aux hommes considérés individuellement : une eschatologie signifiant la fin terrestre de chaque mortel et tout ce qui s'ensuit.

d) Jésus cependant a parlé aussi de la fin du monde et du jugement final qui aura pour effet de séparer définitivement les justes et les pécheurs, ceux qui auront observé sa loi et ceux qui l'auront méprisée. C'est à la consommation finale que font allusion les paraboles du filet ⁴ et de l'ivraie ⁵. C'est d'elle que traite, partiellement du moins, le grand discours du Sauveur, un peu abusivement appelé « apocalyptique », dont nous

¹ Lc., XVI, 19-31.

² Mt., XVI, 26 ; Mc., VIII, 38 ; Lc., IX, 25.

³ Mt., XXII, 1-14 = Lc., XIV, 15-24.

⁴ Mt., XIII, 47-50.

⁵ Mt., XIII, 24-30, 36-40.

aurons à nous occuper plus spécialement dans quelques instants.

Au total, comme tant de formules du même genre qui embrassent des réalités fort complexes et parfois même différentes, la *basileia* ou royaume de Dieu comprend des aspects extrêmement variés, qu'il importe de distinguer avec soin sous peine de s'exposer aux pires confusions ¹. C'est le règne de Dieu se réalisant ici-bas par l'action messianique inaugurée au temps de Jésus ; c'est

¹ M. P.-L. COUCHOUD (*Le Mystère de Jésus*, Paris, 1926, p. 169 ss.) a bien observé que la notion du royaume évangélique recouvrait des réalités diverses. Mais lorsqu'il en conclut que l'espérance chrétienne a tâché de se consoler en changeant d'aspect, il ne fait qu'émettre une hypothèse démentie par les textes. La bonne explication a été donnée par le P. de Grandmaison, *Jésus Christ*, t. I, p. 376-388 : « Comme les résumés de ce genre, à la fois programme d'action et formulaire d'idéal, celui-ci (le royaume) suggérerait, avec une orientation commune des vues diverses, parfois jusqu'à la contradiction. *Le gouvernement des lumières* au XVIII^e siècle ; *l'avènement de la démocratie* au XIX^e ; *la dictature du prolétariat* au XX^e, autant de formules prégnantes qui recouvrent pour ceux mêmes qui les acceptent de bonne foi et poursuivent les réformes qu'elles tendent à promouvoir, des réalités fort différentes. — Deux qualités recommandaient surtout cette conception au choix de Jésus : son caractère religieux et sa plasticité même... (aucune conception) n'offrait plus de souplesse aux mains d'un Maître qui saurait s'en emparer, utiliser ses richesses latentes, et s'en servir comme d'un instrument pour faire comprendre les diverses phases et les aspects multiples d'une œuvre complexe dans son unité... Dans l'enseignement de Jésus, l'expression de « Royaume des cieux » renvoie toujours à la même réalité, au même vaste dessein de miséricorde et de grâce : Dieu s'unissant par le lien d'un amour mutuel, et finalement éternel, sa créature humaine. Don unique, mais virtuellement innombrable : soit qu'il se monnaie en autant d'épisodes qu'il y a de destinées individuelles, soit que, envisagé socialement, il se distribue en phases étroitement connexes, mais d'intensité bien inégale. »

le développement progressif de la souveraineté divine s'exerçant par le Messie, en étapes successives, la première de celles-ci coïncidant avec la destruction de Jérusalem et l'expansion de la jeune Église ; c'est la béatitude individuelle promise à ceux qui auront fidèlement accompli leur devoir ; c'est enfin, mais enfin seulement, la manifestation glorieuse de Dieu et de son Messie, qui aura lieu à la fin des temps, au jugement dernier ¹.

Tout cela s'entend sans peine. Je ne vois pas jusqu'ici ce qui pourrait faire difficulté.

La difficulté, ou mieux l'argument proprement dit sur lequel l'école eschatologique édifie son système, est, aussi bien, ailleurs ; il se base sur la détermination du temps auquel la fin du monde aurait été assignée. Dans l'esprit du Christ, soutiennent les eschatologistes, la catastrophe devait avoir lieu à brève échéance, du vivant de la génération contemporaine. Que penser à ce propos ?

¹ Il resterait à nous demander si un aspect de la *basileia* ne correspond pas aussi au concept de l'Église. L'examen de cette question controversée exigerait des développements que nous ne pouvons nous permettre ici. Mieux vaut donc ne pas l'aborder. L'institution de l'Église par le Christ ne dépend pas d'ailleurs de cette identification. — Parmi les meilleures études ayant trait à ce sujet, cf. L. BATTIFOL, *L'enseignement de Jésus*, Paris, 1905, p. 184-188 ; M.-J. LAGRANGE, *Évangile selon s. Matthieu*, Paris, 1923, p. CLVI-CLXXII ; J. LEBRETON, *La vie chrétienne au premier siècle de l'Église*, Paris, 1927, p. 39-97 ; A. LEMONNYER, *Théologie du Nouveau Testament*, Paris, 1928, p. 27-44 ; L. DE GRANDMAISON, *Jésus Christ*, t. I, p. 377-388, t. II, p. 271-280.

Les observations que nous venons de faire dans l'Évangile contredisent cette opinion. Si Jésus a cru à l'imminence de la fin du monde, et à l'instauration, à bref délai, du règne de Dieu « final et terminal » ; si, à ses yeux, la *basileia* par lui annoncée n'est pas autre chose que ce règne prochain des temps nouveaux consécutifs à la destruction du globe, comment nous parle-t-il d'un royaume déjà arrivé, présent en Israël, destiné à se développer, sûrement mais insensiblement, comme une petite graine jetée en terre, et donnant du fruit en son temps ? Comment charge-t-il ses apôtres de se faire les propagateurs et les soutiens de son œuvre ¹ ? Comment peut-il dire à Pierre : *Tu es Pierre, et sur cette pierre je bâtirai mon Église, et les portes de l'enfer ne prévaudront pas contre elle* ². Comprenne qui pourra.

L'étude de la morale évangélique ne donne pas une autre impression. Il est clair que, suivant les prévisions du Maître, le ciel et la terre ne doivent pas passer de sitôt, pour faire place à un ordre de choses nouveau dans lequel il n'y aura plus de souffrances à soulager, plus

¹ Le P. Lagrange a fort bien dit : « Une des raisons prouvant le plus sûrement que Jésus avait en vue l'amélioration et non la destruction du monde, c'est le soin qu'il a pris de former ses disciples pour accomplir cette tâche après lui. » Cf. *Revue biblique*, t. XXXV, 1926, p. 441.

² Mt., XVI, 18.

de nudité à couvrir, plus de faim à assouvir, plus de plaies à panser.

« En fait, note très judicieusement un des critiques les plus écoutés de l'heure, M. Rudolf Bultmann, il n'est pas facile de dire comment un prophète eschatologique, qui voit la fin du monde déjà à la porte, qui flaire l'arrivée du royaume de Dieu et qui, en conséquence, appelle bienheureux ses contemporains prêts à le recevoir (Mt., XIII, 16-17 ; V, 3-9 ; XI, 5-6), — il n'est pas facile de dire comment un tel homme a pu agiter des questions de morale ou frapper des sentences philosophiques, comme un rabbin juif, sans que l'on puisse rien discerner qui révèle l'attente anxieuse des derniers temps. (Cf. Mt., VI, 19-21 ; 25-34 ; VII, 1-2, 7 ; X, 29 ; Lc., XIV, 7-11 ; Mc., II, 27 ; IV, 21) ¹. »

Les eschatologistes cherchent à se tirer d'affaire en insinuant que c'est là une morale provisoire, prévue pour un court laps de temps, une morale par *interim*, « Interimsethik ». Mais ce n'est là qu'une vaine échappatoire, la remarque est encore de M. Bultmann, car « les exigences de Jésus ont un caractère absolu, et leur expression n'est

¹ RUDOLF BULTMANN, ord. Prof. d. Theologie an der Universität Marburg, *Die Erforschung der synoptischen Evangelien*, Giessen, 1930, p. 12. M. Bultmann fait observer ailleurs que la partie morale de l'enseignement de Jésus appartient à une couche aussi ancienne que la partie eschatologique, si bien qu'il n'est pas permis de minimiser la valeur de l'une au profit de l'autre, comme secondaire (*op. cit.*, p. 39).

nullement influencée par la pensée que la fin de ce monde est proche »¹. « Loin d'être un intérim, un règlement de ville assiégée, la morale évangélique envisage la réforme durable de toute l'institution humaine, de la base au faite, et dans les conditions précaires et combattues d'ici-bas. Comme ses fondations, les promesses du Christ embrassent un avenir indéfini, qu'elles engagent et dont elles répondent. Construit-on une cité sur un sol qui tremble ? Légifère-t-on à la veille d'une révolution instantane et sans lendemain² ? »

¹ *Op. cit.*, p. 39. Les mêmes idées ont été récemment exposées avec force par M. Windisch, dans *Sinn der Bergpredigt*, Leipzig, 1929.

² L. DE GRANDMAISON, *Jésus-Christ* t. II, p. 308. H. Barbusse est arrivé à peu près à la même conclusion : « Je me permets de n'être pas d'accord, sur l'enseignement du prophète Jésus, avec M. Guignebert, qui réduit sa prédication à l'annonce de la Fin du Monde et à la nécessité de s'y préparer — selon le programme courant des prophètes juifs messianistes de son époque. De nombreuses paroles de Jésus, rapportées par les Évangiles et n'ayant pas une origine suspecte, me paraissent infirmer absolument cette manière de voir. Le messianisme de Jésus est plein de l'idée du salut par la vérité et se sépare totalement de celle de la revanche d'Israël, bagage usuel des prophètes d'alors. Son enseignement assigne aux idées et aux sentiments leurs sources intérieures, les ramène au centre humain. Il replace l'esprit humain, dont la règle et la forme sont l'harmonie de justice, au milieu des choses, et instaure une théorie de l'esprit. Il rentre dans la vie même et nous y fait rentrer : « Esprit et vie ». « En esprit et en vérité ». « Dieu est en secret ». « Le royaume de Dieu est en nous ». « Cherchez et vous trouverez ». De l'intérieur à l'extérieur, telle est la formule schématique qui caractérise sa doctrine d'un bout à l'autre, et lui impose une extraordinaire unité, une unité telle que nous ne sommes plus autorisés à prétendre que ce sont là, — comme beaucoup d'éléments dogmatiques des Évangiles (?) — un apport qu'y plaça rétrospectivement l'Église constituée depuis longtemps. » Cf. *Jésus et la conscience moderne*, Paris, 1928, *L'opinion de Barbusse sur le « Jésus historique »*, p. 167-168.

On nous objecte cependant quelques textes pas très nombreux, mais, nous dit-on, fort clairs, qui apporteraient à la thèse de l'eschatologie un appui assuré. Il s'agit des passages où Jésus annonce la proximité de son avènement. Le discours sur la ruine de Jérusalem et la fin du monde est le plus important. Permettez-moi de le relire d'après l'Évangile de s. Marc.

1. *Prophétie sur la destruction du Temple (XIII, 1-2).*

Or comme il sortait du Temple, un de ses disciples lui dit : « Maître, regarde quelles pierres et quelles constructions » ? Et Jésus lui dit : « Tu vois ces grandes constructions ? Il ne restera pas pierre sur pierre qui ne soit renversée. »

2. *La question sur le dénouement (3-4).*

Et quand il se fut assis sur le mont des Oliviers, en face du Temple, Pierre l'interrogea en particulier, avec Jacques et Jean et André : « Dis-nous quand cela arrivera, et quel sera le signe quand tout cela devra s'accomplir ? »

3. *Discours sur la ruine du Temple et sur la venue du Fils de l'homme (5-8).*

Jésus commença donc à leur dire : « Prenez garde qu'on ne vous induise en erreur. Plusieurs viendront sous mon nom, disant être moi et ils induiront en erreur beaucoup de monde. Et quand vous entendrez parler de guerres et de bruits de guerre, ne vous troublez pas. Il faut que cela vienne, mais ce n'est pas encore la fin. Car on se lèvera, nation contre nation, et royaume contre royaume ; il y aura des tremblements de terre en divers lieux, il y aura des famines. C'est le commencement des douleurs.

4. *La ruine du Temple et de Jérusalem* (9-18).

Prenez garde à vous-mêmes ! car on vous traduira devant les sanhédrins, et vous serez battus de verges dans les synagogues, et vous comparâtes devant des gouverneurs et des rois, à cause de moi, pour rendre témoignage devant eux. Et il faut tout d'abord que l'évangile soit prêché à toutes les nations. Et lorsqu'on vous emmènera pour vous livrer, ne vous préoccupez pas de ce que vous aurez à dire ; mais dites ce qui vous sera donné à ce moment-là ; car ce n'est plus vous qui parlerez, mais l'Esprit-Saint. Et le frère livrera son frère à la mort, et le père son enfant, et les enfants se lèveront contre leurs parents et les feront mourir ; et vous serez haïs de tous à cause de mon nom. Mais celui qui aura persévéré jusqu'à la fin sera sauvé.

Mais lorsque vous verrez l'abomination de la désolation établie où elle ne doit pas être, — que celui qui lit comprenne ! — alors, que ceux qui seront en Judée fuient vers les montagnes ; que celui qui sera sur la terrasse ne descende pas et n'entre pas pour prendre quelque chose dans sa maison, et que celui qui sera dans les champs ne retourne pas en arrière pour prendre son manteau. Malheur à celles qui seront enceintes et à celles qui allaiteront dans ce temps-là ! Priez pour que cela n'arrive point en hiver !

5. *L'avènement du Fils de l'homme* (19-27) ¹.

Car ces jours seront une détresse comme il n'y en a pas eu

¹ Ici commence une nouvelle section ayant trait à la fin du monde. C'est ce qui résulte de la comparaison avec DANIEL, XII, 1. Daniel emploie les mêmes termes que MARC et MATTHIEU pour passer, sans transition, d'un épisode particulier (la fin du persécuteur d'Israël) à la consommation dernière : « temps de détresse telle qu'il n'y en a pas eu de pareille, depuis qu'il existe une nation jusqu'à ce temps-là. » Cf. M.-J. LAGRANGE, *Évangile selon saint Marc*, p. 342 et *L'Évangile de Jésus-Christ*, p. 482.

depuis le commencement de la création que Dieu a créée jusqu'à maintenant, et comme il n'y en aura pas. Et si le Seigneur n'avait abrégé ces jours, personne n'aurait échappé ; mais il a abrégé ces jours à cause des élus qu'il a choisis. Et alors si quelqu'un vous dit : Voici le Christ ici, le voici là ! ne le croyez pas ! Car il surgira de faux Christs et de faux prophètes et ils feront des signes et des prodiges pour égarer, s'il était possible, les élus. Pour vous, prenez garde ; je vous ai tout annoncé d'avance.

Mais dans ces jours-là, après cette détresse, le soleil sera obscurci, et la lune ne donnera plus sa lumière, et les astres tomberont du ciel et les puissances qui sont dans les cieux seront ébranlées. Et alors on verra le Fils de l'homme venant dans des nuées, avec beaucoup de puissance et de gloire. Et alors, il enverra les anges, et il rassemblera les élus des quatre vents, de l'extrémité de la terre jusqu'à l'extrémité du ciel.

6. *La parabole du figuier* (28-31).

Que le figuier vous fournisse un terme de comparaison ! Lorsque déjà ses branches sont devenues tendres, et que les feuilles ont poussé, vous savez que l'été est proche. De même, vous aussi, quand vous verrez ces choses-là, sachez que c'est proche aux portes. Je vous dis en vérité que cette génération ne passera pas, que tout cela ne soit arrivé. Le ciel et la terre passeront, mais mes paroles ne passeront pas.

7. *Le temps de l'avènement du Fils de l'homme est inconnu* (32-37).

Or quant à ce jour ou à l'heure, personne ne sait, pas même les anges dans le ciel, ni le Fils, mais seulement le Père. Prenez garde, veillez, car vous ne savez pas quand ce sera le temps... C'est comme un homme parti en voyage, qui a laissé sa maison et donné pouvoir à ses serviteurs, à chacun son ouvrage, et au portier il a recommandé de veiller

Veillez donc, car vous ne savez pas quand le maître de la maison viendra, ou tard, ou vers le milieu de la nuit, ou au chant du coq, ou le matin ; de peur que, venant à l'improviste, il ne vous trouve endormis. Or, ce que je vous dis, je le dis à tous : Veillez ¹ ! »

Ce discours est amorcé dans MARC par une question des apôtres ayant trait à la destruction du Temple, question qui, d'après MATTHIEU, portait en même temps sur les événements des derniers jours : *Dis-nous, demandent-ils à Jésus, quand cela sera et quel sera le signe, lorsque tout cela devra s'accomplir* ² ? Cette interrogation vise surtout à un éclaircissement touchant le moment où les événements auront lieu. Le discours que Jésus fait en réponse à ses interlocuteurs ne donne pas satisfaction à leur curiosité. Il n'entrait pas dans les intentions du Sauveur d'indiquer des dates précises. Plus important était-il de savoir comment se comporter lorsque les calamités surviendront. Tel est le thème.

Manifestement, le Maître fait état de deux épisodes : la ruine de Jérusalem, dont les préparations sont longuement décrites, et la fin du monde, représentée en style apocalyptique, imagé, conventionnel, dans le goût de l'époque. Mais les deux désastres sont-ils, dans la pensée de Jésus, tellement liés l'un à l'autre qu'ils ne forment

¹ Division et traduction d'après M.-J. LAGRANGE, *Évangile selon saint Marc*, (éd. abrégée), Paris, 1922.

² Mt., XXIV, 3.

pour ainsi dire que deux étapes à peine distinctes du même cataclysme ? la ruine du Temple n'est-elle que le signe immédiatement avant-coureur de la consommation finale ?

Telle est l'opinion de ceux qui recourent à l'exégèse du discours pour prouver que Jésus croyait à la fin prochaine du siècle présent, et au non moins prochain avènement du Fils de l'homme.

A raisonner *ad hominem*, nous serions autorisés à dire que si le discours de Jésus se rapporte à deux épisodes différents : la ruine de Jérusalem et la fin du monde, nous pourrions fort bien être en présence d'une composition résultant de la fusion, en un seul tout, de deux discours indépendants, prononcés par Notre-Seigneur à deux moments séparés de sa vie. Le procédé littéraire auquel nous ferions appel est celui auquel nos adversaires recourent à tout bout de champ. Ils auraient mauvaise grâce de nous dénier le droit d'y faire appel dans le cas présent.

Toutefois, telle ne sera pas notre explication. Nous reconnaissons que le discours eschatologique du Seigneur forme une unité réelle, et nous pensons que c'est Jésus lui-même qui y a mêlé les deux thèmes en question. Seulement nous constatons aussi, — et il n'en faut pas plus pour ruiner l'objection qui nous est proposée, — nous constatons que, si Jésus traite en même temps de la ruine de Jérusalem et de la fin du monde,

il ne dit pas que ces événements auront lieu dans le même temps. Tout au contraire, il les distingue l'un de l'autre très catégoriquement.

Le premier sera annoncé par des signes auxquels il faudra se montrer attentif afin de n'être pas surpris. Ce sera le moment de fuir sans retard : *que ceux qui seront en Judée fuient vers les montagnes, que celui qui sera sur la terrasse ne redescende pas pour prendre quelque chose dans sa maison*, etc. Bref, le salut sera possible mais à la condition de se sauver au plus vite. Aussi les signes annonciateurs de la catastrophe sont-ils énumérés au long. Ce sont les guerres et les bruits de guerre, les famines, les faux messies, les persécutions auxquelles est mêlée la synagogue, enfin, la profanation du sanctuaire représentée par « l'abomination de la désolation », ce qui, d'après LUC, n'est pas autre chose que la présence de l'armée romaine autour de la ville sainte. Or tout cela surviendra prochainement, du vivant de la présente génération : *Cette génération ne passera pas avant que tout ceci n'arrive*. Inutile d'épiloguer : « cette génération » est celle des apôtres. Et après cela, ajoute LUC, Jérusalem sera foulée aux pieds par les Gentils, jusqu'à ce que le temps des Gentils soit arrivé à son terme, c'est-à-dire, selon toute probabilité, jusqu'à ce que l'époque caractérisée par la présence des Gentils à Jérusalem soit entièrement écoulée.

L'autre événement est une catastrophe générale qui s'abat comme un filet, d'un seul coup inattendu, sur tous les hommes à la fois.

Dans le premier cas, le fléau était localisé, puisque l'on pouvait trouver des refuges en dehors de la zone dangereuse. Dans le second cas, toute fuite sera inutile et d'ailleurs impossible. Première distinction à faire. Une autre concerne la différence des temps. De la destruction du Temple on savait au moins qu'elle devait avoir lieu dans l'espace de la génération présente. De la fin du monde, on ne sait rien, sinon qu'elle surviendra à l'improviste. Le Christ refuse d'en laisser entendre davantage. Il n'appartient pas à sa mission de lever le voile : *Quant à ce jour-là ou à cette heure-là, personne ne sait quand ils arriveront, pas même les anges, dans le ciel, pas même le Fils, personne si ce n'est le Père.*

En gros, les deux événements signifiés dans le discours du Seigneur se présentent sur des plans différents et dans une tout autre perspective.

Mais, insistera-t-on peut-être, si les deux événements ne devaient pas avoir lieu simultanément, pourquoi Jésus en a-t-il parlé dans le même discours, au risque de provoquer dans l'esprit des apôtres d'inévitables confusions ? La réponse est simple. Le danger n'était pas à craindre pour la bonne raison que la confusion existait déjà. La question des apôtres, d'après

MATTHIEU, le montre clairement : aux yeux des Douze, ruine du Temple et fin du monde allaient de pair. On ne concevait pas que Jérusalem, centre religieux officiel du vrai culte de Dieu, pût disparaître avant la consommation finale de toutes choses, qui devait précéder elle-même la manifestation glorieuse du règne de Dieu. Cet état d'esprit exposait aux pires erreurs. Quand les murs de la ville tomberont sous les coups de bélier des assiégeants, on songera tout naturellement que les derniers jours du monde sont venus. Alors, au lieu de fuir, on attendra le miracle, la venue éclatante du Fils de l'homme, la manifestation de la toute-puissance irrésistible de Jahvé. N'est-ce pas pour prévenir cette illusion, au lieu de la créer, que Jésus traite en même temps des deux faits ? Il en parle pour les distinguer, sans cependant tirer tout à fait au clair ce qui devait rester dans l'ombre. Il apprend surtout ce qu'il faudra faire quand les premiers indices de la chute de Jérusalem seront reconnus : s'éloigner du danger. Les chrétiens l'ont si bien compris qu'à l'approche des armées romaines ils se sont réfugiés à Pella, au delà du Jourdain. Quant à la fin du monde, c'est le secret de Dieu. Une seule chose importe : veiller et se tenir toujours en disposition de comparaître devant le souverain juge.

De toute façon, le point que les eschatologistes essaient de nous montrer dans le texte,

ne s'y trouve pas. La fin du monde n'y est nullement annoncée comme prochaine. Ce qui doit être contemporain de la génération apostolique est autre chose¹.

Si « le discours », pierre angulaire du système, ne contient pas ce que l'on prétend y découvrir, reconnaissons que la position des eschatologistes devient précaire.

Les quelques autres passages auxquels elle se réfère encore ne fournissent pas à sa thèse de meilleurs arguments.

Le premier de ces textes en ordre d'importance est, je crois, le verset qui se lit dans MATTHIEU, X, 23, à la suite du récit de la première mission des apôtres : *je vous le dis en vérité, vous n'aurez pas achevé les villes d'Israël avant que vienne le Fils de l'homme*. Vous pressentez tout ce que l'on est tenté de tirer de là. Les apôtres doivent parcourir la Palestine afin d'y annoncer que le royaume de Dieu est proche, si proche qu'on peut même le considérer comme déjà venu. Jésus leur promet de n'en avoir pas pour longtemps.

¹ Sur le discours eschatologique, cf. M.-J. LAGRANGE, *L'avènement du Fils de l'homme*, dans la *Revue biblique*, t. III, 1906, p. 382-411, 561-574 ; *Évangile selon saint Marc* (4^e éd.), Paris, 1929, p. 332-354 ; *L'Évangile de Jésus-Christ*, Paris, 1928, p. 473-487 ; J. HUBY, *Évangile selon saint Marc* (coll. « Verbum Salutis »), Paris, 1924, p. 297-319 ; L. DE GRANDMAISON, *Jésus Christ*, t. II, p. 280-312 ; H. PINARD DE LA BOULLAYE, *Conférences de Notre-Dame de Paris* (année 1931), Paris, 1931, p. 140-145, 173-179 ; J. LEBRETON, *La vie et l'enseignement de Jésus Christ Notre Seigneur*, Paris, 1931, t. II, p. 199-212.

Avant la fin de leur tournée de prédication itinérante, à l'époque de la moisson, le Fils de l'homme célébrera son avènement dans toute sa gloire.

A vrai dire, cette explication serait normale si la « venue du Fils de l'homme » était réellement associée à la mission apostolique en Palestine, et si, en outre, elle signifiait, comme on l'assure, une manifestation divine éclatante, consécutive à la destruction finale du monde présent. Mais en est-il ainsi ?

La première supposition n'est rien moins qu'établie. MATTHIEU X, contient, il est vrai, un récit de la première mission des apôtres et une annonce de la venue du Fils de l'homme. Mais cette dernière, dans le contexte, est mise en relation avec les persécutions auxquelles, dès le début de l'Église, les communautés chrétiennes seront en butte. Mêmes idées que dans la première partie du discours eschatologique. Les parallèles sont frappants et indéniables. Le passage d'une ville à l'autre ne se rapporte pas à la tournée apostolique ; il signifie l'instabilité à laquelle seront réduits les premiers fidèles, par suite des persécutions qui présageront la ruine de Jérusalem. C'est alors que viendra le Fils de l'homme. Jésus le déclarera encore à ses juges, la veille de sa mort : *Vous verrez le Fils de l'homme assis à la droite de la Puissance et venant sur les nuées du ciel*¹.

¹ Mc., XIV, 62.

De quelle venue s'agit-il alors ? Évidemment d'une venue coïncidant avec la destruction de Jérusalem. Par conséquent, puisque destruction du Temple et consommation finale doivent être dissociées, d'une venue, non pas eschatologique, quoique de très grande importance, consistant dans la manifestation glorieuse de la puissance du Fils de l'homme. Cette venue, croyons-nous, eut lieu, lorsque le peuple juif, fut châtié et dispersé dans le désastre de 70, que la jeune société des fidèles, bientôt accrue par la conversion en masse des Gentils, prouva par sa merveilleuse expansion la force irrésistible de son chef, et que Jésus lui-même, élevé dans l'adoration des chrétiens à la même hauteur que Dieu, apparut littéralement placé à la droite de la Puissance¹.

¹ Cf. L. DE GRANDMAISON, *Jésus Christ*, t. II., p. 297 s. : « S'agit-il de cette haute modalité qu'est le final *avènement du Fils de l'homme* — la *parousie*, le *jour*, le *retour en puissance*, la *gloire* du Christ Jésus ? Elle comporte, comme le plan divin lui-même qu'elle achève et couronne, des avancées successives. De son vivant, le Maître se présente, au témoignage de saint Jean, à la fois comme glorifié, et comme attendant encore sa glorification. L'aube d'un beau jour n'est pas son midi... Plus grande sans comparaison, et justifiant les expressions plus fortes, fut la glorification de Jésus aux yeux de la génération que le condamna. Le dernier jugement et le *retour en puissance* eurent, à cette heure privilégiée, une première réalisation, image et « arrhes de l'héritage » messianique complet. Le peuple juif, l'Israël de la chair, considéré comme une personnalité morale et un tout, étant alors jugé et convaincu, l'exécution de la sentence, ruine de Jérusalem et dispersion du peuple, fut précédée de tels signes et poussée à un point de rigueur que les hommes de ce temps durent y voir la répétition et le premier acte des grandes assises finales, la fin d'un monde avant la fin du monde. Cette œuvre de justice s'accompagna pour le Fils de l'homme, dont

Si Jésus parle de son avènement prochain et de la glorification dont ses juges pourront encore être témoins, il n'a donc pas en vue le bouleversement cosmique des derniers jours, ni l'établissement du royaume en coup de théâtre. Pas un seul texte ne signifie cela. Ceux qui font allusion à des événements prochains ont trait soit à la destruction de Jérusalem, soit aux premiers succès de l'Église. Ceux qui visent la fin des temps ne la représentent pas une seule fois comme devant avoir lieu bientôt.

Au surplus, il nous faut tenir compte de la terminologie adoptée par Jésus, de ces images qui nous étonnent et que nous serions exposés à entendre dans un sens trop matériellement littéral. Plusieurs expressions qui nous déconcertent, ressortissent tout simplement au genre apocalyptique caractérisé par l'emploi des métaphores les plus hardies. « Traiter les prédictions écrites en ce style comme si elles étaient

le nom « au-dessus de tout nom » fut alors prêché aux Gentils et confessé « par beaucoup, venus d'Orient et d'Occident », d'une glorification qui l'assit sur le trône céleste, aux côtés de la puissance de Jahvé. Ainsi le virent, au témoignage de saint Paul, les premiers chrétiens qui exaltaient dans leurs hymnes « le grand mystère de leur culte pieux », Jésus :

*Manifesté dans la chair,
Proclamé Saint dans l'esprit,
Contemplé par les anges,
Prêché parmi les Nations,
Cru dans le monde,
Enlevé dans la gloire (I Tim. III, 16) ».*

de l'histoire rédigée simplement au futur », serait s'exposer à de graves méprises. Jésus a parlé la langue des hommes de son temps. Ses paroles doivent être comprises en conséquence ¹.

(4)

Reste le titre de Fils de l'homme, sous lequel Jésus avait l'habitude de se désigner. On y voit le signe des préoccupations du Maître. Il s'égale à la mystérieuse figure décrite par le prophète Daniel, au Fils de l'homme destiné à apparaître aux derniers jours. Ceci pose un nouveau problème, mais dont, à notre avis, la solution est très simple.

A la prendre au pied de la lettre, l'expression « Fils de l'homme » ne signifiait rien de plus que le mot « homme ». Appliquée à celui qui la prononçait elle pouvait servir à se désigner avec une certaine emphase et d'une façon quelque peu mystérieuse, à peu près dans le sens de « l'homme que je suis ».

Le titre « Fils de l'homme » cependant figurait dans la vision de Daniel. Après l'apparition des quatre bêtes représentant les quatre empires, survient sur les nuées du ciel « comme un Fils d'homme », qui arrive jusqu'à l'ancien des jours auquel il est présenté. Alors, *lui furent donnés*

¹ Cf. L. DE GRANDMAISON, *Jésus Christ*, t. II, p. 295.

*pouvoir et honneur et royauté, et tous les peuples et nations le servirent*¹. Le même personnage intervient dans un autre livre que l'on croit pouvoir faire remonter au premier siècle avant Jésus-Christ : le *livre des Paraboles d'Hénoch*. Voici en quels termes :

Là je vis quelqu'un qui avait une « tête de jours », et sa tête était comme de la laine blanche ; et avec lui un autre dont la figure avait l'apparence d'un homme, et sa figure était pleine de grâce comme un des anges saints. J'interrogeai l'ange qui marchait avec moi, et qui me faisait connaître tous les secrets au sujet de ce Fils de l'homme : « Qui est-il, et d'où vient-il ; pourquoi marche-t-il avec la Tête des jours ? »

Il me répondit et me dit : « C'est le Fils de l'homme qui possède la justice et avec lequel la justice habite, qui révélera tous les trésors des secrets, parce que le Seigneur des esprits l'a choisi, et son sort a vaincu... Le Fils de l'homme que tu as vu fera lever les rois et les puissants de leurs couches, et les forts de leurs sièges, et il rompra les reins des forts, et il brisera les dents des pécheurs, etc.² »

Est-ce à dire que l'expression « Fils de l'homme » avait reçu une signification quasi officielle et communément acceptée. Dans ce cas, l'usage que Jésus en fait contrasterait singulièrement avec la réserve extrême dans laquelle il entend se tenir pour ne pas s'exposer à des manifestations populaires intempestives. On constate d'ailleurs que jamais le titre en question ne donne occa-

¹ DANIEL, VII, 13-14.

² *Livre d'Hénoch*, XLVI, 1-61 Cf. M.-J LAGRANGE, *Le Judaïsme...* p. 247.

sion, de la part de la foule ou des disciples, à des déclarations de foi messianique. Quand Jésus est acclamé comme Messie, c'est toujours sous le nom de Fils de David. Celui-ci correspondait à la tradition authentique d'Israël. Le « Fils de l'homme » ne provoque que des étonnements. S. Jean en est témoin. A preuve, ce propos, qu'il nous rapporte, de la foule intriguée par l'étrangeté de l'expression : *Nous savons par la Loi que le Christ demeure à jamais ; comment dis-tu que le Fils de l'homme doit être élevé ? Qui est ce Fils de l'homme*¹ ?

L'épisode de l'entrée solennelle à Jérusalem n'est pas moins significatif. Le Sauveur est acclamé, non point comme « Fils de l'homme », mais comme descendant de David : *Hosanna soit celui qui vient au nom du Seigneur ! Béni soit le règne qui vient, de notre père David ! Hosanna au plus haut des cieux*² ! On ne voit pas, au surplus, que Jésus ait été poursuivi pour s'être donné comme le « Fils de l'homme » eschatologique. Lorsque le grand prêtre l'interroge, il lui demande *s'il est le Christ, le Fils de Dieu béni*³, non point s'il est le « Fils de l'homme » mentionné dans le livre des paraboles d'Hénoch. Et c'est comme un messie révolutionnaire qu'on le traduit devant le procurateur romain. De l'influence que le titre

¹ JN., XII, 34.

² MT., XXI, 9 ; Mc., XI, 10 ; Lc., XIX, 38.

³ MT., XXVI, 63 ; Mc., XV, 61 ; Lc., XXII, 67.

« Fils de l'homme » aurait pu avoir sur l'esprit des Juifs, point de trace.

Il faut donc le reconnaître, l'expression « Fils de l'homme » n'était pas un titre messianique populaire. Par le fait même, l'argument que les eschatologiques voudraient en tirer perd les trois quarts de sa valeur.

Soutiendra-t-on, comme Wellhausen, que « Fils de l'homme » n'avait aucune signification messianique¹ ? Ce serait un autre excès. Et Jésus l'a prévenu en déclarant, devant le sanhédrin, qu'en lui s'accomplirait la prophétie de Daniel : *Vous verrez le Fils de l'homme assis à la droite de la Puissance et venant sur les nuées du ciel*².

L'expression « Fils de l'homme », — qui dans le langage usuel pouvait signifier tout simplement « homme », « l'homme que je suis », — comportait donc une signification messianique, mais obscure, susceptible d'un éclaircissement graduel. Elle convenait ainsi à la lente et progressive pédagogie du « secret ». Le jour viendrait où son sens caché serait complètement élucidé. En attendant, sans le révéler encore ouvertement comme Messie, elle désignait avec une certaine emphase la personne du Maître, elle en accusait le caractère mystérieux³.

¹ *Einleitung in die drei ersten Evangelien*, Berlin, 1905, p. 39.

² Mc., XIV, 62.

³ Sur l'expression « Fils de l'homme » dans le judaïsme et dans les Évangiles, cf. M.-J. LAGRANGE, *Évangile selon s. Marc*, (4^e éd.), p.

Si l'on infère de là que Jésus, tout au moins, avait conscience de posséder une origine céleste, nous n'y contredirons pas. Il faudrait même dire davantage. Car Jésus ne s'est pas seulement présenté comme un personnage surnaturel ; il a parlé et agi en Fils de Dieu. Mais, que cette persuasion vienne de son milieu, travaillé par l'attente fiévreuse de la catastrophe finale, c'est autre chose. Les tentatives faites pour le prouver ont échoué. Ni l'étude du judaïsme à l'époque du Christ, ni l'examen de l'Évangile ne favorisent la thèse. Bien au contraire. On n'exagérera rien en disant qu'ils la contredisent.

* * *

CONCLUSION.

Tout considéré, les défauts auxquels succombe le système eschatologique sont ceux de l'école libérale.

A l'époque où il cherchait encore à acclimater dans l'Église les théories aventureuses qui faisaient alors *florès* en Allemagne, M. Loisy reprochait vivement à Harnack de ne s'être servi pour l'élaboration de sa synthèse sur l'essence du christianisme que d'un très petit nombre de textes douteux. « On irait, disait-il, contre les principes

les plus élémentaires de la critique en échafaudant une théorie générale du christianisme sur un petit nombre de textes médiocrement garantis, et en négligeant la masse des autres textes incontestés et leur signification très nette. Avec une telle méthode, on offrirait au public une synthèse doctrinale plus ou moins spécieuse, mais non l'essence du christianisme d'après l'Évangile. On verra que M. Harnack n'a pas évité cet écueil... »¹ — Les eschatologistes ne l'ont pas évité davantage. A la différence des protestants libéraux, ils ont eu, en outre, le grand tort d'avoir donné aux passages dont ils entendent se servir une signification critiquement inacceptable. Leur erreur n'est pas d'avoir relevé dans la prédication de Jésus le thème de la fin du monde et du jugement dernier, mais d'avoir considéré la fin du monde comme imminente, et de l'avoir confondue avec l'avènement du royaume de Dieu, destiné à se développer ici-bas sous l'influence surnaturelle du Sauveur.

Ce n'est point dire toutefois que leur effort fut vain.

En terminant l'examen des théories de M. Eisler sur le messianisme politique, nous exprimons notre regret mélancolique de voir tant de science et de raffinements dialectiques dépensés en pure perte². Il n'en est pas de même ici. Les

¹ *L'Évangile et l'Église*, p. XVIII-XIX.

² Voir plus haut, p. 110.

eschatologistes ont le mérite incontestable de nous avoir montré en Jésus un personnage conscient de dépasser le niveau naturel de l'humanité. Malheureusement, ils lui ont aussi prêté des préoccupations qu'il ne manifeste pas et que, ajoutons-le, il n'a pas pu avoir. Ils en ont fait un illuminé de la lignée des zélotes, auxquels conviendrait mieux le nom d'aventurier.

Le conflit entre les libéraux et les eschatologistes est-il inévitable ? Et en les renvoyant dos à dos devons-nous renoncer à débrouiller le problème ? Je ne le pense pas. Je crois plutôt que nous marquerions une singulière avance en dégageant ce que les conclusions proposées par l'une et l'autre école ont de ferme, et, comme nous y invite M. Bultmann¹, en essayant de les mettre d'accord au lieu de les opposer.

Les libéraux nous montrent en Jésus un homme parfaitement maître de lui, ouvert à toutes les impressions du dehors, merveilleusement équilibré, attentif à toutes les détresses humaines, toujours soucieux d'accomplir la volonté de son Père des cieux, sans rien du fanatique ou de l'exalté que fascine un point brillant de l'avenir. Et tout cela correspond bien en effet aux enseignements de l'Évangile.

Les eschatologistes insistent sur le fait que cet homme a prétendu être plus qu'un homme,

¹ *Die Erforschung...*, p. 39.

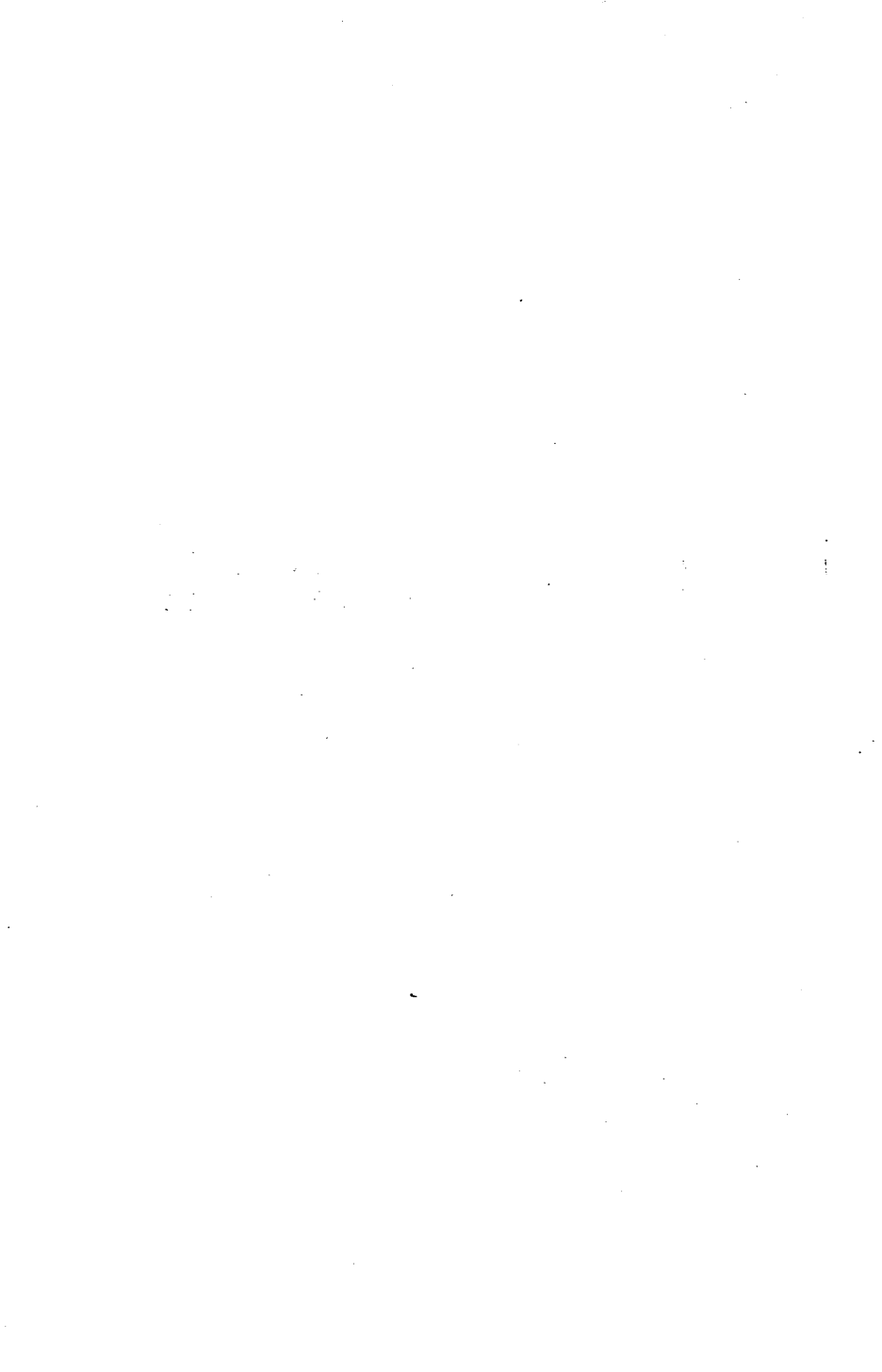
un être d'origine céleste, envoyé de Dieu pour jeter sur la terre les assises de son royaume et y régner avec puissance. Et cela aussi figure dans l'Évangile.

Un aspect ne doit pas exclure l'autre. Tous deux sont nécessaires pour reconstituer la vraie figure de Jésus.

Nous dirons donc que, *d'après l'Évangile*, Jésus, en qui se réalise à un degré éminent la perfection la plus pure de l'humanité, s'est posé nettement devant la conscience des hommes comme un être d'une essence supérieure.

Après cela, on essayera d'expliquer ce témoignage évangélique, voire même de s'en débarrasser. Mais si l'on tient ferme aux points qui dans les systèmes libéraux et eschatologistes sont fortement établis, il ne restera plus en présence qu'un très petit nombre d'hypothèses.

La lutte autour de l'existence de Jésus



LA LUTTE AUTOUR DE L'EXISTENCE DE JÉSUS

I. — L'ÉCOLE MYTHOLOGIQUE ET SA POSITION EN FACE DU PROBLÈME. 1. Revue rapide des principales théories mythologiques. - 2. Objections formulées par les mythologues contre les systèmes précédents : *a*) ils impliquent une vue mesquine du christianisme ; *b*) ils se heurtent à une invraisemblance ; *c*) ils ne tiennent pas compte des préventions juives en faveur du monothéisme ; *d*) ils ne concordent pas avec les données les mieux établies du paulinisme. — II. — LE SYSTÈME DE M. COUCHOUD. 1. Partie négative : *a*) critique des documents non-chrétiens ; *b*) critique des documents chrétiens. - 2. Partie constructive. — III. — EXAMEN DES THÉORIES DE M. COUCHOUD. 1. Comment expliquer qu'elles aient pu être sérieusement proposées : *a*) apparentes analogies avec le paganisme ; *b*) influence des méthodes du protestantisme libéral. - 2. Examen des critiques formulées contre les documents favorables à l'existence historique de Jésus : *a*) documents non-chrétiens ; *b*) documents chrétiens. - 3. Le prétendu culte de Jésus préchrétien. — CONCLUSION.

A en croire l'école eschatologique, Jésus, par une étrange et formidable illusion, se serait identifié avec le personnage céleste de la fin des temps, que tout le monde en Palestine attendait.

Cette vue sommaire du christianisme, appuyée par un petit nombre de textes choisis et inter-

prêtés avec art, n'est pas celle de l'histoire. L'opinion prêtée aux contemporains de Jésus est loin d'avoir été aussi générale qu'on la suppose. Le royaume de Dieu annoncé par le Christ est autre chose qu'un royaume eschatologique. La morale de l'Évangile ne se laisse pas réduire à une éthique d'*interim*. Enfin, parmi tous les textes allégués pour établir la croyance de Jésus à la proximité de la fin du monde, les uns ne concernent que la ruine de Jérusalem et les premiers développements de l'Église, tandis que les autres, qui ont trait à la consommation du monde, sont muets au sujet du moment où cette catastrophe doit avoir lieu.

L'examen des doctrines eschatologiques nous a conduits à une seule conclusion positive : Jésus s'est donné très nettement pour le Messie annoncé par les prophètes, l'ambassadeur de Dieu plus grand que Jean-Baptiste et que Salomon, le chargé de pouvoir divin envoyé en ce monde pour y instaurer le règne de Dieu, le Fils de l'homme assis à la droite du Très-Haut.

L'alternative devant laquelle nous sommes ainsi contraints de nous placer paraît inéluctable : ou bien Jésus n'était qu'un homme semblable à nous et ses prétentions inouïes sont d'un ambitieux ou d'un insensé ; ou bien il a dit la vérité et il l'a prouvée par l'œuvre de sa vie. Nous aurons l'occasion de revenir sur cette re-

marque. Elle n'est pas nouvelle, mais je la crois capitale.

Contentons-nous, pour le moment, d'une constatation. Si différents qu'ils soient, les systèmes libéraux et eschatologiques ont un point commun : ils expliquent le problème de Jésus par la déification posthume de celui qui vécut parmi les hommes, comme un sublime professeur de morale suivant les uns, comme un visionnaire et un prétendant à la dignité messianique suivant les autres.

L'accord des théories passées en revue sur cette solution, dont les modalités seules diffèrent, semblerait faire la preuve d'une position très forte. Et de fait, ce fut longtemps un dogme de la critique, que Jésus-Christ, l'Homme-Dieu, était un simple mortel dont les hommes avaient fait un dieu.

La conjecture cependant n'était pas sans soulever de graves difficultés. Mais on n'en tenait aucun compte. Plusieurs auteurs, — ceux qui ont pris à cœur de combattre jusqu'à l'existence historique du Christ, — se sont appliqués à en dénoncer l'extrême gravité. Avant de les entendre, quelques mots de présentation ne seront pas inutiles.

I. — L'ÉCOLE MYTHOLOGIQUE ET SA POSITION EN FACE DU PROBLÈME DE JÉSUS ¹.

(I)

Les mythologues, c'est ainsi qu'on a l'habitude de les appeler, vous verrez de suite pourquoi, ne datent pas d'hier. Leur ascendance remonte jusqu'au XVIII^e siècle. A cette époque, deux rationalistes français, C.-F. Voolney ² et C.-F. Dupuis ³, soutenaient que le christianisme tout entier n'était qu'un mythe astral, auquel la crédulité de quelques bonnes gens avait prêté une apparence de réalité historique. Suivant Dupuis (1742-1809), « le Christ, fils de la Vierge Marie, serait la personnification du Dieu soleil... Le soleil passant, au sortir de l'hiver, sous le signe

¹ Sur l'historicité de Jésus et la lutte menée par les mythologues : **Première partie, jusqu'à la guerre**, L.-C. FILLION, *Les étapes...*, p. 320-346 ; M.-J. LAGRANGE, *Le sens du christianisme*, p. 306-315 ; A. SCHWEITZER, *Geschichte der Leben-Jesu-Forschung*, p. 444-564 ; — **Deuxième partie, après 1918**, M. GOGUEL, *Jésus de Nazareth, mythe ou histoire*, Paris, 1925 ; L. DE GRANDMAISON, *Jésus dans l'histoire et dans le mystère*, Paris, 1925 ; P. BUYSSE, *Jésus devant la critique*, Bruges, 1926, p. 5-51 ; O. GRABER, *Im Kampfe um Christus*, Graz, 1927 ; H. WINDISCH, *Das Problem der Geschichtlichkeit Jesu : Die ausserchristlichen Zeugnisse*, dans *Theologische Rundschau*, t. I, 1929, p. 266-288 ; M. LEPIN, *Le Christ Jésus*, Paris, 1929, p. 11-135.

² C.-F. VOLNEY, *Les ruines, ou méditation sur les révolutions des Empires*, Paris, 1791.

³ C.-F. DUPUIS, *Origine de tous les cultes, ou religion universelle*, Paris, an III (1794) ; *Abrégé de l'origine de tous les cultes*, an VII (1798), 4^e éd. 1822.

de l'Agneau, répare le mal introduit dans le monde par la froide saison : ainsi le Dieu des chrétiens est représenté sous l'emblème de l'Agneau réparateur du péché, qui ressuscite en prenant au printemps une vie nouvelle. Les douze apôtres sont les douze signes du zodiaque. Pierre, avec ses clefs et sa barque, est le vieux Janus, à la tête des douze divinités, qui sont les douze mois de l'année »¹, et ainsi de suite.

Ces idées baroques trouvèrent un regain de succès à l'époque de la grande ferveur panbabylonienne, c'est-à-dire aux environs de l'année 1910. Émerveillés par les révélations arrachées au vieil Orient à la fortune de fouilles heureuses et de déchiffrements laborieux, plusieurs savants,² — hommes éminents dans leur spécialité, mais en même temps terribles fantaisistes, — s'estimaient en mesure d'expliquer les origines des religions juive et chrétienne par les traditions religieuses assyro-babyloniennes. C'est ainsi, par exemple, que d'après P. Jensen, l'Évangile proviendrait d'une légende solaire, vieille d'au moins deux mille ans, et que Jésus, comme Moïse et s. Paul, serait la transposition d'un héros,

¹ *Origine de tous les cultes*, t. III, p. 138 ss. — Il est amusant de constater que ces explications surannées sont encore proposées aujourd'hui, presque telles quelles, par des vulgarisateurs de bas étage. Cf. JEAN LAROCHE, *Protestantisme et rationalisme*, dans la feuille *La Raison*, Bruxelles, déc. 1930.

² En particulier, P. JENSEN, H. ZIMMERN, H. WINCKLER.

nommé Gilgamesch, personnification du soleil ¹. Ne nous engageons pas davantage dans le dédale de ces interprétations.

Si la thèse de la non-existence historique de Jésus jouit encore d'un assez grand succès, elle ne le doit pas à ces lourdes machines. La comparaison tentée entre l'Évangile et les mythes astraux est aujourd'hui en défaveur. On préfère recourir à un dieu sauveur, vénéré par quelque secte juive avant l'ère chrétienne, et qui, dans la première moitié du premier siècle, aurait été progressivement humanisé jusqu'à devenir l'Homme-Dieu des chrétiens.

Telle est en gros la substance des théories mythiques défendues par l'américain John Mac-kinson Robertson ², l'anglais William Benjamin Smith ³, et surtout l'allemand Arthur Drews ⁴, professeur de philosophie à l'école polytechnique de Carlsruhe, hégélien notoire, sans contredit le représentant le plus considéré du système mythique, celui qui a le plus contribué à lui donner sa large publicité.

¹ Cf. notamment P. JENSEN, *Das Gilgamesch-Epos in der Weltliteratur*, Strassburg, 1906 ; *Hat Jesus der Evangelien wirklich gelebt ?* Frankfurt a. M., 1910.

² J.-M. ROBERTSON, *Christianity and Mythology*, London, 1900 ; *A short History of Christianity*, London, 1902 ; *Pagan Christ*, London, 1902 ; *Die Evangelienmythen*, Iena, 1910.

³ W.-B. SMITH, *Der vorchristliche Jesus nebst weiteren Vorstudien zur Entstehungsgeschichte des Urchristentums*, Iena, 1906 ; *Ecce Deus*, Iena, 1911.

⁴ A. DREWS, *Die Christusmythe*, Iena, 1909-1911.

M. l'abbé Fillion raconte au long la campagne — elle porte d'ordinaire le nom de *lutte pour l'existence historique de Jésus*, — déclanchée par M. Drews dans les principales villes d'Allemagne¹. Il nous montre le professeur de philosophie prononçant conférence sur conférence, attaquant de front le bloc du protestantisme libéral, provoquant partout des ripostes indignées, bref, pour reprendre l'expression de M. Jülicher, créant « une agitation fanatique » par « ses attaques passionnées », comme s'il voulait prendre le monde d'assaut et l'obliger à adopter ses idées².

Tout ce beau tapage fut interrompu par la guerre. Celle-ci terminée, on aurait pu croire que plus personne ne se serait avisé de recommencer l'agitation. Il n'en fut rien. Depuis 1921, coup sur coup, les publications de M. Drews et de ses alliés, MM. H. Raschke, L. Feiler, etc., se sont suivies sans répit. Il faudrait une page entière pour en donner la sèche nomenclature³.

¹ L.-C. FILLION, *Les étapes...*, p. 322 ss.

² A. JÜLICHER, *Hat Jesus gelebt*, Marbourg, 1910, p. 4-5.

³ Parmi les plus importantes contributions au mouvement, après guerre, signalons : A. DREWS, *Die Christusmythe. Völlig umgearbeitete Ausgabe*, Iena, 1924, trad. française : *Le mythe de Jésus*, Paris, 1926 ; *Die Entstehung des Christentums aus dem Gnostizismus*, Iena, 1924 ; *Das Markusevangelium als Zeugnis gegen die Geschilichlichkeit Jesu*, Iena, 1928 ; *Hat Jesus gelebt ?* Mainz, 1928 ; H. RASCHKE, *Die Werkstatt des Markusevangelium*, Iena, 1924 ; L. FEILER, *Die Entstehung des Christentums aus dem Geiste des magischen Denkens*, Iena, 1927 ; G.-A. VAN DER BERGH VAN EYSINGA, *Voorchristelyk Christendom*, Zeiss, 1918, et *Leeft Jesus of heeft hy alleen maar geleefd ? Een studie over het dogma der historiciteit*, Arnhem, 1930 ; E. DUJARDIN, *Le Dieu Jésus*, Paris, 1927 ; A. PIERSON, *Christus-beelden*, Amsterdam, 1928.

La lutte menée autour de l'existence historique de Jésus n'aurait cependant guère eu de répercussion en France ni en Belgique, s'il ne s'était trouvé, par hasard, un docteur en médecine, amateur d'histoire des religions, pour donner aux pesantes constructions allemandes, la séduction de son esprit clair et de son style alerte. J'entends parler de M. le Docteur P.-L. Couchoud, l'auteur bien connu de l'élégante étude, intitulée : *Le Mystère de Jésus*, d'abord parue en articles, au *Mercur de France*, puis en volume séparé, dans la collection « Christianisme » de l'éditeur Rieder ¹.

Avec un sens de la mesure que l'on chercherait vainement chez les théoriciens du système, M. Couchoud abandonne délibérément les suggestions les plus extravagantes de ses devanciers. Il n'en retient que ce qui lui paraît le plus raisonnable. Sous sa plume, le système mythique se présente de la façon la plus agréable et la plus avantageuse. On aurait tort de chercher à se renseigner ailleurs.

A cela près, l'œuvre de M. Couchoud est identique à celle des autres mythologues. Comme d'ordinaire elle comprend trois parties. La première est consacrée à la critique de l'explication des libéraux et des eschatologistes. Au cours de la seconde, les preuves invoquées pour

¹ *Le Mystère de Jésus*, Paris, 1924.

établir que Jésus a véritablement existé sont sévèrement critiquées et déclarées insuffisantes. On tente enfin de nous montrer comment l'histoire humaine de Jésus est parvenue à se former.

(2)

A en croire M. Couchoud, l'explication libérale et eschatologique du problème de Jésus serait un cas d'évhémérisme. Évhémère était ce philosophe du III^e siècle avant J.-C., qui soutenait que les dieux avaient été des hommes élevés au rang divin. « Appliqué aux origines chrétiennes, l'évhémérisme, nous dit-on, est l'opinion, actuellement très répandue, selon laquelle Jésus n'aurait pas été un dieu mort et ressuscité pour le salut de l'humanité, mais un homme, un personnage historique, le fondateur de la religion chrétienne. Le premier venu qui se croit très éclairé quand il proclame que Jésus n'a pas été un être divin, mais un homme parmi les autres, fait sans s'en douter de l'évhémérisme¹. » Il faut chercher autre chose.

a) D'abord, fait remarquer M. Couchoud, malgré son évidence apparente et son air modeste qui la recommandent à beaucoup de bons esprits,

¹ P.-L. COUCHOUD, recension de *Le Dieu Jésus* par E. Dujardin, dans le *Mercur de France*, t. CC, 1927, p. 176.

la solution évhémériste ne paraît pas rendre compte des larges données du problème. « Elle implique une vue très mesquine du christianisme. Si la grande religion de l'Occident n'est au fond que la déification d'un homme, que la pauvre apothéose d'un individu, elle est, malgré sa diffusion immense, d'un type assez bas. Religieusement, elle est inférieure au judaïsme et à l'islam, qui se sont bien gardés de prendre pour dieux Moïse ni Mahomet, au paganisme qui a rejeté à bon droit la doctrine d'Évhémère. Sur l'échelle des religions elle se place au niveau médiocre du culte impérial romain, du pythagorisme peut-être, je ne dis pas du confucianisme, qui est, au contraire, un sain exemple du culte raisonnable qu'on doit à un grand homme ¹. »

Bien plus, la déification d'un homme comme Jésus n'est pas possible.

« Je demande respectueusement, — ainsi s'exprime M. Edouard Dujardin — je demande respectueusement aux Maîtres que j'honore, à M. Alfred Loisy, à M. Charles Guignebert, à M. Maurice Goguel, la permission de les prendre par la main et, la prochaine fois que le nom de Jésus sera prononcé entre nous, de les convier à entrer dans l'une quelconque des innombrables églises où à l'heure actuelle l'encens fume devant son image ; d'ouvrir n'importe lequel

¹ P.-L. COUCHOUD, *Le Mystère de Jésus*, p. 112.

des milliers de livres où sa divinité est proclamée ; de converser une minute avec n'importe lequel des croyants qui lui adressent la ferveur de leurs prières ; et, pour peu qu'ils consentent à remonter par l'imagination le cours des âges, de se ressouvenir depuis combien de siècles ces églises existent, ces dogmes ont été affirmés, ces prières montent dans l'azur du ciel. — Et tout aussi respectueusement je leur demanderai où sont les autels où l'encens fume et où les hymnes chantent en l'honneur de Luther, de Mahomet, et s'il est permis de joindre un instant le plaisant au sévère, de Charlemagne et de Napoléon ¹. »

Nous aurions affaire à un cas unique. Or les cas uniques en histoire sont des énigmes ². Par quel procédé un homme aurait-il été rendu l'égal ou l'équivalent de Jahvé ? « Est-ce d'un artisan comme lui que Paul a dit : *Quiconque invoquera son nom sera sauvé*, ou : *Tout genou fléchira devant lui*, quand l'Écriture le dit de Dieu ? Ce constructeur de baraques a-t-il attribué à un autre charpentier ambulant l'œuvre des six jours, la création de la lumière et des eaux, du soleil et de la lune, des animaux et de l'homme, des Trônes, des Dominations, des Princes et des Puissances, des anges et de Satan. A-t-il confondu un homme avec Jahvé ? Il est vain de supposer, avec W. Bousset, les révolutions de la foi, par lesquelles

¹ E. DUJARDIN, *Le Dieu Jésus*, p. 82.

² P. L. COUCHOUD, *Le Mystère de Jésus*, p. 113.

cela aurait pu se faire. Il est peu utile de discuter s'il vaudrait mieux que Jésus se soit déclaré Messie de son vivant ou ait plutôt été cru Messie après sa mort. Toutes les échelles humaines sont trop courtes pour atteindre Jahvé dans son réduit inaccessible ¹. »

c) D'ailleurs, aux difficultés générales qui s'opposent à l'hypothèse de la divinisation de Jésus par la foi des fidèles ou de toute autre manière, il s'en ajoute une, qui vise spécialement les circonstances dans lesquelles l'apothéose du Christ aurait eu lieu. « Dans une nation au moins la chose était impossible : c'est chez les Juifs. Ils adoraient Jahvé, l'unique Dieu, le Dieu transcendant, indicible, de qui on ne traçait pas la figure, de qui on ne prononçait pas le nom, qui était séparé par des abîmes d'abîmes de toute créature. Associer à Jahvé un homme quel qu'il fût, était le sacrilège, l'abomination suprêmes. Les Juifs honoraient l'empereur, mais ils se faisaient hacher à mort plutôt que d'avouer du bout des lèvres que l'empereur fût un dieu. Ils se seraient fait hacher aussi bien s'il avait fallu le dire de Moïse lui-même ². » Nous en trouvons la preuve dans une page de Philon. Écrivant au légat de Syrie pour lui faire connaître l'opposition irréductible du peuple juif à vénérer comme

¹ *Ibid.*, p. 85.

² *Ibid.*, p. 84.

dieu l'empereur Caligula, Philon fait la remarque suivante :

Il ne s'agissait pas d'une chose sans portée, mais de la plus grave de toutes : faire d'un homme, d'un être engendré et périssable, l'image de l'être incréé et éternel ! Les Juifs jugeaient que c'était le comble de l'impiété et de la profanation ¹.

Tout juif eût pensé de même. Faire d'un homme l'image du Dieu invisible, c'était un sacrilège intolérable.

d) Enfin, il faut reconnaître que les conclusions de la critique tenues aujourd'hui pour définitives majorent encore les objections précédentes. On considère comme acquise et démontrée l'authenticité des grandes épîtres de s. Paul. Aucun témoignage ne saurait sur ce point être plus impressionnant que celui de Harnack :

Lorsque, il y cinquante ans, je commençais mes études théologiques, on ne pouvait passer pour une tête critique (*ein kritischer Kopf*), qu'à la condition de ne pas admettre pour authentiques plus de quatre lettres de Paul. Depuis lors, il en est autrement. A côté de I^{re} et II^e Cor., *Gal.*, *Rom.*, l'authenticité de I^{re} Thess., *Col.*, *Phil.*, *Philm.*, est pour ainsi dire généralement reconnue. On discute encore, — laissons pour le moment les *Pastorales* (*Tite*, I^{re} et II^e *Tim.*), — au sujet de II^e Thess., et *Eph.* Je ne méconnais pas les difficultés qui se posent à leur propos, surtout au sujet de *Eph.*, mais,

¹ Texte cité, sans référence, par M. Couchoud dans *Jésus et la conscience moderne*, Paris, 1928, p. 161.

à mon avis, ces difficultés ne sont pas insurmontables et les arguments internes qui témoignent pour leur authenticité font pencher la balance en leur faveur. Il faut observer, en outre, que la collection des épîtres étant fort ancienne, l'hypothèse d'une lettre apocryphe doit soulever une grande défiance. Non pas que des lettres apocryphes n'aient pas pu être mises en circulation, mais parce qu'il est difficile d'admettre que de telles lettres aient pu être reçues par de très anciennes communautés ¹.

Ainsi donc, sauf quelques minimes exceptions, qui dans le cas présent n'ont aucune importance, les épîtres de s. Paul sont reconnues authentiques. La date de leur composition oscille entre les années 50 et 60, c'est-à-dire environ vingt-cinq ans après la mort du Sauveur, soit environ le laps de temps qui nous sépare de la mort de Léopold II.

Or, s'il est un fait évident et qui crève les yeux, c'est que dans les épîtres de s. Paul, la divinité de Jésus est clairement attestée. Si Jésus a été divinisé par ses disciples, cette apothéose a donc dû s'effectuer en quelques courtes années, au cours de la génération apostolique, la génération des hommes qui furent ou purent avoir été les témoins visuels du charpentier de Nazareth, prédicateur itinérant de Galilée, crucifié sur le Golgotha.

Toutes ces objections sont sérieuses. Et elles

¹ A. V. HARNACK, *Die Briefsammlung des Apostels Paulus*, Leipzig, 1926, p. II.

ne datent pas d'hier. Résumant un ouvrage où il en était question, le P. Lagrange écrivait déjà en 1906 : « Le libéralisme a beau faire, il ne tirera jamais le Christ d'un homme ¹. » Mais que cette persuasion soit partagée par des adversaires de talent, qui qualifient carrément la divinisation d'un homme de « vieillerie » et de « sottise », c'est évidemment un progrès de la critique, dont nous avons tout lieu de nous féliciter.

En somme, les différents systèmes examinés jusqu'à présent sont tenus en échec, de la part des mythologues, par une difficulté qui les affecte tous également, et à laquelle je ne sache pas que l'on ait donné de solution satisfaisante.

Mais alors soyons logiques. Si la divinité du Christ n'est pas le résultat d'une apothéose, admettons la conséquence : il était Dieu.

(3)

Tel serait, en effet, du point de vue de l'histoire pure et simple, le seul parti raisonnable à prendre. J'espère vous le montrer plus tard. Et M. Couchoud est près de penser comme nous : « Plus j'y médite, écrit-il, plus je me convaincs que Jésus historique n'est pleinement acceptable qu'aux croyants et n'est bien compris que par

¹ *Revue biblique*, t. XV, 1906, p. 646 : recension de W. B. SMITH, *Der vorchristliche Jesus*.

eux. — Leur croyance, sous une forme archaïque mais non atténuée, remplit les premiers documents qui parlent de Jésus : les lettres de Paul. Paul n'est pas le biographe d'un sage ni d'un martyr, il est l'apôtre d'un Homme-Dieu... Les croyants ont la clé de ces vieux textes. Ils les lisent sans peine, en pénétrant le sens véritable. Ils peuvent souhaiter l'explication d'un détail. Ils ne rencontrent pas de difficulté radicale. Pour eux il n'y a pas d'énigme de Jésus. L'obstacle où je me bute : comment Paul aurait-il adoré un juif, son contemporain, en lui donnant les attributs d'Iahvé, n'existe pas. Paul a traité Jésus en Dieu parce que Jésus est vraiment Dieu. Les croyants sont au clair. Ils ne peuvent que plaindre ceux qui déclarent ne pas y être. En exégèse, leur position est enviable. Ils reçoivent de front et acceptent en leur sens complet les documents que les critiques prennent de biais et où ils tentent un hasardeux triage¹. »

Malheureusement, la répugnance à se rallier à la position des croyants, la seule qui résulte de l'ensemble des textes interprétés sans violence et dans leur ensemble, est plus forte que l'histoire : « Il n'est pas donné à quiconque de croire qu'un Homme-Dieu puisse exister et existe. Cela est indépendant du vouloir individuel ». On

¹ P.-L. COUCHOUD, *Le Mystère de Jésus*, p. 109 s.

« soupçonne Kant d'y être pour quelque chose ». On ne parvient plus à concevoir que l'Absolu ait pu s'introduire dans le conditionné. « C'est là une conception prékantienne. Elle est entrée uniment en de grands esprits comme saint Augustin, saint Thomas, Pascal, mais aujourd'hui elle reste inassimilable. C'est à croire que l'esprit humain change peu à peu ses catégories. Jésus devient impensable ¹. »

Naturellement, ce sont des boutades. Pour s'en occuper, il faudrait abandonner le terrain de l'histoire sur lequel nous avons décidé de nous cantonner. Bornons-nous à prendre acte de l'aveu : si le Jésus des chrétiens est rejeté d'avance, ce n'est pas au nom de l'histoire, mais malgré l'histoire, au nom de je ne sais quelle vague philosophie, dont nous souhaiterions fort qu'on nous rendît compte avec un peu moins de désinvolture. Se contenter d'affirmer que « le concept d'un Homme-Dieu n'entre plus dans une tête moderne » et que « l'esprit humain a changé ses catégories », après tout, c'est parler pour ne rien dire, c'est se payer de mots.

A aucun prix on ne consentira à agréer la solution chrétienne. Très bien. Mais que va-t-on nous proposer à la place ? A vrai dire, il n'y a plus l'embarras du choix. Si Jésus n'est pas, comme les chrétiens le croient, le Dieu fait homme, objet de

¹ *Ibid.*, p. 110 s.

notre adoration ; s'il n'est pas davantage l'homme élevé au rang de Dieu, par la piété des fidèles, il ne reste plus qu'un seul parti à adopter : laisser l'homme et garder le dieu, autrement dit, rayer Jésus de l'histoire et ne plus voir dans son Évangile que la matérialisation pieuse d'un culte divin.

Mais pour cela, il faut commencer par faire place nette.

II. — LE SYSTÈME DE M. P.-L. COUCHOUD.

I

L'auteur du *Mystère de Jésus* va donc s'en prendre aux différentes sources de l'histoire de Jésus. Elles se répartissent en deux catégories : sources juives et païennes d'une part, sources chrétiennes, d'autre part.

a) Les écrivains juifs, contemporains du Christ, commence par faire observer M. Couchoud, ne nous disent rien de Jésus. L'historien juif Flavius Josèphe qui, permettez-moi de vous le rappeler, écrivait à Rome dans le dernier quart du premier siècle, le passe sous silence. On relève, il est vrai, dans les *Antiquités* deux passages ayant trait au Christ, le fameux témoignage du livre XVIII^e ¹, et le petit bout de phrase du livre

¹ Voir plus haut, p. 96, n. 1.

XX^e, que voici : « Hanan... fit mettre en jugement *le frère de Jésus appelé le Christ*, nommé Jacques, ainsi que quelques autres, et après les avoir accusés de violer la loi, il les fit condamner à la lapidation. » Mais le premier morceau et la mention relative à Jésus qui figure dans le second seraient de tardives et assez maladroites annotations chrétiennes. Bien naïf qui voudrait s'y fier. Et M. Couchoud de conclure : « Flavius Josèphe n'a rien dit de Jésus. Notre meilleure chance d'être informés est perdue. Assurément il ne faut pas tirer de ce silence des conclusions excessives. Jésus a fort bien pu exister sans que Josèphe ait écrit sur lui. Mais enfin le principal document historique est muet ¹. »

Vient ensuite le Talmud, vaste compilation des traditions dispersées dans les écoles rabbiniques. Là, non plus, rien d'original. « Le Jésus du Talmud n'est autre que celui des Évangiles, déformé, poussé au grotesque et à l'odieux. C'est une triviale caricature faite lourdement sur les dessins d'autrui ². »

Les historiens profanes ? Au total, trois témoignages visant les chrétiens : Pline le Jeune, Suétone, Tacite. Mais on les soupçonne de n'être que les échos des premières communautés de fidèles. De même que les Juifs, Romains et Grecs, par

¹ P.-L. COUCHOUD, *Le Mystère de Jésus*, p. 25.

² *Ibid.*, p. 32.

eux-mêmes, n'ont rien su de Jésus historique ¹.

b) Passons aux écrits de la seconde catégorie : épîtres de s. Paul et Évangiles. Au jugement des mythologues, ils seraient plus décevants encore. Qu'on les examine, sans idées préconçues, suivant l'ordre chronologique de leur composition.

En tête viennent les épîtres de s. Paul. « Elles se détachent nettement à l'avant de tous les monuments chrétiens, séparées des autres par un franc intervalle. Les Évangiles leur sont postérieurs d'une vingtaine, d'une trentaine, d'une cinquantaine d'années. Elles sont le promontoire le plus avancé où nous puissions nous établir pour sonder le brouillard irisé qui dérober les premiers temps de la foi ². » Ce sont des documents datant de 50-55, répétons-le, moins de vingt-cinq ans après le moment assigné à la mort du Christ.

Eh bien ! ces anciens témoins du christianisme, que nous apprennent-ils au sujet de Jésus ? « Jésus est-il un petit émeutier juif divinisé ? Le mystère chrétien a-t-il été tiré d'un fait-divers » ³ ? Il est clair que non. Le Christ des épîtres, nous apparaît toujours dans l'éclat de sa divinité. L'Apôtre le place au-dessus des créa-

¹ *Ibid.*, p. 26-32.

² *Ibid.*, p. 77.

³ *Ibid.*, p. 80.

tures, au rang même de Dieu. Il lui donne sans hésiter le nom de *Seigneur*, Kyrios, réservé dans la traduction grecque de l'Ancien Testament, la fameuse *Septante*, au seul Très-Haut. Il lui prête des prérogatives spécifiquement divines¹ : *quiconque invoquera son nom sera sauvé*² — *devant lui, tout genou doit fléchir*³ — *en lui tout a été créé, dans les cieux et sur la terre*⁴.

Pour un juif, pharisien d'éducation, quelle audace ! Le Jésus de Paul n'est pas un homme, c'est un être céleste.

Et cependant, tout céleste qu'il soit, nous le voyons représenté sous une forme humaine. Paul le déclare explicitement, selon la chair, Jésus est né d'une femme, il appartient à la race d'Israël et à la famille de David. Étant dans la condition de Dieu il s'est abaissé jusqu'à prendre la forme d'un serviteur. Il a été crucifié, il est ressuscité, et c'est par sa mort que nous avons été sauvés. Sans doute. Seulement l'humanité de Jésus serait une humanité idéale et transcendante, qui n'appartient pas à ce monde. Toute son histoire se passe dans l'intemporel. Il fallait qu'il répandît son sang puisque l'univers devait être racheté à ce prix. Mais ce sacrifice est conçu d'un point de vue exclusivement mystique. Si

¹ *Ibid.*, p. 81 ss.

² *Rom.* X, 13 = *Joel*, II, 32.

³ *Philipp.*, II, 10-11 = *Is.*, XLV, 23.

⁴ *Col.*, I, 15-16 19.

Jésus est mort, ne voyez pas en lui la victime des Juifs ou des Romains. Les vrais agents de la crucifixion selon s. Paul sont ailleurs, ce sont les « archontes célestes » vivant dans je ne sais quel ciel empyrée. En définitive, nous avons affaire à un mythe, le mythe d'une divinité conçue et représentée à la façon d'un mortel.

Le plus ancien témoignage chrétien, et même le plus ancien témoignage « tout court » que nous ayons sur Jésus, nous mettrait donc en présence non pas d'un homme, mais d'un dieu. « Il n'y a dans Paul aucune allusion à un personnage historique du nom de Jésus. Le Messie Jésus, Fils de Dieu, est le héros d'une apocalypse et l'objet d'une expérience mystique. C'est le dieu d'un mystère ¹. »

Et l'Évangile selon S. Marc ? Car pour M. Couchoud, comme pour la plupart des autres critiques, l'historicité de l'Évangile se confond avec l'historicité de MARC. Ici, au moins, nous nous trouvons en face d'un Jésus bien vivant, qui agit, parle, exerce sur les foules une extraordinaire influence, subit de la part des Juifs une rigoureuse opposition, souffre terriblement dans son âme et dans son corps, et enfin expire à Jérusalem, aux portes de la ville, sur le Golgotha, en poussant un grand cri. Si nous n'avons pas

¹ P.-L. COUCHOUD, *Le Mystère de Jésus*, p. 145.

affaire, au moins pour le fond, à une histoire réelle, c'est à n'y plus rien comprendre.

Néanmoins, M. Couchoud nous engage aimablement à nous défier¹. Tout d'abord, l'Évangile selon s. Marc est un écrit postérieur à s. Paul. Par conséquent, si le Jésus de Marc est incompatible avec le Jésus de Paul, sans aucun doute c'est le premier qui devra être sacrifié au second. Au surplus MARC, à plus d'un égard, est suspect. On y relève, il est vrai, des anecdotes simples, dont quelques-unes ont un grand air de vraisemblance, et un récit de la mort de Jésus presque plausible. Mais le merveilleux n'y fait pas défaut. Il y est question de prophéties réalisées et de miracles accomplis. Tout cela ne fait pas bonne impression. A tout prendre, on dirait une apocalypse ; disons, si vous préférez, « un mythe religieux lesté de petites historiettes ». « Ce petit livre, qui a l'air sans malice, est le plus compliqué qui soit. » « C'est un commentaire libre et fabulé des textes bibliques et des souvenirs spirituels où se fondait la foi chrétienne »², une histoire humaine composée de toutes pièces pour donner au Jésus du mystère paulinien, au Crucifié divin martyrisé par les archontes célestes, une apparence de réel.

Conclusion : « Le dossier historique de Jésus

¹ *Ibid.*, p. 34-59.

² *Ibid.*, p. 56.

ne contient pas une seule pièce qui satisfasse à la critique historique la moins rigoureuse (!). Tout examiné, tout bien pesé, l'historien froid et grave doit conclure par un procès-verbal de défaut¹. »

Ainsi, la première partie du travail entrepris est terminée. La vieille baraque de la tradition chrétienne se trouve par terre. La place est libre. Plus rien ne nous gêne. Le moment est venu de reconstruire autre chose.

(2)

Le système que M. Couchoud propose de substituer à l'explication chrétienne traditionnelle du fait chrétien, se déduit des précédentes affirmations. Il consiste à montrer comment s'est effectué le passage du Christ céleste, vivant dans l'inconditionné et l'intemporel, au Christ terrestre de l'Évangile. Si l'on parvient à rendre compte de ce fait, la thèse sera prouvée, le christianisme tout entier sera relégué parmi les autres mythes du passé.

Comment M. Couchoud va-t-il s'y prendre ? Le P. Lagrange a malicieusement remarqué qu'il avait deux recettes.

La première à l'usage des mystiques : « Un profond et délicat travail permet à la foi de

¹ *Ibid.*, p. 59.

franchir le pas mortel¹. » Pendant les années qui suivirent s. Paul, le Messie fut encore dédoublé. L'imagination des fidèles aidant, on s'attacha à lui trouver des attaches avec les temps présents. Une lente et profonde élaboration se forma dans les nocturnes assemblées des saints. « Dans l'obscur des cénacles étroits, salles d'attente du royaume de lumière, l'extase mélodieuse passait de l'un à l'autre². » Dans cette atmosphère, l'austère morale juive commença par s'adoucir et la règle du pardon et de l'amour fut poussée aux extrêmes. Ainsi peu à peu se formèrent de soi-disant discours du Seigneur. « D'autres fruits parfumés de la prophétie chrétienne étaient les paraboles. C'étaient de fraîches petites fables ou des images destinées à faire sentir par métaphores les réalités invisibles. Elles tiraient leur origine de la littérature hébraïque. Les chrétiens y mirent beaucoup d'art et de sens³. » Ainsi la prédication de Jésus s'enrichit d'un nouvel apport. Puis vinrent les miracles. L'Esprit qui vivait en Jésus avait opéré des miracles dans l'Ancien Testament. Il ne convenait pas que Jésus fût inférieur aux thaumaturges d'antan. D'autant que ces faits merveilleux pouvaient en même temps servir

¹ *Ibid.*, p. 160.

² *Ibid.*, p. 165.

³ *Ibid.*, p. 168.

de symboles¹. On s'inspira donc encore de maints passages de l'Ancien Testament². Et enfin, les matériaux étant à pied d'œuvre, survint le rédacteur pour tout coudre ensemble et faire de tant de pièces diverses son costume d'Arlequin. « Petits recueils mal composés, les évangiles conservent le charme de leur première origine... ils sont l'œuvre de tous... Ils reflètent des groupes anonymes très sérieux, très fervents, à qui il fut donné d'exprimer naïvement les idées religieuses et morales qui les inondaient de délices³. »

L'autre procédé est moins raffiné. — C'est une vraie « recette de cuisine ». A un moment donné, il fallut répondre aux besoins des auditoires que la haute spéculation de Paul ne touchait plus. Alors « dans un recoin populeux de Rome, il se mitonne un pieux pot-pourri, sorte de grosse soupe chrétienne où tout trempe et se mêle : l'histoire mystique de Jésus avec des traditions tournées en allégories, des textes bibliques tournés en visions avec une apocalypse moralisée, des miracles changés en symboles avec des oracles et paraboles choisis, détournés de leur sens. C'est la bonne nouvelle selon Marc. L'épopée ineffable de Paul devient une légende artificielle qui est censée s'être passée en Palestine,

¹ *Ibid.*, p. 174.

² *Ibid.*, p. 178 ss.

³ *Ibid.*, p. 164.

une quarantaine d'années avant la ruine de Jérusalem. Le mystérieux serviteur de Dieu devient une victime de Ponce-Pilate et des Juifs, le modèle héroïque et touchant des martyrs chrétiens. Jésus se matérialise assez lourdement ¹. »

III. — EXAMEN DES THÉORIES DE M. COUCHOUD.

I

Vous vous étonnez de ces fantaisies et vous ne parvenez pas à comprendre comment des hommes sérieux aient pu les proposer. Il ne faut cependant pas en être trop surpris.

a) Tout le monde sait que l'on a composé des histoires humaines aux dieux et aux héros du paganisme. Lorsque, par exemple, nous lisons dans Eschyle le récit pathétique de Prométhée enchaîné par ordre de Zeus pour avoir eu l'audace d'apporter aux hommes le feu du ciel, nous sentons bien que nous avons affaire à une divinité, mais à une divinité qui, dans le lointain indéterminé où elle se trouve reléguée, finit par se confondre avec un être de chair et de sang. Les aventures d'Énée perdent-elles leur caractère légendaire pour être replacées dans leur cadre topographique ? Et Calypso est-elle devenue per-

¹ *Ibid.*, p. 98.

sonnage d'histoire depuis que l'on connaît la grotte qui l'abrita avant le départ d'Ulysse ? Nous ne sommes pas exposés à faire de telles confusions, mais d'autres n'en coururent-ils jamais le risque ? Quand on est résolu à abandonner les Évangiles comme documents d'histoire et à rattacher le fait chrétien à des causes naturelles, on a tôt fait de recourir à des analogies de ce genre pour échafauder une théorie ¹.

¹ Tout ceci a été exposé en fort bons termes par M. le Chanoine Van Crombrugghe. A la question : Comment est-il possible de mettre en doute l'existence de Jésus ? M. Van Crombrugghe répond : « Pour en arriver là, il faut certes envisager les choses à un point de vue très spécial. Qu'on ne s'étonne pas trop cependant que des hommes d'étude, appartenant à telle école avancée, en matière de philosophie, de critique biblique et d'histoire des religions en arrivent là ! Dans tous les évangiles canoniques, dans toutes les sources de la tradition évangélique que la critique a pu reconnaître, Jésus apparaît en même temps comme Dieu et comme homme idéal. Quand on est certain qu'à aucun moment Dieu n'est intervenu de façon visible pour conduire les destinées de l'humanité et que tout individu de l'espèce adamique présente fatalement un mélange de bonnes et de mauvaises qualités, on se refusera *à priori* à utiliser nos évangiles comme des documents historiques. D'autant que ces mêmes évangiles sont aussi des livres d'édification, qui attachent beaucoup d'importance au problème du salut et au drame rédempteur qui marqua la fin du Sauveur, et assez peu aux menus incidents qui constituent cependant la trame de toute vie humaine : on a tôt fait, quand on le veut absolument, de voir dans l'évangile du salut chrétien et dans les récits de la passion et de la résurrection de Jésus un décalque des doctrines et légendes païennes concernant les dieux mourants et ressuscitants des religions à mystère. Ajoutez à cela que s. Paul déclare ne vouloir connaître et prêcher que Jésus crucifié, — que les témoignages non-chrétiens concernant Jésus sont fort peu nombreux, — qu'il existe des religions, autres que le Christianisme, qui s'expliquent sans qu'il soit besoin de leur donner comme fondateur un personnage marquant, et, qu'en particulier, le Gnosticisme a groupé autour d'un idéal philosophico-religieux un

b) Ensuite, il faut bien le reconnaître, les auteurs libéraux que les mythologues attaquent de front, portent une lourde part de responsabilité. En les voyant à l'œuvre, nous avons constaté les traitements auxquels ils soumettent les textes évangéliques, choisissant ceux-ci, rejetant ceux-là, au gré de leurs systèmes. Il eût mieux valu dire de suite que les Évangiles ne méritaient pas d'être pris au sérieux. M. Guignebert avoue que chaque fois qu'il relit le texte synoptique, la peau de chagrin se rétrécit¹. Il n'est plus un détail, plus une instruction qui ne l'inquiète. M. Loisy pense de même. Il s'amuse à rejeter l'historicité d'à peu près toutes les péripécies. Pourquoi ? Par cette maladie de la critique, l'hypercritique, qui, poussée à bout, pourrait tout aussi bien nous interdire de penser que le maréchal Joffre ait jamais existé. La bataille de la Marne ne serait-elle pas une lourde matérialisation de la lutte des bons anges contre les mauvais ? Au terme de son travail, un seul fait est retenu : « le crucifiement par sentence de Ponce-Pilate pour cause d'agitation messianique². » Si ce fait

nombre considérable d'adeptes et de sectes, et vous comprendrez comment M. Drews ait réussi à donner à son système un semblant de vraisemblance. » Cf. *Ephemerides Lovanienses*, t. IV, 1927, p. 632 : recension du livre d'O. GRABER : *In Kampfe um Christus*.

¹ *Jésus et la conscience moderne*, p. 27.

² *La passion de Marduk*, dans *Revue d'hist. et de litt. relig.*, t. VIII, 1922, p. 297-8. Texte cité par M. Couchoud, *op. cit.*, p. 70.

pouvait être révoqué en doute, on n'aurait plus de motif d'affirmer l'existence de Jésus.

M. Couchoud a fort bien représenté la position dans laquelle se trouvent les critiques de ce genre, qui, malgré leur effort destructeur, prétendent *mordicus* ne pas lâcher l'existence historique de Jésus : « J'imagine un bûcheron à cheval sur une grosse branche et qui la coupe du côté du tronc. A chaque éclat qui vole, on lui crie : Prenez garde ! Elle cassera et vous tomberez ! Il répond avec un sourire très fin : N'ayez crainte ! Si peu que j'en laisserai, je saurai me tenir . »

A cheval sur la sentence de Pilate, Loisy sauve uniquement de l'Évangile ce qui peut cadrer avec l'idée qu'il se fait d'un Jésus mis à mort pour crime de sédition. On ne voit pas pourquoi ce dernier refuge doive jouir d'un traitement privilégié. Du moment que l'on élimine et amenuise à plaisir les documents évangéliques, il faut les traiter tous avec la même rigueur.

C'est dans l'atelier du protestantisme libéral que les mythologues ont fourbi leurs armes et qu'ils se sont fait la main. Après cela, il est assez plaisant d'entendre les protestants libéraux qualifier les théories de M. Couchoud d'*aberration de l'hypercritique*. On leur répondrait sans impertinence : *médecins, guérissez-vous vous-mêmes.*

¹ P.-L. COUCHOUD, *Le Mystère de Jésus*, p. 73.

Expliquer comment le système du *mythe de Jésus* a pu germer dans quelques esprits en quête de nouveauté, ce n'est pas toutefois lui donner raison ; c'est, tout au plus, indiquer le point extrême d'aberration auquel ont abouti les déviations que nous avons déjà signalées à propos de *L'essence du christianisme* de Harnack. Qu'il s'agisse vraiment d'une aberration, c'est ce qui nous reste à examiner.

(2)

Un premier point tout à fait certain, que M. Couchoud a eu la candeur d'exprimer sans réticence, c'est que tout son système s'inspire d'un parti pris : rejeter l'homme-Dieu qui est impensable. Nous en avons déjà fait la remarque¹. Si l'on se refuse à interpréter régulièrement les textes chrétiens, en fin de compte, c'est pour une raison philosophique sur laquelle on ne s'explique pas.

Pourtant M. Couchoud entend justifier sa position, par une critique détaillée des sources historiques dont nous disposons au sujet de Jésus. Reprenons, à sa suite, l'analyse à laquelle il s'est livré.

a) En premier lieu, les sources non-chrétiennes.

¹ Voir plus haut, p. 173 ss.

Josèphe ne parle pas du Christ ! Le passage du livre XVIII^e des *Antiquités* n'est qu'une interpolation effrontée : « Jamais pièce rapportée ne fut cousue de fil plus blanc. »

Voilà qui est catégorique. Mais la question ne se laisse pas trancher aussi facilement. A preuve la grande diversité des opinions professées sur le sujet. Au sentiment de savants aussi distingués que Harnack¹, Burkitt², Barnes³, Thackeray,⁴ les deux passages de Josèphe relatifs au Christ seraient entièrement authentiques. Suivant d'autres, dont le nombre s'accroît, ils seraient de l'historien juif, au moins pour le fond. Quelques passages seulement écrits en surcharge, proviendraient des chrétiens, ou bien le texte présent remplacerait une notice disparue⁵. Enfin, ceux-là mêmes qui refusent d'admettre l'authenticité du grand témoignage des *Antiquités* (l. XVIII), s'accordent à conserver la courte phrase du l. XX⁶. Je ne prétends pas

¹ Cf. *Theologische Rundschau*, t. XVI, 1913, p. 331 s ; t. XVII, 1914, p. 47 ; t. XIX, 1916, p. 361 s ; t. XX, 1917, p. 320 s.

² *Josephus and Christ*, dans *Internat. Monatsschr. W. K. T.*, t. VII, 1913, col. 1037-1068.

³ W.-E. BARNES, *The Testimony of Josephus to Jesus Christ*, London, 1922.

⁴ J. THACKERAY, *Josephus*, dans *Judaism and the Beginnings of Christianity*, London, 1922.

⁵ Pour la première opinion, Th. REINACH, WOLBER, BRUENE, KLAUSNER, CORSSSEN WOHLER, EISLER ; pour la seconde, PHARR. Cf. H. WINDISCH, *Das Problem der Geschichtlichkeit Jesu*, p. 279.

⁶ Tel est notamment l'avis de E. NORDEN, *Josephus und Tacitus über Jesus Christus*, dans *Neue Jahrbücher für das Klass. Altertum*,

qu'il faille nécessairement se ranger à l'un de ces avis. Je dis seulement que la belle assurance de M. Couchoud est contrebalancée par des avis différents du sien, d'une incontestable autorité.

Plaçons-nous néanmoins au mieux du *Mystère de Jésus* et admettons à titre d'hypothèse le silence complet de Josèphe au sujet de la personne de Jésus. Que tirer de là ? L'argument du silence est le plus périlleux dont on puisse se servir, celui dans lequel risque de s'introduire la plus grosse dose d'arbitraire. Pour affirmer d'un auteur qu'il aurait dû parler de ceci ou de cela, et que son silence équivalait à une déclaration d'ignorance, il faudrait être parfaitement au courant de nombreux éléments qui d'ordinaire nous échappent.

Josèphe, nous le savons, composa ses grands ouvrages à Rome, dans l'intention manifeste de plaire aux Romains. S'il ne dit rien du Christ, il ne dit rien non plus des chrétiens, rien des sectes juives non-orthodoxes, rien de plusieurs rabbis fameux de son temps, comme Hillel et Jochanan ben Sakkai, et fort peu de chose des mouvements messianiques de Palestine. Ce qu'il importe d'expliquer, ce n'est plus, dès lors, le silence de Josèphe sur Jésus, mais le silence de Josèphe sur le christianisme naissant. Quelle en

est la cause ? Nous sommes réduits à des conjectures. Plusieurs viennent à l'esprit. Suivant M. Goguel, ce silence s'expliquerait par le caractère de Josèphe et par le but de son œuvre. Ce serait un silence intéressé, craintif, prudent, issu du désir de ne pas se compromettre aux yeux des Romains, et de ne pas compromettre avec lui le peuple juif¹. D'autres pensent que nous aurions affaire au parti pris de l'historien de ne pas entrer dans le détail des mouvements messianiques, ou ne pas traiter des fractions juives considérées comme hérétiques².

De toute façon, que Josèphe ait parlé de Jésus ou qu'il l'ait passé sous silence, il n'y a pas de quoi faire l'étonné.

Les récits du Talmud ? MM. Drews et Couchoud les traitent plus lestement encore. On est en droit de leur demander un jugement mieux motivé depuis que M. J. Klausner a publié, en hébreu d'abord et ensuite en anglais, l'ouvrage intitulé : *Jésus de Nazareth, sa vie, son temps, son*

¹ M. GOGUEL, *Jésus de Nazareth*, p. 43 : « Ce n'est pas le silence de l'ignorance, c'est celui de la prudence et de la peur, c'est un silence intéressé. Loin d'établir que Jésus et le mouvement chrétien n'ont pas existé en Palestine au premier siècle, il établit seulement que Josèphe n'a pas voulu, en parlant, se compromettre et compromettre avec lui le peuple juif ». *La vie de Jésus*, Paris 1932, p. 60.

² La première hypothèse a été proposée par M. Dibelius, *Urchristliche Geschichte und Weltgeschichte*, dans *Theolog. Blätter*, August 1927 ; la seconde est suggérée par H. WINDISCH, *op. cit.*, p. 277.

*enseignement*¹. La valeur des témoignages talmudiques sur Jésus y est longuement étudiée. De cette étude, il résulte qu'une distinction capitale est à faire entre les deux principales traditions du Talmud : la tradition des *Amoraïm*, qui faisaient école à Tibériade, après la mort de Juda le Saint (170-215), et celle des *Tannaïm*, qui se groupèrent à Jamnia immédiatement après la destruction du Temple de Jérusalem, en 70. Au jugement de M. Klausner, les *Amoraïm* ne disposaient d'aucun renseignement propre au sujet du Sauveur. Ils ont puisé simplement aux sources chrétiennes, quittes à les accommoder à leur dessein haineux. En somme, la thèse que MM. Drews et Couchoud généralisent. Il en est autrement des *Tannaïm*. Nous possédons d'eux onze morceaux ayant trait à Jésus, à ses disciples, à sa doctrine, indépendamment des Évangiles. On y apprend qu'il y eut un homme, nommé han-nosri (de Nazareth ?), qui faisait des prodiges magiques, et séduisait Israël, que cet homme raillait les paroles des sages, qu'il expliquait l'Écriture à la façon des pharisiens, qu'il n'était pas venu pour enlever ou pour ajouter quoi que ce soit à la Loi, qu'il fut crucifié la veille de la Pâque comme hérétique et séducteur, et qu'après lui, ses disciples guérirent des malades, en son nom.

¹ *Jesus of Nazareth. His Life, Times and Teaching. Translated from the original Hebrew by H. Danby, London, 1925, p. 20 ss.*

Telles sont les idées que se faisaient sur Jésus des Juifs appartenant à la génération d'avant 70. C'est plus qu'il n'en faut pour voir dans les dépositions de ces adversaires du Christ, et peut-être ses témoins oculaires, la preuve qu'un homme nommé Jésus a existé et qu'il fut mis à mort par suite de l'hostilité de la hiérarchie juive. « Ainsi, écrit M. Windisch dans son intéressante recension du livre de Klausner, les remarques par lesquelles A. Drews, etc. (Couchoud, Dujardin) s'efforcent d'énervier le témoignage du Talmud sont réduites à néant ¹. »

Les témoignages païens ? Certes ils n'abondent pas. Nous consentons à ne pas utiliser le texte de Suétone, qui est douteux, et celui de Pline le Jeune, qui se rapporte surtout à la croyance des chrétiens en la divinité de Jésus. Mais Tacite ? A propos des chrétiens mis à mort par Néron, Tacite écrit au l. XV des *Annales* :

Ce nom [(chrestiani) sic] leur vient du Christ, que, sous le principat de Tibère, le procureur Ponce-Pilate avait livré au supplice. Réprimée sur le moment, cette détestable superstition perça de nouveau, non pas seulement en Judée, où le mal prit naissance, mais aussi dans la ville où affluent et fleurissent toutes les atrocités.

C'est parfaitement clair. Si nous ajoutons qu'une des sources principales de Tacite était

¹ *Das Problem der Geschichtlichkeit Jesu*, p. 275.

Pline l'Ancien ¹, et que celui-ci fut en Judée ², dans les armées de Titus, à l'occasion de la campagne de Palestine, on ne saurait s'abstenir de trouver vraiment trop commode le peu de cas qui est fait d'une telle déposition.

M. Couchoud objecte : « A l'époque où Tacite écrivait les *Annales*, entre 115 et 117, il y avait tout autour de lui, à Rome, beaucoup de chrétiens, bien organisés... La légende évangélique, telle que nous la lisons dans les Évangiles synoptiques, était fixée. Le nom du Messie supplicié était lié indissolublement à celui du procureur Pontius Pilatus. Si peu que Tacite ait pu savoir sur les chrétiens, il n'a pu manquer de savoir cela. Il est donc *très probable* qu'il fait simplement écho à la croyance courante des chrétiens quand il donne l'explication de leur nom, en une phrase où, comme souvent, il est plus soucieux d'un effet de style que d'une précision historique ³. »

Cette conclusion est merveilleuse. C'est à se demander ce que M. Couchoud entend par un argument très probable. Qu'au moment où Tacite écrivait, il y ait eu à Rome une communauté chrétienne déjà nombreuse, c'est certain. Mais est-il tellement probable que Tacite ait recueilli dans ce milieu, une information fictive rela-

¹ PH. FABIA, *Les sources de Tacite*, Paris, 1893, p. 184-209, et P. BATTIFOL, *Orpheus et l'Évangile*, Paris, 1912, p. 46-49.

² PH. FABIA, *op. cit.* p. 193.

³ P.-L. COUCHOUD, *Le Mystère de Jésus*, p. 29.

tive au procureur romain Ponce-Pilate? Et s'il l'a fait, comment expliquer que l'opinion acceptée crûdement par Tacite ait eu, déjà en 117, une autorité assez grande pour s'imposer à son jugement? Il faudrait supposer pour cela que la fiction existait depuis plusieurs dizaines d'années, et que très peu de temps après la mort de Pilate, elle s'était introduite dans la masse, de façon à être reçue sans difficulté par les ennemis des chrétiens¹.

S'étonnera-t-on de ne pas nous voir faire dans le champ de la littérature non-chrétienne, juive et païenne, une plus riche moisson? Ce serait oublier, d'une part, que des textes anciens concernant Jésus ont pu nous échapper, et, d'autre part, que le christianisme naissant, aux yeux des Juifs et des païens, était loin d'avoir l'importance que nous lui accordons aujourd'hui. Ni les uns, ni les autres n'avaient à en faire mention davantage.

b) D'ailleurs, les vrais fondements de l'histoire chrétienne primitive sont ailleurs, dans les documents chrétiens : épîtres de s. Paul et Évangiles.

M. Couchoud soutient que Paul n'a pas connu Jésus comme personnage historique, et qu'il n'a

¹ Cf. H. WINDISCH, *Jesu*, p. 285. *Das Problem der Geschichtlichkeit Jesu*, p. 285.

vu en lui qu'un personnage apocalyptique, dont la légende se passe dans l'illimité, l'inconditionné, l'intemporel. Véritable gageure !

Certes, nous reconnaissons bien volontiers que le Christ de s. Paul est un être divin, disons même plus, le Fils et l'égal du Très-Haut. Et nous nous réjouissons de constater que ce fait fondamental, contesté par à peu près toute la critique libérale du XIX^e siècle, n'est pas mis en doute. Que Jésus ait été proclamé Fils de Dieu dans des écrits authentiques à peine postérieurs à l'an 50, et exprimant des certitudes plus anciennes encore, ce n'est pas rien. Nous convenons également que s. Paul ne s'est pas attaché, comme les évangélistes, à retracer par le menu les éléments les plus notoires de la biographie du Sauveur. Telle n'a sûrement pas été son intention. Ses lettres sont des écrits de circonstance, adressés à des communautés chrétiennes déjà dûment instruites. La vie humaine de Jésus comptait parmi les rudiments de la foi, qu'aucun fidèle ne pouvait ignorer. Si l'Apôtre y revient, ce n'est jamais *ex professo*, mais en passant, à l'occasion de circonstances particulières. Ses rapides allusions laissent clairement entendre que lui et ses correspondants en savent beaucoup plus long.

Paul est un théologien sublime. Ses épîtres sont géniales. Elles ramassent la vie et la prédication de Jésus dans une synthèse doctrinale devant

laquelle on ne peut qu'être frappé d'admiration.

Néanmoins, si le Christ de s. Paul est en premier lieu le Ressuscité toujours vivant dans la gloire du Père, le Sauveur exerçant ses influences bienfaisantes sur ses fidèles, les faisant participer à la vertu de sa mort et de sa résurrection, vivant en eux comme en ses membres, les maintenant tous ensemble dans l'étroite unité d'un corps immense, dont lui-même est la tête sacrée — ce Christ, que l'Apôtre élève si haut dans son culte brûlant, n'en est pas moins, en même temps, notre frère en humanité, descendant d'Abraham ¹, fils de David ², membre du peuple élu ³, né d'une femme ⁴. S. Paul prend à cœur de nous montrer qu'il est en tout pareil à nous ⁵, le péché excepté. Il nomme par son nom un de ses frères qu'il avait connu à Jérusalem ⁶. Il parle de ses apôtres, témoins oculaires de sa vie et colonnes de l'Église ⁷. En termes plus précis que les évangélistes, il s'attarde à commémorer l'institution de la sainte Eucharistie, au cours de la dernière Cène ⁸. Sans se lasser, il revient sans cesse sur le sacrifice

¹ *Gal.*, III, 16.

² *Rom.*, I, 3 ; XV, 2.

³ *Rom.*, IX, 5.

⁴ *Gal.*, IV, 4.

⁵ *Rom.*, V, 15 ; *I Cor.*, XV, 21.

⁶ *Gal.*, I, 19 ; II, 9.

⁷ *Gal.*, II, 9.

⁸ *I Cor.*, XI, 23-34.

de la croix ¹. La croix ², le sang ³, les bourreaux, les princes du monde, auteurs responsables de l'exécution ⁴, sont mentionnés distinctement. La sépulture ⁵ et la résurrection du troisième jour ⁶ interviennent ensuite.

J'accorde que, dans ce tableau sommaire, nous ne retrouvons que les très grandes lignes de la vie de Jésus. Mais celles-ci sont dessinées d'un trait assez ferme pour résister à tout essai d'effacement. Ajoutons que l'Apôtre ne manque pas de rappeler les préceptes du Maître, en les distinguant soigneusement de ses propres commandements ⁷; qu'il invite les fidèles à imiter les exemples de Jésus, notamment sa douceur, son humilité, sa charité allant jusqu'à l'amour des ennemis ⁸; et, enfin, que toute la doctrine paulinienne sur la Rédemption exige nécessairement le sacrifice d'un homme terrestre véritable, immolé au nom de l'humanité.

Vous concevez aisément que tout ceci exigerait d'amples développements. Les quelques brèves notations que nous venons de faire suffisent pourtant à dénoncer le paradoxe de M. Couchoud.

¹ *Passim*.

² *Gal.*, II, 19; V, 11; *Ephes.*, II, 16; *Philip.*, II, 8; *Col.*, I, 1.

³ *Rom.*, III, 25.

⁴ *I Thess.*, II, 15; *I Cor.*, II, 8.

⁵ *I Cor.*, XV, 4.

⁶ *I Cor.*, XV, 5-7.

⁷ *I Cor.*, VII, 10, 12, 25.

⁸ *Rom.*, XII, 14; *I Cor.*, IV, 12-13; IX, 14; XIII, 3; *Philip.*, II, 5.

N'eussions-nous que s. Paul, ce serait suffisant pour que l'existence historique du Christ fût prouvée sans réplique¹.

Mais les évangélistes sont aussi mis en cause. MARC ne contiendrait qu'une légende élaborée dans « les nocturnes assemblées des saints, salles d'attente du royaume des cieux ».

Pour être complet, je devrais, à présent, examiner de l'extérieur comme de l'intérieur, ce petit livre « sans malice », contre lequel on entend nous prévenir. Remettons cet examen à plus tard, et contentons-nous, pour le moment, d'une seule remarque. Si, comme M. Couchoud le pense, l'Évangile de s. Marc n'était, d'un bout à l'autre, qu'une histoire fictive, prêtée à la divinité de s. Paul vingt ou trente ans après les épîtres,

¹ Cf. F. PRAT, S. J., *La Théologie de Saint Paul*, t. II, Paris 12^e éd. 1925, p. 185-187; L. DE GRANDMAISON, *Jésus Christ*, t. I, p. 27-33. — Que le témoignage de saint Paul soit trop probant pour pouvoir être évincé par une exégèse émolliente, M. Couchoud n'a pas tardé à s'en apercevoir. Aussi a-t-il essayé de s'en débarrasser d'une autre manière: le texte actuel des épîtres serait « une seconde édition de saint Paul, revue et augmentée et conformée à l'orthodoxie quelque temps après Marcion, un siècle après saint Paul »; l'édition primitive au contraire devrait être identifiée avec le corpus paulinum (*l'Apostolicon*) du gnostique Marcion (vers 140), qui niait que Jésus avait eu une chair réelle. Cf. *La première édition de saint Paul*, dans *Premiers écrits du Christianisme*. Paris, 1930. C'est le comble de la fantaisie. M. Loisy n'a pas manqué de le laisser entendre durement dans ses *Mémoires* (t. III, p. 480 s.); nous devons savoir gré au P. Lagrange d'en avoir fait bonne justice. Cf. *Saint Paul ou Marcion*, dans *Revue Biblique*, t. XLI, 1932, p. 5-30.

il faudrait que le caractère divin du personnage n'y fût pas compromis. Le contraire serait le renversement de l'ordre selon lequel les croyances religieuses tendent à évoluer¹.

Or, si quelque chose dans MARC est de nature à nous surprendre, c'est le ton naturel sur lequel la vie humaine de Jésus est racontée, avec tous ces petits épisodes sans intérêt dogmatique, qui ne sauraient avoir d'autre raison d'être que leur authenticité.

Voulez-vous des exemples ? Ils abondent.

III, 21 : Les frères de Jésus (vous n'ignorez pas qu'en araméen, la langue de Notre-Seigneur, ces mots s'appliquent à n'importe quel degré de parenté) se mettent en tête de venir s'emparer du Maître pour l'empêcher de continuer une propagande, à leurs yeux insensée. Ils se disent entre eux : « Il est hors de lui. »

VI, 3 : Les gens de Nazareth se scandalisent au sujet du nouveau prophète : « *N'est-ce pas, se disent-ils, le fils de Marie et le frère de Jacques et de José, de Jude et de Simon ? Et ses sœurs ne sont-elles pas toutes parmi nous ?* »

VI, 5 : Jésus ne peut faire aucun miracle dans son village.

X, 18 : Au jeune homme qui le salue du titre de « Bon Maître », il répond : « *Pourquoi m'ap-*

¹ La remarque est de M. CH. GUIGNEBERT, dans *Jésus et la conscience moderne*, p. 15.

pelles-tu bon ? Personne n'est bon, si ce n'est Dieu seul. »

XIII, 32 : Le Fils de l'homme ignore le jour du jugement dernier.

XV, 34 : Jésus meurt en s'écriant : « *Mon Dieu, mon Dieu, pourquoi m'avez-vous abandonné ?* »

Ce sont là, comme le fait observer M. Barbusse, des choses qu'on n'invente pas¹. Elles n'auraient servi qu'à dépouiller le Christ de sa majesté divine.

Par ailleurs, l'incomparable perfection de la personne du Christ ; l'élévation, l'originalité et la cohérence de la morale évangélique² ; la beauté et la profondeur de maintes sentences dont notre méditation ne parvient pas à épuiser le contenu, par exemple celle-ci : *Si vous ne devenez semblables à de petits enfants, vous n'entrerez pas*

¹ « Des faits sensationnels, tels que l'agression contre les marchands du Temple et le procès de Jésus, ne peuvent pas être considérés comme du pur roman. Mais ce qui présente le cachet de vraisemblance, ce sont surtout des traits précis et proches de caractères, des particularités, des reliefs d'ordre pittoresque, des épisodes d'ordre anecdotique, qui se prouvent pour ainsi dire eux-mêmes, et apportent une certaine quantité de certitude autour d'eux. Les détails comme ceux qui sont relatifs, par exemple, au caractère peu accommodant du trésorier de la communauté (?), à l'attitude désobligeante des frères du prophète, à l'esprit mal éveillé des disciples, à la personne de Marie et de Marie-Madeleine, n'ont guère de raison d'être, sinon leur authenticité. Qui les aurait imaginés et pourquoi l'eût-on fait ? Il y a là, comme on dit vulgairement, des choses qu'on n'invente pas. Il est assez émouvant de songer que... par ces points ténus, les bords de la personnalité de Jésus se fixent sur l'inconnu. » *L'opinion de Barbusse sur le « Jésus historique »*, dans *Jésus et la conscience moderne*, p. 166-67.

² Mt., XVIII, 3.

dans le royaume des cieux ¹, ou cet appel au dévouement qui nous empoigne et nous oblige à sortir de nous-mêmes : « *Si quelqu'un veut être le premier, il sera le dernier et le serviteur de tous* » ², et tant d'autres formules lapidaires du même genre ; enfin, l'accent nouveau, fait de douceur, de sincérité, de tendresse, dont les Évangiles ont le secret — tout cela nous oblige à supposer, derrière les évangélistes, la présence d'un modèle reproduit avec soin ³. Encore une fois, je compte exposer plus au long ces simples remarques. Inutile d'insister davantage.

Que les épîtres de s. Paul traitent d'un Dieu qui fut en même temps un homme, et que l'évangéliste s. Marc nous représente autre chose qu'un être imaginaire, issu de spéculations mystiques, c'est évident. En cherchant à le prouver, j'ai l'impression de défoncer une porte ouverte.

(3)

Nous pourrions en rester là. Encore une ques-

¹ Mc., X, 24.

² Mc., X, 44.

³ C'est là ce qu'a mis en très bonne lumière M. A. Puech, membre de l'Institut de France, dans son beau livre : *Histoire de la littérature grecque chrétienne*, t. I, 1928, p. 24 ss. M. Puech écrit : « C'est une des plus grandes aberrations de la critique, que d'avoir voulu imaginer un christianisme sans Jésus, comme ce serait une aberration de prétendre expliquer le développement de la philosophie grecque, à partir de la fin du V^e siècle, sans Socrate. » *Op. cit.*, p. 17.

tion cependant. Que vaut l'explication des mythologues ? Ceux-ci nous parlent d'un culte préchrétien. Et il le faut pour le besoin de leur système. Mais dès qu'ils commencent à donner des précisions, fini le bel accord.

Vous vous souvenez que les ancêtres de l'école : Volney, Dupuis, et après eux les panbabyloniens recouraient à une mythologie astrale. Robertson préféra se rabattre sur Josué, le guide des Hébreux lors de l'entrée des Juifs dans la Terre promise. M. Drews mêle les deux hypothèses, en y ajoutant des éléments empruntés au parsisme, au babylonisme, à l'hellénisme, au gnosticisme, etc. ¹ A l'en croire, le Jésus des chrétiens correspondrait à un Josué-Jésus préchrétien, à la fois divinité solaire et façon de messie. Des preuves formelles, n'en attendez pas. A leur place une cascade d'hypothèses, à savoir qu'il existait peut-être des sectes gnostiques préchrétiennes, que parmi ces sectes rien n'empêche de ranger les naasséniens et les nazoréens, que ces derniers vénéraient sans doute une divinité Jésus surnommée le nazoréen ou nazaréen, que ce Jésus devrait être identifié à Josué le successeur de Moïse, que Josué n'est pas un personnage de l'histoire, mais un dieu solaire de la tribu d'Ephraïm, assimilé au messie des Juifs.

Je ne vous conduirai pas dans le fouillis des

¹ Cf. *Le mythe de Jésus*, traduction française, p. 23-89.

discussions que chacun de ces points soulève. Vous verriez que la méthode de M. Drews ressemble comme une sœur à celle de M. Eisler, dans le *Jèsous basileus*. Même absence d'arguments solides, même accumulation de conjectures hasardeuses fondées sur des textes douteux ou arbitrairement interprétés, même rôle exorbitant accordé à l'imagination.

M. Couchoud, qui à tant d'égards cependant dépend de M. Drews, l'a bien compris. A son sens, la mythologie astrale du *Mythe de Jésus* n'est que « fantasmagorie »¹. C'est parler net. Mais que nous donne-t-il à la place ? Sa pensée est fuyante. On dirait que volontiers elle reste dans le flou. Peut-être est-ce un bon moyen pour ne pas manquer de vraisemblance ? Il faut nous contenter d'indications sommaires, données en passant, à différents endroits du *Mystère de Jésus*, ou à l'occasion de recensions d'ouvrages sur l'histoire des religions, dans le *Mercure de France*. En mettant bout à bout ces notations, et en tâchant de les faire concorder, on arrive à peu près à l'hypothèse suivante. Le Jésus de Paul est une « émanation » ou mieux « un dédoublement », « une face nouvelle » de Jahvé, le vieux dieu des Juifs, sur lequel viennent se greffer les différents traits du Messie traditionnel : Fils de l'homme de Daniel, Serviteur d'Isaïe, juste persé-

¹ P.-L. COUCHOUD, dans le *Mercure de France*, t. CCXXI, 1929, p. 193.

cuté des psaumes, le tout amalgamé dans une vision de Pierre, puis des Douze, puis de cinq cents frères¹ !

Le fondement de la conjecture ? Le texte de S. Paul aux Corinthiens : *Je vous ai enseigné en premier lieu ce que j'ai aussi reçu, à savoir : Le Christ est mort pour nos péchés conformément aux Écritures. Il a été mis au tombeau et il est ressuscité le troisième jour conformément aux Écritures. Il est apparu à Céphas, puis aux Douze. Il est apparu ensuite à plus de cinq cents frères à la fois, dont la plupart vivent encore, mais dont quelques-uns sont morts*².

En définitive, le christianisme proviendrait de la vision de Pierre. Il fallait une allumette pour expliquer l'incendie de la religion nouvelle : la voici. Vous le voyez, rien de bien nouveau. Nous sommes ramenés aux hallucinations privées et collectives. Cela vaut-il mieux que l'apothéose proposée par les libéraux ? M. Couchoud s'insurge contre cette conception pour la vue très mesquine qu'elle implique de la grande religion de l'Occident³. Parfait. Mais la grande religion

¹ P.-L. COUCHOUD, *Le Mystère de Jésus*, p. 82, 87, 88, 90, 95, 114-117. Ailleurs, faisant état de *Apoc.*, X, 3-13, M. Couchoud croit découvrir le Jésus préchrétien, prototype du Christ de l'Évangile, dans la personne du grand prêtre Josué sous qui, après l'exil, fut proclamée la Loi et rebâti le Temple. On ne nous dit pas comment cette opinion s'accorde avec celle du *Mystère de Jésus*. Cf. *Mercur de France*, t. CC, 1927, p. 175.

² *I Cor.*, XV, 3-6.

³ Voir plus haut, p. 167.

de l'Occident serait-elle d'un type plus élevé s'il fallait la faire dériver de l'imagination d'un pêcheur de Capharnaüm, pauvre victime des illusions de son temps ?

Au demeurant, en dehors de la religion chrétienne, où trouver un exemple d'humanisation d'un dieu comparable à celle dont s. Marc est rendu responsable ? De l'évhémérisme proprement dit, M. Couchoud reconnaît qu'à proprement parler il ne s'en trouve pas dans l'Évangile¹. Et il a bien raison. Car Évhémère a inventé des histoires de dieux pour ruiner le paganisme. Et il est bien clair que jamais la pensée n'est venue aux évangélistes de raconter l'histoire humaine de Jésus pour ruiner le christianisme². Mais de

¹ P.-L. COUCHOUD, *Lettre au R. P. Lagrange*, dans la *Revue biblique*, t. XXXV, 1926, p. 637.

² « Pourquoi Evhémère a-t-il inventé ces histoires ? Pour ruiner le culte des dieux. Il y avait déjà des légendes, mais elles étaient censées divines ; c'étaient des apparitions d'êtres immortels, non pas la vie de mortels, morts après avoir vécu. Outre que personne n'était obligé d'y croire, on demeurait dans la religion et dans la piété en les interprétant comme des mythes, comme des symboles, des manifestations de la nature. Si l'on quittait ce terrain, si l'on prétendait raconter, avec la rigueur de l'histoire et sur la foi d'anciennes inscriptions, comment Zeus avait vécu à la manière des autres hommes, comment il était mort et avait été enseveli, le charme était rompu et le Maître de l'Olympe déchu de son rang. Il ne lui restait d'autre ressource que l'apothéose, mais on savait ce qu'en valait l'aune au temps où Claude était admis parmi les dieux. Si donc nous jugeons d'après les idées antiques, les premiers chrétiens, étant en possession d'un Dieu, hypostase de Jahvé, ne pouvaient songer un instant à le dépouiller de son auréole en racontant sa vie vraiment humaine, et sa mort ignominieuse. Si quelqu'un était désigné pour écrire cette histoire c'étaient les ennemis du culte de Jésus, et au premier rang les Juifs. M. Couchoud estime que les

l'évhémérisme conséquent, il conviendrait de distinguer le matérialisme pieux. « Quand, remarque M. Couchoud, le pèlerin d'Éleusis voyait la margelle du puits Kallichoros où Déméter, esclave du roi Kéléos, s'était assise, il pensait que ces choses étaient vraiment *arrivées* ¹. » Nous sommes invités à conclure que l'histoire humaine du ~~« dieu »~~ Jésus ne souffre pas d'autres difficultés.

Entre la matérialisation pieuse des divinités païennes et l'histoire de Jésus, il y a cependant une différence essentielle. Et M. Couchoud est inexcusable de l'avoir négligée. Les divinités représentées sous des dehors humains se perdent dans la nuit des temps. Personne n'y est jamais allé voir. Lorsque, voyageur heureux de l'Hellade, M. Couchoud promenait ses réflexions à Éleusis, sans doute après s'être recueilli dans le charmant sanctuaire de Daphné, il lui a pris la fantaisie, en évoquant les pèlerins d'autrefois, de toucher la margelle du puits où s'était assise la déesse ². Mieux eût valu se demander tout simplement à quelle époque Déméter avait vécu parmi les gens d'Éleusis. On se serait vite rendu compte que c'était au temps fabuleux où les hommes n'étaient pas encore constitués en cité, où Attis conduisait

chrétiens eux-mêmes ont risqué cette gageure : c'est, il faut bien le dire, admettre deux hypothèses contradictoires. » M.-J. LAGRANGE, recension de *Le Mystère de Jésus*, dans la *Revue biblique*, t. XXXV, 1926, p. 449.

¹ *Revue biblique*, t. XXXV, 1926, p. 637.

² P.-L. COUCHOUD, *Le Mystère de Jésus*, p. 158.

son troupeau dans les montagnes de Phrygie, et où Adonis chassait le sanglier dans les gorges du Nahr-el-Kelb, au versant du Liban.

Jésus, au contraire, apparaît en pleine période historique. Au moment où Marc écrivait à Rome son petit livre, la vie du Maître s'insérait dans la trame de faits récents et facilement contrôlables. Elle avait des témoins nombreux et variés. On citait les apôtres, les frères de Jésus, le procureur Ponce-Pilate, le tétrarque Hérode Antipas, les grands prêtres Anne et Caïphe, les saintes femmes qui avaient découvert le tombeau vide.

Entre l'histoire évangélique et les récits mythologiques, point de commune mesure. Le Jésus de Marc est hors de pair. Qu'il le veuille ou non, malgré toute son ingéniosité, M. Couchoud se retrouve, après un long détour, en face d'un « cas unique ». Autant le dire tout bonnement, son mythe de Jésus n'explique rien. Il n'aboutit qu'à un seul résultat : remplacer le problème de Jésus par une énigme.

* * *

Tel est le sentiment général des historiens du christianisme primitif. De l'avis des moins suspects de sympathie envers les vues traditionnelles, la thèse mythologique est insoutenable ¹, et la critique se déshonorerait en s'y aventurant.

¹ Parmi ceux-ci : A. Bauer, C. Clemen, A. Jülicher, E. Klostermann,

Croyez moi, je ne lui aurais pas réservé une heure de votre temps, si, à force de frapper toujours sur le même clou, M. Couchoud et les autres mythologues de son école n'avaient réussi à donner à leurs théories une apparence de sérieux, qui les fait prendre en considération dans les milieux les plus divers ¹.

L'examen auquel nous nous sommes livrés n'a d'ailleurs pas été mené en pure perte.

En même temps que le faux éclat d'un système, dont la crédulité de trop de personnes se leurre,

H. v. Soden, J. Weiss, A. Jeremias, H. Windisch, Th. Reinach, Ch. Guignebert, M. Goguel, A. Loisy, L. Salvatorelli, De M. A. Loisy, ces lignes significatives : « Libre aux mythologues d'opposer au témoignage substantiel des premières générations chrétiennes l'hypothèse nébuleuse d'un mythe qui, vers la fin du règne de Tibère, serait mis tout seul et tout à coup à conquérir les esprits crédules ; libre à eux d'entasser par-dessus cette première hypothèse mille autres conjectures pour écarter le sens naturel des textes qui ne la favorisent pas. Leur méthode n'est pas la nôtre. » A. LOISY, *De la méthode en histoire des religions*, dans la *Revue d'hist. et de litt. relig.*, t. VIII, 1922, p. 37. Texte cité par M. Lepin dans *Le Christ Jésus*, p. 47.

¹ Dignes de remarques ces lignes de M. Ch. Guignebert : « On ne saurait croire à quel point il importe à des hommes de toute origine et de toute culture de démontrer que Jésus-Christ n'a jamais existé. Je reçois de partout des livres que de braves gens, qui n'ont reçu aucune espèce de préparation pour aborder un pareil sujet, qui ne sont absolument pas au courant des travaux qu'il leur faudrait avoir fréquentés pour le traiter avec quelque apparence de bon sens, passent, dans le fond des campagnes, leur vie à écrire pour démontrer que la personne de Jésus n'est qu'une illusion. Et ils se montrent très surpris que des hommes comme M. Goguel, comme notre Président (Th. Reinach) et moi-même, ne rendions pas immédiatement les armes. Du reste, aucun des négateurs, jusqu'à présent, n'a réussi de manière à satisfaire les autres... » L. GUIGNEBERT, dans *Jésus et la conscience moderne*, p. 8.

il nous a montré le degré d'in vraisemblance jusqu'où l'on préfère se hasarder plutôt que de se rallier à la solution qui se dégage d'un examen rationnel des textes.

En cours de route, nous avons aussi recueilli deux observations, importantes, à savoir :

1. La divinité de Jésus est clairement affirmée dans les épîtres de s. Paul, non point après la longue évolution que supposait F.-D. Strauss, mais presque immédiatement après la mort de Jésus, vers l'an 50 ;

2. La transformation d'un simple mortel en une divinité sans pareille, à tous les égards, est invraisemblable et sans aucune analogie dans l'histoire.

Si nous ajoutons ces deux remarques aux précédentes, nous devons considérer comme établi que Jésus a réellement vécu au temps de Ponce-Pilate ; qu'il s'est explicitement donné pour le Messie attendu en Israël, chargé de jeter sur la terre les fondements du royaume des cieux ; qu'il était reconnu et adoré comme Dieu, en plein milieu juif, quelques années seulement après sa mort ; que ce fait est unique et qu'il défie toute comparaison.

Nouvelles tendances :
la «Formgeschichtliche Schule»

NOUVELLES TENDANCES : LA « FORMGESCHICHTLICHE SCHULE » ¹

I. — LA « FORMGESCHICHTLICHE SCHULE ». I. Principes dont cette nouvelle école s'inspire : a) Les Évangiles, simples agglomérats ; b) les Évangiles, produit du travail collectif de la communauté chrétienne ; c) rapports étroits de dépendance entre les divers types de récits et les principales fonctions de la communauté primitive. - 2. La nouvelle école et la solution du problème de Jésus. - 3. La nouvelle école et K. Barth. — II. — EXAMEN DE LA MÉTHODE PRÉCONISÉE PAR LA « FORMGESCHICHTLICHE SCHULE ». 1. Examen du troisième principe : a) étude des différents types de récits évangéliques, considérés en eux-mêmes ; b) étude comparative des principales péripécies évangéliques avec la littérature antique. - 2. Examen du deuxième principe : a) Le pouvoir créateur de la communauté ; b) Les Évangiles et la littérature, populaire ; c) comment comprendre le rôle de la communauté dans l'élaboration des Évangiles. - 3. Examen du premier principe : a) Données de la critique littéraire ; b) unité et cohésion de MARC. — CONCLUSION.

Le système mythique représenté en Angleterre par W.-B. Smith, en Allemagne par A.

¹ Travaux d'ensemble sur la *formgeschichtliche Schule* : E. FASCHER, *Die formgeschichtliche Methode. Eine Darstellung und Kritik*, (Beihfte zur Zeitschrift für die neutestamentliche Wissenschaft), Giessen, 1924 ; O. CULLMANN, *Les récentes études sur la formation de la tradition évangélique*, dans *Revue d'Histoire et de Philosophie religieuses*, t. V, 1925, p. 459-477, 564-579 ; M. Goguel, *Une nouvelle école de critique évangélique*, dans *Revue d'Histoire des Religions*, t. XCIV,

Drews, en France par P.-L. Couchoud, en Hollande par G.-A. van den Bergh van Eysinga, prétend résoudre le problème de Jésus, au rebours des solutions habituelles du protestantisme libéral, en rayant simplement de l'histoire l'existence humaine du Sauveur. Les raisons invoquées pour justifier une opération aussi radicale ont paru généralement peu sérieuses. Mais le système a le mérite d'avoir mis en bonne lumière deux points fort importants, dont on n'a pas toujours tenu assez grand compte : 1. l'affirmation de la divinité de Jésus dans les plus anciens documents de la littérature chrétienne ; 2. le caractère invraisemblable de l'apothéose imaginée par les critiques libéraux pour expliquer la déification de Jésus.

Ces deux points admis, il semblerait qu'en rejetant les conclusions des mythologues touchant la non-existence du Sauveur, on dût aboutir à une impasse. Car enfin, si Jésus a réellement vécu en Palestine au temps de Ponce-Pilate, si quelques années seulement après sa mort sa divinité est clairement affirmée dans les épîtres de s. Paul, si l'élévation d'un simple mortel, à fortiori d'un pauvre crucifié, au rang du grand Dieu d'Israël est franchement inadmissible — en dehors de l'explication chrétienne, où trouver encore une issue ?

Des théories nouvelles ont cependant réussi à

1926, p. 114-160 ; M. DIBELIUS, *Zur Formgeschichte der Evangelien*, dans *Theologische Rundschau*, t. I, 1929, p. 183-216.

se faire jour et la faveur dont elles jouissent en ce moment permet de prévoir, dès à présent, la tournure que les études de critique néotestamentaire prendront vraisemblablement au cours des prochaines années. J'entends parler des doctrines de la jeune école radicale allemande de la *formgeschichtliche Methode*, — ce nom intraduisible est communément cité tel quel, — dont MM. K.-L. Schmidt ¹, M. Albertz, G. Bertram ², O. Cullmann ³, et surtout M. Dibelius ⁴ et R. Bultmann ⁵ sont, aujourd'hui, les principaux représentants.

I. — LA « FORMGESCHICHTLICHE SCHULE ».

On se le rappelle, les travaux des écoles li-

¹ K. L. SCHMIDT, *Der Rahmen der Geschichte Jesu, literarkritische Untersuchungen zur ältesten Jesuüberlieferung*, Berlin, 1919; *Die Stellung der Evangelien in der allgemeinen Literaturgeschichte* (Eucharisterion für Gunkel, t. II), Göttingen, 1923; *Formgeschichte in der neueren Theologie*, dans l'encyclopédie *Die Religion in Geschichte und Gegenwart*, t. II, 1928, col. 648-650.

² G. BERTRAM, *Die Leidensgeschichte Jesu und der Christuskult. Eine formgeschichtliche Untersuchung*, Göttingen, 1922; *Neues Testament und historische Methode*, Tübingen, 1928.

³ O. CULLMANN, *op. cit.*

⁴ M. DIBELIUS, *Die Formgeschichte des Evangeliums*, Tübingen, 1919; *Geschichte der urchristlichen Literatur*, Berlin, 1926; *The Structure and Literary Character of the Gospels*, dans *Harvard Theological Studies*, 1927, p. 151-170; *Zur Formgeschichte der Evangelien*, *op. cit.*

⁵ R. BULTMANN, *Die Geschichte der synoptischen Tradition* (Forsch. z. Rel. u. Lit. d. AT. u. NT.), Göttingen, 1921; *Die Erforschung der synoptischen Evangelien* (Aus der Welt der Religion), Giessen, 1925, zweite verbesserte und erweiterte Auflage, 1930; *Jesus* (Die Unsterblichen. Die geistigen Heroen der Menschheit in ihrem Leben und Wirken), Berlin, 1926.

bérale et eschatologique ont pour base unique la théorie des deux sources : MARC et les *Logia*. Depuis cinquante ans, les critiques se sont communément efforcés de bâtir sur ce fondement.

Sans abandonner cette position, les partisans de la *formgeschichtliche Schule* entendent creuser plus profondément. Pendant un demi-siècle, MARC et les *Logia* ont été tenus pour des documents d'histoire. Méritent-ils cette qualité ? On les a considérés comme l'expression la plus ancienne de la tradition chrétienne. Ne faut-il pas remonter au delà ? Entre la composition de MARC et la mort de Jésus, trente à quarante années se sont écoulées. Comment, dans cet entretemps, la tradition évangélique s'est-elle formée ? Telles sont les principales questions auxquelles la *formgeschichtliche Schule* veut essayer de répondre. Dépasant la période historique limitée aux deux sources, elle entend faire porter son enquête sur la formation de la tradition littéraire ou, suivant une formule en faveur, sur la « paléontologie évangélique ».

(I)

A cet effet, trois principes sont invoqués.

a) Le premier de ces principes est que la contexture générale des Évangiles manque d'unité organique. La remarque avait déjà été faite

par E. Reuss et J. Wellhausen. M. K.-L. Schmidt l'a développée à son tour dans l'ouvrage intitulé : *Le cadre de l'histoire de Jésus*¹. La tradition chrétienne aurait commencé par s'exprimer très modestement, sous forme de petits récits isolés (*kleine literarische Einheiten*), relevant d'un genre infra-littéraire, d'inspiration essentiellement populaire (*Halbliteratur, Volksliteratur, Kleinliteratur*).

Le lien qui rattache, dans les Évangiles, ces éléments divers, proviendrait d'un rédacteur plus ou moins influencé par la communauté. Le rôle de ce rédacteur se serait borné à agencer, tant bien que mal, et plutôt mal que bien, dans un cadre factice, les matériaux parvenus jusqu'à lui, soit à l'état de *membra disjecta*, soit dans des premières ébauches de compositions partielles : cycles de récits ou tableaux d'ensemble.

Ce sont là des vues semblables à celles que H. Gunkel et H. Gressmann avaient déjà introduites dans l'étude de l'Ancien Testament. La nouvelle école leur reconnaît, pour ainsi dire, la valeur d'un axiome général et indiscutable. Elles sont au départ de tout le système.

b) Le second principe de la *formgeschichtliche Schule* porte sur l'origine des morceaux qui font partie des Évangiles. On déclare qu'il faut y voir avant tout le produit de la tradi-

¹ *Der Rahmen der Geschichte Jesu.*

tion orale. Mais derrière cette tradition orale se trouve un auteur collectif : le peuple, la communauté chrétienne des premiers temps. Cette communauté a créé et développé sa tradition au gré de ses fonctions et de ses besoins : prédication, apologétique, discussions doctrinales, culte, etc. Ainsi, par exemple, les récits ayant trait au baptême de Jésus ont dû servir à légitimer le rite baptismal ; les épisodes dans lesquels l'attitude des disciples est décrite par rapport à la Loi, visent la façon de vivre des premiers chrétiens à l'égard de la synagogue ; la vocation des apôtres légitime l'autorité apostolique, et ainsi de suite.

Dans la formation de ces récits, la part des individus est réduite au strict minimum. Elle n'a guère consisté en autre chose qu'à enregistrer les résultats de l'élaboration commune. Celle-ci relèverait elle-même de la sociologie ou de la psychologie collective des peuples (*Völkerpsychologie*), dans le sens des travaux de l'école française représentée par E. Durkheim.

c) L'existence de rapports étroits entre les divers types de récits ou de paroles évangéliques et les différentes fonctions de la communauté chrétienne est le thème du troisième principe¹.

Pour en tirer parti, on s'efforcera de déterminer

¹ « Formgeschichte kann also nur von der Voraussetzung aus getrieben werden, dass die Form jener Einheiten etwas über ihre Herkunft verrate und dass die Geschichte der vorliterarischen Ueberlie-

aussi exactement que possible les principaux types « infra-littéraires » de la littérature populaire, dont les matériaux évangéliques doivent être rapprochés. A cet effet, l'Ancien Testament, les apocryphes, l'hagiographie, les traditions populaires religieuses et profanes sont mis à contribution. D'où un premier classement provisoire de morceaux évangéliques, répartis, suivant les auteurs, en *apophtegmes* ou récits servant à mettre en valeur une parole de Jésus, *paradigmes* ou récits à but d'édification, *nouvelles* ou narrations plus développées comportant des éléments superflus, surajoutés simplement pour l'agrément du lecteur, *parénèses* ou exhortations morales, *histoires de miracles, légendes, sentences, paraboles*, etc¹.

On cherchera ensuite à dégager et à formuler les lois qui président à la formation de ces différents genres, en partant de l'hypothèse que chacun d'eux a eu son rôle à jouer dans la communauté primitive, qu'il possède, comme on dit, « seinen Sitz im Leben », qu'il trouve son origine dans une situation bien déterminée et dont il est l'expression ².

ferung sich nach gewissen immanenten, nicht lediglich von schriftstellernden Personen abhängenden Gesetzen vollziehe. » M. DIBELIUS, *Zur Formgeschichte...*, p. 188.

¹ Pour les principaux essais de classement proposés par les critiques de la *Formgeschichte*, cf. E. FASCHER, *op. cit.*, p. 52-183 et M. GOGUEL, *op. cit.*, p. 128-145.

² « Accordingly it must be possible to learn from the style of the

Un exemple entre cent. Dans les traditions populaires, les récits de miracles ont généralement pour but de recommander le caractère exceptionnellement élevé d'un personnage donné. A cet effet, ils sont conçus suivant un modèle à peu près uniforme. Si le miracle est une guérison, on y distingue régulièrement les trois parties suivantes : 1. exposé du cas, gravité et durée de la maladie, impuissance des médecins, inutilité des remèdes ; 2. description de la guérison proprement dite ; 3. résultats du miracle, constatations des assistants, effets tendant à prouver la réalité du prodige. Lorsque cette triple division apparaîtra dans une histoire de miracle, on sera donc porté à y voir la mise en œuvre d'une fantaisie populaire, inspirée par le souci de magnifier un grand homme. On nous fait observer alors que les récits miraculeux de l'Évangile se divisent régulièrement de la manière qui vient d'être indiquée. On en conclut que, puisqu'ils sont composés d'après le schème de la littérature populaire, ils doivent en avoir aussi les autres carac-

oldest traditions wat ends were served by the original shape of the narrative and consequently what were the circumstances in which it came into existence. The presupposition of the whole inquiry is the decisive impression that this process of the shaping of tradition did not take place in the sphere of literature but within a community which made no literary claims, had broken with the world and transmitted the sayings and doings of Jesus solely to meet its own need. » M. DIBELIUS, *The Contribution of Germany to New Testament Science*, dans *The Expository Times*, t. XLII, 1930, p. 42.

tères et s'expliquer sans traitement d'exception ¹.

Ce n'est pas tout. Les différentes espèces de morceaux évangéliques une fois définies et réparties d'après les cadres de la littérature collective populaire, il reste à les mettre en relation avec les principales fonctions de la communauté chrétienne : prédication, culte, apologétique, discussions doctrinales. On espère découvrir ainsi ce qui a inspiré la tradition évangélique considérée sous ses multiples aspects. C'est le terme que la *formgeschichtliche Schule* s'est assigné. S'il lui était donné de l'atteindre, elle se tiendrait pour satisfaite.

(2)

Avec tout cela, que devient le problème de Jésus ?

On peut répondre en gros qu'il est tout bonnement déclaré insoluble ². C'est un postulat de l'école que les documents évangéliques peuvent

¹ R. BULTMANN, *Die Erforschung...*, p. 18-20.

² « J'estime que ce que nous pouvons savoir de la vie et de la personnalité de Jésus c'est autant que rien (*so gut wie nichts*), R. BULTMANN, *Jesus*, p. 12 (texte cité par M. GOGUEL, *Une nouvelle école de critique évangélique*, p. 154). — « La méthode dite « Formgeschichte »... ne veut connaître que le Christ de la foi tel qu'il a agi sur ses fidèles. L'histoire l'intéresse seulement en tant qu'elle est devenue une manifestation du divin pour la communauté. » CULLMANN, *op. cit.* p. 578. Dibelius et Schmidt professent, il est vrai, des opinions un peu plus modérées. Le scepticisme absolu n'en est pas moins le terme logique auquel la méthode de la *Formgeschichte* doit conduire.

nous renseigner sur l'état des croyances de la communauté primitive, mais qu'on ne saurait rien leur demander de plus¹. Ils nous apprennent, si l'on veut, ce que fut Jésus dans l'esprit de ses premiers fidèles, non ce que Jésus fut dans la réalité de l'histoire. Pour retrouver le Jésus de l'histoire en lui-même, il faudrait au préalable que l'on fût en état de discerner dans la tradition évangélique ce qui est vraiment traditionnel et ce que M. Bertram appelle les « Ueberreste »², inspirés par la préoccupation, essentiellement pratique, de satisfaire aux besoins occasionnels de la communauté. Discernement jugé difficile, sinon impossible à opérer. D'où, par rapport au problème de Jésus, un aveu d'impuissance à peu près absolu.

On se gardera prudemment d'affirmer, comme les mythologues, que Jésus n'a jamais existé³. On soutiendra même franchement le contraire. Car il paraît impossible de rendre compte de la vie chrétienne primitive sans recourir à l'existence d'un fondateur⁴. Et l'on estime déraisonnable de

¹ « Das Neue Testament ist zunächst Zeugnis der Frömmigkeit der urchristlichen Gemeinden. Die Gestalt Jesu steht vor ihnen und ist der Forschung unmittelbar nicht zugänglich. » C. BERTRAM, *Neues Testament...*, p. 41.

² *Neues Testament...*, p. 15.

³ « Le doute sur l'existence réelle de Jésus ne mérite pas un mot de réfutation. » R. BULTMANN, *Jésus*, p. 16 (texte cité par M. GOGUEL, *op. cit.*, p. 155).

⁴ « Pour affirmer que Jésus a vécu, nous ne nous retranchons pas derrière un « Jésus historique », mais nous restons dans l'époque de

supposer à l'origine de l'histoire de Jésus un mythe dont la tradition littéraire ne conserve plus de traces ¹.

Mais, ajoute-t-on aussitôt, de la vie, de l'histoire, de la doctrine même de ce Jésus nous ne saurions rien dire, si ce n'est l'impression laissée dans les groupes chrétiens, qui se réclament de lui.

Dans quelle mesure Jésus a-t-il pensé qu'il était le Messie ? A-t-il subi les idées régnantes de Palestine, ou les a-t-il dominées ? S'il a eu conscience d'être le Messie, à quel moment cette persuasion s'est-elle emparée de son âme : au début de sa vie publique, à l'occasion du baptême, ou seulement sur le tard ? Son messianisme était-il un titre de gloire dont il s'exaltait, ou tout au contraire un fardeau supporté avec peine ? Faut-il y voir un élément essentiel de sa mission, ou simplement la forme dans laquelle s'exprimait sa vocation de prédicateur du règne

l'histoire que seule nous pouvons encore étudier, c'est-à-dire dans celle du christianisme primitif. La façon dont celui-ci a formé la tradition sur Jésus nous permet de dire avec certitude que Jésus de Nazareth a été un être en chair et en os. » O. CÜLLMANN. *Les récentes études sur la formation de la tradition évangélique*, p. 575.

¹ « Wenn die Geschichte Jesu ursprünglich ein Jahres-Gestirn oder Vegetationsmythus gewesen wäre, so müsste das primäre und konstitutive Element an ihr der grundlegende Aufriss sein, der dem Weg des Gottes auf Erden sichtbare und sinnvolle literarische Gestalt gäbe ; es wäre also Rahmung und Reihenfolge der Begebenheiten von entscheidender Bedeutung für den Sinn des Ganzen. » M. DIBELIUS, *Zur Formgeschichte...*, p. 208-9.

de Dieu ? Plus encore. Le messianisme des Évangiles vient-il de Jésus ou de la communauté¹ ? A toutes ces questions, si vivement débattues depuis cent ans, pas de réponse.

Quant aux deux grandes thèses professées par l'école libérale et l'école eschatologique : Jésus, prédicateur de morale ou prophète du royaume de Dieu — au sentiment de M. Bultmann, tout ce que, la critique est en droit de constater, c'est qu'elles appartiennent également, l'une et l'autre, aux couches les plus anciennes de la tradition évangélique². Au lieu de les opposer perpétuellement, il faudrait chercher à les mettre d'accord.

Bref, à en croire la *formgeschichtliche Schule*, Jésus serait inconnaissable. Il se déroberait à tous nos moyens d'investigation. Mieux vaudrait reconnaître franchement les bornes de notre connaissance que de poursuivre en vain la solution d'un problème qui nous dépasse. Libre à nous de croire, si nous en avons le goût. Mais

¹ R. BULTMANN, *Sie Erforschung...*, p. II.

² « Die Untersuchung zeigt, dass die eschatologische wie die sittliche Verkündigung Jesu in gleicher Weise der ältesten Schicht der Überlieferung angehören; so dass man schwerlich die eine oder die andere Seite als secundär streichen kann. Man kann auch nicht die sittlichen Weisungen Jesu als « Interimsethik » verstehen; denn seine Forderungen haben absoluten Character und sind in ihrer Formulierung keineswegs beeinflusst durch den Gedanken, dass das Ende dieser Welt bevorsteht. Daher muss man beide Seiten der Verkündigungen Jesu, die eschatologische und die ethische, als zusammengehörig zu begreifen versuchen. » R. BULTMANN, *Die Erforschung...*, p. 39.

alors, que la foi se suffise à elle-même et qu'elle abandonne sa prétention de se fonder sur l'histoire.

(3)

Arrivé à ce point décevant, M. R. Bultmann cherche à s'évader du cercle de scepticisme dans lequel il s'est enfermé, par la tangente du fidéisme protestant. C'est ce qui explique son adhésion à l'école théologique de Karl Barth, qui poursuit, depuis la guerre, un si curieux mouvement de retour à l'orthodoxie calviniste, et qui se donne, avec une si belle conviction, pour le refuge du protestantisme contre les attaques de l'hypercritique¹. Devant l'impuissance de la critique à satisfaire aux requêtes du sentiment religieux, Karl Barth et ses amis : Emil Brunner, Friedrich Gogarten, Eduard Thurneysen, etc., s'élèvent contre les prétentions de la méthode histo-

¹ Sur l'Ecole de Karl Barth, cf. MAX STRAUCH, *Die Theologie Karl Barth's*, München, 1926 ; P. SCHERDING, *La théologie de Karl Barth*, dans *Revue d'Histoire et de Philosophie religieuses*, t. VI, 1926, p. 336-349 ; G. KRUGER, *The Theology of Crisis. Remarks on a recent movement in German Theology*, dans *Harvard Theological Review*, t. XIX, 1926, p. 257 ; P. CULLMANN, *Les problèmes posés par la méthode exégétique de l'école de Karl Barth*, dans *Revue d'Histoire et de Philosophie religieuses*, t. VIII, 1928, p. 70-83 ; L. MALEVEZ, S. J. *Un mouvement de la théologie protestante. L'école de Karl Barth*, dans *Nouvelle Revue Théologique*, t. LVI, 1928, p. 650-663 ; R. B. HOYLE, *The Teaching of Karl Barth. An Exposition*. London, 1930. W.-A. VISSER'T HOOFT, *Introduction à la Théologie de Karl Barth*, dans *Études Théologiques et Religieuses*, t. VI, 1931, p. 1-24.

rique et philologique à légiférer en souveraine. Au vrai, déclarent-ils, le point de vue historique peut avoir son utilité, mais son importance est secondaire. Ce qui est essentiel, c'est de percevoir le contenu religieux de la Bible, de se laisser soulever par le souffle qui s'élève des saints livres, de communier à la pensée profonde de leurs auteurs, et, par un vif sentiment de foi, de découvrir dans le texte inspiré l'expression de la parole mystérieuse que Dieu prononce au plus intime de nos âmes.

Trop longtemps, les exégètes se sont imposé comme tâche à peu près unique de noter soigneusement les influences humaines sous lesquelles les écrivains sacrés ont composé leurs ouvrages. Ils se sont donné un mal énorme pour déterminer, par exemple, ce qui dans les épîtres de s. Paul provient du disciple de Gamaliel formé aux traditions rabbiniques, et ce qui ressortit à la philosophie alexandrine ou au culte des mystères. A quoi bon, « quand on sent palpiter dans chaque phrase le cœur d'un homme que Dieu a détaché du monde » ! Pour profiter de la théologie de l'Apôtre, mieux vaut faire abstraction de ses attaches historiques. Devant le Dieu absolu, Paul doit être considéré comme l'homme absolu. La foi protestante ne se sauvera qu'en se désolidarisant de l'histoire. Le divorce consenti, l'histoire pourra aller aussi loin qu'elle le voudra dans ses déductions négatives. Le croyant n'en

sera pas affecté. Son sentiment pieux le préservera. Il lui permettra, en toute hypothèse, de retrouver, sinon le Christ de l'histoire, du moins le Christ toujours vivant, qui continue à se révéler mystérieusement aux croyants.

Je serais étonné si plusieurs d'entre vous n'avaient applaudi secrètement à cette revanche de la foi protestante sur les mauvaises chicanes de la critique. Et cependant, non, prenons-y garde, nous ne devons pas nous aventurer de ce côté.

La nouvelle exégèse « pneumatique » ne s'est pas affranchie en vain de la méthode historique. Cet abandon a eu pour résultat de la livrer aux caprices d'une sentimentalité d'autant plus dangereuse qu'elle se présente comme un rempart contre l'impiété moderne. Tout ce que Karl Barth nous expose dans son livre sur l'épître aux Romains ¹, qui passe à bon droit pour le manifeste de son école, est dominé par ses idées philosophiques. On a eu raison de contester à l'ouvrage le titre de commentaire ².

Enoncées sur un ton prophétique, les doctrines de Karl Barth ont été accueillies avec enthousiasme ³. Elles venaient bien à leur heure.

¹ *Der Römerbrief*, München, 1919. Vierter Abdruck, 1926.

² « Eine Erklärung des Römerbriefes kann man dieses Werk freilich nicht nennen. » O. BARDENHEWER, *Der Römerbrief des heiligen Paulus* Freiburg i. B. 1926, p. 13.

³ Karl Barth a décrit lui-même son succès, de la façon amusante

Elles répondaient aux désirs des jeunes générations allemandes, découragées par la ruine de leurs espérances nationales, déçues par les conclusions de plus en plus négatives de la critique, et, en même temps, soucieuses d'entrer en possession de formules nouvelles pour le *revival* auquel elles ont l'ambition de travailler.

Les pères ont mangé des raisins verts
Et les dents des fils en ont été agacées ¹.

Mais une élaboration des études néotestamentaires sur la base du système de Karl Barth serait précaire. Qu'on le veuille ou non, tôt ou tard, on reviendra interroger l'histoire. Si celle-ci devait avouer son impuissance, il s'ensuivrait un désarroi des consciences, dont les conséquences seraient incalculables.

Il faut donc nous demander froidement ce que vaut la méthode appliquée par la *formgeschichtliche Schule*, et essayer de vérifier l'exactitude des conclusions désabusées auxquelles nous sommes invités à souscrire.

que voici : « Quand je jette un regard en arrière sur le chemin parcouru' il me semble être comme un homme qui, essayant de gravir dans les ténèbres le clocher d'une église, au lieu de saisir la rampe de l'escalier, aurait tiré la corde de la cloche. A son grand étonnement, la grosse cloche sonne si fort que le monde entier en entend les coups. » *Prolégomènes à la Dogmatique*, texte cité par W.-A. VISSER'T HOOFT, *op. cit.*, p. 5-6.

¹ *Jérémie*, XXXI, 29.

II. — EXAMEN DE LA MÉTHODE PRÉCONISÉE PAR LA « FORMGESCHICHT- LICHE SCHULE ».

Les trois principes invoqués par la *formgeschichtliche Schule* ont été énoncés plus haut. Rappelons-les encore un coup :

1. Les Évangiles sont de simples agglomérats de morceaux, artificiellement juxtaposés ;

2. Ces matériaux expriment uniquement les idées de la communauté chrétienne ;

3. Il existe une concordance entre les différents types de narrations ou de discours évangéliques et les diverses fonctions de la communauté chrétienne.

Reprenons l'examen de ces principes, en ordre inverse, à commencer par le dernier.

(1)

Premier principe : les différentes espèces de matériaux incorporés dans les Évangiles correspondent aux diverses fonctions de la communauté. C'est là une thèse que, de prime abord, on n'a pas le droit d'écarter, mais dont on ne peut tout de même se dispenser d'exiger les preuves.

Ces preuves, les partisans de la nouvelle méthode nous les présentent spontanément. Elles seraient à chercher : 1^o dans une analyse minu-

tieuse, suivie d'un classement méthodique des principaux types de narrations évangéliques ; 2^o dans l'étude des modèles plus ou moins semblables de la littérature populaire, surtout grecque et judaïque. En poussant nos recherches dans ces deux directions, nous parviendrions, sans trop de peine, à découvrir les préoccupations sous l'empire desquelles les matériaux évangéliques ont été élaborés.

Cette persuasion inspire la méthode adoptée par la nouvelle école. Elle paraît au premier coup d'œil fort sujette à caution. Supposons que les matériaux rassemblés dans le cadre des Évangiles soient réductibles à la classification souhaitée, mais non encore obtenue, et que la comparaison tentée entre les différents morceaux des Évangiles et les productions de l'hellénisme ou du judaïsme ait quelque fondement. Ces indications suffiraient-elles à nous donner sur les origines de la tradition évangélique des renseignements décisifs ? Il semble que non, pour la très bonne raison qu'un même genre de récit, par exemple le récit de l'institution de la Sainte Eucharistie, a parfaitement pu répondre en même temps à des préoccupations multiples, d'ordre doctrinal, apologétique, cultuel, etc ¹.

¹ « Si l'idée d'une correspondance entre les divers types de récits ou de paroles évangéliques et les diverses fonctions de la vie de l'Église primitive est certainement exacte, cette même idée devient fausse, si on l'interprète, comme le font les nouveaux critiques, dans ce sens

Mais l'utilisation des procédés adoptés par la *formgeschichtliche Schule* est elle-même extrêmement chanceuse.

a) Il faut se demander, d'abord, si le classement rigoureux des matériaux incorporés dans les Évangiles est possible. Les résultats disparates, parfois même divergents, auxquels sont parvenus les représentants les plus distingués de l'école, font naître à ce sujet des doutes sérieux.

Le problème est probablement beaucoup plus complexe qu'on ne le pense. Mettons que l'on parvienne à fixer, à peu près comme cela se fait dans nos manuels scolaires pour la littérature proprement dite, un certain nombre de genres « infra-littéraires », relevant de la *Kleinliteratur*. Des définitions strictes et des distinctions rigides sont obtenues, au point de vue conceptuel, dans l'ordre idéal. A merveille. Mais qui nous dit que la nature correspond à ce morcellement ?

Un exemple caractéristique des malentendus auxquels on s'exposerait en négligeant cette remarque est celui de la théorie proposée naguère

qu'un type particulier de parole ou de récit correspond à une certaine fonction de la vie de l'Église et à celle-là seulement. On ne voit pas au nom de quel principe on pourrait affirmer que tel morceau qui pouvait être utilisé pour la prédication ne pouvait pas l'être en même temps pour l'instruction, pour la controverse ou pour la mission et peut-être aussi tout simplement pour la satisfaction de l'imagination et de la curiosité pieuses ». M. GOGUEL, *Une nouvelle école de critique évangélique*. » p. 158 s.

par M. A. Jülicher, et reprise par M. A. Loisy, à propos des paraboles. S'étant attaché à définir ce qu'est au juste une parabole, M. Jülicher avait constaté que les paraboles évangéliques comportaient, presque toujours, un certain nombre, plus ou moins grand, d'éléments allégoriques. Il en conclut qu'elles avaient dû subir des déformations de la part des disciples. Elles ne répondraient plus fidèlement à l'enseignement authentique du Sauveur¹. Conclusion arbitraire, provenant de ce préjugé : les genres littéraires ont existé primitivement à l'état pur.

Les partisans de la *formgeschichtliche Schule* sont exposés à commettre une même confusion. Bien qu'ils ne se prononcent pas ouvertement à ce sujet, ils donnent à penser, eux aussi, assez clairement, que les genres définis par eux ont figuré dans la réalité, comme ils les conçoivent dans leur esprit.

La vérité est que, dans les Évangiles, des types de narrations ou de paroles à l'état pur, comme des *apophtegmes* qui ne seraient qu'*apophtegmes* ou des *parénèses* qui ne seraient que *parénèses*, il y en a fort peu. Ce qui domine incontestablement, ce sont les « *Mischformen* », ou combinaisons de types divers².

¹ A. JÜLICHER, *Die Gleichnissreden Jesu*, Freiburg i. B. 1888-89.

² La justesse de ces remarques est reconnue par Cullmann. *Les récentes études...*, p. 565. Mais cette concession n'est faite qu'aux dépens des principes professés par les chefs de l'école.

Comme M. Jülicher, les critiques de la nouvelle école sont inclinés à penser que ces « Mischformen » sont de formation secondaire. Mais pourquoi, on se le demande, les traditions évangéliques primitives se seraient-elles moulées dans des formes aussi nettement définies ? L'esprit géométrique n'est pas au départ de la pensée. Qu'elle soit collective ou individuelle, l'inspiration populaire ne procède pas ainsi. Elle ne s'astreint pas à des règles fixes, ni à des cadres rigides, que d'ailleurs elle ignore. Psychologiquement, s'il fallait choisir entre les types littéraires à l'état pur et les « Mischformen », sans hésiter, ce sont ces dernières qu'il conviendrait de dater en premier lieu.

Ceci, pour le *formgeschichtliche Schule*, est gros de conséquences. Car si les « Mischformen » combinent à la fois plusieurs types de récits ou de paroles, appartenant aux couches les plus anciennes de la tradition évangélique, c'est clair, le fameux principe de la soi-disant correspondance entre les diverses formes des matériaux évangéliques et les différentes fonctions de la communauté chrétienne devient inapplicable.

b) La comparaison tentée entre les péripécies évangéliques et les productions populaires grecques et judaïques, ne permet pas d'espérer beaucoup mieux.

Certes, nous aurions grand tort de le mécon-

naître, les lumières que l'étude des littératures anciennes est de nature à projeter sur nos Évangiles sont très dignes d'intérêt. Et l'on se doit d'être sympathique aux recherches qui se poursuivent si activement, en ce moment, pour établir les points de contact existant entre l'Évangile et la littérature rabbinique¹.

Mais la *formgeschichtliche Schule* ne se contente pas de simples *éclaircissements*. Elle ne prétend à rien moins qu'à *assimiler* les narrations et paroles évangéliques aux morceaux plus ou moins semblables de l'hellénisme et du judaïsme. Or ici elle s'expose à deux graves dangers : exagérer les analogies et négliger les différences.

Chaque cas devrait faire l'objet d'un examen particulier. Limitons-nous aux miracles. M. R. Bultmann est disposé à réduire les miracles de l'Évangile aux miracles de l'hellénisme, parce que, nous dit-il, les uns et les autres sont représentés suivant un schéma identique, divisé en trois parties. Si cette raison était probante, il faudrait également en étendre le bénéfice aux miracles de Lourdes. Lorsque M. Vallet, directeur du bureau des constatations médicales, raconte les guérisons merveilleuses dont il a été le témoin, ses dépositions techniques ne se divisent-elles pas, elles aussi, selon les trois parties du schéma rappelé plus

¹ On trouvera un exposé assez complet de ces recherches dans le très intéressant opuscule de P. FIEBIG : *Rabbinische Formgeschichte und Geschichtlichkeit Jesu*, Leipzig, 1931, p. 5-22.

haut : 1. description de la maladie avant la guérison ; 2. circonstances dans lesquelles la guérison a eu lieu ; 3. effet produit sur le malade et démonstration des résultats obtenus¹ ?

Conclura-t-on de là que ces dépositions médicales sont de la même nature que les récits de miracles anciens, grecs ou juifs ? Mais le Dr Vallet est aimablement disposé à nous donner tous les éclaircissements désirables. Et les miraculés dont il parle sont encore vivants. Consentons, pour le moment, à ne pas faire état du caractère surnaturel des miracles de Lourdes. De quelque façon que l'on s'y prenne pour les expliquer, il reste que nous avons affaire à des épisodes contemporains, dûment attestés d'après le schème suivi dans les récits de miracles antiques. C'est donc que l'analogie dont on veut faire si grand état s'explique autrement que par l'application des lois de la *Kleinliteratur*. Elle est imposée par la nature des faits racontés. Que ceux-ci soient réels ou imaginaires, peu importe.

Par ailleurs entre les récits de miracles évangéliques et les histoires de miracles antiques, les différences sont considérables. M. Bultmann fait remarquer que dans les textes hellénistiques

¹ A. VALLET, *Lourdes, comment interpréter ses guérisons*, 2^e éd. 1929. Voir, en particulier le récit de la guérison instantanée de Mademoiselle Elisabeth Delot, atteinte d'un cancer du pylore, p. 3-38. La division classique tripartite y est nettement accusée : 1. histoire de la maladie ; 2. histoire de la guérison ; 3. preuves de la guérison.

les guérisons sont généralement entourées d'une mise en scène bizarre, qui fait défaut dans les Évangiles. Les rites magiques notamment sont exposés avec complaisance. On décrit, par exemple, comment un rebouteur délivre un possédé en lui faisant renifler un anneau contenant une racine mystérieuse, ou comment fut guéri le pied d'un homme mordu par un serpent, après avoir été mis en contact avec un fragment d'un tombeau de jeune fille¹. Dans l'Évangile, rien de pareil. Tout est sobre. Un geste de la main du Sauveur, quelques mots très simples comme « Talitha koumi : jeune fille, lève-toi », c'est tout. Qui ne voit que ces différences devraient suffire à distinguer radicalement les deux groupes de récits ? Malheureusement, elles sont, pour ainsi dire, laissées dans l'ombre.

Ceci n'est qu'un exemple emprunté à un genre de récits déterminé. D'autres semblables pourraient être suggérés par les autres types littéraires, entre lesquels la *formgeschichtliche Schule* distribue la matière des Évangiles. Toutes les assimilations proposées pèchent en général par les mêmes défauts : exagération des analogies, suppression pratique des différences.

A quelque point de vue que l'on se place, l'étude de la forme des principales péripécies évangéliques, considérées soit en elles-mêmes, soit comparati-

¹ R. BULTMANN, *Die Erforschung...*, p. 19.

vement à d'autres, ne saurait donc nous donner des indications précises sur les préoccupations ecclésiastiques que la jeune école place à l'origine des traditions chrétiennes. Si intéressante qu'une telle étude puisse être, il serait téméraire d'en attendre les résultats auxquels les nouveaux critiques se flattent de nous faire aboutir.

(2)

La théorie de la correspondance entre la forme des péricopes évangéliques et les diverses fonctions de la vie chrétienne primitive repose d'ailleurs sur le postulat concernant l'origine collective des traditions populaires en général, et des traditions évangéliques en particulier¹. Et ici encore il y aurait beaucoup à redire.

¹ « Nous croyons qu'il faut en finir avec l'indifférence dont la science historique a fait preuve trop longtemps à l'égard du rôle joué par les foules. Les études modernes de sociologie viennent de nous ouvrir des horizons nouveaux pour la compréhension de l'histoire. Nos évangiles sont des œuvres collectives, des livres populaires qui ne font pas partie de la littérature proprement dite... Bien que le christianisme primitif fût avant tout une communauté cultuelle, il n'était pas soustrait aux lois de la psychologie humaine. Et puisque c'est lui qui a formé la tradition, il faudra nécessairement faire entrer aussi cet élément humain dans l'explication des évangiles. » O. CULLMANN, *Les récentes études...*, p. 472 et 568. Tout cela est bel et bien, mais quelles sont les prétendues lois de la psychologie collective de la foule ? Et est-il permis d'assimiler la communauté chrétienne primitive à une foule quelconque ? Voilà ce qui devrait être mis en lumière.

a) Tout d'abord, notons que nous avons affaire à un postulat et non à une vérité dûment démontrée. C'est ce qui résulte de la façon dont le principe est mentionné dans les travaux de l'école. On fait appel, je l'accorde, à la conception de l'histoire que les études modernes de sociologie ont mise à l'ordre du jour. Mais cette conception sociologique très discutée, et au demeurant très discutable, est acceptée comme argent comptant. Nous ne pouvons nous contenter de ce procédé¹.

Nous le pouvons d'autant moins que le nouveau principe à la lumière duquel la *formgeschichtliche Schule* mène son enquête, est abandonné dans d'autres domaines. Il a jadis été de mode de considérer les chefs-d'œuvre de la littérature ancienne : poèmes homériques ou chansons de geste, « comme le point d'aboutissement d'un travail inconscient de cristallisation populaire, à travers des générations de chanteurs et de scribes, chantant sous l'inspiration mystérieuse ou la dictée plus mystérieuse encore de tout un peuple »². Nous avons assisté au renversement de ces thèses hasardeuses et au redressement de l'ancienne orthodoxie littéraire³, qui veut voir

¹ Sur le pouvoir de la collectivité, voir les remarques très pénétrantes du P. DE GRANDMAISON, *Jésus Christ*, t. I, p. 194-100.

² Cf. G.-E. BROCHE, *La chanson de Roland en Italie*, à propos de l'ouvrage *La Canzone di Rolando* de Carlo Raimondo (Milano, 1927), dans le *Journal des Débats*, 2 février 1928.

³ Cf. J. BÉDIER, *Les légendes épiques. Recherches sur la formation des chansons de geste*, Paris, 2^e éd., 1914-21 ; et V. BÉRARD, *Un men-*

dans l'*Odyssée* comme dans la *Chanson de Roland*, l'œuvre de grandes et fortes personnalités, travaillant sans doute dans un milieu donné, mais conservant néanmoins le mérite de leur génie personnel.

La conception d'après laquelle les Évangiles proviendraient de l'élaboration anonyme de la communauté chrétienne primitive est un succédané de ces théories. Les historiens de la littérature profane n'en veulent plus. Après cela, comment nous dispenserions-nous d'y regarder à deux fois ?

On nous répondra que la littérature proprement dite n'est pas en question, puisqu'on prétend ne faire état que d'écrits « infra-littéraires » de la *Kleinliteratur*. Soit. Il n'en est pas moins vrai que la puissance créatrice de la communauté primitive est mise à contribution. Or rien que sur ce point les plus graves réserves s'imposent. « La puissance créatrice de la collectivité, s'il ne faut pas la nier en tout état de cause, ne doit pas être invoquée sans beaucoup de précaution. On l'introduit souvent comme un acteur complaisant ; on lui prête tous les rôles, mais une étude attentive la ramène à ses attributions. Elle agit sans doute, et puissamment, dans un mouvement religieux, comme le christianisme primi-

songe de la science allemande. Les *prolégomènes à Homère* de Frédéric-Auguste Wolf, Paris, 1917 et *La résurrection d'Homère : Au temps des héros*. Paris, 1930.

tif ; mais à la façon d'une atmosphère chaude, excitante, propice à l'éclosion de sentiments forts et d'expressions enthousiastes : elle ne supplée jamais les agents personnels dans la création de grandeurs définies et la formulation de pensées déterminées. Ce sont là des œuvres intellectuelles, que la richesse sentimentale d'une vie collective favorise et ne crée pas. Or ces caractères qui n'existent qu'à l'état infime dans la littérature populaire au sens ordinaire du mot, — qu'elle soit d'ailleurs pieuse ou profane, la part de discernement et d'élection y est sensiblement nulle, l'originalité se bornant alors à des repères, à des répliques, à des développements amorphes, enrichis de digressions, charriant pêle-mêle des redites et des réminiscences, — ces caractères sont au contraire puissamment marqués dans les Évangiles : autant dans le second que dans les autres ¹. »

b) D'ailleurs, sommes-nous autorisés à rattacher la littérature évangélique à la *Volksliteratur*, ou *Kleinliteratur* de MM. Schmidt et Bultmann ? D'après la description de ces auteurs, celle-ci se caractérise par l'impersonnalité des narrations, la négligence presque complète des indications géographiques et chronologiques, l'absence de composition, la prépondérance des buts d'édi-

¹ L. DE GRANDMAISON, *Jésus Christ*, t. I, p. 49.

fication et du merveilleux sur l'information, l'allure collective et sociale de la composition¹.

Quiconque relira avec un peu d'attention sympathique le second Évangile, — celui que la *formgeschichtliche Schule* tient pour le plus populaire, — se rendra vite compte que ce n'est pas là ce qui domine dans MARC. Tout, au contraire, y est spontané, naturel, pris sur le vif comme des instantanés, plein de fraîcheur, de couleur locale, d'une extraordinaire animation.

Que l'on en juge plutôt. S'il est un genre de récits populaires qui prête aux développements fantaisistes, de l'avis unanime des critiques « indépendants », c'est assurément, nous l'avons déjà vu, celui des histoires de miracles. Eh bien ! arrêtons-nous à l'épisode d'une guérison miraculeuse opérée par Jésus, d'après l'Évangile selon s. Marc.

Et ils vinrent à Jéricho. Et comme il sortait de Jéricho avec ses disciples et une foule nombreuse, le fils de Timée, Bartimée, un mendiant aveugle, était assis au bord de la route. Et apprenant que c'était Jésus de Nazareth, il se mit à crier et à dire : « Fils de David, Jésus, aie pitié de moi ! » Et plusieurs le réprimandaient pour qu'il se tût. Mais lui criait encore plus fort : « Fils de David, aie pitié de moi ! » Et Jésus, s'arrêtant, dit : « Appelez-le. » Et on appela l'aveugle en lui disant : « Courage ! Lève-toi ; il t'appelle. » Et lui jeta son manteau, bondit et vint auprès de Jésus. Et Jésus

¹ Cf. K.-L. SCHMIDT, *Die Stellung der Evangelien...*, passim ; R. BULTMANN, *Die Geschichte der synoptischen Tradition*, passim.

lui adressant la parole, dit : « Que veux-tu que je fasse pour toi ? ». Et l'aveugle lui dit : « Mon Seigneur, que je voie ! » Et Jésus lui dit : « Va, ta foi t'a sauvé. » Et aussitôt, il recouvra la vue, et il le suivait en chemin ¹.

J'aime à croire que vous avez été impressionnés par le ton du récit. Avez-vous remarqué les petits détails, cités en passant on ne sait pourquoi, qui donnent à toute la scène une si jolie couleur palestinienne ? Jésus sort de Jéricho. Bien que l'évangéliste ne le dise pas, on sent que la foule est nombreuse et qu'elle tient le Maître pour le Fils de David, le Messie. Un mendiant aveugle se trouve au bord du chemin, comme on en voit partout, là-bas, aux approches des villes. Il s'appelle *Bartimée*, ce que l'évangéliste traduit pour ses lecteurs, peu familiers apparemment avec l'araméen, par « fils de Timée ». Apprenant que Jésus, — dont sans aucun doute il avait dû entendre parler comme d'un grand thaumaturge, — passe près de lui, le mendiant se met à l'invoquer, en l'appelant « Fils de David », titre populaire du roi-messie. Les gens de la foule interviennent pour le faire taire. Non que la proclamation du titre « Fils de David » leur semble déplacée, mais parce qu'on est toujours tenté d'imposer silence à un mendiant importun. Jésus cependant fait venir l'aveugle. A peine averti, le pauvre diable se lève d'un bond, et, jetant son manteau qui

¹ Mc., X, 46-52 (trad. Lagrange).

l'embarrasse, accourt auprès du Maître, en réitérant sa prière : « Mon Seigneur, faites que je voie. » Jésus lui répond par ces simples mots : « Va, ta foi t'a sauvé. » Et l'évangéliste ajoute : *Aussitôt il recouvra la vue, et il le suivait en chemin.* C'est tout. Pas un mot pour raconter l'impression produite sur la foule. Rien pour attester que la guérison fut réelle. Le miracle lui-même est à peine esquissé. On ne saurait être plus discret ni moins donner l'impression d'écrire sous l'influence de préoccupations d'ordre apologétique.

Empruntons maintenant un autre exemple, semblable à beaucoup d'autres, au recueil de contes du Talmud, choisis et transcrits de l'hébreu par M. Léon Berman :

Une fois, le plus fort d'Adar s'était écoulé sans que la pluie fût tombée. On envoya dire à Honi Hameaguel, le Traceur de Cercles : « Prie, pour que la pluie tombe ! » Il pria et la pluie ne tomba pas.

Il traça un cercle et il se mit au milieu, de la manière que fit Habacuc le prophète, et il dit devant Sa Face : « Maître du Monde ; tes enfants ont tourné leur visage vers moi, car je suis pour eux comme un fils de ta maison. Je fais donc serment sur ton grand nom que je ne bougerai pas que tu n'aies pitié de tes enfants. »

La pluie commença à tomber. Ses disciples lui dirent : « Maître, parce que nous avons vu ton pouvoir, nous ne mourrons point de sécheresse. Il nous semble que ces eaux ne tombent que pour te délier de ton serment. » Il leur dit : « Ce n'est point cela que j'ai demandé, mais que les eaux des citernes, des fosses et des cavernes se déversent avec

violence, au point que chaque goutte soit comme le plein du col d'un vase. »

Or, les sages mesurèrent et il n'y eut point de goutte moindre d'un log (mesure de capacité correspondant à six œufs). Ses disciples lui dirent : « Maître, parce que nous avons vu ton pouvoir, nous ne mourrons point. Mais il nous semble que la pluie n'est tombée que pour détruire le Monde. » — Il dit devant Sa Face : « Ce n'est point cela que j'ai demandé, mais des pluies de bénédiction, de bonté, de générosité. »

La pluie continua de tomber suivant son mouvement, au point que le peuple monta sur la montagne du Temple, à cause des eaux.

Ils lui dirent : « Rabi (sic), de même que tu as prié pour que la pluie tombât, de même prie pour qu'elle se retire. » Il répondit : « J'ai reçu en tradition qu'on n'adresse pas de prière devant l'abondance de biens. Mais, malgré cela, apportez-moi un taureau de confession. » On lui apporta un taureau de confession. Il posa ses deux mains sur sa tête et il dit devant Sa Face : « Maître du Monde, ton peuple Israël, que tu as fait sortir d'Égypte, ne peut supporter ni l'abondance de biens, ni l'abondance de châtements. Si tu t'irrites contre lui, il ne le peut supporter ; si tu déverses tes biens sur lui, il ne le peut supporter. Qu'il soit agréable à Ta Face que la pluie cesse et qu'il y ait soulagement pour le Monde. »

Aussitôt un vent souffla, et les nuages furent dispersés, et le soleil brilla, et le peuple sortit dans les champs et il trouva des champignons et des morilles ¹.

Cette historiette provient de la tradition des Tannaïms et peut remonter au II^e siècle. Elle va

¹ L. BERMAN, *Contes du Talmud, choisis et transcrits d'après l'hébreu* (coll. « Judaïsme »), Paris, 1927, p. 23 s. Cette traduction s'écarte légèrement du texte hébreu édité par P. Fiebig dans *Rabbinische Wundergeschichten des neutestamentlichen Zeitalters* (coll. : *Kleine Texte für Vorlesungen und Uebungen*), Bonn, 1911.

à prouver, c'est clair, le pouvoir extraordinaire du grand rabbi, Honi Hameaguel, le faiseur de cercles (I^{er} siècle). Si l'imagination populaire s'est mise en campagne pour trouver des traits tels que les gouttes de pluie grosses comme le plein du col d'un vase et lourdes comme une mesure correspondant à six œufs, elle n'a sûrement pas réussi à nous donner un seul détail vraiment pittoresque. De ce récit de miracle, de même que la plupart des paraboles rabbiniques, on pourrait dire qu'il est totalement dépourvu d'originalité.

L'opposition par rapport à la courte narration de MARC est évidente. Autant d'un côté tout est spontané, autant de l'autre tout est morne et artificiel¹. Si le miracle de 'Honi Hameaguel relève de la *Kleinliteratur*, il faudrait en conclure, par suite de la diversité des genres que la guérison de l'aveugle Bartimée n'en fait pas partie. Et cette remarque s'applique à la grande masse des priécopes de l'évangéliste. On y discerne communément les mêmes caractères. « L'évangéliste a le don d'animer ses personnages, de les faire passer devant nous en des tableaux saisissants. Attitudes, gestes, regards, sentiments de Jésus, des disciples, des pharisiens, des foules, sont exprimés avec une vivacité singulière qui met les acteurs

¹ On pourrait en dire autant des récits de miracles païens, en particulier de ceux d'Asklepios-Esculape. Cf. E.-B. ALLO, *Le scandale de Jésus*, Paris, 1927, p. 82-89.

sous nos yeux. Le trait est net, franc, hardi même et non sans rudesse : point de retouches conventionnelles, encore moins d'artifices de rhétorique ¹. »

Une autre grave objection à laquelle se heurte le principe du pouvoir créateur de la communauté primitive appliqué aux Évangiles, vient du laps de temps fort restreint durant lequel, dans l'hypothèse de la *formgeschichtliche Schule*, l'élaboration collective de l'essence de l'Évangile se serait accomplie.

On se souvient des remarques proposées en ce sens par M. Couchoud. Nous les avons rappelées au début de la leçon précédente ². Inutile de nous y attarder de nouveau. En gros, il est certain que la divinité de Jésus était clairement affirmée dans les épîtres de s. Paul, entre les années 50 et 60. On peut même ajouter que tous les points cardinaux de la tradition évangélique : venue du Christ dans la chair, enseignement doctrinal, institution de l'eucharistie, mort en croix, résurrection, y sont proposés, dès ce moment, comme objet de croyance commune et indiscutée. Ce qui nous oblige à penser que depuis plusieurs années, ils étaient universellement reçus dans les premières communautés. Si la tradition évangélique émane de la vie chrétienne pri-

¹ J. HUBY, *L'Évangile et les Évangiles* (coll. « La vie chrétienne »), Paris, 1929, p. 130.

² Voir plus haut, p. 178.

mitive, tout le travail collectif dont elle est le fruit aurait duré moins de vingt ans¹.

Or c'est beaucoup trop peu. Tout d'abord en raison des lois générales touchant la formation des traditions populaires auxquelles on fait appel, et qui supposent toujours une période d'élaboration prolongée. Ensuite, à cause des difficultés spéciales, inhérentes au cas particulier devant lequel nous nous trouvons, de l'élévation d'un simple mortel, mort sur la croix en signe de malédiction, au rang hors de pair du grand Dieu d'Israël².

En résumé, dans la forme exagérée que la *formgeschichtliche Schule* lui donne, et sous quelque aspect qu'on le considère, le second principe dont les nouveaux critiques s'inspirent apparaîtrait peu fondé en droit, et mal adapté aux faits qu'il s'agit d'expliquer.

c) Après cela, nous aurions vraiment mauvaise grâce de contester à l'action de la communauté chrétienne primitive le rôle qui lui revient dans la composition des Évangiles.

Si original qu'on le suppose, aucun écrivain ne saurait être complètement étranger à son milieu. Engagés dans un mouvement religieux très puissant, comment les évangélistes auraient-ils fait exception à la règle commune ? Ils vi-

¹ Voir plus haut, p. 117.

² Voir plus haut, p. 170.

vaient dans le même esprit que les chrétiens, dont ils partageaient la foi ardente. En écrivant, leur intention était beaucoup moins d'enseigner du nouveau que de fixer les traditions orales auxquelles on adhéraît autour d'eux, d'un même cœur. Telle n'a pas été la moindre cause de leur succès. S'ils ne s'étaient pas trouvés d'accord avec la croyance générale, les Évangiles n'auraient jamais connu l'accueil unanime et universel qui de bonne heure leur fut fait dans l'Église. Ils auraient plutôt partagé le sort des apocryphes. Leur lecture eût été limitée à des groupes restreints, dans l'espace comme dans le temps.

Disons davantage. Il est permis de penser que les évangélistes ont poursuivi certains buts précis, auxquels les requêtes de la communauté chrétienne primitive n'étaient pas étrangères. Dès la première heure du christianisme, des questions variées se posaient dans l'esprit des fidèles : Comment le Christ a-t-il réalisé les prophéties messianiques contenues dans l'Ancien Testament ? Quelles sont les preuves de sa mission ? Pourquoi Dieu l'a-t-il laissé mourir misérablement sur la croix maudite ? Comment expliquer qu'Israël, le peuple élu, dépositaire des promesses faites aux patriarches et aux prophètes, se soit obstiné à ne pas le reconnaître ? La Loi nouvelle de l'Évangile est-elle sans rapport avec la Loi ancienne ? Les chrétiens sont-ils encore tenus aux prescriptions de Moïse ? Quels sont les principaux commande-

ments du Maître ? Que faut-il faire pour devenir participant de ses promesses et membre de son royaume ? Ce royaume lui-même, en quoi consiste-t-il ? L'avènement triomphal et définitif du Messie doit-il avoir lieu à brève échéance ? Comment le Christ a-t-il vécu au milieu des siens ? De quelle façon proposait-il ses enseignements ? Dans quelles circonstances a-t-il institué le culte eucharistique, perpétué en souvenir de lui¹ ?

A ces questions, la prédication apostolique, « la catéchèse », avait d'emblée fourni des réponses. A preuve, le schéma des premiers sermons de s. Pierre et de s. Paul, dans les *Actes des Apôtres*, et les « rudiments de la foi » censés connus, de longue date, par les fidèles auxquels l'Apôtre envoie ses épîtres.

Si l'on songe aux liens qui rattachent la tradition évangélique à la catéchèse apostolique, on sera donc tout naturellement amené à retrouver dans les Évangiles la trace d'une même préoccupation. Dans le choix des épisodes de la vie et des paroles de Jésus jugés les plus dignes d'être mis par écrit, il est, pour le moins, très probable qu'elle n'a pas été pour rien.

Mais, de ce que l'action des premières communautés ait pu s'exercer ainsi, indirectement, sur

¹ Ces idées, développées avec art, mais non peut-être sans quelque exagération, sont le thème de l'élégante brochure du P. Th. Soiron, O. F. M., *Das Evangelium als Lebensform des Menschen* (coll. « Der katholische Gedanke »), München, 1925.

les évangélistes ou sur leurs prédécesseurs, il ne s'ensuit pas qu'on ait le droit de grossir cette influence populaire, outre mesure. Le simple examen littéraire de la grande masse des péricopes évangéliques nous a interdit de l'étendre au point d'envelopper la personnalité des écrivains. L'analyse du rôle qu'il est légitime d'attribuer à la communauté, — surtout durant le temps limité dont nous disposons avant la fixation par écrit des principaux points de la tradition évangélique — nous empêche, non moins sévèrement, de concevoir cette tradition comme un simple produit des spéculations chrétiennes primitives.

(3)

Nous arrivons ainsi au dernier principe sur lequel reposent les deux autres : les Évangiles ne sont pas des œuvres individualisées, mais des agglomérats artificiels de morceaux isolés, ou de cycles de morceaux déjà fusionnés.

Ce principe, comme les précédents, résulte d'observations dont on abuse dangereusement.

Que l'unité des Évangiles n'exclue pas l'emploi de sources antérieures et diverses ; que la liaison existant entre les péricopes ou groupes de péricopes évangéliques soit souvent maladroite ; que les formules stéréotypées comme *après ceci, aussitôt après, alors, en ces jours là, en ce même temps*

etc. ne doivent pas être prises au pied de la lettre ; que les évangélistes n'aient pas cru nécessaire de toujours s'astreindre à l'ordre chronologique des faits ; que dans certains chapitres de MATTHIEU et de MARC, nous nous trouvions en présence de compositions partiellement influencées par l'analogie des sujets ; que, d'autre part, les évangélistes nous aient laissé des généralisations schématiques, obtenues en bloquant plusieurs faits dans une vue d'ensemble, comme, par exemple, lorsque s. Marc écrit : *Il en guérit beaucoup, de sorte que tous ceux qui avaient des maladies se jetaient sur lui pour le toucher*¹ : tout cela mérite certes d'être pris en sérieuse considération. Mais est-ce une raison pour faire de nos Évangiles l'assemblage de bric et de broc dont nous parle la *formgeschichtliche Schule*. ?

Puisque c'est surtout l'Évangile selon s. Marc qui est visé par la nouvelle école, examinons sommairement ce petit livre.

a) Tout d'abord de l'extérieur. A cet égard, nous n'avons qu'à nous référer aux travaux, à la fois si minutieux et si pénétrants, de C.-H. Turner, dans le *Journal of Theological Studies* de l'Université d'Oxford². Au lieu de se livrer,

¹ Mc., III, 10.

² C.-H. TURNER, *Marcan Usage : Notes, critical and exegetical, on the second Gospel*, dans *The Journal of Theological Studies*, t. XXVI-XXVIII, 1924-26, et *The Gospel according to St Mark*, London, 1931.

comme leurs confrères allemands, à des généralisations souvent hâtives et presque toujours forcées, les *scholars* anglais s'appliquent de préférence aux travaux d'analyse. C'est dans ce genre de recherches que H.-C. Turner excellait. On ne saurait assez louer la conscience avec laquelle il mena son enquête, relevant, coordonnant et comparant toutes les particularités de MARC. La conclusion qui se dégage de ce travail vraiment exhaustif s'impose à l'évidence. Du commencement jusqu'à la fin, nous avons affaire à l'ouvrage d'un même auteur, habitué au même vocabulaire, aux mêmes procédés lexicographiques et syntaxiques, aux mêmes formules de composition, à la même manière de traiter son sujet ¹.

b) Mais dépassons ce point de vue simplement littéraire et ouvrons le livret. Quelle est l'impression qui s'en dégage ? D'être en présence de la personne de Jésus, telle qu'elle apparut jadis aux gens de Palestine.

¹ Le jugement de C.-H. Turner est loin d'être isolé. Il est partagé par bon nombre d'auteurs. Parmi les plus distingués, citons H.-B. SWETE, *The Gospel according to St Mark*, London, 1908 ; J. HAWKINS, *Horae synopticae*, 2^e éd. Oxford, 1909 ; V.-H. STANTON, *The Gospels as historical Documents*, Cambridge, 1909 ; W. BOUSSET, *Apophthegmata*, Tübingen, 1923. La thèse de l'unité de Marc vient d'être défendue à nouveau, au moyen d'arguments il est vrai de très inégale valeur et dont plusieurs sont fort contestables, par M. P. ALFARIC, dans son opuscule *L'évangile selon Marc* (coll. « Christianisme »), Paris, 1929. Pour un examen approfondi de la question, voir M.-J. LAGRANGE, *Évangile selon Saint Marc*, 4^e éd., 1929, p. LXVII-CVII.

Nous voyons le Maître repasser sous nos yeux, comme il vécut autrefois. Nous l'entendons développer les thèmes habituels de son enseignement, sous la forme parabolique qui lui était familière. Les différentes réactions que sa prédication provoque sont nettement accusées. Les foules évoluent autour du groupe des apôtres enthousiastes mais versatiles, et facilement accessibles à des influences opposées. Les miracles les transportent d'admiration, mais un changement subit fait tourner les esprits. A partir d'un certain moment, Jésus concentre ses préoccupations sur ses apôtres. Il leur explique les secrets que ceux du dehors ne sont pas encore en état de percevoir. Peu à peu, le jour se fait dans leur âme. La lumière qui éclate dans la déclaration de Pierre, n'y brille néanmoins que très inégalement et par intermittences. L'annonce des jours douloureux de la Passion, notamment, déconcerte les disciples. Que leur Maître puisse être victime de la haine de ses ennemis, c'est ce qui dépasse leur compréhension. Pourtant les événements de la dernière semaine ont vite fait de se précipiter. L'entrée solennelle à Jérusalem, suivie du repas eucharistique et des disputes avec les représentants officiels du judaïsme, précède de peu l'arrestation au jardin de Gethsémani, la double condamnation du sanhédrin et de Ponce-Pilate et la crucifixion. Mais l'abattement des apôtres ne dure qu'un temps. Trois jours après sa mort,

Jésus apparaît à Marie de Magdala, à deux disciples, aux Onze réunis en un même endroit.

Et, brochant sur le tout, la grande idée de la transcendance de Jésus, exprimée d'abord en termes voilés dans l'appellation de *Fils de l'homme*, puis se précisant et s'affirmant plus clairement, surtout dans le cercle étroit des Douze, pour se manifester enfin solennellement dans la déclaration prononcée devant le grand prêtre.

En fait, les éléments ramassés dans cette courte synthèse vont tous au même but, à savoir, renseigner le lecteur sur les grands traits de la physionomie du Sauveur, sur les principaux éléments de sa prédication, sur les épisodes de sa vie, les moments importants de son ministère, et, en somme, sur tout ce qui peut contribuer à le faire revivre, agir, souffrir et réapparaître à nos yeux.

Dans cette reconstitution, un point surtout me paraît remarquable, celui qu'un maître de la critique anglaise a si justement défini, en disant de l'Évangile qu'il était *self-consistent*¹. A quelque point de vue que l'on se place pour le considérer, en lui-même ou par rapport à son cadre historique, géographique, topographique, institutionnel, le petit livre de Marc, « écrit sans malice » quoi qu'en dise M. Couchoud, s'avère toujours également exact.

¹ F.-C. BURKITT, *The Gospel History and its transmission*, 2^e éd., Edinburgh, 1907, p. 66. Cf. M.-J. LAGRANGE, *Évangile selon Saint Marc*, p. CXXXVIII).

En lui-même. *Cohérence des paroles de Jésus entre elles*. Les propos du Sauveur, rapportés par fragments détachés au gré des occasions, s'accordent au point de composer un corps de doctrine dont nous nous réservons de montrer que la marque propre est l'unité¹. *Cohérence des actions de Jésus entre elles*. En tout temps, en toutes circonstances, devant ses apôtres ou devant ses ennemis, toujours la même personne qui se révèle, identique à elle-même, inspirée par les mêmes préoccupations, riche des mêmes vertus, marquée du même caractère fait de grandeur et de douceur². *Cohérence des paroles et des actions de Jésus*. Les dernières sont la mise en œuvre des premières. Pas d'hiatus entre le dire et le faire. Les enseignements du Maître s'expriment d'une double façon, par ses discours et par ses exemples. Ce qu'il commande aux autres, il commence par le pratiquer lui-même. *Cohérence entre les paroles de Jésus et les situations diverses* dans lesquelles nous le voyons se mouvoir. Adaptation d'une doctrine invariable en son fond aux diverses dispositions intellectuelles et morales de ses auditeurs : hommes du peuple, docteurs de la Loi, disciples choisis.

¹ Ce point a été récemment contesté par M. BAYET dans *Les Morales de l'Évangile* (coll. « Christianisme »). Paris, 1930. Voir la réponse du P. Lagrange, *La morale de l'Évangile* (coll. « La vie chrétienne »), Paris, 1931.

² Voir plus bas, dans la dernière partie, l'esquisse du portrait de Jésus d'après Marc et les parties communes à Matthieu et à Luc.

Ensuite, connexion avec le milieu. Marc ne fait pas d'histoire proprement dite. Il ne parle pas explicitement de la situation des partis, mais il les met en scène de la façon la plus fidèle. Pharisiens et sadducéens agissent conformément à leur esprit et à leurs doctrines. Les premiers apparaissent surtout soucieux de se libérer du joug de l'étranger. Les autres se moquent de la résurrection. La haine des scribes s'explique par la doctrine du Maître et sa condamnation de la casuistique, tandis que l'hostilité des grands prêtres est amenée par l'entrée solennelle à Jérusalem et les altercations avec les représentants de l'autorité. Comme on est à Jérusalem, ce sont les sadducéens qui interviennent officiellement dans le procès de la Passion. Mais pharisiens et hérodiens sont complices.

Par ailleurs, l'auteur se sent à l'aise en Palestine. Il faut relire son petit Évangile au bord du lac de Tibériade pour constater l'étonnante précision des traits signalés en passant. La vie des pêcheurs, décrite en touches rapides, mais toujours parfaitement justes, se poursuit telle qu'autrefois. Comme au temps de Notre-Seigneur, l'arrière des barques est garni du coussin sur lequel dormait le Maître, au milieu de la tempête¹. Les coups de vent du sud-ouest sont encore aussi redoutables².

¹ Mc., IV, 38.

² Mc., IV, 37.

Le geste de Simon et d'André lançant l'épervier d'un grand mouvement circulaire ἀμφιβάλλοντες ¹ se reproduit chaque jour non loin de la rive. Il suffit de regarder le toit des maisons, pour comprendre le hardi stratagème du paralytique qui se fit couler aux pieds de Jésus ².

A Jérusalem, l'évangéliste n'est pas moins bien informé. Les superbes assises du Temple qui frappaient d'admiration les apôtres, quand ils disaient: *Maître, regarde quelles pierres* ³, sont toujours visibles aux angles N.-E., S.-E. et S.-O du *Haram-ech-Cherif*. L'interdiction de traverser l'enceinte sacrée en portant des charges ⁴ n'est plus observée, mais elle ferait honneur à la sainteté du lieu. La disposition du saint Sépulcre, y compris la pierre roulante dont se préoccupaient tant les saintes femmes ⁵, correspond à la structure des tombeaux du temps. Les fouilles récentes peuvent en témoigner.

Ce ne sont là que quelques traits ⁶. L'esquisse mériterait d'être poussée davantage. Le peu que nous venons d'observer suffit à justifier ces

¹ Mc., I, 16.

² Mc., II, 4.

³ Mc., XIII, 1.

⁴ Mc., XI, 16.

⁵ Cf. H. VINCENT ET F.-M. ABEL, *Jérusalem* (recherches de topographie, d'archéologie et d'histoire), Paris, t. I, 1914, p. 93-96. Voir photos de tombeaux à meule dans la *Revue biblique*, t. XXXIV, 1925, pl. XIII.

⁶ Pour tout ceci, cf. M.-J. LAGRANGE. *Évangile selon Saint Marc*, p. CXXXII-CXXXIX.

remarques du P. Sertillanges : « Dans les Évangiles... tout est en liaison avec un milieu et des temps historiques très déterminés, avec des hommes de chair et d'os et des institutions positives que toutes sortes de recoupements font reconnaître. Les traits de réalité locale confirmée par l'histoire, par la topographie, par la psychologie et par l'expérience se comptent dans l'Évangile par milliers. Il ne s'agit pas là d'imaginaires disparates. Les lacunes des récits, leurs contradictions de surface, l'opposition apparente de certains traits avec le but des narrateurs, le caractère heurté de liaisons que nul arrangement littéraire ne corrige, la marche au dénouement inscrite dans les faits, mais non préparée, une foule d'affirmations déconcertantes pour le sens humain, ambiguës, insoupçonnables, naïvement proposées cependant comme venant de rapporteurs qui vous disent : Voici, nous n'y pouvons rien : c'est assez déjà, me semble-t-il, pour infirmer la supposition d'une vie de Jésus fabriquée de toutes pièces, et surtout par pièces, comme on le suppose, en dehors de toute réalité¹. »

Si l'Évangile selon s. Marc n'était que le produit d'élucubrations variées, les éléments dont il est composé ne se coordonneraient certainement pas ainsi. L'unité dans laquelle nous les

¹ A.-D. SERTILLANGES, *Catéchisme des Incroyants*, Paris, 1930, t. I, p. 140-41.

trouvons organisées doit venir d'ailleurs. L'élaboration collective et impersonnelle de la communauté ne saurait en donner une explication suffisante. On ne construit pas une maison en entassant, pêle-mêle, des moellons taillés au petit bonheur. On ne crée pas davantage une œuvre vraiment une, en agglomérant, sans plan d'ensemble, quantité de petits morceaux indépendants. Le jugement du P. Sertillanges n'est pas trop sévère : « Une telle supposition est à proprement parler insensée ¹. »

* * *

La *formgeschichtliche Schule* prête flanc à de dures critiques. Ce n'est pas dire qu'elle n'ait à son actif aucun résultat heureux. On doit lui reconnaître notamment le mérite d'avoir remis en honneur, dans les milieux protestants, l'importance de la tradition orale. M. Cullmann a fort bien mis ce point en lumière : « Depuis la réforme, écrit-il, notre conception sur l'origine des évangiles a été faussée. La réforme a tiré les dernières conclusions de la canonicité du Nouveau Testament en faisant de l'inspiration verbale son dogme essentiel. Tandis que le catholicisme n'a jamais complètement oublié que la tradition précède l'Écriture, les théologiens issus de la réforme ne tenaient plus compte

¹ *Ibid.*

du fait qu'entre l'époque où a vécu Jésus et celle de la composition des évangiles, il se place une période d'au moins trente ans pendant laquelle il n'y avait pas encore de « vie de Jésus » écrite. Il est piquant de voir comment précisément les théologiens les plus libéraux de la deuxième moitié du XIX^e siècle ont inconsciemment subi l'influence de la théorie de l'inspiration verbale, ne considérant que la lettre écrite sans se préoccuper de la période importante où l'Évangile n'existait que sous forme de parole vivante ¹. »

Lorsque les partisans de la *formgeschichtliche Methode* nous disent que les Évangiles ont leur préhistoire et que celle-ci consiste dans une tradition orale, antérieure à la rédaction des livres du Nouveau Testament, nous sommes d'accord avec eux. Récemment, dans un livre de large vulgarisation consacré à la littérature évangélique, le P. Huby réservait son premier, son plus important chapitre à *l'Évangile oral* ². Ce fait est significatif.

Veillons seulement, à ne pas perdre de vue que la tradition orale préévangélique n'est pas une tradition quelconque. Proche des faits ; contemporaine de ceux qui en furent les témoins ; remontant elle-même, non point à une vague collectivité anonyme, mais à des personnalités de

¹ O. CULLMANN, *Les récentes études...*, p. 460.

² J. HUBY, *L'Évangile et les Évangiles*, chapitre I. *L'Évangile oral*, p. 9-64.

chair et de sang, et spécialement à s. Pierre, chef des Douze ; ayant trait à des événements concrets ; liée à des circonstances de temps et de lieu parfaitement caractérisées, elle se présente dans des conditions qui la distinguent des traditions collectives populaires auxquelles on voudrait l'identifier.

Comment expliquer alors la défiance irréductible de la nouvelle école¹ ? Sans doute, par des préventions systématiquement entretenues contre la notion même de la tradition. Le souci de conquérir la liberté d'esprit requise par le travail scientifique aurait créé peu à peu un état de scepticisme outré contre n'importe quelle apparence

¹ M. P. Fiebig s'élève avec raison contre cette défiance exagérée. « Trotz des papiernen Characters unserer Zeit stehen auch wir in mündlicher Ueberlieferung darin. Jeder von Uns beteiligt sich täglich daran. Keiner von uns, der es mit der Wahrheit ernst nimmt, wird diejenige mündliche Ueberlieferung, deren Träger er selber ist, für unzuverlässig erklären. Warum dann alle mündliche Ueberlieferung von vornherein für unzuverlässig halten ? Die Fülle von Kleingeschichten — wir nennen sie Anekdoten — die unter uns kursieren, sind oft etwas höchst Reales. In diesem ernsten Sinne ist im folgenden das Wort Anekdote gebraucht. » Et ailleurs : « Über die Gemeindeüberlieferung sei gesagt : Gewiss ist Gemeindeüberlieferung z. B. auch bei Buddha — zunächst etwas, was uns mit den Gedanken der Gemeinde bekannt macht. Warum soll aber nun immer die Meinung der Gemeinde anders sein als diejenige des grossen Geistes, der diese Gemeinde ins Leben rief ? Ausserdem handelt es sich doch bei den Ueberlieferungen über Jesus gerade um überlieferungen, die als solche von den Gegenwart in die Vergangenheit zurückweisen. Warum also ohne weiteres, ohne zwingende Gründe und allzu rasch den Ueberlieferungscharakter übersehen, der doch sonst von Bultmann und Dibelius betont wird ? » P. FIEBIG, *Rabbinische Formgeschichte und Geschichtlichkeit Jesu* ? p. 27, 36.

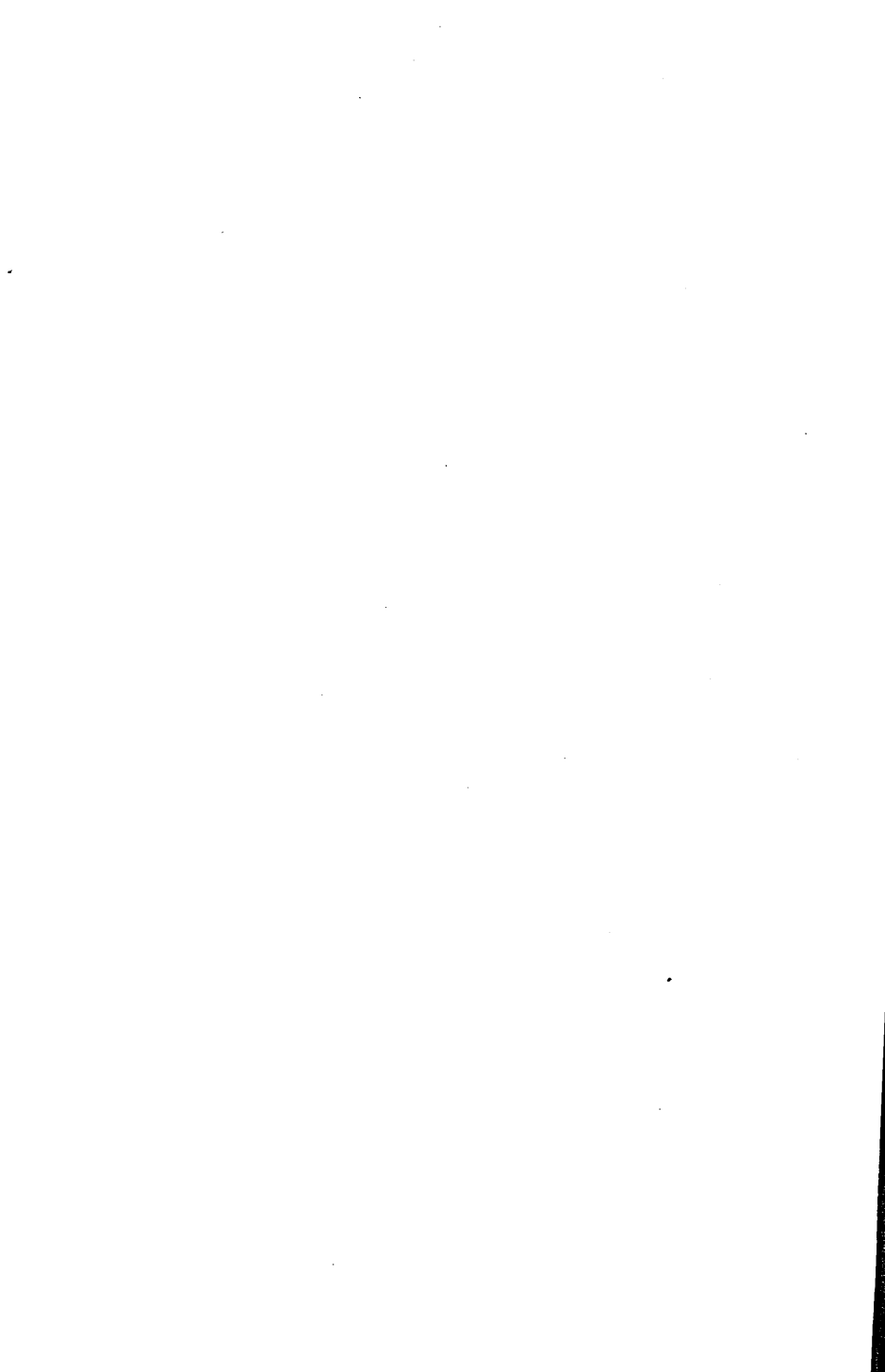
d'autorité extérieure. Au jugement de M. Goguel, c'est de là que viendraient les déviations dont les nouveaux critiques sont responsables ¹.

Mis en méfiance, à priori, contre la valeur de la tradition chrétienne primitive, ils ont interprété de façon intolérable les observations qui sont à la base de leur système. Nous avons déjà dit que ces observations sont partiellement exactes. L'unité de l'Évangile selon s. Marc n'exclut ni de nombreuses gaucheries de composition, ni l'emploi de procédés rédactionnels, tels que le groupement artificiel de récits du même genre. Dans l'élaboration des Évangiles, la communauté ne fut sans doute pas dépourvue de toute influence. Entre certaines péripécies et certaines fonctions de la communauté primitive, des relations ont pu exister. Mais, sous peine de constituer de grosses erreurs, ces remarques doivent être contenues en de strictes limites. Au surplus, elles n'expriment qu'un aspect de la réalité. Le tort des nouveaux critiques est, à la fois, d'en exagérer l'importance et d'en faire état de façon exclusive. Par le fait même, les principes dont leur méthode se réclame sont radicalement faussés. Ils n'expriment qu'une série de constatations interprétées abusivement. Que penser d'une théorie scientifique édifiée sur un groupe restreint

¹ M. GOGUEL, *Critique et histoire (à propos de la vie de Jésus)* Paris, 1928, p. 28.

d'expériences, déformées par des simplifications et des généralisations également excessives ? Tel est le système de la *Formgeschichte*. Il pêche contre les lois élémentaires de l'induction. Autant dire que les conclusions auxquelles les travaux de la *formgeschichtliche Schule* aboutissent sont, non pas le fruit de la critique proprement dite, qui est l'art d'arriver à la connaissance du vrai en n'avançant rien qu'à coup sûr, mais le produit d'une certaine méthode prétendument critique, pour ne pas dire hypercritique, en rupture avec les lois naturelles de la pensée.

Cela n'empêchera pas, sans doute, les idées propagées par la jeune école de faire leur chemin. Ayant pour elles l'attrait de la nouveauté et de l'ingéniosité, elles poursuivront vraisemblablement leur course en France et à l'étranger. On peut même conjecturer qu'elles trouveront des alliés disposés à aider leur fortune. Si ces prévisions devaient se réaliser, il n'y aurait pas lieu de s'en étonner. Il faudrait simplement se rappeler, une fois de plus, que le succès d'une doctrine ne dépend pas toujours de sa vérité.



L'éclectisme
de M. Maurice Goguel

L'ÉCLECTISME DE M. GOGUEL ¹

I. — POSITION ET MÉTHODE. I. Position : a) par rapport au système mythique et au messianisme politique ; b) par rapport aux autres systèmes critiques. - 2. Méthode : a) Le rôle de la critique ; b) Le rôle de l'histoire. — II. — LE « JÉSUS » DE M. GOGUEL. I. Les thèmes dominants de la doctrine du Christ : a) Position doctrinale de Jésus par rapport à Jean-Baptiste ; b) le Dieu bon et miséricordieux ; c) le Messie ; d) l'appel à la confiance. - 2. Les causes de l'influence de Jésus : a) L'autorité de Jésus ; b) son éloquence ; c) sa sainteté ; d) ses miracles. - 3. Les grandes lignes de la vie de Jésus : a) Première période, jusqu'au ministère galiléen ; b) deuxième période, jusqu'au départ pour Jérusalem ; c) troisième période, jusqu'à la Passion. — III. — EXAMEN CRITIQUE DU SYSTÈME. I. Principes dont s'inspire M. Goguel : a) Caractère composite des Évangiles ; b) rôle déformant de la foi dans l'élaboration de la tradition évangélique. - 2. Examen de la méthode de M. Goguel : a) Critique trop étiquée ; b) interprétation historique trop subjective. - 3. Les grands thèmes de la nouvelle vie de Jésus : a) Jésus et Jean-Baptiste ; b) Origine de la conscience messianique du Sauveur. — Conclusion.

Nous avons eu, plusieurs fois déjà, l'occasion de citer M. Maurice Goguel. C'est, actuellement,

¹ M. GOGUEL, *Jésus et les origines chrétiennes — La vie de Jésus*, Paris, 1932. 1 vol. in-8° de 586 p. (= *La vie de Jésus*).

en France, l'un des représentants les plus distingués de la critique évangélique. Professeur à la Faculté libre de Théologie protestante de Paris, directeur d'études à l'École des Hautes-Études, collaborateur de la *Revue d'Histoire et de Philosophie religieuses* publiée par la Faculté de Théologie protestante de l'Université de Strasbourg, voici environ trente ans qu'il s'applique à éclairer l'histoire des origines chrétiennes. Le fruit de ces années d'études et de recherches vient de nous être donné, sous forme d'un in-8° de la collection Payot, intitulé *Jésus et les origines chrétiennes — La vie de Jésus*. En même temps qu'une refonte des questions qui ont été agitées autour de la personne de Jésus, on y trouve une nouvelle esquisse de la vie du Sauveur, depuis les débuts du ministère galiléen jusqu'à la Crucifixion.

M. Goguel n'a jamais fait grand mystère ni de sa méthode, ni des résultats auxquels il lui est arrivé de se croire parvenu. A ceux qui ont suivi ses publications précédentes¹, ce volume n'appren-

¹ En particulier, *L'Évangile de Marc et ses rapports avec ceux de Matthieu (sic) et de Luc*, Paris, 1909 (= *L'Évangile de Marc*) ; *Introduction au Nouveau Testament* : t. I, *Les Évangiles Synoptiques*, Paris, 1923, (= *Les Évangiles Synoptiques*) ; *Une nouvelle école de critique évangélique*, dans *Revue de l'histoire des religions*, t. XCIII. 1926, p. 114-160 (= *Une nouvelle école*) ; *Critique et Histoire, à propos de la Vie de Jésus*, Paris, 1928 (= *Critique et Histoire*) ; *Au seuil de l'Évangile, Jean-Baptiste*, Paris, 1928 (= *Jean-Baptiste*) ; Conférence publiée dans *Jésus et la Conscience moderne*, conférences contradictoires données à l'Union des libres penseurs, Paris, 1928 (= *Jésus*).

dra plus grand chose de nouveau. Mais enfin, jusqu'ici, nous n'avions affaire qu'à un travail en formation. Avant de le situer parmi les autres essais de solution du problème de Jésus, il convenait d'attendre son état définitif. C'est à quoi nous nous étions tout d'abord résolu. Sortie de presse, en mars 1932, au moment où nous corrigions nos dernières épreuves, la nouvelle *Vie de Jésus* devait enlever à notre réserve toute raison d'être. La passer sous silence nous eût exposé au reproche de n'avoir pas mené notre enquête jusqu'au bout. D'où cette leçon « apocryphe », ajoutée à celles qui devaient fournir primitivement la matière de ce volume. Qu'on veuille nous excuser si notre recueil ainsi augmenté ne répond plus exactement au plan général que nous nous étions imposé.

I. — POSITION ET MÉTHODE.

(I)

a) Par rapport au système mythique du Dr Couchoud et au *Messianisme politique* de M. Eisler, — on l'aura déjà constaté à plusieurs reprises, — les opinions de M. Goguel sont celles

et la conscience moderne) ; *Jésus et le messianisme politique, examen de la théorie de M. Robert Eisler*, dans *Revue historique*, t. CLXII, 1929, et en tiré à part, Paris, 1930 (= *Jésus et le Messianisme politique*).

d'un adversaire très averti. Elles ne se sont point relâchées¹. Comme par le passé, M. Goguel oppose les unes aux autres les théories récentes sur la non-historicité de Jésus² et il réduit à néant les objections des mythologues, juifs, païens et chrétiens, ayant trait à l'existence de Jésus³. Quant aux fameux fragments slaves de M. Robert Eisler, ce sont encore toujours des interpolations juives, indignes de toute confiance⁴.

¹ Voir plus haut, p. 89, 109 s., 162, 192.

² « Pour les uns comme Robertson, Bolland, dans une certaine mesure aussi Arthur Drews, la légende de Jésus ne serait que la réapparition et le développeraient d'un vieux culte sémitique qui se serait, d'une manière plus ou moins latente, maintenu à côté et en marge de la religion d'Israël et du Judaïsme. Jésus ne serait qu'une forme nouvelle d'un dieu, Josué, lequel n'aurait pas été sans rapport avec l'Adonis syrien et le Tammouz babylonien. Pour d'autres, comme William-Benjamin Smith et G.-T. Sadler, le christianisme ne serait que la transformation de la secte gnostique juive des Nazaréens ou Nazoréens dans laquelle aurait été adorée une divinité protectrice. » *La vie de Jésus*, p. 44.

³ M. GOGUEL, *La vie de Jésus*, p. 54-60, 70-77, 106.

⁴ *Ibid.*, p. 61-69. M. Goguel maintient que les textes slaves de Eisler sont des interpolations juives, inventées « pour empêcher des Juifs de se convertir au christianisme ». C'est là ce que l'auteur de *La vie de Jésus* exprimait déjà dans la *Revue historique* (voir plus haut, p. 89) et qu'il rééditait, sans grands changements, dans la *Revue d'Histoire et de Philosophie religieuses* (voir plus haut, *ibid.*). Depuis lors, les études consacrées à l'examen des fantaisies de M. Eisler se sont succédé sans trêve. Si elles ont confirmé le caractère apocryphe des huit passages de la *Halôsis*, elles n'ont certainement pas contribué à rendre leur origine juive plus plausible. Il semble établi, au contraire, de mieux en mieux, que les huit morceaux sont de provenance chrétienne. Sans doute, auront-ils été introduits dans la version slave de la *Guerre juive* dans un but de propagande apologétique. M. Goguel ne peut ignorer, en particulier, la critique serrée de M. Draguet (voir plus haut, p. 103 s.). On eût souhaité de la voir mise en discussion.

b) Le professeur aux Hautes Études se montre tout autrement disposé envers les théories de la *formgeschichtliche Schule*. Sous réserve de plusieurs passages de JEAN, qui proviendraient de très anciennes traditions, il accorde à MARC et aux *Logia* le privilège de l'ancienneté. Mais il conteste énergiquement que MARC et les *Logia* soient suffisamment consistants pour servir de base à une reconstitution de l'histoire de Jésus ¹. Les conceptions qui paraissaient sérieuses à l'époque de *L'essence du christianisme*, vers 1900, auraient été balayées par les progrès de la critique évangélique. Derrière le stade le plus ancien de l'Évangile écrit, s'étend la période confuse de la tradition.

Un nouveau problème se pose : celui de la préhistoire évangélique. L'Évangile selon s. Marc ne serait pas un tout homogène, mais un agrégat, composé de matériaux divers, élaborés sous l'influence d'idées dogmatiques, et organisés dans un cadre artificiel.

On croirait entendre M. Dibelius ou M. Bultmann énonçant les principes de leur école. M. Goguel déclare s'y rallier. Mais non sans restrictions. Car il entend faire œuvre de juste milieu, à égale distance de tous les extrêmes. Après avoir mis en pièces les Évangiles, il en recueillera les morceaux, ceux du moins qui auront échappé à sa critique, et il s'en servira pour reconstruire,

¹ M. GOGUEL, *La vie de Jésus*, p. 117 ss., 185 ss.

plus sûrement que Marc, *disciple et interprète* de s. Pierre, la vraie image et la vraie histoire de Jésus ¹.

Cet optimisme, allant de pair avec un radicalisme avancé, a valu à M. Goguel la réputation d'auteur modéré. Il déclare bien haut qu'il ne partage ni le septicisme de MM. Loisy et Guignebert, ni l'agnosticisme de la *formgeschichtliche Schule*. « Il faut se défier d'une critique trop systématique qui, poussant à l'extrême ses exigences, aboutit, en fait, à rejeter dans son ensemble toute la tradition et finit ainsi par se détruire elle-même ². » La plupart des auteurs « indépendants » ont fait fausse route. Leurs recherches ont été orientées exclusivement dans le sens de la pure critique. Ils se sont trop préoccupés de déblayer le terrain, et pas assez de remplacer ce qu'ils démolissaient de si bon cœur. Confondant critique et histoire, ils se sont obstinés à demander à la première ce que seule la seconde était en état de leur donner. Le fait d'avoir opéré avec cette conception étriquée a eu pour résultat de les conduire à une impasse. Si l'on veut échapper au scepticisme et à l'agnosticisme, et sortir de l'impasse, il faudra recourir à une méthode renouvelée, à la fois *critique* et

¹ *Ibid.*, p. 190 s.

² M. GOGUEL, *Critique et Histoire*, p. 30.

historique, qui tienne exactement compte de la position actuelle du problème¹.

(2)

a) A la critique de commencer.

Elle aura pour objet la vérification sévère des péricopes ou morceaux d'Évangiles. Le témoignage des évangélistes étant considéré comme dénué de valeur historique, on devra se contenter, presque exclusivement, de l'analyse interne des textes. Partant de ce fait, à ses yeux assuré, que les récits évangéliques ont été surchargés et transformés par des groupes de croyants plus ou moins illuminés, M. Goguel érige en thèse : « Pour qu'un récit évangélique puisse être reconnu solide, il ne suffit pas qu'il n'y ait pas de raison directe d'y voir une création de la tradition, il faut qu'il y ait des motifs positifs qui rendent impossible qu'il ait été créé par elle². » *Nemo bonus nisi probetur* ! Ces motifs positifs, sans lesquels aucun récit ne pourra être reconnu solide, seront obtenus à l'aide du critère suivant : « On doit tenir pour authentiques les épisodes dans lesquels Jésus a une attitude ou prononce des paroles exprimant des idées qui ne s'accordent pas avec les vues ou les pratiques de l'Église

¹ *Ibid.* p. 31.

² M. GOGUEL, *La vie de Jésus*, p. 187.

primitive ou avec les formules dans lesquelles le christianisme le plus ancien a exprimé sa foi ¹. » Exemple : une recommandation comme : *Ne prenez point le chemin des Gentils et n'entrez pas dans une ville de Samaritains* (MATTH., X, 5), excluant la prédication chez les païens et les Samaritains, est authentique, parce qu'on y voit une contradiction avec ce qui a été, depuis les temps les plus anciens, la pratique missionnaire constante de l'Église ². »

Il va de soi que les paroles de Jésus dont l'authenticité aura été établie pourront être utilisées, à leur tour, pour vérifier les autres paroles de qualité douteuse. Si celles-ci sont en parfaite harmonie avec elles, il y aura une forte présomption en leur faveur. « Les paroles reconnues authentiques deviennent ainsi comme des centres de cristallisation autour desquels s'organisent les autres éléments solides de la tradition ³. »

Sans doute, le critère invoqué devra-t-il être appliqué avec discrétion. On ne sera pas autorisé, bien sûr, à le retourner pour déclarer inauthentiques les paroles et les attitudes de Jésus en accord avec les conceptions du christianisme primitif ⁴. C'est trop clair. De telles paroles et de telles attitudes n'en seront pas moins suspectes et sans intérêt pratique.

¹ R. h. p. r., t. XII, 1932. p. 68.

² M. GOGUEL, *La vie de Jésus*, p. 147.

³ *Ibid.*, p. 9 et 189.

⁴ *Ibid.*, p. 189.

b) Les matériaux certainement solides une fois triés et mis à pied d'œuvre, il reste à les organiser. « A la critique, point de départ indispensable de toute recherche, doit succéder le travail proprement historique dont l'objet est d'ordonner les faits reconnus, au triple point de vue de la chronologie, de la géographie et de la psychologie, de les lier les uns aux autres et de les expliquer les uns par les autres. » « Il faut, pour cela, une méthode à la fois souple et variée, qui cherche à saisir les relations internes des faits, qui s'efforce de les comprendre, si l'on peut dire, de l'intérieur, en pénétrant la psychologie des personnages qui en ont été les acteurs, en s'attachant par un effort de sympathie intelligente et de compréhension, à revivre leurs états d'âme¹. »

Cette méthode n'est pas sans péril. M. Goguel le reconnaît. Elle comporte une part de conjecture qui risque d'influer sur l'interprétation des documents. Elle expose au danger du subjectivisme. L'effort de sympathie intelligente que l'on préconise pourrait fort bien avoir pour principal résultat de prêter aux personnages du passé nos états d'âme contemporains. Mais la critique est là pour parer au danger. On veillera d'ailleurs à ne pas ambitionner l'absolu de certitude que les sciences morales ne comportent pas. On cherchera plus modestement à atteindre le degré re-

¹ *Ibid.*, p. 191.

latif de connaissance auquel il est permis de prétendre en matière d'histoire, et plus particulièrement en matière d'histoire ancienne¹.

II. — LE « JÉSUS » DE M. GOGUEL.

Pour réaliser son programme, M. Goguel s'attachera, en premier lieu, à fixer les grandes lignes de l'enseignement et de la pensée de Jésus. L'histoire évangélique a, en effet, ceci de particulier qu'elle consiste en une série de réactions provoquées par les déclarations du Maître et les développements de sa prédication. « Si paradoxal, d'ailleurs, que cela puisse sembler, la pensée de Jésus est plus facilement accessible que sa vie. » « Ce qui, dans les paroles attribuées par les Évangiles à Jésus, n'est que projection dans le passé de la foi de l'Église se reconnaît facilement. » « La pensée de Jésus présente un caractère tout particulier de simplicité et de cohérence (entendez-vous, M. Bayet ?), elle est en relation très directe avec une expérience religieuse que, sans doute, nous ne sommes pas en état de comprendre dans toute sa profondeur, mais dont cependant nous apercevons nettement le caractère dominant². » Cette pensée une fois connue, le reste se discernera sans peine.

¹ *Critique et Histoire*, p. 28.

² M. GOGUEL, *La Vie de Jésus*, p. 194

(I)

a) Suivons M. Goguel. A l'en croire, Jésus apparaîtrait pour la première fois dans l'histoire, aux côtés de Jean-Baptiste. Ce n'est pas un auditeur occasionnel, ni un de ces innombrables pèlerins qui, après avoir reçu le baptême, reprennent le cours de leur vie ordinaire. C'est un disciple de choix, un collaborateur fidèle¹. Jean exerce, dans la région du Jourdain, un ministère farouche. M. R. Eisler en a fait le chef d'une bande de révoltés. Assurément, c'est mal lire les textes. On ne voit pas que le souci politique ait exercé sur l'homme de Dieu une spéciale influence. Son action est toute tournée vers le Messie qui doit venir juger les hommes, rendre à chacun selon ses œuvres, et inaugurer les temps nouveaux du Règne de Dieu. Obsédé par cette vision, Jean se prodigue en appels à la pénitence. Selon toute apparence, il dut y avoir un certain temps pendant lequel Jésus partageait ses préoccupations austères. Mais le moment ne tarda pas où le disciple se sépara de son maître. Le quatrième Évangile (III, 22-IV, 3) signale une dispute ou une discussion (ζήτησις) entre les disciples de Jésus et un Juif ou un Ju déen. Ce morceau étrange proviendrait d'une source ancienne, de très grande valeur, contenant des renseignements du plus haut intérêt. Allégé

¹ *Ibid.*, p. 253 ss.

des surcharges rédactionnelles introduites par l'évangéliste, il contiendrait le précieux indice d'une divergence de vues survenue entre Jésus et le Baptiste, touchant le baptême¹.

Que s'était-il passé ? L'étude de la pensée de Jésus va nous l'apprendre.

b) Pour Jean-Baptiste, comme pour les anciens Juifs, Dieu était avant tout un Maître extérieur, puissant et formidable, à qui les hommes doivent obéissance. Sa volonté est exprimée dans les commandements, complétés et détaillés par le soin des rabbins. Observer à la lettre les commandements, c'est à quoi se réduit la vie religieuse d'un Juif fervent. Avec Jésus, apparaît une conception nouvelle. Dieu n'est plus seulement le Maître tout-puissant et omniscient de qui dépend tout ce qui est ; il est aussi le Père très bon et très miséricordieux, qui se manifeste sans intermédiaire au cœur des hommes. Accomplir la volonté de ce Dieu intimement connu dans le secret de la conscience, c'est bien autre chose que d'observer quelques commandements. Car, si nombreux et si exigeants qu'on les suppose, les commandements positifs laissent à la liberté tout le champ du permis. Du moment que Dieu parle à la conscience des hommes et que le devoir de ceux-ci est de régler leur vie sur cette voix intérieure,

¹ *Ibid.*, p. 257.

plus rien n'échappe à l'emprise de Dieu. Jusque dans les moindres détails extérieurs, jusque dans les actes intérieurs les plus cachés, tout est soumis à son souverain domaine ¹. Il faut donc que Dieu règne en nous. Mais l'homme est mauvais et assujetti aux puissances du mal. Dans ces conditions, des fruits de pénitence serviraient de peu. On n'efface pas le passé. Et comment satisfaire aux rigueurs du juste Juge ? « Si complète qu'on la suppose, la repentance peut, à la rigueur, changer le présent et l'avenir, donner à la vie de celui qui se repent un caractère nouveau, mais non changer le passé, faire que ce qui a été n'ait pas été ². » Absorbé dans sa doctrine de la pénitence, Jean-Baptiste fait donc fausse route. Si Dieu n'était que le Dieu de la stricte justice, malgré leur repentance, tous les hommes seraient exclus de son Royaume ; ce Royaume ainsi ne se réaliserait pas, car il n'existerait pas si Dieu ne régnait que sur un désert ³. Or Dieu doit régner. Il ne peut être tenu en échec par les puissances mauvaises ? C'est donc qu'il accomplira son règne autrement que par la justice, à savoir, par la miséricorde et par l'amour ⁴. Dès lors, c'est à la confiance et à l'abandon qu'il faut convier les hommes, les justes comme les pécheurs. Celui-là fera régner Dieu en lui, qui aura

¹ *Ibid.*, p. 540 s.

² *Ibid.*, p. 298.

³ *Ibid.*, p. 543.

⁴ *Ibid.*, p. 544.

foi en l'amour divin, et qui se laissera pardonner ses péchés.

Bien que déjà suggérée dans l'Ancien Testament, jamais avant Jésus l'idée d'un Dieu miséricordieux et pardonnant n'avait été mise en pareil relief. Elle tranchait trop étrangement sur les thèmes habituels de la prédication du Baptiste pour pouvoir leur être juxtaposée¹. Après avoir reçu la révélation de l'amour divin, il ne restait plus au jeune Galiléen qu'à rompre avec Jean, quitte à lui garder une vénération émue.

c) Voilà donc Jésus, quittant le Jourdain, en possession de son message. Il sera le prédicateur de la miséricorde et du pardon. Plus efficacement et plus rapidement que l'ascète du Jourdain, il préparera les hommes à la venue du Règne. On pressent le germe de la conviction qui va s'emparer de son âme. Le Messie devait être l'envoyé de Dieu chargé de préparer l'avènement du Royaume. Jésus a la conscience d'être appelé à cette mission. Il en conclut qu'il est le Messie, ou à tout le moins, — car la notion de Messie comportait des attributs glorieux de puissance et d'éclat, — qu'il sera manifesté comme tel dans le royaume prêt à venir².

¹ *Ibid.*, p. 296 ss.

² *Ibid.*, p. 304 : « Ce sentiment d'être un agent de Dieu s'est peu à peu transformé en celui d'être son agent par excellence, celui qui est chargé non seulement d'apporter aux hommes le message du pardon, mais encore qui présidera à l'établissement du Royaume de Dieu quand il viendra, c'est-à-dire qui, à ce moment là, sera le Messie. »

A quel instant cette conscience messianique parvint-elle à maturité ? Il serait difficile de le savoir au juste. Toujours est-il qu'après la crise galiléenne, elle est déjà pleinement développée et étroitement liée aux idées d'humiliation, de souffrance, de mort, qui hantent désormais l'esprit du Sauveur.

d) Mais n'anticipons pas. L'ancien disciple de Jean-Baptiste commence son ministère de prédication itinérante à travers toute la Palestine. La doctrine qu'il propage est le simple et harmonieux développement de l'idée de Dieu bon et miséricordieux, dont il a l'assurance d'avoir reçu la révélation. Il annonce en même temps la venue imminente du Règne. Son opinion à ce sujet est nettement eschatologique. Jésus croit, comme Jean-Baptiste, comme tout le monde, que la Toute-Puissance divine est sur le point de renouveler la face de la terre par une opération extérieure éclatante, et que le Messie, juge souverain des hommes et vengeur des droits divins, ne tardera pas à paraître. En ceci rien d'original. Harnack en avait déjà fait la remarque. L'originalité de Jésus aussi bien est ailleurs. Elle est dans sa conception des conditions requises pour avoir accès au Royaume. C'est à quoi, peu s'en faut, se séduit tout son message. S'il continue à faire entendre ses appels à la repentance, il proclame incomparablement plus haut

la miséricorde et l'amour de Dieu. Tout homme est susceptible de recevoir le don merveilleux. Il lui suffit de se disposer à l'accueillir avec la foi des enfants. L'obéissance servile, par le fait même, est condamnée. A la morale de l'acte extérieur se substitue la morale de l'intention. La perfection réside dans une totale soumission à la volonté divine, immédiatement perçue par la conscience. Un seul programme est digne de nos efforts : *Soyez parfaits comme votre Père céleste est parfait*¹.

(2)

a) A la nouveauté inouïe de cet enseignement, se joignait pour conquérir les foules palestiniennes, l'autorité de celui qui le faisait entendre. S. Marc rend compte de l'impression éprouvée par les auditeurs, en disant : *Il les enseignait comme ayant autorité, et non comme les scribes*². Tous étaient frappés par le contraste qu'il y avait entre sa façon de parler, directement au nom de Dieu, et l'usage des rabbins, qui se bornaient à commenter des textes et à transmettre les traditions du passé.

b) Une autre cause du succès de Jésus, ce fut

¹ *Ibid.*, p. 293 ss.

² *Mc.*, I, 22.

son art consommé de prédicateur. On peut dire de son enseignement « que la richesse de son fond a fait tort à l'originalité de sa forme. L'attention concentrée à bon droit sur ce que Jésus a dit, a souvent négligé, plus qu'il n'aurait été équitable, la manière dont il l'a dit. Les paroles et les discours de Jésus supporteraient pourtant la comparaison avec les productions les plus achevées de l'esprit humain et mériteraient d'être classées parmi les chefs-d'œuvre de l'antiquité ¹. »

Cet art exquis est tout spontanéité. M. Goguel a là-dessus une fort belle page.

Ce n'est pas la mise en œuvre de procédés artificiels. On ne découvre aucune recherche de l'effet. Jésus ne vise pas à éblouir ses auditeurs, à les aveugler par l'éclat de son verbe. La forme est chez lui toujours si merveilleusement adaptée au fond qu'elle n'attire pas l'attention. Sa parole n'est que le vêtement très souple et transparent de la pensée. Sa simplicité n'est jamais banalité. Elle résulte d'une aptitude spontanée à trouver pour l'idée la plus riche, l'expression la plus vivante, la plus directe et la plus simple.

Aucune des formes employées par Jésus — image, comparaison, parabole, allégorie, antithèse, répétition — n'est absolument nouvelle. On les rencontre toutes chez les prophètes, dans les livres sapientiaux, chez les rabbins. Mais si Jésus n'a, à ce point de vue, rien créé, la forme de son enseignement reste cependant originale ; jamais il n'use des procédés traditionnels d'une manière mécanique. Jamais, avant lui, n'avait été réalisée, cette parfaite adaptation de la forme au fond, cette souplesse et, à la fois, cette exactitude d'expression

¹ *Ibid.*, p. 263.

qui font de l'enseignement de Jésus, au point de vue de la forme, quelque chose d'unique.

Le fait qu'il n'y a chez lui aucun dilettantisme, aucune recherche de l'effet, que rien, ainsi, ne vient s'interposer entre lui et ses auditeurs, a pour conséquence que chacune de ses paroles permet de pénétrer jusqu'au fond de son âme. Chacune est comme une fenêtre ouverte sur elle, une révélation de sa personnalité. C'est pour cela que si sa personnalité reste la plus mystérieuse de l'histoire, elle en est aussi la plus transparente¹.

c) Il faut aussi faire entrer en ligne de compte la sainteté du Maître, cette intégrité au-dessus de tout soupçon, cette dignité de vie que personne n'ose plus contester. « Dans ses paroles, écrit M. Goguel, on ne trouve rien qui puisse être interprété comme un sentiment de péché ou de repentance. Sans doute, on ne peut historiquement affirmer la sainteté de Jésus, tout d'abord parce que ce ne serait pas une constatation de fait, mais une affirmation de principe. Il faut aussi tenir compte de ce que tous les documents dont nous disposons ont été rédigés par des hommes qui croyaient à cette sainteté. Il est significatif cependant, alors que sur d'autres points on rencontre, dans les paroles de Jésus, des choses qui contredisent (?) leurs conceptions, que dans aucune de celles qu'ils nous ont conservées, on ne trouve quoi que ce soit qui puisse être interprété comme l'expression d'un senti-

¹ *Ibid.*, p. 263 ss.

ment de péché ou de repentance. Si l'on considère que la conscience morale de Jésus était d'une extrême délicatesse, cette constatation prend une importance toute particulière ¹. »

d) Enfin, il y a les miracles. En bon critique « indépendant » M. Goguel ne croit guère aux miracles et il s'est expliqué à ce propos dans un paragraphe spécial ². Il accorde au P. Pinard de la Boullaye « que les historiens de Jésus ont parfois pris, à l'égard de la question du miracle, une attitude qui s'explique par des vues philosophiques plus que par des considérations de méthode ³. » A son avis, « il n'est pas douteux que Jésus ait guéri des malades ou, d'après l'interprétation qui, dans le milieu où il a vécu, était donnée de la maladie, ait chassé des démons ⁴. » Mais dans ces guérisons, il est difficile de faire la part entre ce qui relève des pratiques médicales du guérisseur, ce qui ressortit aux dispositions subjectives des malades, et ce qui est à proprement parler « acte de prophète ou de Messie ⁵. » Le mécanisme psycho-physiologique nous est inconnu. Ce serait aux psychiatres à en donner une explication. « Il n'en est pas moins vrai que ces guérisons ont été considérées comme

¹ *Ibid.*, p. 372 s.

² *Ibid.*, p. 197 ss.

³ *Ibid.*, p. 199.

⁴ *Ibid.*, p. 202.

⁵ *Ibid.*, p. 203 s.

des miracles et par Jésus lui-même et par ceux qui en ont été les bénéficiaires ou les témoins et que les pharisiens hostiles à Jésus n'ont pas mis en doute qu'elles aient été le produit d'un pouvoir surnaturel¹. »

Aux yeux de la foule, Jésus passait donc pour un thaumaturge. Il avait conscience d'agir dans la puissance de Dieu qui s'était révélé à lui. Cette persuasion l'a confirmé dans le sentiment de sa vocation messianique ; et les œuvres merveilleuses qu'il opérait l'ont accrédité auprès des Juifs.

(3)

Mis au courant des grandes idées de Jésus, du caractère de sa prédication, de ses principaux moyens d'influence auprès des Palestiniens, on souhaiterait pouvoir suivre le Maître dans ses allées et venues en Galilée et en Judée, et retracer fidèlement toutes les parties de sa vie. Cela n'est malheureusement pas possible. Nous ne disposons pas à cet effet de renseignements suffisamment nombreux ni précis. Il y en a cependant assez, si on les utilise méthodiquement, pour dégager les grands traits de l'histoire évangélique et en apercevoir les tournants. Comment réussir cette reconstitution partielle ? Encore une fois en prenant pour point de départ, non pas les événe-

¹ *Ibid.*, p. 204 s.

ments de la vie du Christ, mais son enseignement et sa pensée. Les faits connus se classeront dès lors sans peine suivant le rapport qu'ils représentent avec les développements de cet enseignement et de cette pensée. Ils se répartiront assez exactement d'après les trois périodes qui divisent la vie intérieure du Sauveur.

a) La première de ces trois périodes commence à une date indéterminée et se prolonge jusqu'à vers le printemps de l'année 27. C'est un temps de préparation préévangélique. Jésus n'est pas encore nanti de son message. Il vit modestement à l'ombre du Baptiste et participe à son ministère de pénitence. Au printemps 27, la crise, qui se préparait, peut-être depuis longtemps, se dénoue brusquement. La rupture survient. Jésus se sépare de son maître. Il quitte le Jourdain pour commencer son ministère en Galilée¹.

b) La deuxième période est consacrée au ministère galiléen. Elle dure quatre ou cinq mois. Jésus prêche la doctrine que nous savons. Il ne se pose cependant ni en ennemi, ni en réformateur de la tradition. Mais sa conception spirituelle du Royaume et ses idées sur la bonté et la miséricorde infinie de Dieu envers les pécheurs n'entrent pas aisément dans la forme

¹ *Ibid.*, p. 253 ss.

raidie du judaïsme : *On ne verse pas du vin nouveau dans de vieilles outres*. Scribes et pharisiens en sont indignés et complotent sournoisement.

Hérode Antipas, le meurtrier de Jean-Baptiste, régnait alors sur la Galilée, en même temps que sur la Pérée. Le mouvement populaire qui paraît s'esquisser dans la région de Capharnaüm ne tarde pas à l'émouvoir. Il ne fallait pas être le fils du grand Hérode pour tenter de se débarrasser sans scrupule d'un adversaire indésirable ¹ ! Averti par ses disciples du danger qui le menace, Jésus se réfugie sur la rive orientale du lac, dans la tétrarchie de Philippe. Une foule nombreuse l'accompagne. Elle sent que l'heure décisive va arriver : Jésus est contraint de se prononcer. « Va-t-il s'éloigner définitivement et renoncer à sa prédication, ou bien relèvera-t-il le gant, engagera-t-il la lutte, rassemblera-t-il ses partisans autour de lui pour se mettre en campagne et renverser le tétrarque ? » Qu'il revendique hautement son titre messianique, qu'il accepte de se laisser proclamer roi, que confiant en la protection divine il déclare une guerre sacrée contre le petit monarque, païen plus qu'à moitié et scandaleusement inféodé au pouvoir des Romains ! On sera là pour le soutenir et combattre à ses côtés. Mais Jésus refuse. Il ne veut ni du titre de roi qu'on lui offre, ni du coup de main

¹ *Ibid.*, p. 341.

auquel on l'engage. Aussitôt, déception générale. Il n'y avait que deux partis à prendre : le renoncement ou la lutte. Interprété comme un aveu d'impuissance, le renoncement de Jésus a pour résultat l'effondrement de son influence. Déçue, la foule l'abandonne¹.

Aux yeux de M. Goguel, la crise galiléenne est d'une importance capitale, en raison de l'influence qu'elle eut sur l'orientation de la pensée de Jésus, et sur le développement de sa conscience messianique. Poursuivi par Hérode, délaissé par la foule, le Sauveur, en effet, ne se découragea pas. S'il souffre, se dit-il, et s'il est appelé à souffrir davantage encore, c'est que ses échecs, ses humiliations, ses souffrances, — plus tard il ajoutera sa mort, — entrent dans le plan divin. Ce sont des éléments, imprévus à coup sûr, mais sans doute nécessaires à la réalisation de sa mission. Après en avoir été l'annonciateur zélé, il se sent devenir l'artisan du Royaume.

c) La dernière période de l'histoire du Christ se passe à Jérusalem. Le départ de Jésus a lieu peu avant la fête des Tabernacles, c'est-à-dire au mois de septembre. Ce n'est « ni la marche triomphale d'un prétendant messianique venant prendre possession de la Ville Sainte, ni la marche au supplice d'une victime résignée à l'avance². »

¹ *Ibid.*, p. 360.

² *R. h. p.*, t. XII, 1932, p. 72.

Jésus monte en Judée parce que l'hostilité d'Hérode et l'indifférence de la foule rendent impossible la continuation de son ministère dans le milieu qu'il s'était d'abord choisi. Presque tous l'ont abandonné. Une petite bande de disciples et quelques pieuses femmes sont seuls à l'accompagner. Il va s'efforcer de reprendre, sur un autre terrain, l'œuvre qu'il a été obligé d'interrompre en Galilée ¹.

Mais cette seconde tentative est vouée à un nouvel échec. La prédication et les guérisons de Jérusalem ne vont pas sans valoir au Maître une popularité assez considérable pour alerter les représentants officiels du judaïsme. Peut-être ceux-ci pensèrent-ils, au début, que leur dialectique savante viendrait facilement à bout du jeune paysan de Nazareth, qui n'avait pas fréquenté leurs écoles. Les discussions qu'ils eurent avec lui ne tardèrent pas à les détromper. « Si la formation rabbinique manquait à Jésus, il avait un sens des choses spirituelles, un don d'aller droit à l'essentiel, un bon sens naturel qui lui permettaient de discerner les intentions de ses interlocuteurs et le mettait en état de les déjouer ². » Chaque fois que ceux-ci essayèrent de le déconsidérer aux yeux du peuple, ils eurent l'humiliation de se sentir vaincus.

¹ M. GOGUEL, *La vie de Jésus*, p. 376 ss.

² *Ibid.*, p. 406.

On songea alors à d'autres armes. Il y avait un moyen de réduire le prophète au silence plus assuré que les disputes théologiques. A l'époque de la fête de la Dédicace, trois mois environ après son arrivée, Jésus est obligé de quitter la Judée, à la hâte, pour se réfugier en Pérée¹. De sa cachette lointaine, il continue cependant à entretenir de vagues rapports avec ses disciples demeurés dans la ville. Ces derniers attendaient une occasion propice pour reprendre l'activité suspendue. Le moment de la Pâque parut favorable. Sans doute, espérait-on que « l'affluence des pèlerins et la présence des disciples qui avaient pu rester en Galilée faciliteraient l'éclosion d'un mouvement populaire ». C'est alors que fut organisée l'entrée à Jérusalem, sous les dehors d'une manifestation messianique. Mais, dans la ville encombrée, l'humble cortège passa presque inaperçu².

En revanche, les ennemis de Jésus, qui n'étaient pas restés inactifs pendant son absence, continuaient leurs intrigues. Ils étaient parvenus à circonvenir Pilate en leur représentant Jésus comme un agitateur messianique, capable de troubler l'ordre établi. Quelques jours après son retour à Jérusalem, le Sauveur était livré entre leurs mains. Son arrestation eut lieu au

¹ *Ibid.*, p. 408.

² *Ibid.*, p. 409.

Jardin de Gethsémani. Condamné à la crucifixion par sentence de Pilate, il expirait le lendemain.

III. — EXAMEN CRITIQUE DU SYSTÈME DE M. GOGUEL.

Nous nous sommes scrupuleusement bornés, jusqu'à présent, à suivre la pensée de M. Goguel dans ses sinuosités. Passons à la critique. C'est chose assez malaisée.

A la différence de la plupart des autres, dont la rigidité n'est certes pas le moindre défaut, les théories de M. Goguel s'apparentent, en même temps, à quatre systèmes, sinon opposés, du moins nettement distincts : le protestantisme libéral, le messianisme fictif de Wrede, le messianisme eschatologique, *la formgeschichtliche Schule*. Aucun de ces systèmes ne satisfait pourtant complètement l'auteur de *La vie de Jésus*. Tous lui paraissent en défaut sur quelque point. On ne saurait les adopter tels quels. La théorie des deux sources devra être dépassée par l'étude de la formation des traditions évangéliques. Du messianisme fictif de Wrede, on retiendra quelques observations, tout en se gardant de réduire le messianisme évangélique à une simple projection de la foi chrétienne primitive. Les thèses maîtresses de l'eschatologie conséquente ne seront acceptées qu'après avoir été adoucies, et en quelque sorte spiritualisées. Quant

à la *formgeschichtliche Schule*, elle sera admise à fournir quelques grands principes sur l'existence de la « préhistoire évangélique », le caractère composite des Évangiles, et le rôle joué par la communauté dans leur élaboration. Mais on veillera à ne pas se laisser influencer outre mesure par ses vues trop systématiques ou son radicalisme trop absolu.

Et ce n'est pas tout. Car la complexité résultant de cet éclectisme raffiné est encore accrue par le fait de la méthode la plus subtile et la plus « variée » qui soit : combinaison hardie de disciplines aussi hétérogènes que la critique textuelle et littéraire, l'histoire, l'analyse psychologique.

(I)

Si divers qu'il paraisse, le nouveau système représenté par *La vie de Jésus* est cependant dominé par quelques idées assez simples, notamment celles-ci, auxquelles tout le reste se ramène : 1. les Évangiles sont des compositions d'éléments hétérogènes ; 2. les traditions dont ils dépendent ont été déterminées dans une mesure plus ou moins large, par la foi chrétienne primitive¹.

Ces principes nous sont proposés, à peu près, comme des axiomes. Ils résulteraient des études critiques des XIX^e et XX^e siècles. On laisse

¹ *Ibid.*, p. 543.

entendre que là-dessus l'accord des savants est, pour ainsi dire, réalisé. Nous serions parvenus à des conclusions presque aussi généralement admises que la théorie des deux sources ¹. Les lecteurs plus curieux sont renvoyés aux travaux de la *formgeschichtliche Schule* et de ses prédécesseurs ². Car l'école de la *Formgeschichte* a eu des prédécesseurs illustres. C'est un point sur lequel on tient à insister.

Rien n'est contagieux comme une conviction fortement enracinée. L'assurance dont fait preuve M. Goguel à l'égard des prolégomènes de son système sont de nature à impressionner. Mais le concert des auteurs critiques est moins édifiant. Bon nombre de savants distingués continuent à voir dans le deuxième Évangile le reflet fidèle de la catéchèse de Pierre. A la suite de Zahn, de Swete, de Hawkins, de Stanton, il faudrait encore une fois mentionner Turner. Et nous ne disons rien des auteurs catholiques. Si, parmi les critiques plus avancés, — auxquels M. Goguel reproche une défiance systématique envers la tradition ³, — le caractère chaotique de MARC est communément admis, les essais tentés pour délimiter les sources dont l'évangéliste se serait servi vont se contredisant. Chacun y est allé

¹ Voir plus haut, p. 272.

² M. GOGUEL, *Critique et Histoire*, p. 23 ss. ; et *Jésus et la conscience moderne*, p. 31.

³ *Critique et Histoire*, p. 28.

de son explication. M. Goguel proposait, encore en 1923, de placer à l'origine de MARC trois grandes sources : les *Logia*, les souvenirs de Pierre, le récit de la Passion, sans compter des traditions, plus douteuses et de moindre importance ¹. En est-il toujours au même point ? Ses récentes affirmations permettent à peine de le penser. De toute façon, son essai de reconstitution est fort chanceux. Comment supposer, par exemple, que s. Marc ait eu entre les mains un document de la richesse des *Logia* (du moins tels qu'on les suppose) et qu'il se soit contenté d'en faire un aussi médiocre usage ? Les tentatives similaires n'ont pas abouti à des résultats plus décisifs. M. Puech les a sévèrement jugés : « Les démarches par lesquelles la critique moderne poursuit trop souvent une solution minutieuse de ces sortes de problèmes sont audacieuses et incertaines ². »

Tout ce que l'on est parvenu à nous faire constater de façon quelque peu positive, ce sont les « incohérences » des Évangiles, et plus spécialement de MARC. M. Goguel aime à rappeler cette observation de Reuss : « Leur sagacité (celle des historiens modernes) s'est souvent évertuée à refaire la chronologie de la vie publique de Jésus, en prêtant gratuitement à des formules insignifiantes et monotones comme « alors », « après »,

¹ M. GOGUEL, *Les Évangiles synoptiques*, p. 328-344.

² A. PUECH, *Histoire de la littérature grecque chrétienne*, t. I, p. 54.

« ensuite », « et il arriva » et à d'autres semblables, qui se rencontrent en tête de chaque paragraphe; une valeur qu'elles ne sauraient avoir. C'est une pure illusion que de ne pas voir qu'elles sont précisément là pour marquer ou pour cacher (comme on voudra) l'absolue impossibilité dans laquelle se sont trouvés les auteurs de les remplacer par d'autres plus précises ¹. » Ces remarques comportent une part de vérité. Nous nous en sommes expliqués assez longuement pour ne plus devoir recommencer ². Répétons seulement que des « incohérences », surtout lorsqu'elles se rencontrent dans un écrit émanant d'un auteur aussi peu soucieux de perfection littéraire et aussi libre d'allure que s. Marc, s'expliquent sans peine, indépendamment de l'hypothèse d'une juxtaposition baroque de documents indépendants. Pour conclure à une composition hétéroclite, il faudrait que les textes reliés les uns aux autres relevassent de courants d'idées différents ou trahissent des oppositions radicales. M. Goguel ne nous a montré rien de tel. Les « incohérences » dont il a dressé la liste si soigneusement paraissent, dans la plupart des cas, simplement le fait d'un écrivain un peu gauche et embarrassé ³. Mais que s. Marc ne procède pas avec une rigueur d'académicien, nous le savions déjà. Fallait-il en être surpris ?

¹ M. GOGUEL, *Une nouvelle école*, p. 126 s.

² Voir plus haut, p. 252 s.

³ M. GOGUEL, *Les Évangiles synoptiques*, p. 309-327.

b) Le second principe qui domine la méthode de M. Goguel a trait au rôle de la foi dans le développement des traditions chrétiennes primitives. Il peut se formuler ainsi : « Les matériaux évangéliques ont été de plus en plus fortement influencés par l'emploi qui en a été fait dans l'ancienne Église pour le culte, la catéchèse, la prédication, la controverse, etc ¹. »

Tel quel, plus encore que le précédent, ce principe se rattache aux travaux de la *formgeschichtliche Schule*. M. Goguel ne l'entend pourtant pas au sens que cette école lui accorde. C'est, à son avis, une affirmation théorique des plus contestables que dans l'histoire du christianisme primitif la communauté ait été le facteur essentiel, voire l'unique facteur du développement doctrinal ². « Même s'il était légitime d'établir une correspondance entre tels morceaux ou tels groupes de morceaux et telle fonction de la vie de l'Église, il ne le serait pas d'en conclure que c'est la fonction qui a créé l'organe, que ce sont les besoins de la catéchèse, de la prédication ou du culte qui ont déterminé l'apparition des matériaux utilisés par eux ou leur ont donné leur structure ou leur forme. Il a pu y avoir non pas création, mais utilisation et adaptation des éléments de la tradition évangélique pour les besoins de la

¹ *Jésus et la conscience moderne*, p. 32.

² M. GOGUEL, *Une nouvelle école*, p. 159.

vie de l'Église ¹. » On n'a pas le droit d'étendre à la formation de la tradition évangélique elle-même les lois obtenues par généralisation des faits observés dans le développement de cette tradition. Les lois du développement ne s'appliquent pas nécessairement à la naissance du germe ².

En dépit de ces réserves importantes, le rôle que M. Goguel attribue à la communauté reste assez considérable pour mettre en doute la qualité de tous les matériaux incorporés dans les Évangiles. Avant de se prononcer sur leur solidité, force serait de les contrôler un à un et, si possible, de les rétablir dans leur forme la plus ancienne ³.

On peut se demander ce qui a amené l'auteur de *La vie de Jésus* à une conception aussi sévère. Les partisans de la *formgeschichtliche Schule* invoquent les lois générales de la *Kleinliteratur*, dont ils rapprochent les Évangiles. On ne voit pas que M. Goguel partage ces vues. Il se base uniquement, nous dit-il, sur des considérations ressortissant à la critique littéraire. Nous ne nous refusons pas à admettre que ce fut là son intention. Ne se serait-il pourtant jamais laissé guider par des préjugés d'ordre philosophique ? Quand on est convaincu que le surnaturel n'existe pas, on a vite

¹ M. GOGUEL, *La vie de Jésus*, p. 146.

² *Ibid.*, p. 161 s.

³ Voir plus haut, p. 274 s.

fait de déclarer non-historiques des récits comportant certains éléments surnaturels. De là à les mettre au compte de l'illusion, de la tradition active, de la foi, il n'y a qu'un pas. Strauss avait donné la recette. M. Goguel n'hésite pas à l'appliquer, en rejetant les miracles (naissance miraculeuse, transfiguration, résurrection¹), et les prophéties d'événements imprévisibles², qui lui paraissent défier toute explication simplement humaine.

Cela soit dit sans exagération. Car on serait injuste en insinuant que l'opinion de M. Goguel sur le rôle de la tradition ait été inspirée uniquement, voire principalement, par son parti pris antisurnaturaliste. Son argumentation est d'ordre littéraire. Elle relève de la critique. C'est exact. Pas autant néanmoins qu'on eût pu le désirer. L'examen du style de Marc, qui a conduit Turner à des conclusions si nettes, est à peine amorcé³. Mais l'auteur de *La vie de Jésus* compare minutieusement les péripécies de MARC à celles de MATTHIEU et de

¹ M. GOGUEL, *La vie de Jésus*, p. 201.

² « Le fait que Jésus a été trahi par l'un des siens pourrait avoir donné naissance au récit de l'annonce de la trahison. *L'hypothèse s'imposerait s'il s'agissait d'un événement imprévisible.* » M. GOGUEL, *La vie de Jésus*, p. 426.

³ Le P. Lagrange en a fait la remarque, à propos de *L'Évangile de Marc* : « A tout prendre, l'enquête de M. Goguel est, en effet, « purement littéraire. » Et même faut-il entendre ce mot dans un sens très restreint. Aucun examen n'est tenté du style de Marc, de ce qui le caractérise et le différencie des autres synoptiques ; la question de ses tournures araméennes n'est pas même abordée, non plus que ses

LUC, et c'est à la suite de cette enquête ¹ qu'il érige son principe sur l'action déformante de la foi et de la tradition.

Il faut convenir que, dans l'ensemble, les observations de M. Goguel ne manquent pas de justesse. Mais leur interprétation ? Les différences constatées entre MARC, MATTHIEU et LUC sont attribuées aux « forces inhérentes de la tradition ». Or, c'est là une simplification excessive. Car les notes distinctives des trois premiers Évangiles dépendent, pour une large part, des évangélistes eux-mêmes, de leur tempérament personnel, du but poursuivi par eux, des circonstances dans lesquelles ils ont vécu. S. Marc est un Palestinien dépourvu de culture, un homme du peuple sachant tout juste écrire. Il a le don de colorer et d'animer ses récits à un degré que nul autre n'a atteint. Mais il

relations avec le grec hellénistique du temps. Apparemment l'auteur a cru qu'il suffisait de diviser Marc en péripécies et de comparer ces péripécies avec celles de s. Matthieu et de s. Luc pour trancher non seulement la question de savoir qui avait servi de sources aux deux autres, mais encore celle beaucoup plus délicate des sources de Marc et de l'unité du second évangile. » Cf. *Revue biblique*, t. VIII, 1911, p. 132. Il s'en faut de très peu que ces remarques ne puissent servir à caractériser les procédés critiques qui, aujourd'hui encore, sont à la base de *La vie de Jésus*.

¹ Le bilan de cette enquête, d'après M. Goguel, est que le texte du premier et du troisième Évangile est en général plus coulant que celui de MARC, et qu'il présente plus de clarté logique. Plusieurs impropriétés de langage sont corrigées ; plusieurs détails difficiles, supprimés. L'importance de l'enseignement du Maître est mieux mise en évidence. Les rapports que l'histoire et l'enseignement de Jésus présentent par rapport au dogme chrétien sont plus nettement indiqués.

n'égale pas la pureté de ligne, le sens de l'équilibre, la finesse psychologique, le goût de la composition bien ordonnée, dont témoigne s. Luc. S. Matthieu, de son côté, rédige son Évangile pour ses frères en Israël. Il se place au point de vue juif. Plus que les deux autres, il s'attache à établir les points de contact entre le Nouveau et l'Ancien Testament. Que ces dispositions individuelles aient réagi sur la composition des Synoptiques, il ne faut pas être grand clerc pour le deviner. Si s. Matthieu et s. Luc se sont inspirés de MARC, ils ne pouvaient se dispenser de le retoucher en plus d'un endroit.

Mais de quelle nature sont leurs retouches ? Relèvent-elles de la présentation extérieure ou affectent-elles la substance des faits ? Autrement dit : le Christ de MARC est-il moins transcendant que celui de MATTHIEU et de LUC ; son pouvoir de guérison, moins surprenant ; son enseignement, moins nettement arrêté ; sa prédication, moins favorablement accueillie, par les foules, au début, et moins âprement combattue par les pharisiens, dans la suite ? Voilà ce qu'il importe de savoir. Eh bien ! que l'on parcoure toutes les retouches de MATTHIEU grec et de LUC, on n'en trouvera aucune pour autoriser une réponse affirmative. Pendant le laps de temps qui sépare la rédaction du second Évangile de celle de MATTHIEU grec et de LUC, le message évangélique n'a pas été modifié essentiellement. Le travail d'adap-

tation, dans la mesure où adaptation il y a, est tout extérieur et accidentel.

Les observations de critique littéraire alléguées par M. Goguel à l'appui de son principe sur l'action déformante de la tradition nous paraissent, en conséquence, considérablement grossies. Elles ne sont en tout cas pas de nature à jeter la suspicion sur le second Évangile. La question de savoir si, oui ou non, s. Marc est digne de confiance dépend d'ailleurs. Elle tient à la personnalité de l'auteur, à la qualité de son information, à la probité dont il fait preuve, à la consistance interne et externe de ses récits. Cet examen que Turner a poursuivi avec une si remarquable correction, M. Goguel s'est estimé en droit de le faire passer au second plan. Les deux méthodes font songer à deux lignes divergentes. Elles s'écartent de plus en plus à mesure qu'on les prolonge.

(2)

a) Les principes dont, à tort ou à raison, M. Goguel s'inspire ont éveillé sa méfiance. Aucune péricope ne trouve grâce à ses yeux si elle n'est prouvée par des raisons positives. Il les soumet l'une après l'autre au même critère : *Doivent être tenus pour seuls authentiques les morceaux qui ne s'accordent pas avec la foi ou avec les pratiques de*

*l'Église primitive*¹. Songeons à un orfèvre essayant de vieux bijoux et les faisant passer sur sa pierre de touche. Par malheur, la pierre de touche de M. Goguel est mauvaise. Elle permet de vérifier l'authenticité de quelques passages d'une certaine qualité, sans être à même d'établir la fausseté des autres. Parmi les péripécies qui seront rejetées, il y en aura d'excellentes. Leur unique défaut sera de ne pas se révéler à une certaine épreuve, *ad nutum auctoris*.

S'il ne s'agissait que de choisir des morceaux certainement précieux, passe encore. Le mal ne serait pas grand. Mais M. Goguel prétend à bien davantage. Il veut que les éléments échappés à sa critique antisurnaturaliste servent à débrouiller le mystère de Jésus, et à dégager définitivement la charpente de l'histoire évangélique.

Le vice de ce procédé est criant. Imaginons un historien occupé à écrire la vraie histoire de la grande guerre. Il se méfie des supercheries, des fictions, des défauts de perspective qui déforment les souvenirs des témoins. Mettons qu'il ait lu les 727 pages de l'enquête de M. Norton

¹ Voir plus haut, p. 274 s. Outre ce critère de fond, fourni par le rapport des textes avec les formules de la théologie apostolique, M. Goguel nous propose également un critère de forme : « Là où nous pouvons reconnaître la forme typique (sémitique) des paroles de Jésus, nous sommes en présence de matériaux anciens. » *La vie de Jésus*, p. 189. Mais ce second critère est accessoire et pratiquement si peu employé qu'on peut le négliger sans inconvénient.

Cru¹. Sachant que la littérature tend à remplacer la *réalité vraie* par des images idéalisées, il ne conservera que les témoignages qui vont à l'encontre de toute tendance embellissante. Sera impitoyablement écarté, non pas comme certainement faux, mais comme suspect de l'être, tout ce qui sent l'héroïsme, l'amour de la patrie, l'esprit de sacrifice et de devoir. En revanche, tout ce qui trahit des défaillances, des velléités de défaitisme, d'odieus calculs sera soigneusement retenu. Que devrait-on dire si l'on entendait se servir d'une telle documentation pour expliquer par le dedans les fastes militaires de 1914-1918 ? L'action des grands hommes et les vertus morales une fois éliminées, le déroulement des événements se présenterait comme la résultante, en quelque sorte mécanique, de mobiles très médiocres. On ne verrait à l'œuvre qu'intrigues, méchancetés, violences, instincts pervers, passions déchaînées. Supposons que les faits invoqués soient matériellement vrais. L'interprétation qui en est donnée le serait-elle aussi ? On peut pécher contre la vérité historique autrement qu'en falsifiant des textes ou qu'en utilisant des documents douteux. Une crédulité excessive n'est pas seule à craindre. Limiter son information à une catégorie de témoi-

¹ J. NORTON CRU, professeur à Williams College (Massachusetts), *Témoins. Essai d'analyse et de critique des souvenirs de combattants, édités en France de 1915 à 1918*. Cf. P. CAZIN, *Témoins*, dans *La Vie Intellectuelle*, 3^e année, 1930, p. 578-595.

gnages uniformes ne vaut guère mieux que de les accepter tous au petit bonheur. Et prétendre expliquer un ensemble complexe sans tenir compte des inconnues peut être le fait d'une redoutable légèreté.

Je n'ai pas la prétention d'assimiler la méthode qui vient d'être esquissée à celle dont M. Goguel entend se servir pour composer sa *Vie de Jésus*. Entre les deux méthodes, il y a toutefois un point commun. C'est tout ce que je désirais faire comprendre. De part et d'autre, on se contente d'analyser un petit nombre de faits homogènes, sévèrement triés, et l'on essaye de tout réduire à ces seuls éléments connus, comme s'ils étaient les seuls existants, les seuls susceptibles d'avoir exercé une influence sur la marche des événements.

b) A ce premier défaut, à mon avis, capital, provenant d'une documentation incomplète, de laquelle on exige ou espère beaucoup trop, s'ajoute le risque d'une systématisation menacée de subjectivisme. M. Goguel a énoncé quelques bonnes vérités lorsqu'il a opposé la critique, — dont le rôle se borne à analyser, à classer, à éprouver les documents, — à l'histoire constructive, qui se doit de rétablir le passé dans son enchaînement et sa continuité¹. Mais autant il se montre exigeant et vétilleux, — du moins en théorie, — en fait de

¹ Voir plus haut, p. 35 et 274 s.

critique, autant il fait preuve d'indulgence, envers l'histoire telle qu'il l'entend. A celle-ci, on ne saurait laisser les coudées trop franches. Elle suivra sa voie toute de sympathie, d'intuition, de psychologie, s'efforçant à comprendre les faits, de l'intérieur, et à faire revivre l'état d'âme des personnages qui en ont été les acteurs¹.

En concret, on se demande comment les faits de conscience du Christ (sentiment de la bonté divine et d'avoir une certaine mission à remplir, conviction d'être le Messie, de devoir endurer humiliations et souffrances), et les événements extérieurs de l'histoire évangélique (dissentiments avec Jean-Baptiste, prédication galiléenne, opposition d'Hérode-Antipas et des pharisiens, défection de la foule, départ de Galilée, prédication à Jérusalem, opposition plus instante des pharisiens, intervention de Pilate, crucifixion) — on se demande comment les faits appartenant à ces deux catégories ont pu réagir les uns sur les autres.

M. Goguel rattache tous ces éléments au sentiment de la bonté et de la miséricorde divines. Le reste s'enchaîne à ce premier anneau, suivant un rapport de cause à effet. Le sentiment de la bonté de Dieu engendre la conscience d'avoir un message à apporter aux hommes, d'où la prédication du pardon et de la confiance ; cette prédi-

¹ Voir plus haut, p. 276.

cation, qui débute en Galilée, ne fait qu'un avec l'annonce du règne à venir ; elle provoque l'hostilité des pouvoirs établis ; celle-ci, à son tour, force Jésus à chercher un autre terrain d'action ; mais, dans la contradiction, la conscience messianique du Sauveur parvient à maturité ; de là, de nouvelles démarches, plus audacieuses, tentées à Jérusalem, avec des alternatives de succès et de revers, jusqu'au moment où l'opposition triomphe décidément ¹.

Tout cela est bel et bien. Mais un examen psychologique de la personne du Christ, connu exclusivement au moyen des maigres renseignements dont l'auteur de *La vie de Jésus* doit se contenter, est-il possible ? Je passe sur ce fait que Jésus était palestinien et qu'il vivait il y a deux mille ans ². C'est un homme semblable à nous. Assurément. Mais tout de même un homme exceptionnel. Ceux-là même qui se refusent à reconnaître la transcendance du Sauveur s'accordent pour la plupart à voir en lui une de ces grandes personnalités morales, un de ces héros bergsoniens, dont la seule

¹ Voir plus haut, p. 279 ss.

² Quiconque a vécu en Palestine sait combien la mentalité des gens de ce pays nous est fermée. Ce n'est pas au cours de quelques excursions rapides qu'on réussirait à la pénétrer. Il y faut de longues enquêtes, préparées et conduites avec une patience d'ange. Le P. Jaussen est là pour nous le rappeler. Dans ces conditions, qui pourrait, sur la foi de quelques textes épars, se flatter de comprendre ce qui nous sépare, je ne dis plus d'un Palestinien d'aujourd'hui, mais d'un Palestinien du temps de Jésus ?

existence est un appel à quitter les chemins battus de la médiocrité et à rompre toutes les barrières de l'égoïsme. M. Goguel admet que la pensée de Jésus était en relation avec une expérience dont nous sommes incapables de sonder la profondeur¹. C'est avouer l'existence en Jésus d'un domaine mystérieux où nous n'avons pas accès. Or c'est de ce fond intime que jaillit la vie intérieure de Jésus, et l'activité qui en est le débordement. A vouloir tout expliquer, — le sentiment de la bonté divine excepté, — par une série de réactions rationnelles, d'un intellectualisme presque scolastique, on s'expose fatalement à négliger le facteur dominant de l'âme du Christ, ce quelque chose de personnel et d'incommunicable qui défie toute introspection.

Après cela, M. Goguel aura beau faire appel à la critique. Comment la critique pourrait-elle remédier aux difficultés qui viennent d'être signalées ? « En nous montrant combien la mentalité d'un Palestinien du 1^{er} siècle est différente de celle d'un Européen du XX^e », et en nous préservant d'attribuer à Jésus nos manières de penser et de sentir² ? Mais, à supposer que la mentalité d'un Palestinien du temps de Pilate nous soit suffisamment accessible pour risquer une explication psychologique, il reste que Jésus est un Pales-

¹ Voir plus haut, p. 278.

² M. GOGUEL, *La vie de Jésus*, p. 196.

tinien exceptionnel, irréductible à une commune mesure.

A bon entendeur demi-mot suffit. Parlons net. M. Goguel insinue que tout essai de reconstitution de la vie de Jésus devra tenir compte des idées eschatologiques de Palestine au temps du Christ. Jésus, laisse-t-il entendre, partageait les erreurs de ses contemporains. Il croyait à la proximité de la fin du monde, et à l'avènement prochain du royaume messianique coïncidant avec l'effondrement des empires terrestres. Le message dont il avait le sentiment d'être chargé devait prendre nécessairement la forme messianique et eschatologique. Ce que M. Goguel nous donne superbement pour la « science critique » s'identifie donc avec le système eschatologique. Si c'est là qu'il cherche le salut, qu'il se tienne sur ses gardes. Sa sécurité pourrait être beaucoup moins assurée qu'il ne le pense. Si séduisant qu'il soit à première vue, le système eschatologique repose en effet, sur de graves confusions. S'y fier pour apprendre à connaître la mentalité des Palestiniens du I^{er} siècle, et, en un certain sens, la mentalité de Jésus lui-même, serait une bien grande imprudence.

La critique nous préserverait-elle mieux en nous avertissant « de ne jamais perdre les textes de vue afin de n'y rien ajouter et de ne nous servir de la psychologie que pour les comprendre et non

pour les compléter ou pour les tourner ¹ ? » Mais, n'est-ce rien ajouter à des textes que de les rapprocher les uns des autres et de les mettre en connexion immédiate, sans tenir compte des pièces disparues, et sans s'assurer de respecter les liaisons primitives ? Le tout ici vaut plus que la somme des parties ².

En fait, la méthode psychologique, sur laquelle

¹ *Ibid.*

² Lorsque l'École française d'Athènes entreprit les fouilles du *téménos* de Delphes, de nombreux débris gisaient dispersés au grand tournant de la voie sacrée. Le texte commencé sur l'un d'eux se terminait sur un autre. Beaucoup aussi portaient des scellements et des tenons de bronze en liaison mathématique avec telle ou telle assise. Grâce à ces indications, on parvint à reconstituer, à coup sûr, l'ancien trésor d'Athènes, joyau du sanctuaire d'Apollon. Plusieurs pièces toutefois manquaient. Des deux colonnes de la façade, il ne restait qu'un seul tambour. Ceux qui faisaient défaut furent remplacés par des tambours de marbre neuf. Toutefois, pour éviter des méprises futures, les cannelures n'ont été qu'esquissées. (Cf. É. BOURGUET, *Delphes*, Paris, 1925, p. 13 s.) Cette reconstitution est un modèle du genre. Serait-il impertinent de la comparer à l'essai tenté par M. Goguel ? L'auteur de *La vie de Jésus* a contrôlé l'authenticité de ses matériaux. Il n'a consenti à conserver qu'un petit nombre de morceaux selon lui indubitables. Tous les autres ont été rejetés comme inutilisables. Cela fait, il s'est préoccupé de tout remettre en bonne place. Mais trop de morceaux ayant été éliminés, il fallait se résoudre à l'une de ces deux solutions : ou bien suppléer aux parties disparues par des raccords artificiels, bien indiqués ; ou bien se contenter d'exposer quelques beaux blocs ou séries de blocs détachés. M. Goguel a préféré une solution intermédiaire, ou, comme il l'appelle, de juste milieu. Il s'est efforcé, à l'aide de la psychologie, de mettre en connexion immédiate, dans un rapport direct de dépendance, sans souci des parties disparues ou ignorées, les seuls éléments respectés par sa critique. C'était s'exposer fatalement à nous donner, non pas la reconstitution fidèle d'un monument du passé, mais une mise en œuvre d'éléments anciens d'après un plan nouveau.

M. Goguel fonde de si grandes espérances, commence là où la critique littéraire s'arrête. Elle n'est soumise qu'à ses propres lois, lesquelles d'ailleurs sont rigoureuses. Il leur appartient en propre de déterminer les conditions requises pour qu'une observation psychologique puisse être scientifiquement établie. C'est là ce que M. Goguel semble avoir oublié. Son bon sens, son tact, sa sympathie pour la personne de Jésus ne sauraient compenser cette lacune. Il n'est pas un psychologue digne de ce nom qui consentirait à le suivre sur le terrain où il s'est engagé.

(3)

Ces quelques remarques pourraient nous dispenser d'entrer plus avant dans l'examen de *La vie de Jésus* proprement dite. On m'accordera qu'il nous serait impossible d'en entamer la discussion, partie par partie. M. Goguel touche à quantité de questions relevant de l'exégèse, de la chronologie, de l'histoire, de la géographie, de l'archéologie biblique¹. Bornons-nous à deux

¹ Parmi les plus importantes sur lesquelles il y aurait particulièrement à reprendre, et que nous devons nous résoudre à passer sous silence : le cadre chronologique de la vie publique du Sauveur, les séjours de Jésus à Jérusalem, l'expulsion des vendeurs, les miracles, le but des paraboles, les frères du Seigneur, le royaume de Dieu, la religion évangélique et le principe d'autorité, la date de la Crucifixion, le cri de Jésus mourant sur la croix, le Saint Sépulcre. Sur ce dernier

d'entre elles, qui tiennent à la structure même de la nouvelle vie de Jésus.

a) En premier lieu la question des rapports de Jésus avec Jean-Baptiste. En somme : deux propositions : 1^o Jésus fut le disciple du Baptiste ; 2^o il s'est brusquement séparé de lui, à la suite d'un dissentiment doctrinal.

1^o La première de ces propositions n'est, à vrai dire, attestée nulle part dans la littérature évangélique. « Les Évangiles synoptiques limitent les relations entre Jésus et Jean-Baptiste au court moment du baptême. » « Mais, nous dit M. Goguel, dans les Synoptiques eux-mêmes, on relève certains détails qui ne sont pas aisément conciliables avec l'idée d'un contact aussi bref. C'est d'abord l'impression profonde que Jean-Baptiste a faite sur Jésus et qu'attestent les nombreuses paroles dans lesquelles il parle de lui. C'est ensuite l'indication de MARC (I, 14), qui met le retour de Jésus en Galilée, et le début de son ministère propre en relation avec l'emprisonnement de Jean. Ce trait paraît bien indiquer que, jusque-là, Jésus a séjourné dans l'entourage de Jean-Baptiste ¹. »

Voyons. L'impression profonde que Jésus conçoit, que l'on veuille confronter l'argumentation vraiment trop simpliste de l'auteur, concluant à la non-authenticité du Lieu Saint, avec le lumineux exposé du P. Vincent, membre correspondant de l'Institut, dans la brochure toute récente : *L'authenticité des Lieux Saints*, Paris, 1932, p. 54 ss.

¹ M. GOGUEL, *La vie de Jésus*, p. 253.

serva de l'ascète du Jourdain s'entend le plus naturellement du monde. Le rôle du Précurseur mis à part, — ce n'est pas le moment d'épiloguer sur ce sujet, — il est certain que Jean-Baptiste exerça sur le peuple un extraordinaire ascendant. En lui, s'était pour ainsi dire réincarné l'esprit des anciens prophètes. Il en avait eu le langage inspiré. Et sa fin tragique, dans la prison de Machéronte, avait ajouté au témoignage d'une parole ardente, celui d'une conscience inflexible. Jésus parle, à plusieurs reprises, de Jean-Baptiste, en termes émus et admiratifs. Ce n'est pas étonnant. Beaucoup d'autres eussent fait de même. Jean était un de ces héros nationaux dont les bons Israélites se réclamaient fièrement.

Quant à l'indication de MARC plaçant le retour de Jésus en Galilée, immédiatement après l'emprisonnement du Précurseur, peut-être prouverait-elle quelque chose si l'incarcération de Jean avait été le motif déterminant de la prédication du Sauveur, et si, en outre, Jésus était demeuré dans la suite de Jean jusqu'à la fin. Mais cette dernière hypothèse est exclue dans le système de M. Goguel. S. Marc ne dit d'ailleurs pas que Jésus inaugura son ministère après l'emprisonnement de Jean. Il dit seulement qu'après l'emprisonnement de Jean, Jésus retourna en Galilée, prêchant l'évangile de Dieu¹. Ce n'est pas tout

¹ « Et après que Jean eût été livré, Jésus se rendit en Galilée, proclamant l'évangile de Dieu. » MARC, I, 14.

à fait la même chose. Au surplus, il est probable que s. Marc schématise quelque peu. Rien donc n'empêche de penser que Jésus et Jean-Baptiste aient, à un certain moment, exercé leur ministère simultanément. Et c'est bien là ce que le quatrième évangéliste nous apprend lorsqu'il fait dire aux disciples du Baptiste : *Rabbi, celui qui était avec toi au delà du Jourdain, auquel tu as rendu témoignage, le voilà qui baptise et tout le monde va à lui*¹. M. Goguel nous répondra en disant que Jésus a commencé par prêcher et par baptiser de la même manière et dans le même esprit que le Précurseur². Pourquoi alors l'indignation des disciples de Jean ? Ils vont se plaindre auprès de leur maître de ce que celui auquel il a rendu témoignage lui porte ombrage. C'est qu'il leur donne l'impression de faire bande à part. Le fait que, dans la perspective de MARC, le retour en Galilée est mis en relation avec l'emprisonnement de Jean ne change rien à l'affaire. Traitant des choses en gros, l'évangéliste a simplement voulu montrer que, le temps de la préparation étant achevé, l'ère proprement évangélique pouvait commencer.

2^o M. Goguel n'est guère plus convaincant lorsqu'il s'attache à établir la seconde partie de sa thèse, à savoir que de graves dissentiments se

¹ JEAN, III, 26.

² M. GOGUEL, *La vie de Jésus*, p. 258.

seraient produits entre Jésus et Jean-Baptiste. Sa démonstration repose tout entière sur le texte de JEAN III,22-IV,3 :

III. 22. Après cela Jésus vint, ainsi que ses disciples, dans le pays de Judée, et il passait là quelques jours avec eux et baptisait. ²³ Or Jean aussi baptisait à Aïnon, près de Salim, car il y avait là beaucoup d'eaux, et les gens venaient et se faisaient baptiser ; ²⁴ car Jean n'avait pas encore été jeté en prison. ²⁵ Les disciples de Jean eurent donc une contestation avec un Juif à propos de purification. ²⁶ Et ils vinrent vers Jean et lui dirent : « Rabbi, celui qui était avec toi au delà du Jourdain, auquel tu as rendu témoignage, le voilà qui baptise, et tout le monde va à lui. » ²⁷ Jean répondit et dit : « Il n'appartient pas à l'homme de prendre ce qui ne lui est pas donné du ciel. ²⁸ Vous-mêmes me rendez témoignage de ce que j'ai dit : Je ne suis pas le Christ ; mais : j'ai été envoyé devant celui-là. ²⁹ Celui qui a l'épouse est l'époux ; mais l'ami de l'époux, qui se tient là et qui l'entend, éprouve la joie la plus vive, à cause de la voix de l'époux. C'est bien là ma joie, qui est à son comble. ³⁰ Il faut que Lui croisse et que je diminue. »

³¹ Celui qui vient d'en haut est au-dessus de tous. Celui qui est de la terre appartient à la terre et parle [à la façon] de la terre. Celui qui vient du ciel ³² témoigne de ce qu'il a vu et entendu, et personne n'accepte son témoignage. ³³ Celui qui a accepté son témoignage a signé de son sceau que Dieu est véridique. ³⁴ Car celui que Dieu a envoyé dit les paroles de Dieu, car il ne donne pas l'esprit avec mesure. ³⁵ Le Père aime le Fils, et il a tout remis dans sa main. ³⁶ Celui qui croit au Fils a la vie éternelle ; celui qui refuse de croire au Fils ne verra pas la vie, mais la colère de Dieu reste [suspendue] sur lui.

IV 1. Lors donc que le Seigneur eut appris que les Pharisiens avaient ouï dire que Jésus faisait et baptisait plus de disciples

que Jean — ² quoique Jésus lui-même ne baptisât pas, mais ses disciples, — ³ il quitta la Judée et s'en alla de nouveau en Galilée ¹.

Tel quel, cet important passage peut être résumé de la façon suivante. Après son retour à Jérusalem, Jésus séjourne en Judée avec quelques disciples ; il y baptise, ou plutôt ses disciples baptisent en son nom. Dans le même temps, Jean-Baptiste continue à exercer son ministère à Aïnon, endroit favorisé par l'abondance des eaux. Survient une dispute entre les disciples de Jean et un Judéen, au sujet de la purification. Il y est fait état de Jésus et de son influence croissante. D'où irritation et plainte des Joannites. Mais Jean leur rappelle ses déclarations antérieures : tout est bien, tout est dans l'ordre ; il a toujours dit qu'il n'était pas le Messie ; il n'en est que le précurseur ; au Messie de grandir, à lui de diminuer. A partir du v. 31, jusqu'à la fin du chapitre III, suivent quelques réflexions de l'évangéliste. Et, avec le chapitre IV, commence une nouvelle partie consacrée à l'épisode de Jésus et de la Samaritaine. Cette section est introduite par l'exposé du motif pour lequel le Maître fut amené à rentrer en Galilée : sa renommée était parvenue aux oreilles des pharisiens ; sa sécurité exigeait qu'il s'éloignât. Depuis les événements précédents, sans doute un peu de temps s'était-il écou-

¹ Trad. Lagrange.

lé. Dans l'intervalle, Jean avait été jeté en prison. Jésus pouvait se croire menacé d'un même traitement. Il fallait partir au plus tôt.

M. Goguel nous avertit que ce long récit porte des traces de remaniements. Nous serions en présence d'une source excellente, mais modifiée et surchargée par l'évangéliste. Il s'agirait de la dégager en l'allégeant de ce qui relève manifestement du travail rédactionnel. Quatre passages devraient être ainsi supprimés : 1. La note du v. 24 dans laquelle il est dit que Jean n'avait pas encore été mis en prison ; 2. les allusions du v. 26 au témoignage de Jean raconté au chapitre I ; 3. Les vv. 31-36 qui exposent les idées de l'auteur ; 4. la retouche de IV, 2 : *quoique Jésus lui-même ne baptisât pas, mais ses disciples*¹.

¹ Ces quatre passages sont déclarés interpolés parce qu'ils reflètent la pensée de l'évangéliste. Nous le voulons bien. Mais, pour que cette raison fût concluante, il faudrait pouvoir établir que le fond du morceau n'est pas de Jean. M. Goguel invoque à cet effet de soi-disant traces d'incohérences : l'embarras de certaines phrases, les obscurités et les contradictions du texte. (*La vie de Jésus*, p. 255). Au risque d'adopter une position qui sera jugée hypocritique, j'avoue que ces signes d'incohérence m'impressionnent très peu. Qu'on en juge plutôt. 1. « Le narrateur, après avoir présenté Jean-Baptiste baptisant librement, note qu'à ce moment, il n'était pas encore en prison. » Sans doute, cela allait de soi, et il n'était pas nécessaire de nous le dire. Mais l'évangéliste se devait de prévenir les difficultés auxquelles étaient exposés les lecteurs des Synoptiques. Ceux-ci avaient passé sous silence la période dont traite s. Jean. A en juger par leur raccourci, on pouvait croire que l'emprisonnement du Baptiste avait suivi presque immédiatement le baptême de Jésus. Le quatrième évangéliste revendique son droit à présenter les choses un peu autrement. Ce n'est pas le seul endroit de son livre où nous le voyons ins-

Ces additions éliminées, nous ne serions pas encore en présence du texte de la source, dans toute sa pureté. « Là où il y a lieu de supposer

piré par un même souci. — 2. « Les disciples de Jean se scandalisent du succès d'un homme que leur maître a pourtant formellement déclaré plus grand que lui. » Un zèle inconsidéré n'a-t-il pu les induire à dépasser les intentions de ce maître, et à faire bon marché de ses déclarations ? La psychologie des disciples de Jésus ne sera pas tellement différente. — 3. « Des pharisiens surgissent inopinément à la fin du récit et c'est à cause d'eux que Jésus s'éloigne. » Il serait plus exact de dire que les pharisiens interviennent au début du récit suivant. Tout au plus est-il permis de discerner dans ce début un effort pour rattacher le nouveau récit à celui qui précède. M. Loisy a fait remarquer avec justesse que le motif allégué par l'évangéliste « n'est pas sans rapport avec l'objet de la querelle ci-dessus rapportée, mais que ce n'est pas le fait de cette querelle qui a instruit Jésus sur les dispositions des pharisiens. » (A. LOISY, *Le quatrième Évangile*, Paris, 1921, p. 176.) En somme, les pharisiens interviennent très naturellement dans un morceau distinct de celui qui est consacré à la dispute des disciples de Jean. — 4. « Jésus a plus de disciples que Jean (III, 28 ; IV, 1), et pourtant personne ne reçoit son témoignage (III, 32). » Que Jésus ait eu plus de disciples que Jean, et que le mouvement populaire provoqué par le ministère de Jean-Baptiste se soit déplacé en faveur du nouvel arrivant, il n'y a là rien que de vraisemblable. Songeons à l'ébranlement que la prédication évangélique va amener dans tout le pays. Quant à la deuxième partie de la remarque « et pourtant personne ne reçoit son témoignage », elle reproduit une réflexion de l'évangéliste. Or s. Jean n'a pas visé l'accueil réservé au témoignage du Christ dans une circonstance particulière de sa vie, mais l'accueil qui lui a été fait, en général, durant tout le temps qui précède la composition de l'Évangile. On peut se demander, d'ailleurs, si le groupe des versets III, 31-36 est à sa place. Bernard suggère, non sans raison, de les transposer immédiatement après le groupe 16-21. (Cf. J.-H. BERNARD, *The Gospel according to St John*, Édinburg, 1928, t. I, p. XXIV). — 5. « Il baptise (III, 22 ; IV, 1) et il ne baptise pas (IV, 2). » Voici au moins deux propositions contradictoires. Mais défions-nous. La seconde, en effet, ne fait que préciser le sens de la première. Il avait été dit que Jésus baptisait. Pourtant il ne baptisait pas en personne, mais ses disciples baptisaient en son nom. C'est ce qu'il fallait faire

qu'il la suit, l'évangéliste a fait certaines retouches facilement reconnaissables ». *Premièrement*, au lieu d'une dispute avec un Juif (ou avec des Juifs), il faudrait lire : « une dispute avec Jésus » (ou « avec ceux du parti de Jésus »). *Secondement*, à la place du passage : *Lors donc que le Seigneur eut appris que les pharisiens avaient ouï dire que Jésus faisait et baptisait plus de disciples que Jean... il quitta la Judée et s'en alla en Galilée*, il faudrait quelque chose comme ceci : « Quand le Seigneur connut que Jean avait été mis au courant de la dispute qui venait d'avoir eu lieu, il quitta la Judée, etc. ¹. » « On est ainsi placé, nous dit M. Goguel,

remarquer. On ne saurait dire si la petite phrase « quoique Jésus ne baptisât pas... » est de l'évangéliste lui-même ou d'un glossateur postérieur. Dans un cas comme dans l'autre elle a le même sens strictement limitatif. De contradictions, il n'y en a donc pas. Mais des obscurités ou des phrases embarrassées ? Oui, si l'on voit dans les vv. 31-36 les paroles de Jean-Baptiste, et si l'on rapporte, immédiatement et principalement, les vv. IV, 1-3 à ce qui précède, et non à ce qui suit. Mais tout le monde s'accorde à reconnaître dans les vv. 31-36 les réflexions de l'évangéliste (peut-être déplacées d'ailleurs), et dans les vv. IV, 1-3 le début de la section du récit de Jésus et de la Samaritaine. Les prétendues incohérences de M. Goguel se réduisent donc à peu de chose. Que, d'ailleurs, il y ait des incohérences ou non, que le texte ait été écrit d'un seul jet ou qu'il provienne d'une source remaniée, cela est de peu d'importance. L'interprétation donnée par l'auteur de *La vie de Jésus* à la dispute des disciples de Jean dépend, en effet, uniquement des « retouches » nouvellement imaginées.

¹ Ces deux retouches méritent d'être examinées de près.

Premièrement, au lieu de μετὰ Ἰουδαίων « avec un Juif », M. Goguel propose de lire μετὰ Ἰησοῦ « avec Jésus » ou μετὰ τῶν Ἰησοῦ « avec ceux de Jésus ». Cette correction a été plusieurs fois suggérée, par Bentley Baldensperger, Loisy, et, plus récemment, Bouquet et Pallis. Elle n'a aucun soutien dans la tradition diplomatique. Tous les manuscrits se

en présence de deux hypothèses. Ou bien Jésus se retire et va exercer son activité ailleurs parce qu'il ne veut ni faire, ni paraître faire concur-

partagent entre *μετὰ Ἰουδαίου* « avec un Juif » ou *μετὰ Ἰουδαίων* « avec des Juifs », ce qui a tout l'air d'être une adaptation facilitante de la première leçon jugée difficile. La leçon *μετὰ Ἰουδαίου* « avec un Juif » est un peu étrange ; nous l'accordons sans peine. Mais c'est précisément un principe de critique textuelle communément admis que la leçon difficile doit être préférée à la leçon facile. La tendance des correcteurs est généralement d'éliminer les obscurités et les incorrections. Si la leçon *μετὰ Ἰουδαίων* « avec un Juif », préférée par tous les éditeurs, et la mieux soutenue, présente une certaine obscurité, ce serait donc plutôt en sa faveur. Sans doute, est-ce pour cela qu'un critique aussi averti que Walter Bauer (*Das Johannes-Evangelium*, p. 59) la considère comme « indubitablement originale » (*die gewiss ursprüngliche Lesart*). Imagine-t-on l'état d'esprit d'un copiste changeant délibérément une dispute des disciples de Jean avec Jésus ou avec ceux de Jésus, en une dispute avec un Juif indéterminé ? « L'évangéliste, nous dit M. Goguel, aura jugé une discussion entre les disciples de Jean et Jésus ou ses disciples, incompatible avec le témoignage du Précurseur, rapporté au chapitre premier. (*La vie de Jésus*, p. 256.) Mais pour cela, l'évangéliste aurait dû supposer que les disciples de Jean avaient compris ce témoignage et qu'ils s'y étaient ralliés. Or telle ne semble pas avoir été son idée. M. A.-C. Bouquet (*Journal of Theological Studies* t. XXVII, 1926, p. 181-182) a été mieux inspiré en suggérant une faute de copiste, résultant soit d'une dittographie (IOYIOY), soit d'une mauvaise écriture du nom de Jésus. Ce ne sont là toutefois que de simples conjectures, sur lesquelles on ne saurait bâtir rien de solide.

L'autre « retouche » est beaucoup plus conjecturale encore. Elle consiste à retrancher du groupe IV, 1-3, les vv. 1-2 à l'exclusion des quatre premiers mots : *Quand le Seigneur connut*, et à remplacer le complément du verbe indiqué dans le texte par le fait que Jean aurait été informé de la dispute mentionnée plus haut. Sur quoi l'auteur se base-t-il ? Sur le tour embarrassé de la phrase. « Même allégée de la parenthèse que constitue le verset 2, la conclusion de IV, 1-3, reste si embarrassée qu'on doit la tenir pour remaniée. Ce qui concerne les pharisiens a été imaginé pour donner au départ de Jésus pour la Galilée un autre motif que la discussion avec les disciples de Jean. » (*La*

rence à Jean, ou bien la déclaration de Jean-Baptiste avait, dans la source, un autre caractère que celui qu'elle a dans le texte actuel. Elle équivalait à un désaveu de Jésus par Jean-Baptiste. Jésus en aurait tiré les conséquences qu'elle comportait en s'éloignant. Le sens général du morceau dès lors change de tout au tout. Il comporterait le récit d'une altercation des disciples de Jean avec les disciples de Jésus, sinon avec Jésus lui-même. Cette dispute trahirait de graves dissentiments entre les deux hommes de Dieu. Ces dissentiments, à leur tour, rendraient compte du départ de Jésus et de son installation en Galilée. Telles sont textuellement les conclusions de M. Goguel. « Ramenée à ses éléments essentiels, la source nous apprend que Jésus, après avoir exercé une activité parallèle à celle du Baptiste, s'est séparé de lui à la suite d'une dispute ou d'une discussion, donc d'une divergence de vues, sur la purification, c'est-à-dire certainement sur le baptême ¹. »

Nous avons parlé de la sévérité avec laquelle M. Goguel traite les textes évangéliques. Elle ne s'est exercée nulle part ailleurs autant qu'ici. Il

vie de Jésus, p. 257.) Mais la phrase ne paraît embarrassée que si on la rattache à ce qui précède (comme le suppose M. Goguel) et non à ce qui suit (comme il est manifeste qu'elle doit l'être). Et à supposer que la phrase soit réellement embarrassée, serait-ce une raison pour lui faire dire le contraire de ce que l'auteur veut qu'elle signifie? De tels procédés ouvrent la porte à tous les abus.

¹ M. GOGUEL, *La vie de Jésus*, p. 257.

n'y aurait aucune objection à formuler si cette sévérité était fondée. Mais, peut-on soutenir qu'elle le soit ? Les corrections dont nous venons de prendre connaissance rappellent invinciblement les traitements qui ont été reprochés si durement à M. Eisler : « Si, écrivait M. Goguel, par des procédés chirurgicaux, des amputations hardies et des reconstitutions non moins audacieuses il est permis de faire dire à un texte autre chose que ce qu'il dit, alors à quoi bon invoquer encore les textes ? Mieux vaudrait s'abandonner au jeu de son imagination ¹. » Que reste-t-il à ajouter ?

b) Passons au messianisme de Jésus. M. Goguel a incontestablement le mérite d'avoir mis en bonne lumière, non seulement la croyance du Sauveur à sa qualité de Messie, mais aussi le rôle important que cette croyance a joué dans la vie de Jésus. Il s'oppose catégoriquement au protestantisme libéral de Harnack. A peu près tout le monde, aujourd'hui, fait de même.

Seulement, il fallait s'y attendre, la conscience messianique de Jésus nous est donnée comme le fruit d'une évolution naturelle. N'étant qu'un homme ordinaire, doué d'un sens religieux plus aigu que celui de la plupart des autres, le Maître serait arrivé à la persuasion d'être le Messie, sous l'action combinée, d'ailleurs indiscernable, des

¹ Voir plus haut, p. 108.

circonstances extérieures dans lesquelles il vivait, et des sentiments dont son âme était remplie. Au commencement de sa vie publique, le prédicateur de la bonté et de la miséricorde divines ne songeait pas à jouer un tel personnage. Sa conviction n'apparaît pleinement formée qu'à Césarée de Philippe¹, au lendemain de la crise galiléenne². C'est alors seulement que les apôtres sont mis en demeure de le reconnaître pour le Messie, envoyé de Dieu.

Que le messianisme du Seigneur n'apparaisse pas aux débuts de la vie publique, pour l'auteur de *La vie de Jésus*, c'est une nécessité. La plupart des critiques contemporains sont cependant d'un autre avis. Ceux qui partagent l'opinion de M. Goguel s'inspirent surtout de motifs psychologiques, commandés par leurs systèmes³. Quand ils nous disent que leur conviction est basée sur une analyse objective et impartiale des textes évangéliques, il m'est difficile de réprimer un certain sentiment de scepticisme. Ce sentiment, je ne l'ai pas senti se dissiper à la lecture de *La vie de Jésus*.

En résumé, toute la théorie de M. Goguel touchant l'origine de la conscience messianique de Jésus est déduite de la section de MARC ayant

¹ MARC, VIII, 27-30.

² Voir plus haut, p. 283.

³ L. DE GRANDMAISON, *Jésus Christ*, t. II, p. 84, n. 3.

trait à la confession de Césarée de Philippe. L'argumentation dont on fait état se réduit à ceci : les apôtres n'ont pas cru à la messianité de leur Maître avant Césarée de Philippe (au lendemain de la crise galiléenne) ; donc la conscience messianique du Sauveur est d'origine tardive¹. Ce n'est pas écrasant. Car la conscience messianique de Jésus est une chose, et la connaissance que les apôtres ont pu en avoir en est une autre. J'entends bien la réponse : Jésus ne se serait pas dissimulé à leurs regards. C'est à voir. Mais où l'évangéliste nous dit-il qu'il s'est dissimulé² ?

¹ M. GOGUEL, *La vie de Jésus*, p. 375 s.

² L'auteur de *La vie de Jésus* n'hésite pas à rattacher à la première partie du ministère galiléen de Jésus (p. 300 s.) des déclarations comme *le Fils de l'homme a sur terre le pouvoir de remettre les péchés* (MARC, II, 10), *le Fils de l'homme est maître même du sabbat* (MARC, II, 28), qui « n'ont de sens que si elles impliquent une affirmation messianique » (p. 126), et des guérisons d'énergumènes, qui « telles que les conçoit Marc, la discussion sur l'accusation de chasser les démons par Beelzéboul en est la preuve, sont des manifestations messianiques ». C'est donc que, dès les débuts de sa vie publique, Jésus s'est posé en Messie. On essaie alors de se débarrasser de ces témoignages en alléguant la théorie du secret messianique « théorie dont le caractère artificiel saute aux yeux » (p. 126). Les paroles et les récits messianiques des débuts devraient être mis au compte de Marc. Celui-ci aurait tenté un compromis entre le fait nouveau, exprimé dans la déclaration de Césarée de Philippe, et la croyance traditionnelle de l'Église à la messianité *a primo instante*, en nous représentant Jésus, dès ses débuts, comme un Messie caché. Les récits et les affirmations messianiques d'avant la lettre seraient un artifice de l'évangéliste. Mais alors, comment M. Goguel peut-il faire état de ces mêmes récits et de ces mêmes affirmations pour caractériser la *première partie du ministère galiléen* ? J'ai beau relire et comparer les p. 126 et 199-301, je ne parviens pas à comprendre.

Tout ce qu'il laisse entendre, c'est que les apôtres ont eu de la peine à se hausser jusqu'aux pensées du Maître : ils furent lents à croire. On peut même ajouter qu'ils n'entrèrent jamais complètement dans ses vues avant la Résurrection. Suit-il de là que les apôtres ne connurent pas la messianité du Seigneur avant la crise galiléenne ? Répondre bonnement non, serait un peu lourd. La messianité telle que Jésus la concevait, n'étant pas celle de tout le monde, on pouvait croire que Jésus était le Messie, tout en restant très étranger à sa pensée intime¹. Quand la foule accourue sur la montagne de la multiplication des pains veut le faire roi, elle a en vue un Messie politique, capable de rétablir l'indépendance nationale et de bouter dehors les souverains étrangers. Je ne dis pas que les apôtres aient partagé ces idées, encore qu'ils semblent y avoir été enclins. Il ne paraît pourtant pas douteux qu'il y ait eu longtemps entre leur Maître et eux un désaccord du même genre. On s'entendait sur les mots sans s'accorder sur la réalité. Pour arriver à se comprendre, il fallut un commerce incessant avec le Maître, des entretiens privés multipliés, d'incessants appels à s'élever au-dessus des sens, dans le domaine de l'esprit et de la foi. La lumière éclate à Césarée de Philippe. Est-ce à dire

¹ Voir plus haut, p. 71 s.

qu'elle n'ait jamais lui auparavant ? Non sans doute, quoique certainement pas de la même façon. Ces alternatives d'ombre et de clarté sont dans la cadence de la vie. Si la confession de S. Pierre à Césarée marque quelque chose de nouveau, c'est la reconnaissance de la messianité du Sauveur, non plus au sens populaire, mais au sens spirituel et transcendant ¹. Aussi, le Maître, peut-il, dès lors, commencer à parler de la Passion. Un tel langage, auparavant, eût été totalement incompréhensible. « Messie » au sens populaire et « souffrance » étaient des termes contradictoires. Avant de les rapprocher, il fallait que le concept du messianisme fût épuré, spiritualisé, sublimisé. C'est ce qui eut lieu à Césarée de Philippe. Et c'est à quoi Jésus fait allusion dans sa réponse au chef des Douze : *Tu es bienheureux, Simon Barjona : car ce n'est pas la chair et le sang qui te l'ont révélé, mais mon Père qui est dans les cieux* ². » Mais, encore une fois, il ne suit pas de là que les apôtres n'aient eu aucune idée du messianisme de leur Maître, ni, à fortiori, que Jésus ne se soit lui-même représenté comme Messie avant la crise galiléenne. Les témoignages évangéliques s'inscrivent en faux contre cette supposition.

Il faut ajouter que l'explication psychologique assignée par M. Goguel à la formation de la cons-

¹ Sur la théorie du secret appliquée aux apôtres, cf. A. CHARVET, *L'incrédulité des Juifs*, p. 90-97.

² MATH., XVI, 17.

science messianique de Jésus est de la pure fantaisie. Elle vaut d'être reproduite littéralement : « Par l'idée que ses souffrances étaient nécessaires pour que le Royaume de Dieu pût venir, Jésus a été conduit à dépasser le sentiment d'une simple vocation prophétique, et à se considérer, non plus seulement comme l'annonciateur mais comme le réalisateur du Royaume de Dieu, celui qui, après avoir été humilié et rejeté, paraîtrait en qualité de Fils de l'Homme glorieux. Ainsi la conscience messianique de Jésus apparaît comme une revanche de la foi sur l'expérience, de l'idéal sur la réalité, elle jaillit des profondeurs de son âme. C'est pour cela qu'elle a commencé à se manifester au moment où les perspectives sont devenues sombres et qu'elle s'est publiquement et catégoriquement affirmée devant le sanhédrin, à l'instant où il était évident qu'elles étaient tout à fait désespérées. Jésus ne s'est pas cru Messie quoiqu'il dût souffrir ; il s'est senti le Messie parce qu'il devait souffrir. Là est le grand paradoxe, la grande originalité de son Évangile ¹. »

Est-ce sérieux ?

Suivant la conception populaire à laquelle, nous dit-on, Jésus ne pouvait échapper, le Messie devait être un personnage glorieux et puissant, agissant irrésistiblement dans la force

¹ M. GOGUEL, *La vie de Jésus*, p. 375 s.

de Jahvé. L'idée d'un Messie souffrant, — l'incrédulité persistante des apôtres en est une preuve, — ne venait à l'esprit de personne. Il y avait bien la prophétie du Serviteur de Jahvé¹. M. Goguel l'entendrait-il au sens messianique individuel ? Elle n'a eu, en tout cas, aucune influence sur la marche des idées du judaïsme². Dès lors, autant valait dire tout de suite que Jésus était parvenu à la persuasion d'être le Messie en raison de ce qui normalement aurait dû l'en détourner. La gageure est d'une invraisemblance rare. M. Loisy l'avait bien senti lorsqu'il écrivait : « On ne voit pas comment les expériences faites par Jésus auraient pu l'amener à se croire le Messie, dans le cas où il n'en aurait pas été d'abord persuadé. Les difficultés qui ne tardèrent pas à compenser les succès auraient plutôt suggéré le doute que la certitude à l'égard du grand avènement. Les évangiles ne contiennent pas réellement le témoignage d'une évolution qui se serait accomplie dans la conscience de Jésus³. »

Pas plus que l'interprétation des rapports de Jésus et de Jean-Baptiste, l'explication de M. Goguel sur l'origine de la conscience messianique

¹ ISAÏE, LII, 13-LIII, 12.

² « Si saisissant qu'ait été le tableau du Serviteur, si poignante la lamentation de la maison de David, le judaïsme n'a pas songé un seul instant à attribuer la souffrance et la mort expiatrice au Sauveur attendu. » M.-J. LAGRANGE, *Le judaïsme avant Jésus-Christ*, p. 385.

³ A. LOISY, *Évangiles synoptiques*, t. I, p. 212.

du Sauveur ne nous donne donc satisfaction en bonne critique. Les deux pièces maîtresses de la nouvelle vie de Jésus reposent, non sur des textes dûment éprouvés et sagement analysés, mais sur des interprétations de textes dont le moins que l'on puisse dire est qu'elles sont fort suspectes.

* * *

Résumons-nous.

La Vie de Jésus, que nous venons d'analyser de notre mieux, se donne pour la synthèse, scientifiquement et définitivement établie, des résultats les plus certains de la critique évangélique. M. Goguel s'est appliqué, avec beaucoup de soin et d'érudition, à mettre en valeur les travaux de ses devanciers, tout en évitant l'agnosticisme auquel les recherches récentes lui semblaient devoir conduire inévitablement. Ses appels à l'histoire et à la psychologie trahissent une préoccupation sincère de sortir de l'impasse où la critique contemporaine se trouve piteusement engagée. Si négatif qu'il soit à certains égards, le livre qui nous est offert témoigne donc d'un effort constructeur auquel nous n'étions plus habitués. Dans les milieux critiques avancés, il passera certainement pour une œuvre de réaction. A la suite de Th. Reinach, les auteurs radicaux y verront le danger qu'il y a pour un homme d'esprit de vouloir trop en savoir. La nouvelle esquisse de

la vie de Jésus, dont il ne devrait rien y avoir à supprimer¹, ne leur paraîtra pas plus réelle que celle de Renan, de Réville ou de Papini².

Le « Jésus » de M. Goguel ne manque cependant pas d'une certaine grandeur. C'est, si l'on veut, un beau génie religieux, favorisé d'expériences singulièrement profondes, un héros d'une intégrité au-dessus de tout soupçon, un guérisseur merveilleux aux pouvoirs extraordinaires, un prédicateur incomparable, aussi remarquable par la doctrine qui jaillit toute fraîche de son âme, que par la forme exquise dans laquelle elle s'exprime. Seulement, il fut le jouet d'une illusion extravagante. Jusqu'à la fin de sa vie, il a cru qu'il était le Messie annoncé par les prophètes d'Israël, et que Dieu ne l'abandonnerait pas aux mains de ses ennemis. Marquée par deux échecs, son œuvre a tourné court. Et il est mort dans un cri de désespoir³.

¹ « Notre ambition était de donner une esquisse de la vie de Jésus qui serait peut-être susceptible d'être développée et enrichie, mais de laquelle il n'y aurait rien à supprimer. » M. GOGUEL, *La vie de Jésus*, p. 9.

² « Quant au discours de M. Goguel, il nous fait toucher du doigt le danger pour un homme d'esprit de vouloir trop en savoir sur des sujets que l'état de la tradition dérobe à jamais à notre connaissance. Après s'être dit d'accord avec M. Guignebert sur les principes de la critique évangélique, M. Goguel, emporté par son imagination et sa piété, nous a refait une *Vie de Jésus* qui ne m'a pas paru plus réelle que celles de Renan, de Réville ou de Papini. » TH. REINACH, dans *Jésus et la conscience moderne*, p. 40.

³ L'interprétation des dernières paroles de Jésus dans le sens d'un cri de désespoir est intolérable. Les mots *Mon Dieu, mon Dieu*,

Le moment n'est pas encore venu de porter un jugement sur cette conciliation incroyable, que l'auteur de *La Vie de Jésus* trouve toute naturelle. Il nous a suffi de faire observer qu'elle était obtenue à la faveur d'une méthode très peu sûre, contre laquelle il y avait de graves griefs à formuler. En gros, au lieu de se maintenir, comme c'était son intention première, dans un juste milieu, M. Goguel a succombé à un excès de sévérité envers les documents évangéliques, et à un excès de confiance bienveillante à l'égard de l'observation psychologique. En critique, sa position confine à celle des radicaux français, et des partisans de la jeune école allemande de la *Formgeschichte*. En histoire et en psychologie, elle relève de l'imagination. Moins de rigidité d'une part, et plus de circonspection de l'autre eussent sûrement mieux servi la vérité.

La position critique de M. Goguel étant arrêtée, il n'y avait plus un pas à faire en avant. Pour sortir de l'impasse, il aurait fallu revenir

pourquoi m'avez-vous abandonné sont textuellement empruntés au psaume du juste souffrant (ps. XXII). Or, au milieu de l'adversité, le psalmiste ne perd pas confiance en la protection divine qui aura le dernier mot. Il est normal de penser qu'en s'appliquant les termes du psalmiste, Jésus a voulu montrer qu'il était dans les mêmes sentiments. C'est ce que M. Loisy a bien vu. « Cette plainte, écrit-il, n'était pas celle d'un révolté ou d'un désespéré, c'était celle du juste souffrant et assuré quand même de l'amour et de la protection, que lui garde jusque dans la mort le Dieu de toute sainteté. » *Évangiles synoptiques*, t. II, p. 685. Cf. M.-J. Lagrange, *Évangile selon s. Marc*, p. 434.

au point où toutes les déviations commencent, et consentir à traiter les Évangiles, en particulier l'Évangile selon s. Marc, comme une œuvre de bonne foi, émanant des disciples de la première heure. Hors de là, point d'issue. N'eût-il pas mieux valu le reconnaître simplement que de tenter une démarche inutile, et de risquer une reconstitution hasardeuse ?

Le Témoignage Évangélique

LE TÉMOIGNAGE ÉVANGÉLIQUE

1. Contradictions entre les différentes écoles d'exégèse « indépendante ». - 2. Serions-nous acculés à un scepticisme sans remède ?
« Fuyons la mauvaise critique, mais ne rejetons pas la bonne. ».

(1)

L'examen des principaux systèmes proposés depuis une cinquantaine d'années pour résoudre le problème de Jésus n'est pas de nature à nous édifier. L'accord des critiques « indépendants » se fait encore attendre. Les écoles auxquelles ces critiques appartiennent se contredisent sur tous les points vraiment importants.

En réaction contre les négations excessives de D.-Fr. Strauss, les protestants libéraux du groupe Harnack-Sabatier s'étaient efforcés de nous restituer, à l'aide des « deux sources », la vraie image du Sauveur, professeur de morale, prédicateur de la paternité divine et du règne intérieur, digne modèle des pasteurs protestants, image exquise de sainteté à proposer aux âmes pieuses, maître unique de l'humanité.

Réduire à ces quelques traits sommaires la

figure du Christ, firent remarquer alors les eschatologistes, c'est négliger le plus grand nombre des textes évangéliques. De ceux-ci, il résulte manifestement que Jésus s'est donné pour un surhomme, pour le Messie attendu en Israël, soit dans un sens terrestre et national (messianisme politique), soit dans un sens eschatologique (messianisme eschatologique). A tout le moins, c'est ainsi que les premiers chrétiens se le sont représenté (messianisme fictif). Le christianisme ne tient pas en quelques préceptes de morale, ni en quelques vérités religieuses. Il est le résultat d'une illusion, l'illusion d'un pauvre homme, berné par les idées de son milieu.

Si différents que soient ces deux premiers systèmes, en un point à tout le moins, l'explication qu'ils essaient de nous donner revient au même : la divinité de Jésus serait le produit d'une apothéose.

Mais voici la bande des mythologues.

Une déification de cette espèce, objectent-ils à leurs devanciers, y songez-vous ? Avez-vous mesuré la distance qui sépare le Christ de Paul du paysan de Nazareth ? Des impossibilités surgissent de toutes parts. Il faut chercher autre chose. Aussi haut qu'il nous est permis de remonter dans l'histoire des origines chrétiennes, la divinité de Jésus nous apparaît comme un fait acquis. Tablons sur ce fait et ne craignons pas d'être logiques jusqu'au bout. Gardons le dieu

et sacrifions l'homme. Jésus n'a jamais existé. Il n'est que la « matérialisation pieuse » d'une divinité antérieurement vénérée. Nous ne connaissons qu'un dieu Jésus, auquel fut prêtée une histoire humaine.

Malgré le joli tapage dont elles se sont fait accompagner, ces déclarations, répétées sur tous les tons et dans toutes les langues, n'ont guère réussi à convaincre les esprits sérieux. De tous les côtés, des protestations surgissent. Abolir Jésus ! Autant supprimer « l'allumette » qui occasionna l'incendie du christianisme. Si des communautés chrétiennes ont existé, c'est qu'il s'est trouvé un homme extraordinaire pour les susciter. Ainsi pensent, en France MM. Loisy, Guignebert, Th. Reinach, et, en Allemagne, les partisans de la *formgeschichtliche Methode*. Nous nous en sommes suffisamment entretenus.

Jésus a donc existé. C'est un minimum qu'il serait déraisonnable de mettre en doute. Mais, cela dit, que l'on prenne grand soin à ne rien avancer de plus. Car le Jésus de l'histoire se dérobe à nos recherches. Il serait vain de prétendre dépasser l'extrême limite de notre connaissance.

Par ses réactions successives, M. Goguel l'a bien vu, la critique « indépendante » s'est insensiblement acheminée vers une impasse. Le terme de sa prodigieuse enquête, patiemment menée à grand

renfort de grammaires et de dictionnaires, est une déclaration d'impuissance.

Ce n'est pas un spectacle à dilater les cœurs.

Alors, à point voulu, l'école prophétique de Karl Barth vient nous déclarer qu'il ne reste plus qu'un seul moyen de salut : s'abandonner aveuglément à la parole de Dieu, qui s'exprime à la fois dans les écrits inspirés et dans le cœur des fidèles. Malheureusement, cette voie est encore plus périlleuse que toutes les autres. Elle expose terriblement aux illusions du subjectivisme sentimental. Peu avant sa mort, Harnack s'était attaché à le montrer. Une des dernières fois qu'il prit la parole en public, ce fut, à l'Université de Bonn, pour conjurer les étudiants de ne pas abandonner « le travail sévèrement méthodique », dangereusement combattu sous prétexte d'historicisme ¹.

M. Goguel a fait un très sérieux effort en vue d'éviter la crise par un autre biais. Sans rien retrancher des préventions ni des exigences d'une critique vraiment trop soupçonneuse, il attend merveille de sa méthode renouvelée, à base de psychologie. Nous savons ce qu'il faut en penser. Outre que l'observation psychologique d'un personnage comme Jésus doit à priori nous paraître infiniment chanceuse, il est clair que la psychanalyse ne saurait remédier au défaut capital

¹ AD. V. HARNACK, *Die Entstehung der christlichen Theologie und des kirchlichen Dogmas*, Gotha, 1927.

d'une documentation systématiquement étriquée et unilatérale. Ce n'est pas là non plus que se trouve le salut.

(2)

Serait-ce que nous sommes acculés à un scepticisme absolu, en une matière aussi grave et qui nous touche de si près ?

Nous le serions inévitablement, si les différents systèmes passés en revue jusqu'à présent épuisaient la critique historique proprement dite ; autrement dit, si, en dehors des méthodes exposées jusqu'ici, il n'y avait plus de place pour une interprétation correcte des documents évangéliques. Or, que tel ne soit pas le cas, il est aisé de le constater dès à présent, puisque toutes les théories auxquelles nous nous sommes arrêtés dérogent, sans exception, par quelque endroit, aux règles élémentaires de la critique historique.

Je m'explique.

La critique historique bien comprise requiert :

1. Que les documents ou pseudo-documents d'histoire soient abordés sans parti pris antécédents ;

2. Que l'étude des faits de l'histoire se fasse, d'après l'ensemble des documents sérieux « dont on dispose au moment où l'on écrit », et non seulement d'après un groupe de témoignages selec-

tionnés d'avance, pour des raisons étrangères à la vérité historique ¹;

3. Enfin, que ces documents soient interprétés en eux-mêmes, et non d'après les besoins d'un système. Le rôle de l'historien est d'en déterminer le sens, et d'en ordonner les éléments, sans autre préoccupation que de reconstituer fidèlement le passé.

Ces règles fondamentales sont tellement évidentes qu'on éprouve quelque confusion à les énoncer. Elles ne sont cependant observées intégralement par aucune des écoles que nous avons interrogées au sujet du problème de Jésus.

1. Libéraux, eschatologistes, mythologues, partisans de la *formgeschichtliche Methode* abordent tous l'examen du problème avec la volonté arrêtée de le résoudre, abstraction faite du facteur surnaturel. Sans l'avouer toujours aussi crûment qu'Ernest Renan ², ils sont à peu près également disposés, par exemple, à rejeter l'historicité des récits de miracles, pour l'unique raison que les miracles supposent une intervention extraordinaire de Dieu.

¹ Cf. H. PIRENNE, *La tâche de l'historien dans Le Flambeau*, t. XIV, 1931, p. 8-15, et notamment ces lignes (p. 15) : « L'historien ne peut s'abstenir de faire une synthèse sous prétexte qu'il n'en possède pas tous les éléments. *Ce que l'on doit exiger de lui, ni plus ni moins, c'est qu'il utilise toutes les données dont on dispose au moment où l'on écrit.* »

² On connaît la boutade de Renan : « Que les Évangiles soient en partie légendaire, c'est ce qui est évident puisqu'ils sont pleins de miracles et de surnaturel. » *Histoire des origines du christianisme* t. I, *Vie de Jésus*, 19^e éd. p. XLVIII.

2. Au lieu de s'appliquer à une exégèse vraiment synthétique, recouvrant l'ensemble des éléments dont il conviendrait de tenir compte, ils s'arrêtent à quelques témoignages isolés, plus ou moins nombreux, sur lesquels ils entendent fonder leurs systèmes.

3. Pour interpréter ces matériaux, ils partent d'une idée à laquelle tout doit se ramener. Chacun n'opère, pour ainsi dire, qu'à la lumière de son système, en n'éclairant qu'un aspect de la question, à l'exclusion des autres ¹.

¹ Le P. Lagrange a fort bien montré que ce dernier défaut caractérise l'exégèse protestante allemande, depuis ses origines. « Il complète, écrit-il, l'exégèse de Luther qui s'hypnotise sur quelques textes de s. Paul, où la foi est opposée aux œuvres, sans s'apercevoir que cette foi est l'adhésion de toute l'âme au christianisme, et que la justification est le début de la sanctification. — Borné jusqu'à l'ineptie, le grief de Reimarus contre les Apôtres, qui fait sortir le christianisme d'une supercherie. — Superficielle et ridicule, l'explication rationaliste, qui ne voit que l'aspect naturel d'une histoire, sur laquelle se lève le règne de Dieu. — Étroitement systématique, l'interprétation imaginée par Strauss des miracles d'une foi conquérante par des mythes confectionnés sur un modèle ancien. — Les libéraux ont paru plus disposés à envisager les divers côtés du christianisme, mais ils n'ont guère retenu de l'évangile que la morale, et une morale à l'usage du monde présent. — L'eschatologisme, lui, se flatte d'être *einseitig* (unilatéral), d'avoir enfin découvert ce foyer d'où est parti le rayonnement du christianisme. Ce serait à bon droit, s'il ne rétrécissait les fins dernières à une seule intervention catastrophique de Dieu, refusant de constater le messianisme temporel des Juifs, transformant la morale de Jésus en une morale provisoire, les paraboles en une annonce de la fin du monde. — Quant au parti pris des mythistes, ils ne le dissimulent même pas. » M.-J. LAGRANGE, *Le sens du christianisme ...*, p. 325 s. Cette série déjà longue, doit être complétée. La *formgeschichtliche Schule* explique la littérature évangélique tout entière, comme

Si les différentes écoles auxquelles nous nous sommes arrêtés aboutissent à des conclusions décevantes et contradictoires, il ne faut donc point s'en étonner. La crise actuelle de la critique, provient des méthodes défailiantes successivement mises à l'ordre du jour.

Au lieu de se lamenter et de s'abandonner aux risques du fidéisme protestant de K. Barth, ou du psychologisme de M. Goguel, mieux vaudrait battre son *mea culpa*, comme le fils prodigue, et faire retour aux lois primordiales, dont la méconnaissance fut cause de tant d'errements. En toute hypothèse, aussi longtemps que l'histoire sera mise à contribution à propos du problème de Jésus, c'est par là qu'il faudra commencer. Tâchons de ne pas l'oublier pendant les instants qui nous restent ¹.

un agglomérat de petits morceaux populaires, composés par la communauté primitive pour répondre à ses différents besoins et satisfaire à ses multiples fonctions. Quant à M. Goguel, il ramène toute la vie de Jésus au développement et aux répercussions d'un seul fait de conscience : le sentiment de la bonté divine.

¹ Ne serait-ce pas le moment de rappeler les judicieuses remarques de l'Abbé de Rancé : « Fuyons donc la mauvaise critique, mais ne rejetons pas la bonne. Elle est nécessaire partout, puisque ce n'est rien autre chose que l'usage du bon sens et du jugement. » Texte cité par M. l'Abbé Brémond, *L'Abbé de Rancé et dom Mabillon*, dans *La Vie Intellectuelle*, t. II, 1929, p. 495.

1. LE TÉMOIGNAGE DE MARC

I. — VALEUR DOCUMENTAIRE DE MARC. 1. Pourquoi nous limiter à ce seul Évangile ? - 2. Examen de Marc : a) unité et antiquité du deuxième Évangile ; b) circonstances de sa composition, 1^o données de la tradition, 2^o données de la critique interne ; c) l'évangéliste s. Marc. — II. — LE TÉMOIGNAGE DE S. MARC. 1. Comment caractériser le deuxième Évangile ? a) Ce qu'il n'est pas ; b) ce qu'il est ; c) conclusions touchant sa valeur documentaire. - 2. Le témoignage de l'évangéliste : a) Jésus, le plus parfait des hommes ; b) prétentions de Jésus à la messianité et à la divinité. CONCLUSION.

I. — EXAMEN DE LA VALEUR DOCUMENTAIRE DU DEUXIÈME ÉVANGILE.

(I)

De quels documents disposons-nous pour entreprendre l'étude du problème de Jésus ? C'est là une première question sur laquelle il conviendrait d'être fixé. Elle réclamerait un long préambule. Plutôt que de la traiter *ex professo*, imparfaitement, permettez-moi de vous renvoyer directement au petit volume du P. Huby, *L'Évangile et les Évangiles*¹, aux premiers chapitres du monu-

¹ *Op. cit.*

mental ouvrage du P. de Grandmaison, *Jésus Christ*¹, à la première partie de l'*Histoire de la Littérature Grecque Chrétienne* de M. A. Puech², et, si vous ne reculez pas devant un exposé plus technique et plus approfondi, aux savantes introductions qui figurent en tête des commentaires du P. Lagrange sur les Évangiles.

Il est possible cependant de prendre un chemin raccourci.

Tous les critiques que nous avons consultés au cours des leçons précédentes s'accordent à donner leur préférence à l'Évangile selon s. Marc, et à ce qui leur paraît provenir des *Logia*. Assurément, c'est là un point de vue trop partiel, et contre lequel nous avons déjà protesté. Le deuxième Évangile, complété par les parties communes de s. Matthieu et de s. Luc, contient néanmoins d'assez bonnes lumières pour nous dispenser de chercher ailleurs. Nous pourrions nous en contenter.

(2)

a) Tout d'abord, deux observations qu'il suffira de rappeler : 1. le second Évangile est une œuvre personnelle³ ; 2. le *consensus* des auteurs « indépendants » est à peu près réalisé touchant la date de composition du livre, vers 70⁴. M. Cou-

¹ *Op. cit.*

² *Op. cit.*

³ Voir plus haut, p. 252-261.

⁴ Cf. M. GOGUEL, *Les Évangiles synoptiques*, p. 370 ss.

choud parle bien quelque part de l'année 80¹. Mais cette opinion, inventée pour les besoins de la cause, est presque isolée.

b) Que le deuxième Évangile ait existé aux environs de 70, sans doute même plusieurs années auparavant, c'est quelque chose. Nous souhaiterions cependant en savoir davantage. Dans quelles circonstances, dans quel milieu, sous quelles influences, à l'aide de quels documents a-t-il été écrit ?

1^o Sur ces différents points, nous sommes bien éclairés par une tradition qui se présente sous les meilleurs auspices.

Un vieil évêque phrygien, nommé Papias, auteur d'un traité en cinq livres sur les *paroles du Seigneur*, composé avant 150, mais dont nous ne possédons plus que quelques rares fragments, est le premier à nous renseigner. Il nous a laissé la notice suivante :

Marc, qui avait été interprète de Pierre, écrivit exactement tout ce dont il se souvint, mais non dans l'ordre de tout ce que le Seigneur avait dit ou fait. — Car il n'avait pas entendu le Seigneur et n'avait pas été son disciple, mais bien plus tard, comme je disais, celui de Pierre. Celui-ci donnait son enseignement selon les besoins, sans se proposer de mettre en ordre les discours du Seigneur. De sorte que Marc ne fut pas en faute, ayant écrit certaines choses selon qu'il se les rappelait. Il ne se souciait que d'une chose : ne rien

¹ P.-L. COUCHOUD, *Le Mystère de Jésus*, p. 97 et 118.

omettre de ce qu'il avait entendu, et ne rien rapporter que de véritable ¹. »

Ces éclaircissements, l'évêque phrygien déclare les tenir d'un certain Jean l'Ancien ou le Presbytre, qu'il avait eu la bonne fortune d'interroger. Qui est ce Jean l'Ancien ? Les avis à ce sujet sont partagés. D'aucuns veulent y voir la personne de l'évangéliste s. Jean. Il s'agit plus simplement, croyons-nous, d'un des anciens qui avaient eu le privilège d'entendre les disciples immédiats de Jésus, et qui, pour cette raison, jouissaient d'une autorité assez grande dans l'Église. On était à l'époque où la tradition orale prévalait encore nettement sur les documents écrits ². De quelque façon qu'on l'interprète, le témoignage de Papias nous fait remonter jusqu'à la génération des contemporains de Marc. Il nous apprend que l'évangéliste a écrit à Rome la substance de la catéchèse de Pierre. Les auteurs ecclésiastiques de l'âge suivant : un s. Justin à Rome ³, un Tertullien en Afrique ⁴, un s. Irénée à Lyon ⁵, un s. Clément à Alexandrie ⁶

¹ EUSÈBE, *Hist. eccl.*, III, XXXIX, 15.

² A ce sujet, cf. C. LAMBOT, *Les presbytres de l'« exegesis » de Papias*, dans la *Revue bénédictine*, t. XLIII, 1931, p. 106-123.

³ S. Justin ne nomme pas s. Marc, mais il est persuadé [que le second Évangile représente la catéchèse de s. Pierre, et il attribue aux « Mémoires de Pierre » un trait qui ne se trouve que dans MARC (*Dial.* 106). Cf. M.-J. LAGRANGE, *Évangile selon S. Marc*, p. XXI.

⁴ *Adv. Marc.*, IV, 5.

⁵ *Adv. haer.*, III, l. I. et III, X, 6.

⁶ *Hypotyposes in Iam Petri*, V, 13, dans EUSÈBE, *Hist. eccl.*, VI, 14, 5.

diront la même chose. Toute cette tradition est aussi ferme qu'il est permis de l'espérer ¹.

2^o Et la critique interne lui apporte son *confirmatur*.

D'abord, bien qu'écrit en grec, l'Évangile selon s. Marc porte une empreinte sémitique fortement accusée. Maintes particularités grammaticales trahissent l'influence de l'araméen, qui fut la langue de Jésus et de S. Pierre ². Si la source principale du deuxième Évangile est la prédication du chef des apôtres, il ne pouvait en être autrement.

Autre caractéristique. Tout est raconté du point de vue de s. Pierre. Parcourons sommairement le petit livre. Il commence à la prédication de Jean-Baptiste, et il se termine à la résurrection du Sauveur, suivant le cadre de la prédication apostolique, telle que nous la font connaître les *Actes des Apôtres*. La vie publique de Jésus débute par la vocation des quatre premiers

¹ M. Goguel conclut avec raison : « La tradition est presque unanime à faire venir Marc à Rome. » *Les Évangiles synoptiques*, Paris, 1923, p. 281. — On a cependant essayé d'énervier ce témoignage en soutenant que toute la tradition relative à s. Marc dépendait du seul Papias. Dom D. De Bruyne a bien montré, sur la foi de son prologue antimarcionite (document romain de la seconde moitié du II^e siècle), que la tradition de l'Église romaine, qui fait de Marc l'interprète de Pierre, est certainement indépendante de l'évêque d'Hierapolis. Cf. D. DE BRUYNE, *Les plus anciens prologues latins*, dans la *Revue bénédictine*, t. XL, 1928, p. 201.

² Sur le caractère sémitique de MARC, cf. M.-J. LAGRANGE, *Évangile selon S. Marc.*, p. LXXXIV-CVI.

apôtres, parmi lesquels Pierre est le premier nommé¹. L'attitude de Simon, au moment où le Maître lui adresse son invitation à le suivre est soigneusement décrite². Il était, non loin de la rive, occupé à jeter l'épervier. Aussitôt après, Jésus se rend à Capharnaüm, la ville de Pierre et de son frère André³. Il y prêche dans la synagogue et se rend ensuite dans la maison de Pierre⁴. Or la belle-mère de Simon était couchée, atteinte de la fièvre⁵. Le lendemain matin, avant le jour, Jésus sort à la dérobée. Simon se retrouve à la tête de ceux qui s'en vont à sa recherche⁶. Nous le suivons ensuite tout le long du ministère galiléen. Sa personnalité généreuse, ardente, d'une pièce, mais un peu rude et peut-être trop impulsive, est mise en vigoureux relief. Quel que soit le nombre des disciples dont il est fait mention, nous le voyons toujours figurer parmi eux⁷. C'est lui qui prend la parole au nom de tous⁸, lui qui interroge Jésus le premier⁹, lui qui fait profession de foi au Messie¹⁰, lui qui

¹ MARC., I, 16,

² MARC, I, 16.

³ MARC, I, 21.

⁴ MARC, I, 29.

⁵ MARC. I, 30.

⁶ MARC, I, 36.

⁷ MARC, V, 37 ; IX, 2 ; XIV, 33.

⁸ MARC, IX, 5 ; X, 28 ; XIV, 29.

⁹ MARC, XIII, 3.

¹⁰ MARC, VIII, 29.

proteste contre l'annonce de la Passion¹ et qui, pour ce motif, encourt un blâme sévère², lui que nous retrouvons à Gethsémani³ et dans la cour du grand prêtre pendant le procès du sanhédrin⁴, lui enfin qui, malgré toutes ses belles protestations de dévouement indéfectible, renie tristement son Maître, par crainte d'une servante⁵. Ce dernier trait n'est pas à l'avantage de l'Apôtre, qui n'est d'ailleurs nulle part idéalisé. Marc n'omet pas les faits en sa défaveur, tandis qu'il s'abstient de signaler ce qui pourrait servir à le grandir. C'est ainsi qu'il ne cite pas la parole du Seigneur : *Tu es Pierre et sur cette pierre, je bâtirai mon Église*⁶. Bref, la personne de Simon-Pierre intervient constamment, mais sans être flattée⁷.

Une autre particularité de MARC est l'abondance des traits précis, des détails insignifiants en eux-mêmes, mais pris sur le vif, des anecdotes qui n'ont d'autre raison d'être que leur authenticité. Voici quelques exemples. Vous vous rappelez le court récit ayant trait à la guérison de l'aveugle de Jéricho : le mendiant au bord de la route, son nom, l'émotion de son pauvre cœur

¹ MARC, VIII, 32.

² MARC, VIII, 33.

³ MARC, XIV, 33.

⁴ MARC, XIV, 54.

⁵ MARC, XIV, 66 ss.

⁶ MATTHIEU, XVI, 18.

⁷ Cf. M.-J. LAGRANGE, *Évangile selon S. Marc*, p. X, CXI.

à la nouvelle que Jésus est proche et qu'il l'appelle, le manteau jeté par terre pour courir plus vite, etc. Notons encore au hasard. Au début de la prédication galiléenne, la foule est si nombreuse qu'elle obstrue la maison où réside Jésus¹, et que les apôtres n'ont plus même le temps de manger². Plus tard, quand le Maître s'adresse aux multitudes accourues au bord du lac, il prend soin de faire approcher une barque près de l'endroit où il se trouve, afin de pouvoir éventuellement y trouver un refuge contre l'empressement de la foule³. Le paralytique de Capharnaüm est amené, couché sur un grabat porté *par quatre hommes*⁴. La première multiplication des pains a lieu aux environs de la fête de Pâque : les convives se disposent, par groupes de cinquante ou de cent, *sur l'herbe verte*⁵. Tout donne l'impression du vécu, à un degré qui se vérifie rarement et d'autant plus curieux que l'auteur s'embarrasse moins de recherches littéraires⁶.

Notons encore. Si sémitique qu'il soit par le fond, le second Évangile n'a sûrement pas été écrit pour des Palestiniens, mais pour des étrangers

¹ MARC, II, 4.

² MARC, VI, 31.

³ MARC, III, 9.

⁴ MARC, II, 3.

⁵ MARC, VI, 39.

⁶ Sur le réalisme de Marc, J. HUBY, *L'Évangile et les Évangiles* p. 136-140.

mal informés des choses d'Orient. S. Marc se met en peine, par exemple, d'expliquer à ses lecteurs *que les pharisiens et tous les Juifs ne mangent pas sans avoir eu les mains lavées sur le bout des doigts, attachés qu'ils sont à la tradition des anciens, qu'au retour de la place publique ils ne mangent pas sans s'être purifiés, et qu'il y a beaucoup d'autres choses auxquelles ils sont attachés par tradition, tels que le lavage des coupes et des pots et des plats d'airain*¹. Il indique l'équivalence de l'obole de la veuve en monnaie romaine : *deux lepta, c'est-à-dire le quart d'un as*². Il explique la signification de certains mots grecs ou hébreux, par des mots latins. Autant de bonnes raisons, sans compter quantité de latinismes proprement dits³, pour conjecturer que les destinataires de l'Évangile étaient romains.

Ces indications correspondent adéquatement aux renseignements de Papias et des autres écrivains ecclésiastiques anciens qui nous parlent du deuxième Évangile. Leur témoignage résiste à l'épreuve. Plus on scrute l'Évangile selon s. Marc et plus cette vérité s'impose. A preuve ces réflexions du P. Lagrange, dans la dernière édition de son commentaire : « Je ne puis que répéter ce que

¹ MARC, VII, 3, 4.

² MARC, XII, 42.

³ Sur les latinismes de MARC, cf. M.-J. LAGRANGE, *Évangile selon S. Marc.*, p. CVI-CVII ; et C.-H. TURNER, *The Gospel according to St Mark*, p. 5.

j'écrivais il y a dix-huit ans : Appuyé sur les souvenirs du prince des apôtres, inspiré par le ferme dessein de reproduire les faits avec une entière sincérité, s. Marc se présente comme un témoin, non pas oculaire, mais informé et irréprochable de la vie du Fils de Dieu parmi nous. Ou plutôt, dans son texte, c'est Pierre lui-même qui rend de nouveau témoignage au Christ Jésus ¹. »

c) Mais qui était ce Marc ? Nul autre, très probablement, que le personnage désigné dans les *Actes des Apôtres*, tantôt sous le nom de Marc ², tantôt sous celui de Jean ³, tantôt, suivant une coutume fort répandue autrefois en Orient, sous les deux réunis : Jean-Marc ⁴.

D'après les *Actes*, Pierre, miraculeusement délivré de la prison d'Hérode Agrippa, se rend à la maison de Marie, mère de Jean surnommé Marc, où un certain nombre de chrétiens sont réunis ⁵. C'est donc que la famille de l'évangéliste comptait parmi celles qui s'ouvrirent à la foi chrétienne dès la première heure, et qu'elle était en relation avec le chef des apôtres. Vers ce même

¹ *Évangile selon S. Marc.*, p. 11. C.-H. Turner écrit dans le même sens, au sujet de MARC : « It is the unique record, objectively stated, of the experience of an eye-witness, an intimate companion of Jesus throughout his Ministry. And is it, then, paradoxical to say that historically it is the most important book ever written? » *Op. cit.*, p. 6.

² *Actes*, XV, 39.

³ *Actes*, XII, 5, 13.

⁴ *Actes*, XII, 25 ; XV, 367.

⁵ *Actes*, XII, 12.

temps, Barnabé et Paul se trouvaient à Jérusalem. Étant cousin de Barnabé¹, Marc entra dans la compagnie des deux missionnaires². Il les accompagna dans l'île de Chypre, au cours de leur premier voyage³. Mais, ayant abordé à Perge, quand il fallut s'engager dans les dangereuses montagnes de Phrygie, pour un motif que nous ignorons, le missionnaire novice abandonne la partie et retourne à Jérusalem⁴. Longtemps, Paul s'en souviendra amèrement. Le départ brusqué de Marc lui faisait l'effet d'une défection ou, à tout le moins, d'une faiblesse. Lorsque, cinq ou six ans plus tard, vers l'année 50, il sera de nouveau question pour le jeune hiérosolymite de participer à la vie missionnaire de l'Apôtre des Gentils, celui-ci refusera de l'accepter comme compagnon⁵. Au moment où Paul écrit les épîtres à Philémon et aux Colossiens, c'est-à-dire le plus probablement pendant sa première captivité romaine, Marc figure néanmoins parmi ceux qui travaillent avec lui à l'établissement du règne de Dieu dans la Métropole⁶. Enfin, Pierre lui-même, dans sa première épître, écrite à Rome peu avant la persécution de Néron,

¹ *Colossiens*, IV, 10.

² *Actes*, XII, 25.

³ *Actes*, XIII, 4 ss.

⁴ *Actes*, XIII, 13.

⁵ *Actes*, XV, 36-39.

⁶ *Colossiens*, IV, 10, 11 ; *Philémon*, 24.

l'appelle « son fils », et salue de sa part les Églises du Proche Orient ¹.

Il faut avouer que, pour écrire un Évangile, il eût été difficile d'être dans une meilleure situation que ce jeune homme de Jérusalem, cousin d'un apôtre, compagnon de Paul, et collaborateur du chef des Douze dans la ville éternelle. Ses renseignements sont dignes de confiance. Est-ce à dire que nous devons à priori, être dans la disposition d'accepter comme « parole d'Évangile » tout ce qu'il nous dira ? Certes non. Aussi longtemps que nous demeurerons sur le terrain où nous nous sommes placés, le deuxième Évangile ne pourra être cité qu'en qualité de document historique. Comme tel, il devra supporter l'épreuve de la critique. Nous n'en sommes pas moins autorisés, de prime abord, à le prendre en sérieuse considération et à le lire avec sympathie.

II. — LE TÉMOIGNAGE DE S. MARC.

(I)

a) Renseignés sur les conditions extérieures du deuxième Évangile, efforçons-nous maintenant d'en analyser le contenu.

¹ *I^a Petri*, V, 13.

Qu'y trouvons-nous ?

Disons plutôt, pour commencer, ce que nous n'y trouvons pas.

Vous étonnerai-je en affirmant tout d'abord que nous n'y trouvons pas « une vie de Jésus » au sens ordinaire du mot, une de ces biographies nuancées qui ont la faveur de notre temps, et grâce auxquelles nous est accordé le plaisir d'assister, période par période et souvent année par année, au développement d'une belle, curieuse, ou romanesque existence ?

Aurions-nous affaire à une composition rédigée avec art, à l'aide d'un certain nombre de traits soigneusement choisis parmi les plus caractéristiques et les plus suggestifs ? Point davantage. Si l'on avait posé à s. Marc une telle question, je gage qu'il ne l'aurait pas comprise.

Serions-nous en présence d'une compilation de tout ce que l'on savait et disait au sujet du Maître de Nazareth ? S. Matthieu et s. Luc en racontent bien plus, et l'on sait comment se termine l'Évangile selon s. Jean : *Jésus a fait encore beaucoup d'autres choses ; si on les écrivait une à une, je ne sais si le monde lui-même pourrait contenir tout ce qui en serait écrit*¹. Marc n'a pas été assez sot pour prétendre épuiser en quelques feuillets une telle matière.

¹ JEAN, XXI, 25.

Au moins, les épisodes de la vie de Jésus et les éléments de son enseignement recueillis par le deuxième évangéliste sont-ils soigneusement classés d'après leur suite chronologique ? Pas même cela. En parcourant les Synoptiques, on a l'impression que toute la vie publique du Seigneur se déroule dans le cadre d'une seule année. Les indices cependant ne manquent pas pour nous faire supposer qu'elle dura plus longtemps, sans doute deux ans et demi, suivant les repères indiqués par s. Jean. Par ailleurs, certains récits ont été manifestement rapprochés en raison de l'analogie du sujet. Par exemple, les cinq altercations avec les pharisiens, qui commencent au chapitre deuxième, et qui aboutissent à la rupture de Jésus avec le judaïsme officiel. Nous accordons une importance extrême aux questions de dates. Rappelons nos souvenirs d'école. Les Sémites, et d'une façon générale les anciens, s'intéressaient davantage à la substance des faits. Leur conception vaut bien la nôtre.

b) Mais alors, si l'Évangile de Marc n'est ni une histoire proprement dite, ni une composition savante, ni une compilation de tout ce que l'on savait au sujet de Jésus, ni un choix d'épisodes et de paroles disposés d'après l'ordre chronologique, qu'y trouvons-nous ? « Une série de faits, répond en fort bons termes le P. de Grandmaison, plutôt juxtaposés que reliés par le sémiti-

que *et*, ou le populaire *tout de suite*, ou les deux *et tout de suite*. Des paroles vives, à l'emporte-pièce, relatées crûment, sans aucun souci de prévenir les gloses abusives. Des attitudes attrapées avec justesse, raccourcis saisissants ou scènes soulignées avec une certaine complaisance. Par dessus tout, les attitudes de Jésus : ses regards perçants et parfois sévères ou infiniment doux ; sa contenance, ses indignations, ses étonnements. L'image du Maître qui ressort de ces traits nullement harmonisés, est impressionnante, criante de vie ¹. »

c) On ne saurait guère dire autre chose. Et je ne vois pas que nous ayons à le déplorer. Supposons que l'évangéliste nous ait laissé une

¹ L. DE GRANDMAISON, *Jésus Christ*, t. I, p. 75. On rapprochera des remarques du savant Jésuite, ces lignes caractéristiques du P. Lagrange : « J'ai renoncé à proposer au public une « Vie de Jésus » selon le mode classique, pour laisser parler davantage les quatre évangiles, insuffisants comme documents historiques pour écrire une histoire de Jésus-Christ comme un moderne écrirait l'histoire de César-Auguste ou du cardinal de Richelieu, mais d'une telle valeur comme reflet de la vie et de la doctrine de Jésus, d'une telle sincérité, d'une telle beauté, que toute tentative de faire revivre le Christ s'efface devant leur parole inspirée. Les évangiles sont la seule vie de Jésus qu'on puisse écrire. Il n'est que de les comprendre le mieux possible. » *L'Évangile de Jésus Christ*, Paris, 1928, p. VI. — Notons encore ces remarques du vieil exégète catholique Cornelius a Lapide : « Evangelistarum scopus et propositum fuit, non omnia dicta factaque Christi enarrare, sed pauca e multis, praecipua e communibus seligere, ut per ea doctrinae et vitae Christi imaginem et quasi ideam nobis proponerent... Hac de causa saepe non servant ordinem temporis in recensendis Christi dictis et factis ; multa etiam silet unus quae alii expriment, et tamen sic

grande histoire de Jésus, à la façon de l'histoire ou des histoires de Napoléon par Fr. Masson. Serions-nous plus sûrement documentés ? Ce serait le moment de méditer les *Aspects de la Biographie* de M. André Maurois. Nous y verrions les difficultés auxquelles se heurtent les biographes des grands hommes¹. Par quelque biais qu'ils s'y prennent, ils risquent toujours de se rencontrer nez à nez avec l'illusion. Les faits ? Rien ne s'arrange plus facilement que les faits. De ce chef, toute composition est menacée de subjectivisme. « L'impossibilité de réaliser la synthèse de la vie intérieure et de la vie apparente fait l'infériorité du biographe sur le romancier. » Il est possible que ce jugement soit trop dur. Voilà cependant ce que l'on nous objecterait aujourd'hui si, cédant à nos habitudes d'esprit, Marc s'était ingénié à écrire la biographie de Jésus comme M. Maurois a composé celles de Shelley, de Byron, de Disraëli et de Tourguéneff. Pour ma part, à n'importe quel biographe, si psychologue qu'il puisse être, je n'hésiterai pas un instant à préférer le témoin qui me raconte ce

suam continuat et prosequitur narrationem quasi nihil sit omissum. ...Quo circa non raro jungunt sententias, parabolas, sermones, quae nullum inter se habent nexum vel ordinem, sed alio tempore, alia occasione et de alia materia dictae sunt a Christo. » *Commentaria in Quatuor Evangelia* (ed. Ant. Padovani I² [Augustae Taurinorum 1912]). Texte cité par le P. Th. Soiron dans *Das Evangelium als Lebensform des Menschen*, München, 1925, p. 78.

¹ A. MAUROIS, *Aspects de la biographie*, Paris, 1928.

qu'il a vu ou entendu, pêle-mêle, au hasard de sa mémoire, sans se soucier de classer ses souvenirs dans un tout ordonné¹.

C'est ce qu'a fait s. Marc. « Il raconte à la façon des gens simples, des hommes du peuple, quand ils ont le don de voir les choses. Il saisit les détails pittoresques d'une scène, mais sans se préoccuper de combiner ces traits en un récit bien agencé. Au lieu de préparer ses narrations en homme qui domine ses souvenirs, il semble suivre les événements comme s'ils se déroulaient devant lui, sous ses yeux². » C'est ainsi qu'il nous dit ce qu'il sait de Jésus d'après ce que Pierre racontait : faits importants et détails insignifiants, ce qui pouvait servir d'argument à la foi des chrétiens et ce qui, à première vue, risquait de la contrarier. Mais, malgré leur désordre apparent, tous ces traits se rejoignent, s'accordent, se fondent dans une harmonie d'autant plus surprenante qu'elle est moins recherchée. L'image de Jésus qui s'en dégage est d'une telle perfection, d'une telle pureté. qu'elle défie le plus beau chef-d'œuvre .

¹ Très juste cette notation de M. A. Maurois : « Que nous reste-t-il encore comme éléments pour découvrir la vérité ? Un document de grande valeur : les mémoires des contemporains. C'est là que nous devons aller à la chasse de ces petites images infiniment précieuses qui nous montrent ce qu'a été notre héros pour l'homme qui l'a vraiment rencontré. Quand le témoin est intelligent, quand il sait voir, c'est là le type de document le plus utile. » *Op. cit.*, p. 104.

² J. HUBY, *L'Évangile et les Évangiles*, p. 133.

(2)

Fixons, si vous le voulez, un court instant, notre regard sur ce Jésus de l'Évangile selon s. Marc ¹.

Nous n'y trouvons rien concernant l'enfance du Sauveur, sinon que, Jésus étant de Nazareth et de pauvre condition, elle dut ressembler à celle de tous les jeunes garçons de Palestine. Mais, comme la personne du Maître se dessine nettement dans l'air transparent de Capharnaüm !

C'est un homme pareil à nous, dans la poitrine duquel bat un vrai cœur de chair, sensible à toutes les nobles émotions de la vie : l'amour, l'enthousiasme, l'espérance, la compassion, la douleur.

Bien qu'il dépasse de haut, par ses intuitions sublimes, notre courte sagesse et nos misérables calculs intéressés, rien de ce qui touche à l'homme ne lui est indifférent. « Il a déclaré, fait justement remarquer Harnack, qu'il ne servait à rien de gagner toute la terre, si on perdait le trésor de son âme, et pourtant il a manifesté sa tendresse et sa sympathie à tous les vivants ². » Et à un autre endroit :

¹ Sur la personne de Jésus, MGR BOUGAUD, *Le christianisme et les temps présents*, Paris, 1877, t. II, p. 588 ss. ; J. HUBY, *Christus*, Paris, 1928, p. 1008 ss. ; L. DE GRANDMAISON, *Jésus Christ*, t. II, p. 79-121 ; H. PINARD DE LA BOULLAYE, *Jésus Messie* (carême, 1930,) Paris, 1930, p. 11-37.

² *L'essence du christianisme*, Paris, 1902, p. 38.

« Quoiqu'il doive accomplir la plus grande mission qu'on puisse imaginer, son œil, son oreille restent ouverts à toutes les impressions ; quelle preuve de paix intense et de certitude intérieure !... La souffrance et les pleurs, le rire et l'espérance, la richesse et la pauvreté, la faim et la soif, la santé et la maladie, les jeux d'enfants et la politique, la méditation et la dissipation, le voyage, l'hôtellerie et le retour, le mariage et l'enterrement, les splendides demeures des vivants et les tombes des morts, le semeur et le moissonneur des champs, le vigneron au milieu des vignes, le travailleur loué sur le marché, le berger en quête de sa brebis, le chercheur de perles dans la mer, la femme qui prend soin du froment et du levain, celle qui cherche la drachme perdue, la plainte de la veuve à l'intendant sévère, la nourriture terrestre et sa corruption, les rapports spirituels entre le maître et les disciples, l'éclat de la cour et l'avidité des puissants, d'un côté, de l'autre, l'innocence de l'enfant et la diligence du serviteur ; toutes ces images animent ses enseignements et les rendent accessibles même à l'esprit des enfants ¹. »

Devant la nature, il éprouve les impressions les plus fraîches, celles de l'enfant que nous devons tâcher de redevenir pour refaire, — sans nous laisser blaser par l'habitude de revoir les mêmes

¹ *Op. cit.*, p. 39 s.

choses, — la découverte incessante des merveilles qui nous entourent. Son œil se pose avec complaisance sur les lis des champs vêtus avec plus de splendeur que Salomon dans toute sa gloire, sur la croissance du blé poussant mystérieusement sans que l'on sache comment, sur les petits oiseaux du ciel, dont aucun ne périt sans une permission spéciale du Père céleste.

Cet homme doué d'une sensibilité aussi exquise, dans l'âme duquel un pays lumineux se mire, ne nous frappe pas moins par sa bonté. Bien qu'il impose à ses disciples le devoir d'une rectitude absolue et qu'il trouve pour condamner l'hypocrisie des pharisiens des accents indignés, nous le voyons toujours également disposé à se pencher sur toutes les souffrances du corps et toutes les détresses morales.

Les publicains étaient cordialement détestés par la masse du peuple, à cause des exactions dont, à tort ou à raison, on les rendait responsables. Ils formaient une classe à part, avec les impies, les pécheurs, «les pauvres de la terre». Jésus s'approche d'eux et consent à partager leurs repas. — On lui amène des malades. Il ne se dérobe pas à leur poursuite, sous prétexte qu'étant envoyé pour prêcher le royaume de Dieu il a bien autre chose à faire qu'à s'occuper de leurs misères, mais il les traite affectueusement, tel cet aveugle de Bethsaïde, qu'il prend lui-même par la main pour le conduire hors de la ville et

lui rendre la vue. — La foule le harcèle du matin jusqu'au soir. Les apôtres n'ont plus le temps de manger. Un jour que l'on n'en pouvait plus, on avait décidé de s'éloigner pour un temps, et de chercher sur l'autre rive du lac, en Gaulanitide, un peu de calme et de repos. Prévenant les intentions du Maître, la multitude prit les devants. En la retrouvant devant lui, au débarqué, plus nombreuse encore qu'à son départ, Jésus n'a pour elle que des paroles de pitié, et, sans se lasser, il se soumet de nouveau à ses fastidieuses sollicitations. — Une autre fois, en chemin, des femmes lui amènent leurs petits enfants, afin qu'il les bénisse en les touchant. Jésus leur sourit : *Laissez venir à moi les enfants ; ne les empêchez pas*¹, et il les embrasse. — Un jeune homme l'accoste, cœur généreux, mais âme faible : *Bon maître, que dois-je faire pour obtenir la vie éternelle ? Ayant fixé sur lui son regard, Jésus l'aima*².

Tout cela vous paraît peut-être naturel. Eh ! oui, se laisser charmer par la grâce des petits enfants, qui s'ouvrent délicieusement à la vie et dont la jeune âme, ignorante du mal, est si accessible aux leçons de la vertu, et éprouver de la sympathie envers les jeunes gens qui n'ont pas encore été effleurés par les déceptions de l'existence, d'autres que le Christ y ont été sujet. Il n'en

¹ MARC, X, 14.

² MARC, X, 17-21.

est pas moins vrai que ce sont des signes d'un cœur délicat. — Mais il est d'autres créatures qui attirent la bienveillance du Maître : des infirmes rebutés de tous, comme l'aveugle de Jéricho, pauvre mendiant que l'on veut faire taire, et près duquel la foule passe indifférente. Il y a la païenne syro-phénicienne, qui se compare humblement au petit chien prêt à ramasser les miettes tombées de la table des enfants. Il y a la tourbe des gens de rien, dont la seule compagnie est compromettante, et qui ne semble avoir droit à aucune bienveillance. Sur tous, la douceur de Jésus se répand en bonnes paroles réconfortantes et en gestes de bénédiction. A ceux qui s'en offusquent, il répondra : *Ce ne sont pas ceux qui se portent bien qui ont besoin du médecin, mais les malades. Je ne suis pas venu appeler les justes, mais les pécheurs*¹. Aussi, le trouvons-nous toujours disposé à pardonner. L'orgueilleuse suffisance des pharisiens fait seule opposition à sa tendre compassion. Mais comment venir en aide au malade qui refuse de recevoir le médecin ?

Si l'on peut dire de Jésus qu'il est toute la poésie, il faut ajouter aussitôt qu'il est toute la bonté.

Par ailleurs, nul plus que lui ne réalise en sa personne l'autorité d'un chef. On a souvent

¹ MARC, II, 17.

signalé à cet égard le ton qui domine le Sermon sur la Montagne : *Vous avez entendu dire des anciens... moi je vous dis*¹, qui revient, comme un refrain, cinq fois de suite, pour introduire les principales dispositions de la législation nouvelle. Jamais en Israël, rien de semblable n'avait été entendu. Moïse et les prophètes parlaient au nom de Dieu ; les scribes et les pharisiens ne prétendaient qu'à déterminer le sens précis des doctrines traditionnelles, à la lumière de leur exégèse subtile et de leur casuistique raffinée. Jésus s'exprime en son nom propre, sans autre preuve que l'autorité de son affirmation. Son caractère de chef ne se manifeste pourtant pas uniquement dans ses discours. Malgré sa douceur et sa bonté infinie, il donne à ceux qui l'approchent des ordres sans réplique. Simon et André sont occupés à jeter l'épervier dans la mer. Il leur dit simplement : *Venez à ma suite*². Même appel à Jacques et à Jean, tandis qu'ils se trouvent dans la barque de Zébédée en train de raccommoder leurs filets. Même invitation à Lévi installé à son bureau de douanier. Au jeune homme riche, sur qui son regard s'est posé avec affection : *Va, dit-il encore, vends tout ce que tu possèdes et donne-le aux pauvres*³. Voici les foules galiléennes réunies dans les steppes

¹ MATTHIEU, V, 21-38.

² MARC, I, 17.

³ MARC, X, 21.

désertes à l'est du lac. Il *ordonne* à ses apôtres de les faire asseoir sur l'herbe verte ¹. Ses entretiens avec ses disciples ne sont qu'une suite d'exhortations, de commandements, de reproches parfois sévères. Si personne ne fut plus condescendant que lui envers l'ignorance, les incompréhensions, les lenteurs de ses imparfaits élèves, jamais non plus personne ne sut mieux concilier la douceur et la fermeté.

Et néanmoins, — car tous les traits de la physiologie du Sauveur se dédoublent toujours en aspects complémentaires, — son autorité va de pair avec l'humilité la plus profonde. Un mot résume tout son programme d'action : « servir ». En ce mot unique, se formule la consigne imposée à ceux qui veulent le suivre. Servir et non être servi, c'est-à-dire donner son esprit, son cœur, son temps, ses forces et sa vie aux malheureux, qui en ont besoin pour retrouver la lumière, la paix, la santé de l'âme et du corps, l'état de grâce et le salut.

Écoutez plutôt ceci. Comme Jésus, accompagné des douze apôtres, montait à Jérusalem, — on était à la veille de la Passion, — deux disciples, deux frères, les fils de Zébédée, lui demandèrent la faveur d'être autorisés à s'asseoir, dans son royaume, l'un à sa droite, l'autre à sa gauche, comme deux vizirs. Ce fut l'occasion d'une belle

¹ MARC, VI, 39.

leçon. Jésus rassembla autour de lui son petit troupeau, et s'adressant à tous ceux qui en faisaient partie : *Vous savez, leur dit-il, que ceux qui passent pour commander aux nations, les gouvernent avec empire, et leurs grands officiers exercent le pouvoir sur elles. Mais il ne doit pas en être ainsi parmi vous. Au contraire, celui qui voudra devenir grand parmi vous sera votre serviteur, et celui d'entre vous qui voudra être le premier sera l'esclave de tous. Car le Fils de l'homme n'est pas venu pour être servi, mais pour servir, et pour donner sa vie comme rançon pour beaucoup*¹. Tout ce que nous connaissons de Notre-Seigneur illustre cette exhortation. Nous ne le surprenons jamais à ménager ses intérêts ni à retirer quelque avantage de ses succès auprès du peuple.

Parlerons-nous de sa haute sagesse ? Elle éclate dans toute sa doctrine. Pour l'apprécier à sa valeur, il faudrait nous représenter combien il est difficile pour un homme de bonne volonté de se libérer des opinions régnantes dans la société dont il fait partie. Avec les meilleures intentions du monde, nous pensons, jugeons, critiquons, beaucoup moins en raison de convictions dûment éprouvées par des enquêtes objectives et désintéressées, que par ce qui se dit et se pense autour de nous. Il faut un beau courage pour

¹ MARC, X, 42-45.

oser contredire des idées reçues, surtout lorsque des intérêts importants en dépendent.

A l'époque où Jésus prêchait en Palestine, la norme de l'opinion était tracée par les scribes et les pharisiens. Ils avaient l'oreille du peuple. Ceux qui partageaient leur manière de voir et de juger méritaient de prendre place dans le parti des hommes sages et vertueux. Tous les autres étaient ramassés dans l'appellation collective et méprisante de « pauvres de la terre », ce qui signifiait, à la fois, imbéciles et impies.

D'emblée, nous l'avons déjà observé, c'est à ces « pauvres de la terre » que le nouveau Maître s'adresse. Chose plus singulière, ce sont eux et non point les savants, les hommes du livre, les docteurs de la Loi, les professeurs de vie vertueuse qu'il déclare bienheureux. Et, malgré sa connaissance des Écritures, c'est dans leur compagnie qu'il ne craint pas de se ranger.

Avec force, il s'élève contre les déformations que les écoles rabbiniques avaient fait subir aux principes fondamentaux de la morale mosaïque. Puis, en quelques traits vigoureux, il opère tous les redressements nécessaires : *Je ne suis pas venu détruire la Loi, mais l'accomplir*¹. Et voyez comment il s'y prend. La vraie religion était menacée par un des plus graves dangers auxquels elle puisse se trouver en butte :

¹ MATTHIEU, V, 17-18 = LUC, XVI, 17.

le formalisme purement extérieur, le culte des attitudes et des gestes, sans sentiments correspondants et sans âme. Il remet tout au point, en énonçant ces trois principes que nous ne saurions assez méditer :

1. La valeur de la vie morale, bonne ou mauvaise vient de l'intention intérieure qui l'anime : l'homme juste au regard de Dieu, n'est, ni celui qui accomplit certaines pratiques plus ou moins onéreuses, ni celui qui donne l'aumône en faisant sonner de la trompette devant lui, ni celui qui s'exténue à force d'inclinaisons ostensiblement pratiquées aux angles des places — mais celui dont les intentions sont droites. *Si ton œil est simple, tout ton corps sera lumineux ; si ton œil est mauvais, tout ton corps sera dans les ténèbres*¹. — *Ce qui souille l'homme, c'est ce qui procède de son cœur*².

2. La droiture de l'intention est déterminée par son orientation vers Dieu, et celle-ci s'opère par l'amour : amour de Dieu et amour du prochain ne faisant qu'un et se prouvant par l'exercice d'une vie fidèle.

3. Enfin, troisième et dernier principe : la perfection humaine qui se réalise et qui progresse par la pratique de l'amour de Dieu considéré comme notre père, et de l'amour des hommes consi-

¹ MATTHIEU, VI, 23 = LUC, XI, 34.

² MATTHIEU, XV, 11.

dérés comme nos frères, cette perfection n'est pas l'objet d'un conseil de surérogation proposé au zèle de quelques disciples, mais un précepte, indispensable et impérieux, imposé à tous les hommes sans exception.

On ne sondera jamais la profondeur infinie d'une telle réforme. Elle nous remet en contact avec nos sources intérieures les plus fécondes, et, par le fait même, nous enseigne l'art difficile de la vie vertueuse, le divin secret du bonheur.

Il nous faut en rester là. Vous complétez sans peine cette description trop sommaire en y ajoutant d'autres traits que je me borne à signaler : la piété de Jésus, si naturelle qu'elle semble constituer l'atmosphère intérieure de son âme, son désintéressement, sa force inébranlable en face de l'adversité, sa constance à l'heure de la mort, sa dignité : incomparable mélange d'élévation et de pureté.

Tel apparaît, éclairé de quelques lumières supplémentaires, empruntées au premier et au troisième évangéliste, le Jésus de s. Marc. Nous avons déjà dit, en discutant les théories du système mythologique, pourquoi il serait insensé de lui dénier l'existence historique. Je ne crains pas d'ajouter qu'il serait tout aussi peu raisonnable de le prendre pour l'idéalisation d'un personnage ordinaire, plus ou moins banal. Le portrait du Jésus de Marc est d'une trop haute qualité pour

provenir, en ordre principal, de la fantaisie d'un auteur influencé par la contagieuse ferveur de son milieu religieux. « Des vapeurs d'imagination n'ont pas cette densité cristalline, ces contours fermes, ces mille facettes où se joue une double clarté, celle d'une âme individuelle infiniment large, mais d'autant plus consistante, et celle d'un milieu de vie trop complexe et objectif pour qu'on le puisse rêver¹. » En nous donnant tout simplement, — au petit bonheur, sans aucun des raffinements artistes dont les biographes modernes ne se privent pas, — les éléments principaux de la catéchèse de Pierre, Marc a campé devant nos yeux un personnage totalement parfait et extraordinairement équilibré. Ceci ne s'explique que d'une seule façon : en dépit de ses maladresses, l'évangéliste reproduit un modèle d'après nature.

Telle était la thèse du protestantisme libéral. L'image de Jésus que nous venons d'admirer est à peu près celle de *L'essence du christianisme*. Elle est exacte.

b) Mais, est-elle complète ? Ici interviennent les eschatologistes pour nous faire entendre que non. Car le Jésus de l'Évangile, n'est pas qu'un homme. C'est un surhomme. A tout le moins c'est ainsi qu'il se considère, et c'est pour tel qu'il se donne. Souvenez-vous de ses affirmations :

¹ A.-D. SERTILLANGES, *Catéchisme des incroyants*, Paris, 1930, t. I, p. 143.

plus grand que Moïse, plus grand que Salomon, plus grand que Jean-Baptiste et que tous les prophètes. Il vient fonder le royaume de Dieu. Par le seul fait de son entrée dans le monde, ce royaume attendu depuis des siècles est, en un certain sens, déjà arrivé. Sa prédication inaugure les temps nouveaux. Il a conscience de remplir une mission divine ; il en fait usage pour interpréter souverainement la Loi, condamner les déviations de la casuistique rabbinique, remettre les péchés avec puissance. Il exige qu'on le suive, c'est-à-dire qu'on reçoive ses paroles, qu'on accomplisse ses préceptes, qu'on imite ses exemples, qu'on vive à son service, qu'on place l'amour de sa personne au-dessus de tout autre, bref qu'on croie en lui. Car reconnaître en Jésus le Maître auquel on s'abandonne, dont on reçoit toutes les affirmations sans réplique et tous les commandements sans discussion, c'est bien, à proprement parler, croire en lui, non point d'une foi morte, au sens de Luther, mais d'une foi vive, au sens de s. Paul, des Synoptiques, de s. Jean, — d'une foi, qui est une adhésion de l'intelligence et du cœur impliquant le don total de soi-même.

Pour réclamer une pareille foi de la part de ses disciples, il faut que Jésus ait eu conscience d'être vis-à-vis des hommes dans une situation équivalant à celle d'un envoyé de Dieu, sinon de Dieu lui-même.

Peut-être préférez-vous un texte apodictique ?

Ouvrez alors l'Évangile selon s. Marc au chapitre XV, v. 63. La scène se passe dans une des salles du palais de Caïphe, la nuit du Jeudi Saint. Grands prêtres, princes du peuple, pharisiens ont été convoqués d'urgence. Arrêté, quelques moments auparavant, à Gethsémani, de l'autre côté de la vallée du Cédron, Jésus est devant eux, à la place de l'accusé. Il est clair que ses juges, qui sont aussi ses ennemis déclarés, veulent à tout prix sa perte. Dans cette intention, ils font comparaître une série de témoins. Mais ceux-ci ne parviennent pas à s'entendre. L'accusé est ensuite soumis à l'interrogatoire du président de l'assemblée. Venant au fait, on lui demande de déclarer sans ambages si, oui ou non, il est le Christ. Alors, mis en demeure de rendre témoignage à sa personne, à son œuvre, à sa mission, à celui qui l'a envoyé, très calme et en termes d'une parfaite netteté, Jésus répond : *Je le suis. Et vous verrez le Fils de l'homme assis à la droite de la Puissance, et venant sur les nuées du ciel*¹.

Ces paroles se référaient, en même temps, au psaume CX et à la vision de Daniel (VII, 13). Le psaume était bien connu. Le personnage figuré à la droite de Jahvé y apparaît associé à la gloire divine. Après avoir confessé qu'il était le Messie, au sens populaire, le Sauveur a donc

¹ MARC, XV 62.

élevé sa dignité messianique jusqu'à se donner pour un être céleste, l'égal de Dieu.

Tel est certainement le sens de l'ultime affirmation du Christ. M. Goguel en a vu l'importance, et il en reconnaît la parfaite authenticité : « Elle ne peut, nous dit-il, avoir été fabriquée ni par des Juifs ni par des chrétiens, Les premiers se seraient bien gardés de mettre dans la bouche de Jésus une parole qui justifiait ce qu'affirmaient ses disciples. Ceux-ci, s'ils avaient voulu exprimer leur foi dans une déclaration attribuée à leur maître, n'y auraient pas seulement affirmé leur attente de la parousie, mais en même temps leur certitude de la résurrection qui en était la garantie ¹. » Bref, c'est Jésus lui-même qui s'est dit le Messie et l'égal de Dieu, au moment le plus solennel de sa carrière, avec toute la force de sa conviction. Et ses adversaires lui en sont témoins, puisqu'ils l'ont condamné à mort comme blasphémateur ².

* * *

Le témoignage de MARC se résout donc en une double affirmation :

I. Jésus est le plus parfait modèle d'humanité qui se puisse concevoir ;

¹ *La vie de Jésus*, p. 543.

² « Le fait de se déclarer Messie ne parait pas avoir été considéré comme un blasphème, » M. COGUEL, *Ibid.*, p. 495.

2. Il s'est donné pour le Messie, le Fils de Dieu, le Maître souverain des consciences et des cœurs.

Comme M. Bultmann l'a observé, ces deux faits sont aussi primitifs et aussi certains l'un que l'autre ¹. Impossible de les dissocier. C'est à cette constatation que l'on sera toujours amené, bon gré mal gré, par un examen impartial du deuxième Évangile, l'Évangile de Marc, interprète de Pierre.

¹ Voir plus haut, p. 135 n. 1.

LE TÉMOIGNAGE DE JÉSUS

I. — L'ALTERNATIVE INÉVITABLE. 1. Les prétentions messianiques de Jésus - 2. L'alternative. - 3. Le choix qui s'impose. — II. — Le SIGNE DE DIEU : 1. Les miracles. - 2. La résurrection de Jésus : a) antiquité de la croyance à la résurrection ; b) apparitions réelles ou hallucination ; c) critique de l'hypothèse de l'hallucination. — CONCLUSION.

Jésus, le doux et humble Jésus, l'ami des pauvres, le prédicateur incomparable de la Loi nouvelle, l'auteur exquis des paraboles, s'est déclaré positivement Messie et Fils de Dieu. En face de ces affirmations, il faut se décider : ou bien le Maître a exprimé fidèlement ce qu'il était réellement, et ce sont les croyants qui sont dans le vrai ; ou bien, l'hypothèse de l'imposture mise à part, il s'est illusionné grossièrement et nous n'avons pas le droit de le suivre.

I. — L'ALTERNATIVE INÉVITABLE.

(I)

M. Goguel nous répondra sans doute, comme

il a déjà objecté au P. Pinard de la Boullaye, que nous nous faisons la partie belle en simplifiant le problème d'une façon illégitime. A son avis, il faudrait distinguer le sentiment religieux intérieur de Jésus, qui est une chose, et la forme dans laquelle il s'est exprimé, qui en est une autre. En d'autres termes, nous devrions nous demander « si, étant donné le milieu dans lequel il vivait, le sentiment qu'a eu Jésus d'avoir une certaine mission à remplir de la part de Dieu n'a pas dû, d'une manière quasi nécessaire, prendre la forme d'une conscience messianique » ¹.

A première lecture, le sens de ces lignes m'avait paru douteux. Mais l'auteur de *La vie de Jésus* s'est expliqué de façon à dissiper tout équivoque. Sa pensée est claire. Le messianisme évangélique n'est, à son avis, ni une « sorte de déguisement nécessaire pour traiter avec les Juifs », ni une simple façon de représenter la mission du prédicateur de la miséricorde divine. Il signifie un rôle hors de pair, dont le Sauveur est intimement persuadé, et que les disciples sont mis en demeure de reconnaître. Si le sentiment que Jésus a eu de sa mission a pris la forme d'une conscience messianique, c'est que, dans la pensée du Maître, cette mission s'identifiait avec celle du Messie, c'est qu'il se croyait lui-même le Messie. Seulement, Jésus n'en serait venu là que par con-

¹ M. GOGUEL, dans *R. h. p. r. t.* X, 1930, p. 485.

tagion des idées du temps. En somme, la thèse de l'eschatologie. Nous n'avons plus à y revenir ¹. Il est vrai qu'on attendait les jours du Messie au temps de Jésus. Mais de là à se dire et à se faire soi-même le Messie, non point dans le sens amoindri et matérialisé du messianisme politique, mais dans le sens transcendant et divin qui est celui de l'Évangile, il y a loin.

D'ailleurs peu importe.

La question de savoir par quelle voie, sous quelles influences, à quelle époque de sa vie, le Christ s'est mis à identifier sa mission avec celle de l'élu promis à Israël, est secondaire. Il suffit qu'à un certain moment il se soit cru le Messie, pour que nous soyons ramenés à l'alternative inévitable : ou bien Jésus dit la vérité, ou bien il déraisonne.

(2)

Ainsi formulée, cette alternative vous paraîtra-t-elle peut-être encore trop tranchée ? Car, entre l'illusion et l'aliénation caractérisée, il existe des degrés indéfinis d'insuffisance mentale, des troubles pathologiques qui confinent au génie, des propensions à l'exagération et à l'auto-suggestion compatibles, par ailleurs, avec l'exercice

¹ Voir plus haut, p. 111-156.

à peu près normal de l'intelligence et de l'émotivité¹.

Sans doute. N'oublions pas cependant ce que le cas de Jésus possède en propre. Comme tant de réformateurs célèbres, le fondateur de la religion chrétienne ne s'est pas borné à prétendre qu'il était chargé par Dieu de remettre les hommes sur le bon chemin. Il se place incommensurablement au-dessus de l'humanité, au rang même de Dieu. Vers lui convergent toutes les prophéties. Il dépasse en dignité les plus grands personnages du passé. Par rapport aux prophètes envoyés par le Vigneron céleste à la vigne d'Israël, il est le Fils, l'Héritier naturel. Viendra le jour où on le verra siéger à la droite de la Puissance. En attendant, il s'arroge dès ici-bas des privilèges considérés comme réservés à Dieu, par exemple, de remettre les péchés ou de dispenser du sabbat. Nul ne s'est approché du Père autant que lui : *Personne ne connaît le Fils si ce n'est le Père, et personne ne connaît le Père, si ce n'est le Fils et celui à qui le Fils aura voulu le révéler*². Tous les hommes sont invités à le suivre. De leur attitude à son égard dépend leur éternelle destinée : *Celui qui aura honte de moi et de mes paroles, dans cette génération adultère et perverse, le Fils de l'homme aura honte de lui,*

¹ Cf. F. D'HOLLANDER, *Les préjugés sur la folie*, dans *Revue Médicale de Louvain*, 1931, p. 177-187.

² MATTHIEU, XI, 27 = LUC, X, 22.

*quand il viendra dans la gloire de son Père, avec les saints anges*¹. Il fait devant le grand prêtre, avec la plus tranquille assurance, une déclaration qui sera jugée blasphématoire et digne de mort, alors que se donner pour le Messie n'était pas même considéré comme un crime. Convenons-en, si une telle conviction n'est pas fondée en raison, on ne saurait se contenter d'y voir l'indice d'un trouble mental atténué et à peine perceptible ; il faudrait se rendre à l'évidence d'une divagation mentale persistante et fortement accusée.

(3)

Au surplus, si larvée qu'on la suppose, l'illusion n'échappe pas à un œil exercé. Qu'elle n'affecte pas toujours la faculté du jugement et de la synthèse, la lucidité de l'esprit, voire le bon sens, soit. Elle ne s'en trahit pas moins par d'autres côtés. On peut observer en règle générale que les insuffisants mentaux sont des faibles, des tristes, des exaltés ou des déprimés². Les troubles partiels, bien délimités au début, ne tardent pas à influencer sur l'état général. Enfin, l'illusion comme la folie est stérile.

Comment le Jésus historique que nous avons

¹ MARC, VIII, 38.

² Cf. F. D'HOLLANDER, *op. cit.*, p. 181.

vu revivre avec ce pur amour de Dieu et cette soif de dévouement qui le dévorent ; cette profonde modestie, et ce grand calme ; cette continuité dans l'action attestant sa sécurité intérieure ; cette attitude également nette à l'égard de toutes les séductions du monde ; ce tact exquis, exactement au fait des circonstances variées dans lesquelles sa vie est engagée ; cette vision du concret, cet esprit d'observation, cette fraîche poésie dont témoignent les paraboles ; cette connaissance du cœur humain, à la fois si perpicace et si tendre ; cet harmonieux équilibre de toutes les facultés ; ce mélange pondéré d'autorité et de condescendance, de sévérité et de miséricorde, de force et de douceur ; ce courage tranquille, mais à toute épreuve ; cette parfaite proportion entre les convictions intérieures et l'activité du dehors ; cette sainteté et cette intégrité au-dessus de tout soupçon — comment, je vous le demande, le Jésus du Sermon sur la Montagne, le chef de file de la légion des héros qui ont le plus fait pour ennoblir notre vie, le maître et le modèle incomparablement entraînant de l'humanité, le fondateur de la plus belle et de la plus bienfaisante des religions, prendrait-il place dans la triste armée des détraqués ?

C'est pourtant ce que quelques psychiatres plus ou moins obscurs ont essayé de prouver. A vrai dire, jusqu'ici ils n'ont guère été écoutés. A notre époque de psychologisme et de psychanalyse

effrénés, peut-être, le seront-ils davantage. Toujours est-il que leurs tentatives sont loin de s'accorder. On a parlé tour à tour de « paralysie progressive »¹, d'« ego-centrisme pathologique »², de « paranoïa » provoquée par dégénérescence et alcoolisme³, d'« hystéro-épilepsie »⁴, etc⁵. Que n'a-t-on pas inventé et que n'imaginera-t-on pas encore ? Tous ces diagnostics, dont les vices de méthode ont été relevés, n'ont réussi à se donner quelque apparence de vraisemblance qu'en interprétant les Évangiles en dépit du bon sens⁶. Vous ne m'en voudrez pas de passer outre.

¹ J. SOURY, *Jésus et les Évangiles*, Paris, 1878. On doit à la vérité de dire que J. Soury, ancien secrétaire d'E. Renan, a désavoué sa théorie sur la maladie mentale de Jésus, dans la préface à la 3^e édition de *Jésus et la religion d'Israël*, Paris, 1898. Voir A. SCHWEITZER, *Geschichte der Leben-Jesu-Forschung*, 1913, p. 362, n. 2.

² DR DE LOOSTEN (D. G. Lomer), *Iesus Christus vom Standpunkt des Psychiatikers*, Bamberg, 1905.

³ DR. BINET-SANGLÉ, *La Folie de Jésus*, Paris, 1929.

⁴ E. RASMUSSEN, *Jesus* (Eine vergleichende psychopathologische Studie) Leipzig, 1905.

⁵ Sur toute cette question de la santé morale de Jésus, cf. A. SCHWEITZER, *op. cit.*, p. 362 ss ; L. DE GRANDMAISON, *Jésus Christ*, t. II, p. 122 ss. ; M. LEPIN, *Le Christ Jésus*, p. 328 ss.

⁶ M. le Dr. Binet-Sanglé qui vient de réunir en un seul volume ses publications antérieures sur *La Folie de Jésus*, mériterait d'être proposé en exemple. Pour établir sa théorie, il fait appel à un farfouillis de textes interprétés avec une désinvolture qui défie le bon sens. Veut-on savoir, pour nous borner à un seul cas, comment il explique la réflexion de la Sainte Vierge : *ils n'ont plus de vin*, dans l'épisode du miracle de Cana ? « J'y vois, écrit-il, la réponse à une parole ou à un geste de son fils que l'évangéliste n'a point cru devoir rapporter. Je pense qu'il réclamait du vin et que sa mère instruite par l'expérience, sachant que cette passion déterminait chez lui des bouffées de colère,

Mais alors ? Alors, — si l'alternative à laquelle nous nous sentons acculés ne peut raisonnablement être résolue dans le sens de la divagation, — quand bien même pour fixer mon jugement je n'aurais d'autre motif que la perfection morale incomparable du Sauveur, tout pesé, sincèrement, je crois que je finirais par m'abandonner à lui. Si formidables, si lourdes de conséquences pratiques que soient les affirmations de l'Évangile, je me dirais qu'on juge l'arbre à ses fruits ; que si un homme au monde mérite d'être jugé par ses actes, cet homme c'est Jésus ; qu'en le regardant et en l'écoutant, je deviendrai meilleur ; que dans le brouillard opaque où je vais à tâtons, nul ne s'offre pour me guider avec autant de sécurité ; qu'en le suivant, je serai assuré de ne pas quitter les voies de la justice et de la vertu ; et que, si en marchant sur ses traces, il me faudra peut-être porter le poids de renoncements quotidiens, je me disposerai, par contre, à le mieux connaître, en

essaya de le convaincre que le vin était épuisé. La réponse irritée de Jeschou lui aurait fait craindre un scandale et, d'un mot aux serviteurs (*faites tout ce qu'il vous commandera*), elle aurait renoncé au subterfuge. » M. Goguel à qui j'emprunte cette citation conclut sa recension de *La Folie de Jésus* par le souvenir suivant : « Je me souviens qu'il y a vingt ans, — cela ne m'est plus arrivé depuis, — j'avais, dans ma thèse de doctorat ès lettres, cité et discuté en passant une opinion de M. Binet-Sanglé. A la soutenance, un de mes juges me reprocha d'avoir cité un livre qui, scientifiquement, n'existait pas. Je dois reconnaître qu'il avait raison. » Cf. M. GOGUEL, dans *Revue d'Histoire et de Philosophie religieuses*, t. X, 1930, p. 488. Ce dernier jugement mérite d'être étendu à tous les ouvrages du genre.

éprouvant dans le fond de mon cœur le goût inexprimable de la fidélité.

II. — LE SIGNE DE DIEU.

On ne peut cependant exiger cet abandon de tout le monde.

D'autres estimeront, — et je ne puis leur donner tort, — qu'avant de miser ainsi toute notre vie sur les affirmations du Christ, il sera prudent de réfléchir encore un coup. Car, après tout, nous n'avons jusqu'à présent qu'une parole humaine, d'une qualité remarquable assurément, mais tout de même humaine.

Eh bien ! réfléchissons.

(I)

Et considérons alors deux autres faits que nous avons déjà soigneusement notés, et qu'il n'est vraiment plus possible de mettre en doute, à savoir : 1. la claire affirmation de la divinité de Jésus dans les épîtres de s. Paul, une vingtaine d'années seulement après la Crucifixion ; 2. l'accord de l'Apôtre avec Pierre et Jean, et les communautés fondées avant lui.

M. Cullmann conclut de là, à juste titre : « Si déjà les témoins oculaires ont vu en Jésus l'être divin, il doit y avoir eu dans *la vie ou dans la*

*mort de Jésus un élément divin mystérieux qui a certainement prêté à l'adoration*¹. C'est le moins que l'on puisse dire. Et la formule est intentionnellement imprécise. Devrions-nous renoncer à savoir ce que fut cet élément mystérieux qui força l'adoration des premiers fidèles ? Je ne le pense pas. Jugez-en vous-mêmes.

Vous vous souvenez des difficultés auxquelles l'apothéose d'un simple mortel aurait dû se heurter en Israël². Beaucoup de Juifs n'hésitèrent pas cependant à croire de toute leur âme au pauvre crucifié du Golgotha, comme au Messie attendu et au Fils de Dieu. Apparemment, c'est que, à tort ou à raison, ils estimaient avoir des motifs de crédibilité qui leur semblaient décisifs. Or, lorsqu'ils s'expliquent à ce propos, les premiers chrétiens ne se contentent pas de se référer à la simple parole du Christ. Les apôtres ne nous disent jamais, par exemple : « Voilà, nous avons cru en Jésus et vous devez croire comme nous, parce que, ayant vécu avec lui, nuit et jour, nous sommes en mesure de rendre témoignage à sa sincérité. » Si Jésus s'était borné à se dire le Messie et le Fils de Dieu, en prouvant simplement la vérité de son affirmation par sa grande dignité de vie, quelle qu'eût été d'ailleurs la valeur intrinsèque de cet argument,

¹ O. CULLMANN, *Les récentes études sur la formation de la tradition évangélique*, dans *R. h. p. r. t.* V, 1925, p. 576.

² Voir plus haut, p. 170 s.

leur foi hésitante n'aurait probablement pas surmonté l'épreuve de la Passion. Pour croire en lui pendant sa vie, mais surtout après sa mort, ils durent se sentir en possession d'autre chose qu'une parole humaine servie par une existence héroïque. Cette autre chose, ce sont les miracles.

Je sais que je viens de prononcer un grand mot.

A vrai dire, les miracles de Jésus ne sont plus ce qui recommande l'Évangile à beaucoup d'hommes de notre génération. Ils risqueraient plutôt d'en compromettre l'autorité. Pourquoi cela ? Mon intention n'est pas de m'arrêter à cette question. Ne vous attendez donc pas à une dissertation philosophico-théologique sur la possibilité ou la discernibilité des miracles¹. Je vous prierai seulement d'observer, encore une fois, qu'à notre époque, en plein XX^e siècle, des faits relativement nombreux et bien attestés continuent à passer pour miraculeux et qu'il ne manque pas de bons esprits pour en faire des relations circonstanciées.

S'il se rencontre de nos jours des auteurs pondérés qui se portent garants de phénomènes merveilleux dûment constatés, de quel droit la bonne foi et l'objectivité des évangélistes

¹ On suppléera à cette lacune, en consultant M.-J. LAGRANGE, *La divinité de Jésus*, dans *La Vie intellectuelle*, t. I, 1928, p. 19 ss. et *l'Évangile de Jésus-Christ*, Paris, 1928, p. 626 ss. ; L. DE GRANDMAISON, *Jésus Christ*, p. 225 ss. t. II, p. 225. ss ; H. PINARD DE LA BOULLAYE, *Le Thaumaturge et le prophète*, (Carême 1931), Paris, 1931, p. 11-136.

seraient-elles mises en cause ? Lorsque s. Marc nous raconte les miracles du Christ à l'effet d'expliquer son influence sur les foules ou d'établir la légitimité de ses revendications, il est évident qu'il est persuadé de ce qu'il avance. Et l'on pourrait ajouter que la nature de son témoignage et la place qu'il occupe dans la trame de l'Évangile est en faveur de l'évangéliste. Mais, pour établir le bien-fondé de cette remarque, il nous faudrait mener une enquête longue et détaillée¹. Comme nous l'avons fait jusqu'à présent, continuons à couper au plus court, en limitant notre examen au cas unique de la *résurrection du Sauveur*.

(2)

a) Nous lisons dans la première épître aux Corinthiens les lignes que voici :

Je vous rappelle l'évangile *que je vous ai prêché*. Cet évangile vous l'avez reçu, et vous lui demeurez fidèles. Par lui, vous êtes sauvés aussi, si vous le retenez tel que je vous l'ai prêché. A moins que vous n'ayez cru en vain ! Car je vous ai enseigné en premier lieu *ce que j'ai reçu*, à savoir : *Le Christ est mort* pour nos péchés conformément aux Écritures. *Il a été mis au tombeau et il est ressuscité* le troisième jour conformément aux Écritures. *Il est apparu* à Céphas puis aux Douze. Il est apparu ensuite à plus de cinq cents frères

¹ Sur les miracles de Jésus, cf. L. DE GRANDMAISON, *Jésus Christ*, t. II, pp. 313-364 ; E.-B. ALLO, *Le scandale de Jésus*, p. 57-99.

à la fois, dont la plupart vivent encore, mais dont quelques-uns sont morts. Ensuite il est apparu à Jacques, puis à tous les apôtres. Au dernier de tous, comme à l'avorton, il m'est apparu à moi-même... ¹

... Si le Christ n'est pas ressuscité notre prédication n'a plus d'objet. Votre foi de même devient sans objet. Bien plus, il se trouve que nous sommes de faux témoins à l'égard de Dieu. Nous avons témoigné contre Dieu qu'il a ressuscité le Christ alors qu'il ne l'a pas ressuscité, puisque, dites-vous, les morts ne ressuscitent pas. Car enfin si les morts ne ressuscitent pas, le Christ non plus n'est pas ressuscité. Et si le Christ n'est pas ressuscité, votre foi est vaine... ²

Ce morceau, dont l'authenticité est certaine et pour ainsi dire indiscutée, date environ de l'année 58. Mais il reproduit un enseignement plus ancien, donné oralement aux Corinthiens pendant le séjour prolongé que l'Apôtre fit à Corinthe, avant septembre 52 ³. Cet enseignement est certifié conforme à la doctrine que Paul reçut en entrant dans l'Église, soit immédiatement à la suite de sa conversion, au plus tard en 36, six ans après la Passion, soit à l'occasion de ses entretiens avec les apôtres, lors de ses trois voyages à Jérusalem, en 39, 44,

¹ I Corinthiens, XV, 1-8.

² *Ibid.*, XV, 14-17.

³ Cette date est rigoureusement établie par l'inscription de Delphes reproduisant une lettre de Claude, dans laquelle Gallion, devant qui S. Paul dut comparaître à Corinthe, est explicitement mentionné comme proconsul d'Achaïe à l'époque indiquée. Cf. A. BRASSAC, *Une inscription de Delphes et la chronologie de saint Paul*, dans *Revue biblique*, t. X, 1913, p. 36-53 ; 207-217 et L. HENNEQUIN, *Inscription de Delphes*, dans *Supplément du Dictionnaire de la Bible*, 1932 fasc. VII, col. 355-373.

et 49-50. On peut dire à coup sûr qu'il reproduit un des éléments les mieux établis de la catéchèse apostolique au stade le plus ancien. Par l'intermédiaire de s. Paul, nous remontons jusqu'aux compagnons habituels de la vie du Christ : à Simon-Pierre, le chef de la jeune Église, à Jacques, cher au cœur des judéo-chrétiens, au collège des Douze, sans compter les autres témoins de moindre notoriété¹. Au moment où l'Apôtre écrit, la plupart de ceux-ci sont encore en vie. Libre à chacun de les interroger. Leurs déclarations sont reçues dans toutes les communautés chrétiennes. S. Paul n'en parle pas pour dissiper un doute. Il y fait appel comme à un objet de croyance incontestée, en vue de trancher un débat particulier.

Si la foi en la divinité de Jésus apparaît dès la première heure de l'Église, la persuasion que le Christ est mort et ressuscité n'est donc pas moins primitive. Chronologiquement, les deux vont de pair, et psychologiquement elles se tiennent. La foi en la divinité du Christ repose, en dernière instance, sur l'assurance que l'on a de sa résurrection. C'est là un point sur lequel l'accord des exégètes commence à se faire. Depuis Harnack,

¹ Parfaitement juste cette remarque d'un auteur protestant : « There can be no doubt that here we have the frank testimony of an earnest man to a fact of his own religious experience, which was paralleled by the similar experience previously of Peter and James and other persons, who were well known in the Church. » Cf. S.-V. CASLAND, *The basis of the Resurrection Faith*, dans *Journal of Biblical Literature*, t. L, 1931, p. 216.

nous sommes en progrès. Et M. Goguel exprime une opinion qui tend à se généraliser, lorsqu'il écrit : « Il n'y a pas lieu de mettre en doute que les premiers disciples aient eu la conviction d'avoir vu Jésus vivant après sa mort, de lui avoir parlé, d'avoir entendu sa voix et de s'être trouvé en présence non d'un fantôme, mais d'une personne réelle. — Toute la foi du christianisme du I^{er} siècle et toute son espérance ne sont que le développement de ce qui est implicitement contenu dans l'affirmation de la victoire de Jésus sur la mort ¹. »

L'élément mystérieux qui força l'adoration des premiers chrétiens, le voilà !

Est-il à l'abri de toute critique ?

b) Les apôtres et les premiers fidèles ont cru que le Christ était ressuscité, c'est entendu. La fermeté de leur foi en la messianité et en la divinité de Jésus, leur constance désormais inébranlable, l'élan joyeux avec lequel ils propagent leurs chères croyances, ce besoin incoercible qu'ils éprouvent de crier à tout venant, *opportune*, *importune*, que Jésus est le Christ, le Fils de Dieu vivant, tout cela garantit la fermeté et la profondeur de leur conviction. On ne saurait plus, raisonnablement, parler ni d'imposture, ni de fraude.

¹ M. GOGUEL, *Le caractère de la foi à la résurrection dans le christianisme primitif*, dans *R. h. p. r.*, t. XI, 1931, p. 331 et 329.

Mais pourquoi pas une illusion ?

Illusion sur illusion ! Allons-y. Après l'aberration de Jésus convaincu d'être le Messie, l'égarement des apôtres persuadés d'avoir vu et entendu le Maître ressuscité ! C'est à quoi songent beaucoup de critiques. La foi à la Résurrection serait le produit d'un processus fait de sentiment, de surexcitation nerveuse, d'imagination, sous l'influence de l'impression laissée par le Christ dans l'âme des disciples. Ainsi parlaient F.-D. Strauss et E. Renan. Leur opinion est encore reproduite aujourd'hui par les auteurs « indépendants », sans grands changements. On constate seulement une tendance à demeurer de plus en plus dans le flou, et à s'abstenir de toute explication compromettante.

E. Renan racontait les événements comme s'il y avait assisté :

Le groupe principal des disciples était justement à ce moment là rassemblé autour de Pierre. La nuit était tout à fait tombée. Chacun communiquait ses impressions et ce qu'il avait entendu dire. La croyance générale voulait déjà que Jésus fût ressuscité. A l'entrée des deux disciples, (les deux disciples d'Emmaüs), on se hâta de leur parler de ce qu'on appelait « la vision de Pierre ». Eux, de leur côté, racontèrent ce qui leur était arrivé dans la route et comment ils l'avaient reconnu à la fraction du pain. L'imagination de tous se trouva fortement excitée. Les portes étaient fermées; car on redoutait les Juifs. Les villes orientales sont muettes après le coucher du soleil. Le silence était donc par moment très profond à l'intérieur : tous les petits bruits qui se pro-

duisaient par hasard étaient interprétés dans le sens de l'attente universelle. L'attente crée d'ordinaire son objet. Pendant un instant de silence, quelque léger souffle passa sur la face des assistants. A ces heures décisives, un courant d'air, une fenêtre qui crie, un murmure fortuit arrêtent la croyance des peuples pour des siècles. En même temps que le souffle se fit sentir, on crut entendre des sons. Quelques-uns dirent qu'ils avaient discerné le mot *schalom*, « bonheur » ou « paix ». C'était le salut ordinaire de Jésus et le mot par lequel il signalait sa présence. Nul doute possible : Jésus est présent ; il est là dans l'assemblée. C'est sa voix chérie ; chacun la reconnaît ¹.

Cette glose élégante, mais par trop fantaisiste, ne provoque plus aujourd'hui que des sourires. Soyons-en assurés, l'artiste désabusé qui devait écrire un jour : « Ma philosophie à moi, c'est à peu près ce que d'autres appellent littérature »², fut le premier à en sourire lui-même.

Il ne suffit pourtant pas ici de sourire finement. Les premiers disciples ont eu la certitude que leur Maître était ressuscité : c'est un fait indéniable. Il s'agit de savoir de quelle nature était cette certitude et d'où elle provient.

M. Goguel estime que ce nouveau problème s'explique aisément par l'attente de la *Parousie*, ou venue du Fils de l'homme au dernier jour.

¹ E. RENAN. *Histoire des origines du christianisme* ; *Les Apôtres*, Paris, 1866, p. 21-22.

² Texte cité par le Dr P. MAURIAC : *Claude Bernard, Renan et Berthelot, devant la science*, dans *La Revue hebdomadaire*, 36^e année, t. XI, 1927, p. 354.

« Si hésitante qu'ait été, pendant le ministère de Jésus, la foi qu'ils avaient eue dans la vocation messianique, cette foi cependant était réelle, sans quoi ils ne l'auraient pas suivi, sans quoi aussi la foi au glorifié n'aurait pas établi un lien indissoluble entre le Seigneur du ciel et le Jésus qui avait vécu sur la terre. » « Si complet qu'ait été le désarroi des disciples quand Jésus fut tombé entre les mains des soldats, la crise par laquelle ils ont passé a été une crise de caractère plus qu'une crise de foi. Ce qui leur a manqué surtout, c'est le courage d'affirmer leur attachement et leur confiance pour un vaincu. Si leur foi a été ébranlée, cela ne veut pas dire qu'elle ait complètement disparu, surtout qu'elle ait disparu dans des conditions qui l'auraient empêché de renaître. Sans cela on ne comprendrait pas comment elle se serait reconstituée. » Ceci étant, *« dans des conditions extérieures qu'il faut renoncer à préciser, la foi messianique des apôtres a été non seulement restaurée, mais exaltée. Cette résurrection de leur foi s'est pour eux confondue avec celle du Seigneur lui-même ¹. »*

Autrement dit, la foi au Christ, sous sa forme nouvelle, a réagi sur l'attente de la parousie en faisant du triomphe du Messie attendu pour plus tard une réalité, en un certain sens au moins, déjà actuelle.

¹ M. GOGUEL, *Parousie et Résurrection*, dans R. h. p. r. t. X, 1930, p. 406-407.

Comprenne qui pourra.

M. Goguel n'a pas abordé le problème de la Résurrection dans sa *Vie de Jésus*. Il se promet de nous montrer, ultérieurement, « comment la foi et l'attachement que Jésus avait fait naître dans le cœur de ses disciples, après avoir subi une éclipse au moment de la passion, a réapparu en eux sous la forme de l'affirmation de la résurrection de leur maître, et comment, sur la base de cette foi, l'Église chrétienne a été fondée et sa doctrine élaborée ¹. » Nous le savons cependant déjà, la résurrection de Jésus prendra place dans le groupe des miracles qui n'ont aucune signification pour l'histoire et qu'il faut écarter à priori ². L'explication que M. Goguel se réserve de nous exposer au long, mais dont il nous a déjà donné tout l'essentiel dans ses travaux d'approche, ne se conçoit qu'en fonction d'un parti pris. C'est une solution inspirée par le souci inavoué, et sans doute inconscient, d'éliminer du témoignage apostolique un point particulièrement gênant. Nous serions autorisés à lui rétorquer le reproche, qu'il distribue si volontiers

¹ *La Vie de Jésus*, p. 8.

² « Il est tout un groupe de miracles qu'il convient de mettre à part, ce sont ceux qui ont le caractère d'une explication théologique. Tels sont les récits de la naissance surnaturelle, de la transfiguration et, dans une certaine mesure au moins, de la résurrection. D'une importance capitale pour l'histoire de la pensée chrétienne, les miracles de ce type n'ont aucune signification pour celle de Jésus. » *La Vie de Jésus*, p. 201.

aux auteurs catholiques, de succomber à un vice capital, en prenant comme point de départ une thèse établie d'avance.

Mais laissons là les intentions, et bornons-nous à nous demander si la théorie que l'on nous propose est adéquate aux faits. Il s'agit de nous rendre compte, non pas d'une croyance indéfinissable, mais d'une certitude arrêtée, portant sur un fait concret : le Christ est mort, il est sorti vivant du tombeau, il a été vu par Pierre, par Jacques, par les Douze, par d'autres encore ¹.

Au départ d'une pareille conviction, — F.-D. Strauss et E. Renan l'avaient compris, — il est nécessaire de placer des visions, sinon réelles, du moins considérées comme telles. Si, pour des raisons sur lesquelles nous n'avons plus à revenir, on se refuse *mordicus* à admettre la réalité des

¹ C'est ce que M. Loisy a fait remarquer en excellents termes : « Les apôtres et s. Paul n'entendent pas raconter des impressions subjectives ; ils parlent d'une présence du Christ objective, extérieure, sensible, non d'une présence idéale, bien moins encore d'une présence imaginaire. Quoique le corps de Jésus ait été en quelque sorte spiritualisé par la résurrection, les disciples ne se représentent pas le Sauveur comme un pur esprit, ni la résurrection comme la permanence de son âme immortelle... Pour eux le Sauveur était vivant, par conséquent avec le corps qu'il avait eu avant sa mort. Les conditions d'existence de ce corps étaient différentes, mais c'était le même qui avait été mis dans le tombeau, et que l'on croyait n'y être pas demeuré. » *Les Évangiles synoptiques*, t. II, p. 743, 744. Texte cité par L. DE GRANDMAISON, *Jésus Christ* t. II, 424. — M. Goguel écrit dans le même sens : « Si les fidèles ont attendu la manifestation glorieuse de leur Maître c'est parce qu'ils avaient la certitude qu'il était sorti victorieux de la tombe. » *Parousie et résurrection*, p. 402 et *supra*.

apparitions du Christ ressuscité, qui ont fondé la foi des premiers fidèles, il faudra donc rendre à tout le moins plausible l'hypothèse de l'hallucination. Renan s'y était attaché. La mise en scène rappelée il y a un instant n'a pas d'autres raisons d'être. Coûte que coûte et vaille que vaille, l'auteur de la *Vie populaire de Jésus* voulait montrer comment les apôtres s'étaient laissé convaincre d'avoir vu le Maître redevenu vivant. L'explication proposée était, il est vrai, puérile. Elle avait l'avantage d'être *ad rem*. On ne saurait en dire autant de la théorie de M. Goguel. Celle-ci n'évite les puérilités ridicules qu'en se confinant dans des généralités vagues.

Bon gré, mal gré, — que la persuasion d'avoir vu et entendu le Christ ressuscité provienne ou non de l'espoir de la *Parousie*, — on ne saurait éviter la conjecture de l'hallucination ¹. N'est-il pas possible de lui donner un sens raisonnable ? Plusieurs auteurs, parmi lesquels M. Loisy, persistent à le penser. Dans la fièvre des premiers jours, insinuent-ils, les apôtres, s'excitant mutuellement, auraient pris leurs rêves pour des réalités. Plaçons les disciples en Galilée. Après les terreurs de la Passion, ils se retrouvent dans leur petite patrie, aux lieux où ils ont vécu avec le cher disparu des heures enchantées. « Dans une

¹ Nous appelons hallucination une « perception sensible, éprouvée dans l'état de veille, sans objet réellement présent ». Cf. L. DE GRANDMAISON, *Jésus Christ*, t. II, p. 422, n. 1.

existence oisive où un peu de pêche suffisait à leur entretien, le passé les ressaisit, leurs souvenirs s'enflammèrent dans la solitude. Ils avaient été trop profondément remués par l'espérance pour que le coup de malheur qui les avait d'abord accablés ne fût pas suivi d'une réaction puissante vers le grandiose avenir qui les avait séduits. » « Le travail intérieur de leur âme enthousiaste pouvait leur suggérer la vision de ce qu'ils souhaitaient ; des incidents fortuits, interprétés et transfigurés selon les préoccupations du moment, pouvaient avoir la même portée que des visions, avec un caractère objectif qui les rendait moins discutables, si l'on avait songé à discuter ¹. »

Pourquoi pas ?

I. Mais, *en premier lieu*, parce que la psychologie prêtée aux apôtres, dont on prétend faire les jouets d'une hallucination plusieurs fois renouvelée, n'est que pure invention. Il est facile d'imaginer que la défaillance des disciples fut bientôt suivie d'une reprise ; que l'impression produite par la personnalité de Jésus devait réagir contre les déceptions du début ; que les espoirs messianiques étaient trop profondément ancrés pour pouvoir être arrachés d'un seul coup ; que l'enthousiasme et l'amour ne connaissent pas de situation ¹ sans issue ; ou que la mort est une

¹ A. LOISY, *Les Évangiles synoptiques*, t. II, p. 22, p. 223.

chose absurde quand elle frappe un homme de génie.

En fait, tous les éléments d'histoire dont nous disposons ne nous permettent de voir dans le groupe des Douze, immédiatement après la Passion, que découragement et déception.

Rappelons-nous, encore une fois, ce que le supplice de la croix signifiait aux yeux des Juifs. « Le Deutéronome avait proclamé maudit (XXI, 23) quiconque est pendu au bois de la croix. En permettant que Jésus mourût comme il était mort, quelles que fussent d'ailleurs les circonstances qui avaient accompagné cette mort, Dieu, dont la parole est immuable, s'était prononcé contre lui. Il y avait ainsi contre Jésus un témoignage irréfutable¹. »

Comment des Juifs se seraient-ils entêtés à faire de ce pauvre crucifié le Messie des promesses prophétiques ? Il est exact que les Douze ont passé par une crise de caractère. Mais qui oserait prétendre que cette crise de caractère ne fut pas accompagnée d'une crise de foi ? Or, c'est cette foi hésitante, qui avait tant besoin elle-même d'être restaurée, sinon de « ressusciter », que l'on suppose assez forte pour avoir créé son objet, de façon à dissiper toute cause de trouble et à rétablir la plus ferme, la plus entreprenante certitude.

¹ M. GOGUEL, *Paulinisme, et Johannisme* dans *R. h. p. r.*, t. X, 1930, p. 507.

2. Mettons que les premières visions des apôtres aient eu lieu en Galilée, loin du Golgotha, hors de l'atteinte des Juifs, dans le milieu le plus propre au charme du passé. Il n'en resterait pas moins vrai que ces mêmes apôtres, très peu de temps ensuite, se retrouvent à Jérusalem, et qu'ils y rendent témoignage à ce qui, dans l'intervalle, est devenu pour eux une claire évidence : le Christ sorti du tombeau, manifesté sensiblement à des yeux de chair, accomplissant ses promesses, confirmant splendidement la vérité de son message.

Qu'on se figure l'audace qu'il y avait à faire de telles déclarations à Jérusalem, en plein centre de la vie nationale juive, dans le voisinage immédiat du Calvaire et du tombeau où le corps du crucifié avait été enseveli. Pour ramener tout le monde à la raison et pour couper court aux bruits qui commençaient à se propager, il eût suffi de déplacer la pierre sépulcrale. Cinquante jours après sa mort, Jésus eût-il été totalement méconnaissable ? Aucun indice n'aurait-il permis d'identifier son cadavre ? Sur la banquette funéraire où l'avaient déposé des mains amies, ses restes décomposés, en toute hypothèse, eussent dû prévaloir contre toutes les illusions ?

F.-D. Strauss et A. Loisy ont si bien senti la pointe de l'objection qu'ils ont essayé de se débarrasser de la sépulture de Jésus, en invoquant la fosse commune. « On peut supposer, écrit M.

Loisy, que les soldats détachèrent le corps de la croix avant le soir et le mirent dans quelque fosse commune, où l'on jetait pêle-mêle les restes des suppliciés ¹. » Évidemment, du moment que l'on consent à donner libre cours à son imagination, on peut supposer tout ce que l'on veut. Cependant, l'hypothèse de la fosse commune doit être confrontée avec les institutions du temps. Or les Juifs mis à mort par les Romains conservaient le droit à une sépulture honorable, et, — E. Renan l'avait déjà remarqué, — « la loi romaine, à cette époque ordonnait de délivrer le cadavre du supplicié à qui le réclamait » ². Au surplus, la loi juive prescrivait d'ensevelir le corps des condamnés avant le tomber du jour ³. Les circonstances de la mise au tombeau du Sauveur par Joseph d'Arimathie sont conformes à toutes ces prescriptions. Sans idée préconçue, comment y voir une simple invention ?

Mais on insiste. Le corps du Christ, déposé au sépulcre, aurait été enlevé clandestinement. Fort bien, mais par qui ? — Par les Juifs ? Ils n'y avaient aucun intérêt. — Par les disciples ? A quel moment ? Sûrement pas après que la foi en la Résurrection se fût emparée de leur âme. Avant ? Nous retombons alors dans l'imposture. — Par

¹ A. LOISY, *Les Évangiles synoptiques*, t. I, p. 223.

² « Corpora animadversorum quibuslibet petentibus ad sepulturam danda sunt. » D. XLVIII, 24 *De cadaveribus punitorum*, 3. PAULUS.

³ *Deut.*, XXI, 23.

Joseph d'Arimathie ? Ce disciple de Jésus aurait-il enseveli si pieusement le corps de son Maître, s'il avait eu l'intention criminelle de le profaner le lendemain, par un transfert clandestin dans un endroit inconnu ? Toutes les solutions ont été essayées ¹. Aucune ne mérite d'être prise au sérieux. On s'épargnerait bien des déboires en ayant l'esprit de le reconnaître ².

¹ Le révérend W.-J. Sparrow Simpson a bien montré, tout dernièrement, que la question du tombeau trouvé vide est le point vers lequel toutes les discussions relatives à la résurrection du Christ continuent à converger. « The whole discussion converges inevitably on the question of the Empty Grave. » Cf *The Empty Tomb*, dans *The Expository Times*, t. XLIII, 1931, p. 123-128.

² L'hypothèse, d'ailleurs gratuite, de la violation du tombeau de Jésus, vient d'être encore infirmée par un document récemment déchiffré : l'inscription dite de Nazareth sur la violation de sépulture. De l'ensemble des discussions auxquelles ce document a donné lieu, il suit que nous avons affaire à un *rescrit* d'Auguste, interdisant, sous peine de mort, de déplacer les cadavres. Le texte se termine par ces mots : *Qu'il soit absolument interdit de les (les morts) déplacer. Sinon, moi je veux que, du chef de violation de sépulture, le coupable soit condamné à mort* (trad. CARCOPINO). La tentative prêtée, tantôt aux disciples, tantôt à Joseph d'Arimathie, eût donc été fort grave. Ceux qui se seraient mis en demeure de la mettre à exécution n'auraient risqué rien moins que leur tête. Au surplus, il semble bien que l'accusation portée contre les disciples, d'après MATTH. XXVIII 12-13, n'ait pas été prise très au sérieux, puisque nous ne voyons, nulle part qu'elle ait donné lieu à des poursuites judiciaires. — Sur l'inscription de Nazareth, cf. F. CUMONT, *Un rescrit impérial sur la violation de sépulture*, dans la *Revue historique*, t. CLXIII, 1930, p. 241-266 ; E. CUG, *Un rescrit d'Auguste sur la protection des « res sacrae religiosae » dans les provinces*, dans la *Revue historique de droit français et étranger*, 4^e série, 9^e année, 1930, p. 383-410 ; F.-M. ABEL, *Un rescrit impérial sur la violation de sépulture et le tombeau trouvé vide*, dans la *Revue biblique*, t. XXXIX, 1930, p. 567-571 ; M. COGUEL, *Sur une inscription de Nazareth*, dans la *Revue d'histoire et de philosophie*

3. Revenons aux apôtres. Nous avons assisté à la résurrection de leur foi. Pour signifier le changement de leur caractère, ce mot de « résurrection » serait trop faible. Il faudrait presque parler de « création ». A leur pusillanimité, succède un courage inflexible et conquérant. Que si tôt après leur désarroi, ils se soient remis à croire, c'est déjà pour nous surprendre. Le « cran » dont, tout d'un coup, ils commencent à faire preuve n'est pas moins extraordinaire. Plus rien ne les fera démordre. Leur conviction et leur vaillante ardeur ne se détendront plus. Ils vont au devant du danger, de plein gré, sans crainte des poursuites implacables qui les attendent à Jérusalem.

4. Et voici que, contre toute attente, leur persuasion gagne de proche en proche. Parmi les habitants de Jérusalem, nourris d'espairs messianiques, nationaux ou transcendants, et qui avaient sûrement entendu parler de Jésus et de son dur châtement, leur parole trouve des auditeurs attentifs. Dans le cœur de ces hommes, la foi apostolique ne tarde pas à se lever. Le petit groupe réuni par Jésus s'élargit. Juifs de Palestine et de la *diaspora* lui apportent leur adhé-

eligieuse, t. X, 1930, p. 289-293; J. CARCOPINO, *Encore le rescrit impérial sur les violations de sépulture*, dans la *Revue historique*, t. CLXVI, 1931, p. 77-92; R. TONNEAU, *L'inscription de Nazareth sur la violation des sépultures*, dans la *Revue biblique*, t. XL, 1931, p. 544-564.

sion. Au moment où, humainement parlant, l'œuvre du Christ devait sombrer, nous la voyons prendre d'étonnants accroissements. Les promesses évangéliques se réalisent. Le petit grain de sénévé commence soudain à germer. Il devient le grand arbre annoncé dans la parabole.

Tout cela serait-il la suite d'une hallucination ? C'est la question que nous nous étions posée. Elle ne se résout affirmativement que par une accumulation d'invéraisemblances.

Le plus pur, le plus humble, le plus parfait et le plus sage des hommes, se laisse tourner la tête jusqu'à céder à la divagation insensée de se croire et de se prétendre Messie et Fils de Dieu : *première invéraisemblance*.

Au milieu du trouble et de l'abattement causés par la mort de leur Maître, à un moment donné, dans des conditions impossibles à préciser, les apôtres acquièrent la certitude d'avoir vu de leurs yeux et entendu de leurs oreilles, à diverses reprises, Jésus redevenu vivant, corporellement présent devant eux : *deuxième invéraisemblance*.

La timidité de ces hommes aussi pusillanimes que lents à croire est désormais vaincue. Comme par enchantement, les voici devenus courageux et entreprenants jusqu'à l'extrême vaillance : *troisième invéraisemblance*.

Ils proclament hautement, à Jérusalem, que le crucifié du Golgotha est vraiment le Messie,

qu'il a donné ses preuves éclatantes, que Dieu lui-même l'a manifestement exalté aux yeux des hommes, en le faisant sortir vivant du tombeau — et personne ne s'avise de leur infliger un démenti, en ouvrant le sépulcre contenant la dépouille du supplicié : *quatrième invraisemblance.*

Enfin, contrairement à toute attente, la prédication des apôtres fait de nombreuses recrues dans les milieux juifs les moins disposés à croire en la dignité messianique et divine d'un crucifié ; les promesses du Christ s'accomplissent ; le mouvement immense du christianisme prend naissance, sous l'action de quelques pêcheurs illusionnés : *cinquième invraisemblance.*

C'est plus qu'il en faut pour nous édifier. Une théorie aussi inconsistante, faite de pièces aussi mal ajustées, se détruit elle-même et croule sous son propre poids. Ses parties juxtaposées, plutôt qu'engagées les unes dans les autres, ne tiennent que par des attaches artificielles, forcément précaires. On doit se refuser à y reconnaître le signe de la vérité.

Or, notez que pour raccourcir la discussion, nous nous sommes placés spontanément dans la situation la plus favorable à la thèse de l'illusion des apôtres, en situant les visions des disciples aussi loin que possible du théâtre de la Passion. Si, d'après les indications précises de s. Luc et de s. Jean, les premières apparitions de Jésus ont eu lieu à Jérusalem, il est évident que les

difficultés proposées contre nos adversaires se majorent encore.

* * *

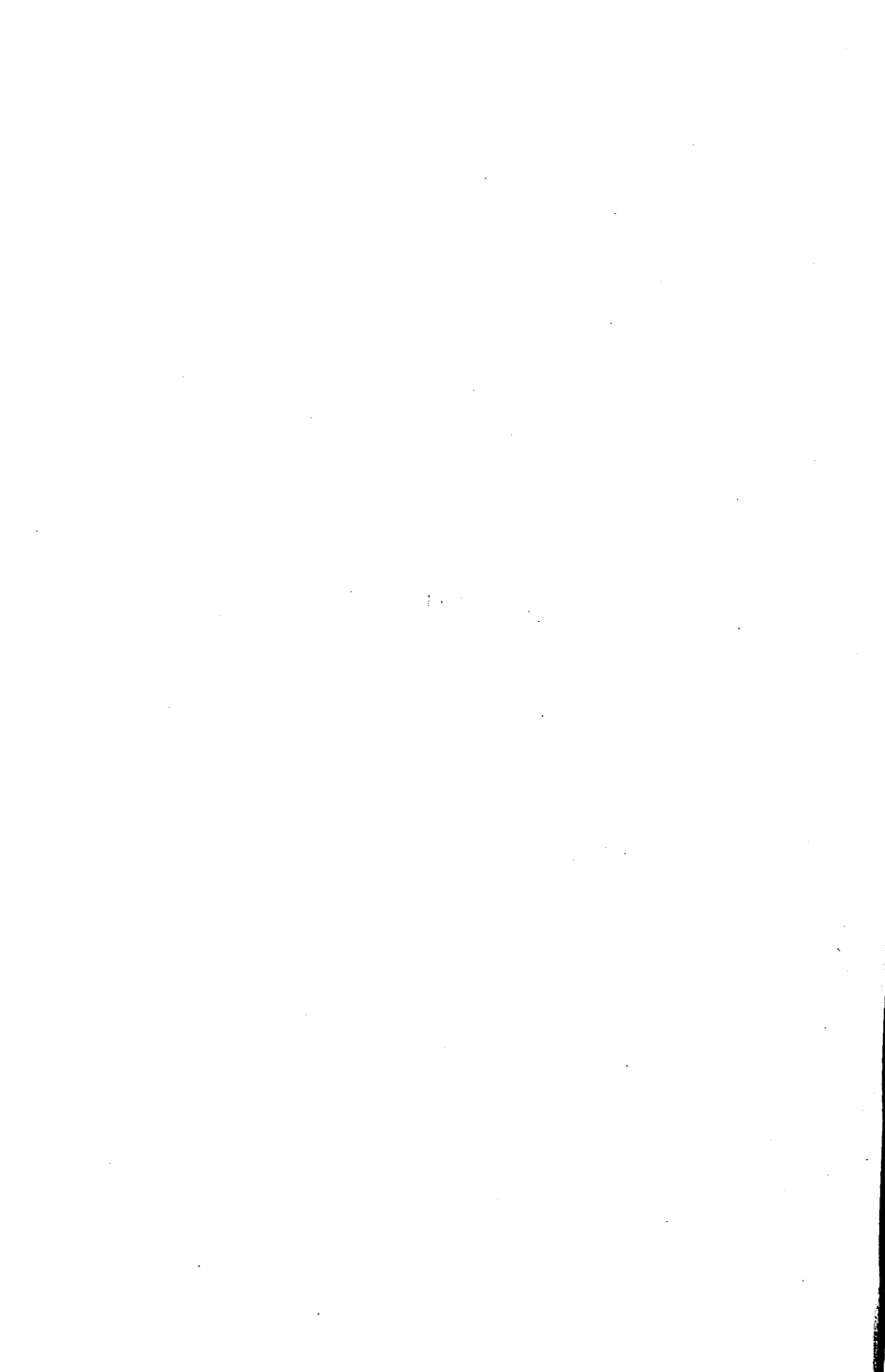
Reste donc à conclure : le Christ est vraiment ressuscité, les apôtres ont eu des visions objectives et réelles. Aussitôt les éléments divers qui, dans la théorie de l'hallucination, nous ont paru si disparates, se regroupent et s'ordonnent. La conviction assurée des apôtres touchant la résurrection de leur Maître, la renaissance et la restauration de leur foi, le courage inaccoutumé dont ils commencent à faire preuve, l'audacieux entrain avec lequel ils s'en vont rendre témoignage à Jérusalem, l'accent de certitude qui marque leurs déclarations, la contagieuse influence qu'ils se mettent à exercer autour d'eux, l'impuissance des Juifs à les faire taire et à leur opposer le cadavre du supplicié, le petit grain du royaume des cieux prenant racine et manifestant, selon les promesses expresses de Jésus, sa mystérieuse virtualité — tout suit logiquement et s'accorde, tout est cohérent et se tient, non plus artificiellement par le dehors, mais nécessairement, par la nature même des faits.

Et enfin, les affirmations étonnantes de Jésus concernant le mystère de sa personne reçoivent une confirmation éclatante, ce supplément de preuve que nous recherchions pour dissiper nos

dernières et légitimes appréhensions. Le témoignage du Christ nous apparaît sous le signe de Dieu : Jésus est en réalité ce qu'il avait conscience d'être, ce qu'il attestait avec tant de fermeté : le Messie, le Maître, le Sauveur du monde, le Fils de Dieu ¹.

¹ Sur la question de la résurrection de Jésus, cf. P. LADEUZE, *La résurrection du Christ*, Bruxelles, 1907 ; L. DE GRANDMAISON, *Jésus-Christ*, t. II, p. 156. M.-J. LAGRANGE, *L'Évangile de Jésus-Christ*, p. 582-605 ; H. PINARD DE LA BOULLAYE, *Jésus Messie* (carême 1920), p. 173-256 ; J. LEBRETON, *La vie et l'enseignement de Jésus-Christ Notre Seigneur*, Paris, 1931, t. II, p. 432-464, etc.

CONCLUSION



Nous n'avons pas attendu jusqu'à ce moment pour constater que les principaux systèmes de critique évangélique imaginés depuis le commencement du siècle sont en contradiction les uns avec les autres. Toutefois, ils ne font pas que s'abolir. Chacun d'eux a mis en lumière des vérités partielles, dont l'ensemble constitue la réponse à peu près adéquate à la question que nous nous sommes posée au début de ces leçons.

Au protestantisme libéral nous sommes redevables d'avoir relevé dans le Christ des Évangiles la somme des vertus exquises et bien équilibrées qu'il est prodigieux de voir réunies en un seul homme. Les eschatologistes ont insisté, quoiqu'en l'altérant, sur la haute idée que Jésus avait de sa mission messianique. Par de nombreux points, M. Goguel se rattache aux eschatologistes. Mais, avec les libéraux, il se plaît à considérer dans la personne du Maître un génie religieux exceptionnel, remarquablement doué à tous les égards. Les partisans de la Formgeschichte nous montrent, à l'aurore des origines chrétiennes, aussi haut qu'ils s'estiment en mesure de remonter, une croyance ferme et arrêtée à la résurrection et à la divinité du Sauveur. Les mythologues enfin font

observer, non sans raison, combien la genèse de la foi chrétienne, durant le laps de temps restreint dont nous sommes aujourd'hui obligés de nous contenter, serait invraisemblable si, comme les libéraux et les eschatologistes le supposent, Jésus n'avait été qu'un simple mortel élevé au rang divin par quelques disciples illusionnés.

Toutes ces remarques diverses, d'où qu'elles viennent, sont d'une très grande importance. Il nous a suffi de leur prêter attention pour dégager des Évangiles, en particulier de l'Évangile selon s. Marc, une série de faits à toute épreuve, à savoir : l'existence historique de Jésus au temps de Tibère ; sa perfection, ses pouvoirs thaumaturgiques, sa persuasion d'être le Messie et le Fils de Dieu ; la croyance des disciples à la Résurrection, fondement de la foi chrétienne primitive.

Ces faits une fois admis, le problème de Jésus était virtuellement résolu. Il ne fallait plus qu'un peu de réflexion sereine pour que le témoignage de Jésus, contenu dans les Évangiles et déjà garanti par toute la vie du Sauveur, nous apparût sous le signe infailible de Dieu.

Si paradoxal que cela puisse paraître, tel est le résultat de l'immense effort poursuivi par la critique évangélique contemporaine. C'est le seul qui réponde fidèlement aux justes acquisitions de l'histoire.

TABLE DES MATIÈRES

AVANT-PROPOS	II
I. LE PROBLÈME	13
II. JÉSUS ET LE PROTESTANTISME LIBÉRAL	27
III. LES TROIS MESSIANISMES	59
1. <i>Le messianisme fictif de la communauté primitive</i>	68
2. <i>Le messianisme politique</i>	82
3. <i>Le messianisme eschatologique</i>	III
IV. LA LUTTE AUTOUR DE L'EXISTENCE DE JÉSUS	157
V. NOUVELLES TENDANCES : LA « FORMGESCHICHTE- LICHE SCHULE »	213
VI. L'ÉCLECTISME DE M. MAURICE GOGUEL	267
VII. LE TÉMOIGNAGE ÉVANGÉLIQUE	335
1. <i>Le témoignage de S. Marc</i>	345
2. <i>Le témoignage de Jésus</i>	378
CONCLUSION	409

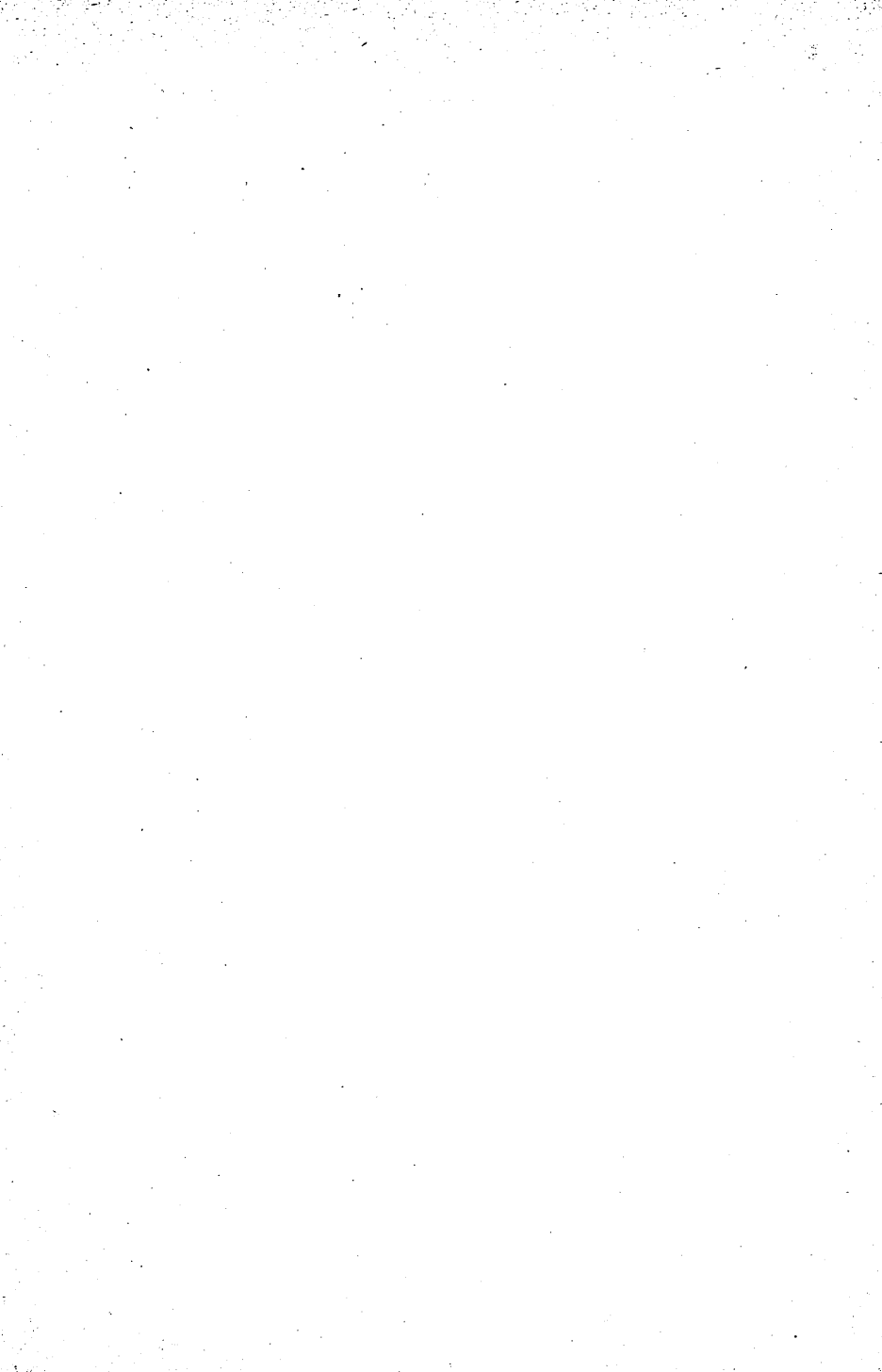
ÉDITIONS DE LA CITÉ CHRÉTIENNE

MARIAGE ET NATALITÉ. (Comptes-Rendus du *Congrès de la natalité de Bruxelles* 1931). In-8° carré (14 × 22,5), 336 p. 30 fr. belges. 21 fr. français.

Rapports présentés au Congrès par le R. P. Lemaire, S. J. ; Professeurs Fernand Baudhuin, Edgar De Bruyne, M. Jacques Basyn ; Dom Augustin François O. S. B. ; Chanoine A. Janssens ; Abbés Jacques Leclercq, Jean Dermine ; MM. Les D^{rs} L. Vervaeck, F. Daubresse, O. Dauwe, Pasteau, R. De Guchteneere, R. Schockaert, P. Borremans-Ponthière, Goedseels.

LA LIMITATION DES NAISSANCES (*Birth Control*), par le D^r RAOUL DE GUCHTENEERE, 2^e édition, in-8° cour., 280 p. 18 fr. belges. 15 fr. français.

Table : Le malthusianisme devant les faits. — Néomalthusianisme et Birth Control. — L'argument économique. — Birth Control et Eugénique. — Aspect médical du Birth Control. — Birth Control et morale. — Conception catholique de la natalité.



BS
2422
.Z7B8

Braun
Où en est le problème
de Jesus.

1021900

APR 6 33

Harry E. Campbell

PA 24 33

JUL 29 33

W. B. West Jr.

AUG 17 33

Albert Kahn

AUG 25 33

1021900

UNIVERSITY OF CHICAGO



48 457 285